

Gradus

237

No. 11.781

Août 1835.

VOYAGES

D'UN

GENTILHOMME IRLANDAIS.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A TOURNAY,

CHEZ J. CASTERMAN, LIBRAIRE.

IMPRIMERIE DE H. BESSAIN.

VOYAGES

D'UN

GENTILHOMME IRLANDAIS

A LA

RECHERCHE D'UNE RELIGION.

AVEC

DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS.

PAR

Thomas Moore,

Traduit de l'Anglais

PAR L'ABBÉ D***.

DEUXIÈME ÉDITION.

LIÉGE,

LIBRAIRIE CATHOLIQUE, RUE DEVANT-LES CARMES, N° 306.

H. DESSAIN, LIBRAIRE, PLACE DU PALAIS, N° 9.

1833.

PRÉFACE.

Si cet ouvrage n'eût été qu'un traité de controverse contre les protestans, il eût pu paraître inutile d'en publier une traduction. Nous ne manquons pas d'écrits supérieurs en ce genre, et d'ailleurs les faits ont prononcé assez hautement sur toutes les questions débattues entre l'antique Eglise, toujours immuable, et sa moderne et inconstante rivale. Mais l'impression profonde que ce livre, récent encore, a produite en Angleterre, annonce plus qu'une discussion théologique ordinaire. Les réfutations se multiplient; on les voit se succéder rapidement comme pour témoigner, chacune à leur tour, que ces accusations de l'histoire sont restées sans réponse. Thomas Moore paraît, en effet, avoir voulu présenter, dans un cadre resserré et vivant, les phases diverses qu'a suivies pendant trois siècles cette guerre, la plus remarquable de toutes celles qui aient divisé les intelligences, et surtout la conclusion si féconde en graves enseignemens qui, de nos

jours, semble devoir la terminer. Le jeune voyageur irlandais, qui nous raconte ses aventures théologiques, part précisément du point par où a commencé le combat. Tous les chrétiens, convaincus que la doctrine du salut était uniquement renfermée dans la prédication de Jésus-Christ et des apôtres, regardaient la foi des premiers siècles comme le souvenir récent et fidèle de la révélation. Aussi la réforme annonça-t-elle la prétention de ramener l'Eglise à sa pureté primitive. Catholiques et protestans s'engagèrent donc dans l'étude de l'antiquité, se citant mutuellement à son tribunal. La décision fut prompte, et après les travaux des Duperron, des Bellarmin, des Arnaud, des Bossuet, etc., etc., il ne reste plus aucun doute sur la perpétuité de la foi catholique. Les protestans, qui sentaient encore quelque répugnance à dater de 1516, se voyant rebutés par les pères, eurent recours aux hérétiques, et ils s'efforcèrent de se forger ainsi une généalogie de mensonges plus qu'ils ne pouvaient s'en faire une de vérités. C'est le parti que prend notre voyageur, lorsqu'il s'est bien convaincu que, dans les antiques régions de l'orthodoxie, on ne saurait rencontrer que le catholicisme. Mais ce singulier refuge ne tarda pas à dégoûter ceux même qui y avaient été chercher un asile. En vain avait-on essayé de vanter un Vigilance, condamné par tous les docteurs depuis le quatrième siècle; on finit par rougir de prétendre qu'un tel homme eût été le *seul* organe de la vérité. En vain encore voulut-on se trouver une succession parmi plusieurs sectes obscures, telles que celle des Vaudois; il y avait quelque chose de si honteux dans la sombre tradition d'erreurs que ces manichéens déguisés avaient reçue d'hérétiques sur lesquels pesait la malédiction de tant de siècles, que l'on se hâta de renier ces ancêtres d'un moment. Alors seulement la réforme osa, en désespoir de cause, se montrer parfaitement conséquente avec son principe. Nouvelle dans le monde, sans histoire comme sans mission, elle prit la Bible; et taisant avec soin le nom de CELLE qui la lui avait transmise, elle la jeta aux peuples, en leur di-

sant d'y chercher leur foi. Telle est à peu près la position d'esprit dans laquelle se trouva notre Irlandais à son départ pour l'Allemagne. Mais depuis long-temps l'expérience a appris que la raison de l'homme sait détruire et non édifier. Dans l'orgueil de son indépendance, elle feuilleta ce livre qui lui avait été donné comme divin, afin d'y chercher les mystères que la parole vivante lui avait enseignés autrefois. Elle ne rencontra que des doutes auxquels elle n'entendait pas de réponse; car la lettre morte qu'elle interrogeait seule se taisait. Les mystères furent donc niés. La raison se trouva n'ayant plus entre les mains que le livre, vide pour elle, de foi et de vérité. Elle était cependant encore tourmentée du besoin de douter. Examinant donc l'origine même du livre, elle ne tarda pas à nier qu'il vînt de Dieu. Alors le lien d'union entre le ciel et la terre fut brisé. Tout étant détruit, la triste voix de la science se fit entendre du milieu des ruines, et elle apprit aux hommes qu'ils n'ont rien à croire, parce que Dieu ne leur a *rien enseigné*! Il restait à nier Dieu lui-même; mais la raison était fatiguée. D'ailleurs Dieu, devenu étranger au monde, l'inquiétait peu; il fut oublié comme indifférent.

Ceux à qui ces excès paraissent incroyables ne conserveront plus, je pense, aucun doute, s'ils prennent la peine de lire cet écrit. La question s'est généralisée; des protestans, nous sommes arrivés aux déistes et aux incrédules. C'est, qu'en effet, c'est ce que sont maintenant tous les protestans qui *raisonnent*, surtout dans la *savante* Allemagne. Ils ont parcouru le cercle que le génie de Bossuet leur avait tracé. Ils ne peuvent plus marcher que pour revenir à la foi de leurs pères qui, toujours immobile sur ses inébranlables fondemens, leur rappelle qu'elle a prédit leurs erreurs, et qu'ils ne trouveront de repos que dans son autorité tutélaire.

Peut-être ne devait-on pas attendre du génie poétique, et quelque fois un peu léger *of the Anacréon Moore*, le sérieux d'une production qui a exigé des recherches assez étendues. Cet illustre Irlandais, si dévoué à son pays, pou-

vait craindre d'avoir blessé la susceptibilité religieuse de ses compatriotes par l'un de ses derniers ouvrages (*the Epicurean*). On s'était demandé si, dans les croyances incertaines de son héros, il ne révélait pas les doutes de son âme. Sa réponse a été cette noble et sincère profession de foi qu'il dédie au peuple d'Irlande. C'est, comme il le dit lui-même, un panorama complet du protestantisme, où il a su représenter, à côté des erreurs dogmatiques, les vices et les scandales des réformateurs. Le tableau est achevé; il peut servir également à l'instruction et de ceux qui se sont arrêtés dans le protestantisme et de ces catholiques de nom qui sont parvenus jusqu'aux limites de l'erreur. Il me paraît difficile de résister à l'évidence qui naît de la suite des faits. Je sais néanmoins qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'éclairer et de toucher les cœurs; et en le bénissant de m'avoir fait connaître et aimer la vérité, je le prie de parler lui-même à ceux qui arrêteront les yeux sur ces pages.

VOYAGES

D'UN

GENTILHOMME IRLANDAIS

A LA

RECHERCHE D'UNE RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue au second étage. — Motifs d'embrasser le protestantisme. — Accident ménagé par la Providence. — Catéchisme antipapiste. — Bordée d'épithètes. — Résolution définitive.

C'était le soir du 16 avril 1829, le jour même où on apprit à Dublin que le roi avait donné sa sanction au bill d'émancipation des catholiques ; j'étais assis seul dans ma chambre, au second étage du collége de la Trinité ; partie intéressée dans cette grande question, j'appartenais aux *sept millions d'hommes* toujours constans que cette mesure rendait à la liberté ; après quelques momens de rêverie, je tressaillis en me levant, et faisant rapidement quelques tours dans ma chambre, comme pour jouir de mon émancipation : *Dieu merci*, m'écriai-je, *je puis maintenant, si je veux, devenir protestant.*

Ce peu de mots fera comprendre au lecteur quelle était, en ce moment d'enthousiasme, la suite de mes idées. Je me trouvai libre en même temps et des vexations attachées au titre de catholique, et de ce point d'honneur qui m'avait retenu jusqu'alors dans une religion persécutée. Ce n'est pas que j'eusse jamais beaucoup réfléchi sur les différences qui pouvaient exister entre la foi que je professais et celles qui lui étaient opposées. Jeune encore, j'entrais seulement dans ma vingt-et-unième année. Les rapports de ma croyance avec ce monde avaient été jusque-là d'une nature trop irritante pour me laisser

beaucoup le loisir de penser à ceux qu'elle pouvait avoir avec la vie à venir ; et je n'en étais pas encore venu à ce point de dégradation des Grecs et du Bas-Empire qui s'amusaient à discuter sur la couleur précise de la lumière du mont Thabor, lorsqu'il s'agissait de défendre cette *lumière de la vie*, la liberté.

Je ne voyais guère dans les protestans qu'une société de bourgeois hérétiques, assez pauvres en croyances, mais en tout autres choses riches et opulens ; gouvernant l'Irlande suivant leur bon plaisir, d'après 39 articles dont j'avais conçu de si singulières idées que je n'aurais pas su dire s'ils étaient des articles de guerre ou de religion.

Quant aux catholiques romains, quoique j'en fisse partie, je ne pouvais m'empêcher de les regarder comme une race de réligionnaires entêtés et ignorans à qui on avait tout enlevé hors leur croyance, et c'était peut-être ce qui valait le moins la peine d'être gardé ; ils me semblaient mériter le reproche qu'on leur faisait d'être incapables de liberté, puisqu'ils s'étaient si long-temps et si obstinément résignés à être esclaves. En un mot, je sentais, comme beaucoup d'autres jeunes papistes à l'ame généreuse, que j'avais été non-seulement asservi, mais dégradé, en appartenant à une telle secte. Cependant, si l'adversité avait continué à peser sur notre foi, j'y serais resté attaché jusqu'à la fin, et je serais mort en combattant pour la transubstantiation ou pour le pape. Enfin je n'étais pas fâché d'être délivré de la gloire douteuse d'un tel martyre et si je me réjouissais de voir mes coréligionnaires tirés de l'esclavage, j'étais encore plus satisfait de pouvoir me tirer de leur société.

Dans cette disposition d'esprit par rapport au côté politique de ma croyance, je ne voyais pas de motif d'en être plus satisfait sous le point de vue religieux. Depuis long-temps j'étais humilié par les sombres peintures du papisme que ne cessaient de tracer les pamphlets et les sermons protestants ; et quand j'entendais des hommes éminents en savoir et dont le monde estimait la vertu, représenter la foi dans laquelle j'avais eu le malheur de naître comme un damnable système d'idolâtrie, dont les doctrines n'avaient d'autre tendance ni même d'autre but que d'encourager l'imposture, le parjure, l'assassinat et autres crimes monstrueux ; des accusations si violentes faisaient nécessairement quelque impression sur moi, et quoique, comme homme et comme citoyen, il me fût souvent arrivé de m'élever avec indignation contre de telles imputations, cependant, comme catholique, je conservais la crainte qu'elles ne fussent

malheureusement, que trop fondées. C'était dans cette disposition d'esprit que depuis long-temps j'appelais de mes vœux la grande mesure de l'émancipation, comme le terme de ces longues et amères disputes que les pères transmettaient à leurs enfans, et où le côté spirituel de la question était entièrement subordonné au temporel. Pour ce qui me regardait personnellement, je me félicitais encore d'être délivré du scrupuleux point d'honneur, qui *à tort ou à raison* m'eût retenu dans le papisme.

Le lecteur comprend maintenant parfaitement le sens de cette exclamation qui, pendant la soirée du 16 avril, m'échappa dans ma chambre, au second étage du collége de la Trinité: *Dieu merci je puis maintenant, si je veux, devenir protestant.* A peine ces paroles étaient-elles sorties de ma bouche que je me rassis sur ma chaise, et me plongeai de nouveau dans mes rêveries. Je me rappelle que la cloche du collége sonnait 8 heures au moment où commença cette entière absorption de mes facultés intellectuelles; dix heures se firent entendre avant que la question: « Serai-je ou ne serai-je pas protestant? » fût en voie d'être décidée, et même si le papisme ne conserva, pas ce soir-là au moins son empire, ce fut par un de ces accidens que quelques bonnes gens appelleraient providentiel. Sur la tablette de bibliothèque qui était à ma portée, se trouvaient quelques pamphlets vers lesquels, au milieu de mes réflexions, j'étendis la main sans y penser. Je saisis le premier qui se présenta; c'était un petit traité contre le papisme, une espèce de catéchisme, publié il y a près d'un siècle, sous le titre de *Résolution d'un protestant qui déduit les raisons qui l'empêchent d'être papiste, etc, etc.* En feuilletant cette brochure, les premières phrases que mes yeux rencontrèrent furent celles-ci:

« Qu'est-ce qui obligea les protestans à se séparer de la religion romaine?

« R. — C'est que c'était une religion idolâtre, damnable, sanguinaire, traître, superstitieuse et pleine de blasphêmes. »

Après une telle bordée d'épithètes, il n'y avait plus lieu à délibérer. Quel est l'homme capable de rester attaché à une foi à laquelle on peut appliquer de semblables expressions avec quelque apparence de justice. Je me levai donc une seconde fois de mon siége mal commode, et agitant ma main comme pour repousser les abominations de la ville aux sept collines, je parcourus ma chambre, et m'écriai, avec quelque chose de cet orgueilleux ascendant qui déjà commençait à percer: « Je serai protestant. »

CHAPITRE II.

Sir Godefroy Kneller et saint Pierre. — Variétés de protestantisme. — Résolution de choisir le meilleur. — Adieu aux abominations papistes.

Ma situation était à peu près alors celle de sir Godefroy Kneller, dans l'étrange rêve qu'on lui attribue. Il se crut arrivé à l'entrée du paradis; là il trouva saint Pierre, qui, en sa qualité de portier du ciel, demandait le nom et la religion de chacun des candidats au bienheureux séjour. A mesure qu'il recevait les réponses, il désignait la place assignée à chaque croyance. « Et vous, monsieur, dit le saint à sir Godefroy lorsque son tour fut venu, de quelle religion êtes-vous? » — En vérité, monsieur, répondit Godefroy, je ne suis d'aucune religion. » — « Oh alors, répliqua saint Pierre, veuillez entrer et prendre vous-même la place qui vous conviendra. »

Je me trouvais en ce moment de crise à peu près dans cette complète indépendance de croyance; devant moi se développait le champ si varié du protestantisme, et j'étais maître de me fixer à la place qui me conviendrait le mieux. Le pays était vaste, et, libre comme le vent, je pouvais sans contrainte errer de toute part. Cependant ma position ne me paraissait pas très-gaie. J'étais comme un de ces esprits voyageurs à l'instant critique où il leur faut quitter un corps pour entrer dans un autre. Ou plutôt on pouvait me comparer à certains mots mal traduits dont un écrivain spirituel a dit qu'on les faisait sortir d'une langue sans les introduire dans une autre.

Quoique aussi ignorant, à cette époque de ma vie, en fait de religion, qu'aucun jeune gentilhomme élevé dans une université, fût-il même destiné aux saints ordres, j'avais cependant naturellement de vifs sentimens de piété. Depuis mon enfance je m'agenouillais tous les soirs pour adresser à Dieu une prière si pleine de confiance en sa bonté et en sa miséricorde qu'elle aurait singulièrement scandalisé un professeur des cinq points. Le choix d'une nouvelle religion était donc pour moi une affaire de conscience et de bonne foi, et puisque je m'étais déterminé pour le protestantisme, je voulais du

moins m'arrêter à celui qui me semblerait le plus vrai et le plus raisonnable.

Mais comment arriver à le discerner? Je me rappelais en ce moment une observation sur laquelle un élève de notre université insista très vivement dans un sermon que je lui avais entendu prêcher. Elle pouvait me servir de guide dans la recherche que j'avais à faire. « De même, disait le prédicateur, qu'un ruisseau est d'autant plus clair, qu'il est plus près de sa source; ainsi, c'est en se rapprochant des premiers âges du christianisme qu'on trouve la doctrine la plus pure. » Partant de ce principe, j'en déduisis nécessairement qu'il fallait avoir recours à l'enseignement et à la pratique des premiers siècles de l'église pour découvrir le vrai protestantisme, les changemens que l'on introduisit successivement dans les dogmes et dans les préceptes ayant enfin conduit, suivant ce que nous avait enseigné notre prédicateur, « à ce système corrompu de religion qui s'était établi dans le monde sous le nom odieux de papisme. » La marche était donc tracée; il s'agissait de remonter à cette aurore de notre foi, d'interroger ceux qui avaient été les premiers éclairés de sa lumière, leurs réponses devaient me conduire au protestantisme le plus pur et le plus orthodoxe.

Je m'étais appliqué avec soin aux études classiques de notre université. Je savais donc assez de grec et de latin pour lire les pères dans la langue où ils avaient écrit. D'ailleurs, outre le droit d'entrer à la bibliothèque du collége que me donnait ma qualité de gradué, je ne manquais pas de moyens de me procurer les meilleures éditions des saints docteurs. Je n'avais qu'une connaissance assez superficielle des écritures. Mais mon plan était de n'étudier la sainte Bible qu'en la rapprochant des explications de ses premiers interprètes, de sorte que le texte et le commentaire pussent s'éclairer mutuellement.

Me voilà donc, avec un zèle qui méritait sans doute quelque succès, assis au milieu de mes in-folio, et tout occupé de l'œuvre de ma propre conversion. Le léger sentiment de mépris avec lequel je regardais mon ancienne croyance était déjà un pas fait vers un nouveau symbole; je dis un joyeux, et, j'en avais la confiance, un éternel adieu au long catalogue des abominations papistes, telles que la transubstantiation, les reliques, le jeûne, le purgatoire, l'invocation des saints, etc, etc.; mon âme appelait avec ardeur ces vérités brillantes que le ciel le plus pur allait faire luire sur moi.

CHAPITRE III.

Premier siècle. — Le pape saint Clément. — Saint Ignace. — Présence réelle. — Hérésie des dokètes. — Tradition. — Reliques.

Ceux qui croient que par le laps du temps l'église catholique a altéré la pureté de la doctrine, diffèrent singulièrement sur l'époque précise où commença cette apostasie. Quelques écrivains se montrent disposés à étendre l'âge d'or de l'Église jusqu'au septième ou huitième siècle (1)*, tandis que d'autres le restreignent dans des limites bien plus étroites (2). Quoi qu'il en soit, voulant, autant qu'il était en moi, *integros accedere fontes*, je pensais que le mieux était de faire remonter mes recherches le plus haut possible. Je commençais donc par consulter les écrits de ces saints docteurs auxquels on a donné le titre de pères apostoliques parce qu'ils ont conversé avec les apôtres ou leurs premiers disciples.

Grande fut ma surprise, je dois même convenir qu'il s'y mêla un léger sentiment de remords, lorsque parmi les écrivains apostoliques, je trouvai un pape bien réel, après saint Pierre, le troisième évêque de cette église de Rome que je m'apprêtais à déserter pour sa moderne rivale. Le pontife qui occupait le siége de Rome était saint Clément,[1] un de ces coopérateurs de saint Paul, *dont les noms sont écrits au livre de vie.* S'il faut en croire Tertullien, il fut désigné par saint Pierre lui-même pour être son successeur; je fus singulièrement étonné de voir ainsi confirmer l'antiquité et l'origine apostolique de l'autorité pontificale. « Un pape! et c'est saint Pierre qui l'ordonne! » m'écriai-je en commençant à lire le volume : « Par l'Eglise de saint Pierre et par saint Pierre aussi, cela m'étonne singulièrement. » Il me restait cependant assez de souvenir de mon ancienne vénération pour éprouver une impression particulière de respect en feuilletant les écrits du pape saint Clément. Je ne pus m'empêcher de voir que dans ces temps de foi, où l'on ne disputait guère, la juridiction du siége de Pierre était pleinement reconnue, quoiqu'il se présentât peu d'occasions qui en provoquassent l'exercice.

Un schisme, ou comme saint Clément l'appelle lui-même, « une sédition impie et insensée (3) » avait éclaté dans l'église

[1] (*) V. les notes à la fin du volume, à leur chapitre respectif.

de Corinthe. On en appela à l'église de Rome, invoquant à la fois et son autorité et ses conseils. La lettre que le saint Pontife adressa aux Corinthiens en réponse est sans contredit un des monumens les plus intéressans de la littérature ecclésiastique.

De saint Clément je passai à saint Ignace, qui succéda à saint Pierre dans le siége d'Antioche. Les contemporains de ce saint personnage lui avaient donné le surnom de *Théophore*, ou porté par Dieu (4), parce qu'on pensait généralement qu'il était cet enfant que notre Sauveur prit entre ses bras et montra à ses disciples comme le modèle des dispositions qu'on devait avoir pour arriver au royaume des cieux. (Mat. 18, 2. Marc, 9, 35.) Ce fut donc avec les sentimens d'une respectueuse curiosité que j'ouvris le volume qui contenait ses écrits. Si j'avais été étonné de trouver dans ces temps primitifs un pape, ou un évêque de Rome présidant toute la chrétienté (5), quelle fut ma surprise, lorsque, en parcourant les pages de saint Ignace, cet homme nourri dans le berceau de notre foi, et qui avait suivi les pas du divin Révélateur, mes yeux rencontrèrent une doctrine essentiellement papiste, une invention que j'aurais cru ne devoir attribuer qu'aux siècles de la plus profonde ignorance et qui paraissait ne s'être maintenue qu'en insultant à la fois à la raison et aux sens; en un mot, la doctrine de la présence réelle dans l'Eucharistie.

En parlant des dokètes ou fantastiques, secte d'hérétiques, qui prétendaient que le Christ n'avait été homme qu'en *apparence*; qu'il n'avait eu qu'une ombre, qu'un fantôme d'humanité, saint Ignace dit : « Ils s'éloignent de l'Eucharistie et de « la prière, *parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que l'Eu-* « *charistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, cette* « *chair qui a souffert pour nos péchés.* » Il est clair que, puisque la doctrine des dokètes était que le corps du Christ n'était qu'*apparent*, la croyance qu'ils condamnaient dans les orthodoxes ne pouvait être que celle de la présence *réelle*, une présence *figurative* ou non substantielle, telle que les protestans la veulent, loin de contredire la foi en une incarnation purement apparente, se serait au contraire parfaitement conciliée avec cette vue entièrement spirituelle de la nature du Christ qui conduisait ces hérétiques à nier la possibilité de son incarnation.

Rencontrer ainsi à l'entrée même de mes recherches une preuve positive, irrésistible de l'existence d'un tel dogme parmi les orthodoxes du premier siècle, ce fut pour moi, je l'a-

voue, le sujet d'un indicible étonnement. Je relus la phrase ; je me frottai les yeux et je pesais de nouveau chaque expression. Mais je ne m'étais pas trompé ; c'était du papisme en toutes lettres. Déjà d'autres passages de ce père dans la lettre aux Philadelphiens, et dans celle aux Romains m'avaient offert un langage semblable par rapport à l'Eucharistie. Mais s'ils avaient été seuls, peut-être eût-on pu élever quelques doutes sur leur véritable sens. On eût disputé sur ces textes comme sur beaucoup d'autres dans lesquels les pères parlent d'une manière allégorique ou obscure ; mais ce que nous avons cité de la lettre à l'église de Smyrne ne peut souffrir aucune interprétation arbitraire ; le sens propre et littéral suit nécessairement de l'opposition absolue que l'auteur prétend établir entre l'erreur des dokètes et la croyance des orthodoxes (6). L'Eglise reconnaissait donc en ces premiers temps dans le pain et le vin consacrés, non un pur mémorial, une représentation, un emblême, ou quelque autre présence figurative du corps du Seigneur, mais sa propre et réelle substance, corporellement présente et mangée par la bouche.

Il faut convenir que pour un néophyte, ce n'était pas une petite épreuve de se voir ainsi engagé de nouveau dans le papisme, lorsqu'il s'en croyait pour jamais sorti. Je n'étais pas encore entièrement remis de la surprise et de l'embarras que m'avait causés cette *doctrine* papiste, lorsqu'en passant au récit du martyre de ce même père, je trouvai un exemple éclatant des *pratiques* papistes. Saint Ignace, comme le savent tous ceux qui ont lu les martyrologes, avait été envoyé à Rome pour être livré aux lions dans l'amphithéâtre. Les actes racontent que lorsque le saint martyr fut dévoré, les diacres qui l'avaient accompagné dans son voyage, recueillirent avec soin le petit nombre d'ossemens que la dent des bêtes avait épargnés, et les rapportèrent à Antioche pour les déposer avec religion dans une châsse. Tous les ans, au jour anniversaire du triomphe de leur saint évêque, les fidèles célébraient sa mémoire en venant rendre leurs hommages à ses reliques.

Pour mettre le comble à tant de méprises, il faut ajouter encore que cet illustre confesseur de la foi, en traversant les églises d'Asie pour se rendre au lieu de son martyre, exhortait les chrétiens à se défendre de l'hérésie, appuyant particulièrement sur la nécessité de *s'attacher fortement aux traditions apostoliques*. N'était-ce pas confirmer également l'autorité de l'Ecriture et celle de la tradition orale, cette double règle de foi que tous les bons protestans regardent comme la plus monstrueuse de toutes les erreurs du papisme ?

Admirable, en vérité, admirable ! Le pape, les reliques des saints, la tradition apostolique, la présence réelle, et tout cela au premier siècle de l'Église. Qui aurait jamais pu le penser ?

CHAPITRE IV.

Visions d'Hermas. — Jeûne. — Bonnes œuvres. — Le recteur de Ballymulragget. — Le recteur n'est pas partisan du jeûne. — Comparaison entre Hermas et le recteur.

Je parcourus les deux lettres qui nous restent de saint Barnabé et de saint Polycarpe, sans apprendre rien de bien important à l'objet de mes recherches. Ce fut avec plaisir que de ces lectures sérieuses je passais aux écrits que nous a laissés la pieuse imagination d'Hermas. Je m'oubliais pendant quelques heures au milieu de ses visions qui respirent toute la simplicité des âges apostoliques (1). Il se rappelle un amour qui avait fait le charme de sa jeunesse ; à genoux dans une prairie, il prie, et tout-à-coup le ciel s'ouvre devant lui, et la jeune fille qu'il a aimée le regarde du sein des nuages en lui disant : « Bonjour Hermas. » Il raconte encore différentes visions dans lesquelles « l'Église de Dieu » lui apparaît tantôt sous la figure d'une femme âgée, occupée à lire, tantôt comme une jeune fille vêtue de blanc, la tête couverte d'une mitre sur laquelle retombe sa brillante chevelure. Bercé par toutes ces imaginations innocentes, (dans le temps on les appelait inspirées) (2), je me laissais aller comme ce bon père à une sorte de rêverie; il semblait que ses visions étaient devenues mes propres songes.

Le réveil fut triste ; arrivé à la partie de ses écrits qu'il a intitulée préceptes et similitudes, et qu'il dit lui avoir été révélée par son ange gardien sous la figure d'un berger, je me rappelais l'objet de mes recherches; mais ce ne fut que pour me trouver encore en la compagnie d'un papiste. Il faut remarquer que ce père est un de ces chrétiens distingués que saint Paul salue nommément dans son Épître aux Romains. Parmi les préceptes moraux qu'il dit lui avoir été donnés par son ange, le suivant mérite d'être cité. « Le premier de nos devoirs est d'observer les commandemens de Dieu. Si, ensuite, on désire s'imposer en outre quelque *bonne œuvre*, telle que le *jeûne*, on en recevra la récompense. »

N'est-ce pas là encore du papisme dans la doctrine comme dans les œuvres? Satisfaire à Dieu par des bonnes œuvres, et parmi ces œuvres, on compte le jeûne!

Depuis mon enfance, je me sentais une aversion particulière pour cette observance de l'Église catholique. J'éprouvais donc autant de peine que d'étonnement en reconnaissant que les premiers chrétiens étaient plus sévères sur cet article que nos plus rigoureux Romains. Le jeûne de la vigile de Pâques consistait dans l'abstinence de toute nourriture; quelques pieux chrétiens l'observaient pendant quarante heures de suite. Si on se moque des papistes parce qu'ils ont deux jours d'abstinence par semaine, on aurait autant de motifs de plaisanter les premiers chrétiens auxquels les canons apostoliques imposaient le même devoir (3). La seule différence, c'est qu'au lieu du vendredi et du samedi on avait fixé le mercredi et le vendredi (4). De tout temps on a jeûné le vendredi et le samedi saint, parce que « c'est en ces jours que l'époux nous a été enlevé (5). » Et voilà le siècle que l'on me donnait à consulter pour m'affranchir du papisme!

Les anciens chrétiens voulaient aussi que la *bonne œuvre* du jeûne servit à une autre *bonne œuvre*, l'aumône. Les mêmes canons apostoliques nous apprennent que ce que le jeûne épargnait était toujours destiné à subvenir aux nécessités du pauvre (6).

Affligé de voir une pratique qui me coûtait tant, si bien autorisée, j'appuyais mon coude sur les pages du Pasteur, et je me rappelais avec une vivacité toute nouvelle les sentimens que j'avais plus d'une fois éprouvés à la pauvre table de mon père, lorsqu'il arrivait que son riche voisin, le recteur de Ballymudragget, s'invitait lui-même à dîner avec nous le vendredi ou quelque autre jour de jeûne. Tandis que sa révérence usait largement de la viande et des volailles qu'on avait eu soin de servir pour lui, force était de me contenter de cette triste nourriture qui « dansait si péniblement dans le ventre du pauvre Tom.—deux maigres harengs saurs (7); » ce qu'il y avait de plus mortifiant, c'est qu'il fallait supporter le regard moqueur que le recteur jetait sur ses superstitieux convives. Il bénissait sans doute son étoile qui l'avait fait naître au temps où la glorieuse réforme avait établi toutes ces matières sur un pied plus commode et plus digne d'un gentilhomme.

Je n'avais pas alors la consolation de savoir que mon abstinence était justifiée par les canons apostoliques. On ne doit pas s'étonner si, en réfléchissant sur ces souvenirs et en com-

parant l'embonpoint de mon ami le recteur, avec la sévère simplicité d'Hermas, un léger doute vint effleurer mon esprit. « Ne serait-il pas plus sûr, me disais-je, au moins pour ce qui regarde le monde à venir, de jeûner avec l'ami de saint Paul, que de déjeûner avec le recteur de Ballymudragget ? »

CHAPITRE V.

Second siècle. — Saint Justin le martyr. — Transubstantiation. — Saint Irénée. — Suprématie du pape. — Sacrifice de la messe. — Tradition orale. — Le petit vieux de la mer.

Mes progrès dans le protestantisme n'étaient pas très-rapides. J'étais cependant résolu à ne point abandonner légèrement mon projet. Ainsi, prenant congé des pères apostoliques, je me lançai hardiment dans les écrits des docteurs du second siècle, espérant rencontrer sur ma route quelques-uns des trente-neuf articles, et un peu moins de papisme. Mais j'avais à peine descendu le courant, que ma navigation hasardeuse fut arrêtée par ce passage de saint Justin le martyr, cet homme, qu'un ancien évêque dit être aussi voisin des apôtres par sa vertu que par la proximité des temps : « Nous ne recevons pas ces dons (l'eucharistie) comme un *pain commun* et une *boisson ordinaire*, mais de même que par le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur fait homme, a eu la chair et le sang pour opérer notre salut, de même on nous a enseigné que, lorsque *l'aliment* qui nourrit notre chair et notre sang, en se transformant en leur substance, a été consacré par la prière du Verbe lui-même, il *est la chair et le sang de ce Jésus incarné* (1). »

J'avais déjà été assez étonné de lire dans saint Ignace un témoignage si exprès en faveur de la présence réelle. Mais ici il y a plus encore ; on parle du changement des élémens, de la transubstantiation. Après la parole, *l'aliment est la chair* du Sauveur. Et c'est un saint aussi illustre que saint Justin qui professe une telle doctrine ! En vérité, ceux qui adressent un jeune chrétien à de tels docteurs, pour apprendre le protestantisme, peuvent être accusés ou de mauvaise foi ou d'une profonde ignorance.

Nous avons déjà vu que l'autorité du siége de Rome était

reconnue au premier siècle de l'Église ; on l'invoque de suite dans le seul cas où nous sachions qu'on ait eu occasion d'y recourir. Je trouvais au second siècle ces appels universellement autorisés et par la pratique des Églises et par les écrits des premiers pasteurs. Comment prévoir une telle découverte. La grande prostituée, la mère des fornications et abominations de la terre (c'était dans ces termes que j'avais souvent entendu le prédicateur de notre collége parler du siége apostolique) règne paisiblement et sans rival au premier âge du christianisme !

Accoutumé depuis long-temps à ne voir dans la juridiction du souverain pontife qu'une usurpation des siècles d'ignorance, j'avais peine à revenir de ma confusion ; les preuves étaient manifestes ; la chaîne non interrompue de la succession se déroulait devant moi, immuablement fixée à ce roc sur lequel l'Eglise même est bâtie. Mon protestantisme, à peine éclos, ne pouvait m'empêcher de sentir quelque sympathie pour la joie qu'un franc catholique éprouve à la lecture de ce passage de saint Irénée, cet illustre docteur, si voisin des temps apostoliques que la foi lui fut enseignée par un disciple de saint Jean l'Evangéliste :

« Nous pouvons compter les évêques qui se sont succédés sans interruption depuis les apôtres jusqu'à nous. Aucun d'eux n'a prêché, ni même connu les étranges opinions de ces hommes (hérétiques)..... Cependant comme il serait fastidieux de donner la liste de ceux qui se sont succédés dans tous les siéges, il suffira de se borner au siége de *Rome*, la *plus grande*, la *plus ancienne* et la *plus illustre* de *toutes les Eglises*, fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul, et à laquelle ils ont confié cette doctrine qu'elle annonce à tous les hommes, et que *par la succession de ses évêques elle a conservée pure jusqu'à nous*. C'est ainsi que nous confondons tous ceux qui, *par malice, vaine gloire* ou *perversité, enseignent ce qu'ils ne doivent pas*. Car c'est à cette Eglise que toutes les autres, c'est-à-dire les fidèles de tous les pays doivent avoir recours, à cause de son *autorité supérieure* ; c'est dans cette Eglise que se maintient la doctrine enseignée par les apôtres. » *Adv. hæres.*, lib. 3.

Il faut avouer que saint Irénée, malgré son éducation apostolique et le titre de divin, dont Photius a cru devoir l'honorer, n'aurait pas facilement souscrit aux trente-neuf articles. Ecoutez seulement en quels termes ce grand évêque parle du sacrifice de la messe (2), ce fabuleux blasphème, comme l'appelle

le trente-unième de ces articles : « De la même manière il a déclaré que la coupe était son sang, et il nous a enseigné la nouvelle oblation du Nouveau-Testament. L'Eglise, recevant cette oblation des apôtres, l'offre à Dieu par toute la terre. » Et ailleurs : « C'est pourquoi l'offrande de l'Eglise que le Seigneur a ordonné de faire par tout le monde, est regardée comme un sacrifice pur devant Dieu, et qu'il a pour agréable (3). »

D'après cette foi au sacrifice de l'eucharistie, ce père enseigne, comme saint Justin et saint Ignace, la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrement. (4) Il déclare que c'est un miracle qui suppose nécessairement la divinité de celui qui l'a institué, « Comment, demande-t-il, ces hérétiques (ceux qui niaient que le Christ fût le fils de Dieu) pourront-ils prouver que le pain sur lequel les paroles de l'action de grâces ont été prononcées, est le corps de Notre-Seigneur, et que la coupe renferme son sang, puisqu'ils n'admettent pas qu'il soit le fils, c'est-à-dire le Verbe du Créateur du monde ? « Pour confondre les mêmes hérétiques qui, à cause de leurs idées sur la corruption de la matière, rejetaient la résurrection des corps, il fait usage d'un argument également fondé sur sa croyance à la présence réelle et à la transubstantiation. « Lorsque, dit-il, le calice mêlé et le pain rompu reçoivent la parole de Dieu, ils *deviennent* l'eucharistie du corps et du sang du Christ (5), qui nourrit et fortifie la substance de notre chair. Comment donc prétendre que cette chair qui, vivifiée par le corps et le sang du Seigneur, est un de ses membres, ne saurait être capable de la vie éternelle. »

Par rapport à la tradition non écrite, ce fondement si contesté sur lequel Rome appuie une partie de sa doctrine, de ses usages et de son pouvoir, le témoignage de ce père a d'autant plus de poids, qu'en défendant dans ses écrits la haute autorité de la tradition, il est lui-même un des premiers et des plus brillans anneaux de cette chaîne d'enseignement oral, qui depuis les apôtres s'est toujours continuée dans l'Eglise de Rome. Il est beau de l'entendre parler de son maître saint Polycarpe (6), disciple de saint Jean l'Evangéliste. « Polycarpe nous enseignait ce qu'il avait appris de la bouche des apôtres; il transmettait aux Eglises cette doctrine seule véritable. » Dans un fragment d'un autre de ses écrits, on trouve un passage plein du plus touchant intérêt ; il s'adresse ainsi à un hérétique nommé Florinus, qui avait adopté les erreurs des Valentiniens : « Ces opinions ne nous ont point été transmises par les prêtres qui nous ont précédés et qui ont conversé avec les apôtres ; lorsque

j'étais jeune encore, je vous vis dans l'Asie-Mineure avec Polycarpe. J'ai un souvenir plus vif de ce que j'éprouvais alors que des événemens les plus récens ; car ce que nous apprenons dans l'enfance grandit avec la raison et s'unit inséparablement à elle. C'est au point que je pourrais désigner la place où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour nous enseigner; je le vois encore allant et venant ; je me rappelle les habitudes de sa vie, son extérieur , sa figure ; je l'entends parler à son peuple et raconter ses conversations avec saint Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur : il rapportait leurs paroles et tout ce qu'il avait appris d'eux sur la doctrine et les actions de Notre-Seigneur. Il parlait de ses miracles et de ses enseignemens d'après le témoignage de ceux même qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. Tout ce que Polycarpe disait était conforme aux Ecritures. Dieu me fit la grâce d'écouter toutes ses paroles avec une religieuse attention, et de les conserver non sur le papier, mais dans mon cœur ; et par la miséricorde de Dieu , je les repasse continuellement dans ma mémoire. »

Si nous pouvions évoquer au milieu de nous l'ombre de ce saint docteur, de cet homme « nourri dans les paroles de la foi et de la bonne doctrine ; » sa présence ne suffirait-elle pas pour confondre les novateurs. Un protestant, un champion de la réforme, aurait-il le front de contredire un évêque si orthodoxe? Comment oserait-il lui soutenir que la tradition orale de l'Eglise catholique n'est qu'un héritage d'imposture, la juridiction du siége de saint Pierre une usurpation, et le sacrifice de la messe, un « fabuleux blasphème? »

Si l'on conservait encore le moindre doute sur le respect profond que ce père croyait devoir à l autorité et aux traditions de l'Eglise, les passages ne manquent pas pour le dissiper : entre un grand nombre d'autres nous choisissons les suivans « *dans l'interprétation des Ecritures , les chrétiens doivent écouter les pasteurs de l'Eglise* qui, par l'ordre de Dieu, ont reçu avec la succession de leurs siéges, l'héritage de la vérité. » « Les langues des différentes nations peuvent varier ; mais *la force de la tradition est une et partout la même.* Les églises de Germanie ne croient ni n'enseignent pas différemment de celles d'Espagne , de Gaule , de l'Orient , de l'Egypte ou de la Lybie. » « *Quand les apôtres ne nous auraient pas laissé l'Ecriture , n'aurions nous pas dû toujours suivre l'ordre de la tradition* qu'ils ont transmise à ceux à qui ils ont confié les Eglises. *Beaucoup de nations barbares qui croient en Jésus-Christ, ignorent l'usage de l'écriture et n'ont d'autre guide que la tradition* » Adv. Hœres. lib. 4.

On croira facilement qu'à la fin de cette longue journée d'études, je me trouvais tout-à-fait désenchanté, et découragé dans mes recherches. J'avais vu les premiers défenseurs de l'Eglise, dont quelques-uns « entendaient encore retentir à leurs oreilles la prédication des apôtres, » soutenir six points de foi et de pratique entièrement papistes ; 1er la juridiction du souverain pontife (7) ; 2e le respect dû aux reliques ; 3e la satisfaction offerte à Dieu par les bonnes œuvres telles que le jeune, l'aumône, etc. ; 4e l'autorité de la tradition ; 5e la présence réelle dans l'eucharistie ; et 6e le sacrifice de la messe. Qui s'étonnera après cela si je désespérais de me délivrer du papisme ? Je poussai un long soupir en fermant mes énormes in-folio, et accablé d'un sentiment d'oppression tel qu'on eût dit que le pape lui-même pesait sur mes épaules, j'allai trouver mon lit, éprouvant à peu près ce qu'aurait ressenti Sinbad le matelot, si, après avoir cru se débarasser du petit vieux de la mer, il avait encore senti son cou entouré par les jambes de la fâcheuse créature.

CHAPITRE VI.

Le signe de la croix. — Tertullien. — Respect dû aux images. — Prière pour les morts. — Résolution de trouver le protestantisme quelque part.

Le lendemain matin, grâce à la bénigne influence du sommeil, je me levai un peu remis des mécomptes des jours précédens et dans des dispositions tout aussi *protestantes* qu'auparavant. Au moins j'éprouvais la même répugnance à retourner au papisme, quoique je conservasse peu de chances de devenir jamais un bon protestant, ou, pour mieux dire, de découvrir ce que pouvait être un bon protestant. J'étais à peu près dans l'étrange position d'une secte d'hérétiques appelés Basilidiens, qui avouaient qu'ils avaient cessé d'être juifs sans être devenus chrétiens.

J'ai déjà parlé du jeûne, cette pratique qui, pour être apostolique, ne m'en paraissait pas moins désagréable. Mais il était une autre habitude papiste contre laquelle j'étais encore plus révolté, parce qu'elle me semblait une superstition de vieille femme. Il s'agit de la coutume de faire le signe de la croix après le repas. Je n'oublierai jamais le sentiment de honte que j'éprouvais dans ma jeunesse en faisant devant les protestans

cet acte extérieur de papisme (1) ; il paraît au moins que bien des catholiques partageaient avec moi la même répugnance ; car j'ai observé que depuis que les deux religions sont à peu près sur le pied de l'égalité, cette pratique a été abandonnée, et il faut maintenant être un catholique de la vieille roche pour avoir le courage de se *signer* en bonne société.

Ceci, au moins, me dis-je à moi-même en ouvrant un énorme volume de Tertullien, cette ruse monacale, ne trouvera pas sa sanction dans les écrits des chrétiens orthodoxes des premiers siècles. Ces mots étaient à peine échappés de mes lèvres, qu'en parcourant ce que dit ce père des mœurs et des coutumes des chrétiens de son temps, je lus ; à mon grand étonnement, la phrase suivante : « Nous nous marquons au front du signe de la croix en sortant et en entrant dans nos maisons, lorsque nous prenons nos habits ou nos souliers, lorsque nous allons au bain ou que nous nous mettons à table, lorsque nous allumons nos lumières, que nous nous couchons ou que nous nous asseyons. » C'est assez de signes de croix, Dieu merci ! Tertullien en faisait en un jour plus qu'il n'en faudrait à la plus fervente dame catholique d'Irlande pour sa dépense d'une semaine. (2)

Il ne manquait plus guère, pour combler la mesure de ce qu'on appelle les superstitions papistes, que le culte des images et la prière pour les morts ; je trouvais ces deux points confirmés par le témoignage du même père. Il désire que la femme qui survit à son mari « prie pour l'âme de son époux, intercède pour obtenir son soulagement, et offre au jour anniversaire de sa mort. » Ailleurs, il attribue cette pratique à la tradition apostolique, disant qu'elle n'est pas appuyée sur les propres paroles de l'Ecriture ; mais qu'elle a été transmise par ceux qui nous ont prêché la foi. Ainsi ce n'est pas assez d'approuver la coutume papiste, de prier pour les morts, il faut encore qu'il la fasse dériver de cette source si éminemment papiste, la tradition !

Les premiers chrétiens avaient également reçu de la tradition le culte des images qui leur paraissaient bonnes à réveiller d'utiles souvenirs. Tertullien parle comme d'une chose ordinaire de la figure du christ représentée sur les vases qui servaient à la communion (3) ; cela prouve assez qu'au temps où il écrivait, l'usage des images était déjà fort ancien ; il est à croire que les yeux sévères de nos réformés auraient été blessés de ces représentations *idolâtriques*, non seulement au second siècle, mais même probablement dès les premiers temps (3) ; on usait également alors de ces emblêmes qui servent à rappeler les

pensées de la foi ; saint Clément d'Alexandrie recommande aux chrétiens de porter la figure d'un poisson gravée sur leurs bagues ; le poisson était le symbole du nom du Christ (5). Il faut donc ajouter à la triste énumération des abominations papistes qui se mêlaient déjà aux beaux traits de l'Eglise en son âge virginal, les trois suivantes : 7e la prière pour les morts ; 8e le culte des images ; 9e le signe de la croix. En vérité pour un homme moins résolu à trouver le protestantisme *quelque part*, il y avait de quoi renoncer à le poursuivre. Mais j'étais décidé à persévérer : j'avais dit au papisme un adieu trop solennel pour pouvoir maintenant revenir de bonne grâce. D'ailleurs il faut avouer, et j'aurais peut-être dû le confesser plus tôt, qu'outre le désir très sincère de changer ma religion contre une meilleure, j'avais encore un motif d'une nature un peu plus mondaine, je pourrais ajouter plus tendre, qui me pressait vivement de devenir protestant le plus tôt possible. Quoique la délicatesse de pareils motifs demande ordinairement le secret, je compte dans quelques-uns des chapitres suivans me hasarder à en faire part au lecteur.

CHAPITRE VII.

Grande disette de protestantisme. — On essaie les troisième et quatrième siècles. — Saint Cyprien. — Origène. — Primauté de saint Pierre et du pape. — Saint Jérôme. — Liste d'abominations papistes.

J'avais eu lieu de me convaincre que, si, comme les protestants nous l'assurent, on trouve dans les premiers siècles de l'Eglise la pure origine de leur symbole, ce ne pouvait être que dans quelque coin bien caché, presqu'impénétrable ; ne désespérant pas néanmoins de saisir enfin un rayon de cette lumière secrète, je continuai mes recherches. Les pères des deux siècles suivans furent tous successivement interrogés. J'essayai si, à force de questions captieuses, je ne parviendrais pas à découvrir parmi eux un protestant ; mais ce fut en vain ; partout même réponse. Ils appartenaient à la seule Eglise catholique, à cette Eglise, qui au témoignage de saint Cyprien, « est éclairée par le Seigneur et envoie par toute la terre les rayons de sa lumière. » Je demandais à ce grand docteur où était le centre d'où partaient ces rayons : de suite il me montra Rome, la chaire de Pierre, « *cette Eglise principale* (comme il se plaît à le répéter), source de l'unité sacerdotale. »

Pour me remettre de cette défaite, je me refugiai vers Origène, espérant que, puisque sa sainteté était en question, il pourrait bien être un bon protestant. Mais je n'eus pas plus de succès ; je le trouvais aussi intraitable sur la primauté de saint Pierre et le pape ; il n'est pas de catholique plus convaincu que c'est dans sa communion seule qu'on peut être sauvé. (1) « Que personne, dit-il, ne se fasse illusion ; hors de cette maison, c'est-à-dire *hors de l'Eglise, il n'est point de salut.* » (*Hom.* 3, *in Josué*). Je vis que saint Jerôme était aussi absolu dans cette opinion. « *Je sais que l'Eglise est fondée sur Pierre*, c'est-à-dire sur un rocher inébranlable. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison est un profane ; quiconque n'est pas dans l'arche, périra par les flots. » *Ep.* 14 *ad Damas.* Pour un homme qui chancelait sur le bord de l'arche, s'il n'était pas déjà dehors, la comparaison était consolante.

Je trouvais les pères des troisième et quatrième siècles parfaitement conformes à ceux des siècles précédens sur tous les points de dogme et de discipline dont j'ai déjà parlé ; seulement les témoignages étaient plus multipliés, et la plupart étaient enrichis de tous les trésors de l'éloquence et du savoir ; vouloir citer tous les textes qui ne prouvent que trop que dans ce temps, christianisme et papisme n'étaient qu'une même chose, ce serait s'engager à transcrire presque tous les écrits des docteurs des quatre premiers siècles, depuis le simple Hermas, jusqu'au brillant saint Chrysostôme. Je me contenterai donc de choisir dans les pères des troisième et quatrième siècles quelques témoignages sur les points controversés entre Rome et ses opposans.

AUTORITÉ DE L'ÉGLISE. — TRADITION.

Tertullien. (2). — « Pour savoir ce que les apôtres ont enseigné, c'est-à-dire ce que le Christ leur a révélé, *il faut recourir aux Eglises qu'ils ont fondées*, et qu'ils instruisaient par leur prédication et par leurs écrits. » *De Præscript.*, c. 21.

« Si vous demandez sur quel passage de l'Ecriture s'appuient ces cérémonies (certaines cérémonies dans l'administration du baptême) et autres usages, on ne pourra vous en citer aucun ; *elles viennent de la tradition* ; *la coutume les a confirmées et l'obéissance les observe.* » *De Coron. milit. c.* 3 ; 4. « *Il ne faut pas en appeler aux Ecritures.* La question est de savoir à qui a été confiée la doctrine qui nous a faits chrétiens ; car là où nous trouverons cette doctrine et cette foi, là est la vérité des Ecritures et leur fidèle interprétation, ainsi que toutes les traditions chrétiennes. » — *De præscript. c.* 19.

Origène. — « Comme plusieurs pensent croire ce que le Christ a enseigné, et que cependant les uns diffèrent des autres, il devient nécessaire que tous se rattachent à cette doctrine qui a été transmise par les apôtres et qui se *perpétue dans l'Eglise : la vérité ne saurait différer en rien de la tradition ecclésiastique, et apostolique* » *Præf.*, lib. 1., *de princip.* — « Lorsque les hérétiques produisent les écritures canoniques que tout chrétien croit et reconnaît, ils semblent dire : Avec nous est la parole de la vérité. *Mais nous ne pouvons leur donner confiance ni nous éloigner de la première tradition ecclésiastique. Nous ne pouvons croire que ce que nous transmet la succession non interrompue des Eglises de Dieu.* » (*Tract.* 29, *in Matth.*)

Lactance. — « L'Eglise catholique conserve seule la vraie religion; elle est toujours la source de la vérité, la demeure de la foi. » — *Inst.*, lib. 4, c. 30.

Saint Cyprien. — « Il est facile aux âmes religieuses et simples de fuir l'erreur et de trouver la vérité ; car *si nous nous adressons à la source de la tradition divine, l'erreur disparaît* (3). » Ep. 63.

Eusèbe. — « Ces vérités, quoique *consignées dans les saintes Ecritures sont encore plus pleinement confirmées par les traditions de l'Eglise catholique* ; cette Eglise qui est répandue par toute la terre. *La tradition non écrite scelle et confirme les témoignages des saintes Ecritures.* » Dem., Evang., lib. 1.

Saint Bazile. — « Parmi les dogmes de l'Eglise les uns se trouvent dans l'Ecriture, d'autres nous viennent de la tradition; mais *l'une et l'autre ont une égale force pour exciter la piété.* » *De spirit. sanct.*, c. 27. — « *Mon opinion est qu'il est apostolique d'adhérer aux traditions non écrites.* » Ibid., c. 29. « *Le but commun de tous les ennemis de la sainte doctrine est d'ébranler la solidité de notre foi en J. C., en annulant la tradition apostolique....... Ils méprisent les témoignages non écrits des pères comme preuves de nulle valeur.* » *Ibid.*, c. 10.

Saint Epiphane. — « *Nous devons aussi consulter la tradition ; car tout n'est pas contenu dans les Ecritures.* »

Saint Chrysost. — « De là il est manifeste qu'ils (les apôtres) n'ont pas tout consigné dans leurs épitres. Ils ont enseigné bien des choses de vive voix sans les écrire ; de quelque manière que leur doctrine se transmette, elle mérite toujours notre croyance. *C'est une tradition, n'en demandez pas d'avantage.* » Hom. 4, in 2, ad Thess. (4)

PRIMAUTÉ DES SUCCESSEURS DE SAINT PIERRE.

Le lecteur a déjà vu sur ce point de la foi catholique quelques-uns des témoignages les plus exprès de saint Irénée, saint Cyprien, etc.

Saint Cyprien. — « Néanmoins, pour établir clairement l'unité, Jésus-Christ fonda *une chaire*, et par son autorité, il fixa l'origine de cette même unité en commençant par un seul. Les apôtres furent revêtus, comme saint Pierre, de la même dignité et des mêmes pouvoirs; mais le commencement est bâti sur l'unité. *La primauté est donnée à Pierre afin qu'il n'y ait qu'une seule église du Christ et une seule chaire.* » — (*De Unit. Eccl.*)

Saint Jérôme. — (Dans une lettre au pape Damase.) Ne vous reconnaissant d'autre supérieur que Jésus-Christ, je reste uni à la communion de votre sainteté, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que l'Eglise est fondée sur ce roc inébranlable. » — *Ep. 14. ad Damas.* — « Je ne cesse de crier, *j'appartiens à celui qui demeure uni à la chaire de Pierre.* »

Saint Chrysostôme. — « Pourquoi le Christ a-t-il répandu son sang? Ce fut certainement pour racheter ce troupeau *dont il a confié la garde à Pierre et à ses successeurs.* »

SATISFACTION PAR LES OEUVRES DE PÉNITENCE.

Saint Cyprien. — « Le Seigneur doit être invoqué; *il doit être apaisé par notre satisfaction.* » *De lapsis.* — « Que notre âme s'humilie devant lui, *que notre douleur le satisfasse....* il nous avertit lui-même d'apaiser son indignation par le jeûne, les larmes et les gémissemens. — Ibid. — « *Purifiez-vous de vos péchés par des œuvres de justice et par des aumônes qui puissent sauver votre âme.* Dieu peut pardonner; il peut changer ses jugemens, il peut pardonner au pécheur qui implore sa miséricorde, il peut accepter pour lui les prières des autres, ou plutôt *le pénitent doit lui-même toucher le cœur de Dieu par ses propres œuvres de satisfaction et ainsi désarmer sa colère.* Le Seigneur lui rendra sa grâce qui le rappellera à la vie (5) » — *Ibid.* —

Saint Ambroise. — « Que Jésus-Christ voie nos larmes afin qu'il dise : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. (Matth. 5, v. 5,) Il pardonna sur-le-champ à Pierre, parce que cet apôtre pleura amèrement; si vous pleurez de même,

le Seigneur vous regardera, et vos péchés seront effacés ;........ qu'aucune considération ne vous empêche de *faire pénitence.* Imitez en cela les saints, et que leurs larmes soient la mesure des vôtres. » *De Pœnit.*, *c.* 10.

PRIÈRE POUR LES MORTS.

Saint Cyrille de Jérusalem. — « Alors (dans le sacrifice de la messe), *nous prions pour nos pères dans la foi, pour les évêques qui sont morts, et en un mot pour tous ceux qui ont quitté cette vie dans notre communion*; car nous croyons que les âmes de ceux pour lesquels on prie, recoivent un grand soulagement, lorsque cette sainte et terrible victime est placée sur l'autel. » *Catéch., mystag.* 5.

Saint Ambroise. — (Dans son oraison funèbre pour les deux empereurs Valentinien.) « Vous serez bienheureux l'un et l'autre si mes prières ont quelques pouvoirs. Il ne se passera pas de jours où votre souvenir ne me soit présent ; toutes les nuits vous aurez part à mes prières ; dans tous mes sacrifices je me rappellerai votre mémoire. »

Saint Epiphane. — « *Il n'est rien de plus convenable, rien de plus digne de notre admiration que l'usage de rappeler le nom des morts.* La prière que l'on offre pour eux les secourt, quoiqu'elle ne puisse effacer toutes leurs fautes ; nous faisons mémoire des justes et des pécheurs, espérant obtenir miséricorde pour ces derniers. » *Hær.* 55.

Saint Chrysostôme. — « Ce n'est point en vain qu'on offre pour les morts des oblations et des prières, et qu'on distribue des aumônes. Le Saint-Esprit l'a ordonné ainsi, afin que nous puissions nous prêter une assistance mutuelle. « — *Homil.* 21. — « *Les apôtres n'ont pas ordonné sans raison qu'en célébrant les saints mystères on fît mention des morts.* Ils savaient quel soulagement les âmes souffrantes en retireraient. » *Homil.* 8, *in Epist. ad Philipp.* (6).

INVOCATION DES SAINTS ET DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Origène. — « Nous pouvons dire avec confiance que les saints qui ont quitté la vie conservent leur charité pour ceux qu'ils ont laissés après eux, qu'ils ont de la sollicitude pour leur salut, et qu'ils les assistent par leurs prières et leur médiation auprès de Dieu ; car il est écrit dans le livre des Machabées : Celui-ci est Jérémie, le prophète de Dieu, qui prie toujours pour le

peuple, » *lib. 3, in cant. cantic.* « Je me prosternerai à genoux, *et n'osant, a cause de mes péchés, offrir mes prières à Dieu j'appellerai tous les saints à mon secours.* O vous, saints du ciel, je vous invoque avec une douleur mêlée de larmes et de soupirs; tombez aux pieds du Dieu des miséricordes et priez-le pour moi, misérable pécheur. » — *Lib. 2 de Job.*

Saint Cyprien. — « Occupons-nous les uns des autres dans nos prières; ne soyons tous en priant qu'un cœur et qu'une âme en ce monde et en l'autre, soulageant avec une charité mutuelle nos douleurs et nos afflictions. Que la charité de celui à qui Dieu fera la grâce de partir le premier, persévère devant le Seigneur; qu'il ne cesse de prier pour ses frères et ses sœurs. » — *De Habitu. Virg.*

Saint Hilaire. — « D'après ce que Raphael dit à Tobie, nous devons croire qu'il est auprès du trône de Dieu des anges qui lui portent les prières de ceux qui l'invoquent. Ce n'est pas que la Divinité ait besoin de cette intercession; mais elle est nécessaire à notre infirmité. Dieu n'ignore rien de ce que nous faisons; mais la faiblesse de l'homme, lâche pour prier et indigne d'obtenir, réclame le ministère d'une intercession spirituelle. » *In Psalm.* 129.

Saint Basile. — (le jour de la fête des 40 martyrs) : « O vous, gardiens communs de la race humaine, nos coopérateurs dans nos prières, puissants messagers, étoiles du monde et fleurs de l'Eglise, permettez-nous de joindre nos prières aux vôtres ». (*Homil.* 19.)

Saint Ephrem d'Edesse. — « Je vous supplie, saints martyrs, qui avez tant souffert pour le Seigneur, intercédez pour nous auprès de lui, afin qu'il nous accorde ses grâces. » *Encom, in S. Mart.*

— « *Nous avons recours à votre protection, sainte Mère de Dieu*, gardez-nous et daignez nous couvrir des ailes de votre miséricorde et de votre bonté. Dieu plein de miséricordes, *par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, de tous les anges et de tous les saints, nous vous supplions* d'avoir pitié de votre créature. » (*Serm. de laud. B. Mar. Virg.*)

RELIQUES ET IMAGES.

Saint Hilaire. — « Le sang sacré des martyrs est partout reçu, et leurs vénérables ossemens rendent chaque jour témoignage. » *Lib. cont. Const.*

Saint Basile. — « Si quelqu'un a souffert pour le Christ, ses restes sont regardés comme précieux. Celui qui touche les

ossemens des martyrs participe en quelque chose à leur sainteté, à cause de la grâce qui réside en eux. Car la mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu. » *Serm. in Psalm.* 115.

« Je reconnais les apôtres, les prophètes et les martyrs, je leur demande de prier pour moi, et j'espère que par leur intercession Dieu usera de miséricorde envers moi et me pardonnera mes fautes. Par ce motif, je révère et j'honore leurs images, surtout depuis que la tradition des Saints Apôtres nous a appris à le faire. Bien loin qu'elles nous soient défendues, nous les exposons dans nos églises. » *Ep. ad Julian.* (7).

Saint Ephrem. — « La grâce du Saint-Esprit réside toujours dans les reliques des saints, et opère par elles des miracles. » *In Encom. omm. martyr.*

Saint Ambroise. — « Dans le corps du martyr j'honore les blessures qu'il a reçues au nom du Christ ; j'honore la mémoire de la vertu qui ne meurt jamais. J'honore ces cendres que la confession de la foi a consacrées ; j'honore en elles les semences de l'éternité ; j'honore ce corps qui m'apprend à aimer Dieu, et à ne pas craindre la mort pour son service. » *Serm.* 55.

Saint Chrysostôme. — « Après la puissance de la parole, les tombeaux des saints sont ce qu'il y a de plus propre à nous exciter à l'imitation de leurs vertus. Lorsqu'on s'en approche, on se sent saisi d'une force secrète. La vue de la châsse fait impression sur le cœur ; on est ému comme si celui qui est là étendu intercédait pour nous en notre présence. Pénétré d'une joie mystérieuse, on se retire changé en un autre homme. C'est pour cette raison que Dieu nous a laissé les restes des saints. » *Lib. cont. Gent.* — « Ce que ne peuvent ni l'or ni les richesses de la terre, les reliques des martyrs le produisent ; l'or ne guérit pas les maladies et n'éloigne pas la mort. Les ossemens des martyrs ont fait l'un et l'autre. Nos pères ont vu le premier de ces miracles ; nous avons été témoins du second. » (*Homil* 67 *de s. Drosid. mart.*)

Saint Grégoire de Nysse. — (Dans son discours pour la fête du martyr Théodore.) « En entrant dans ce temple où on honore la mémoire et où on conserve les reliques de cet homme juste, on est frappé de ce luxe d'architecture ; de ces ornemens et de toute la magnificence qui a été déployée ici. L'artiste a montré son génie dans la figure des animaux et la légèreté des sculptures, tandis que *la main du pei tre se fait admirer dans la représen-*

tation des circonstances du martyre. On est également frappé de la figure du Christ qui contemple cette scène.

Saint Nil. — « Dans le sanctuaire du temple vers l'Est, il ne doit y avoir qu'une seule croix... *L'Eglise peut être remplie de peintures de la main des plus célèbres artistes représentant les évènemens les plus remarquables de l'ancien et du Nouveau-Testament*; les ignorans et ceux qui sont incapables de lire les divines Ecritures apprennent ainsi à connaître les vertueuses actions de ceux qui ont servi le vrai Dieu, en se conformant à sa volonté et à ses commandements. » *Lib.* 4. *Ep.* 61.

CHAPITRE VIII.

Invocation de la Vierge. — Évangile de l'enfance, etc. — Saint Ambroise. — Saint Basile et le docteur Doyle.

Parmi toutes les abominations papistes que nous venons d'énumérer, et que nous avons trouvé confirmées par les pères des quatre premiers siècles, il en est une dont je n'avais pas encore parlé; c'est le culte (les protestans l'appellent idolâtrie) que les papistes rendent à la très-Sainte-Vierge. On ne saurait douter que cette dévotion, lorsqu'elle ne dépasse pas les justes limites dans lesquelles les catholiques raisonnables l'ont toujours renfermée, appartienne au premier âge de l'Église. Dans le second siècle, Saint-Irénée, cette lumière de son temps, attribue tant de pouvoir à la Vierge, qu'il croit qu'elle a été l'avocate de cette femme par qui le péché est entré dans le monde. L'Évangile de l'enfance de Jésus, que l'on place à la même époque, quoiqu'il ne soit certainement qu'une imposture (1), peut servir au moins à faire connaître l'esprit qui dominait alors parmi les orthodoxes. L'auteur, en rapportant les circonstances qui précédèrent la naissance de Notre-Seigneur, donne à la Vierge simplement le nom de Marie; mais aussitôt après l'évènement, il l'appelle la divine Marie, et ajoute que des églises sont dédiées en son honneur (2).

Dans l'état d'irritation que je ne pus m'empêcher d'éprouver, je l'avoue, en découvrant cette nouvelle preuve de papisme aux premiers siècles du christianisme, je ressentis je ne sais quel désir de trouver parmi les premiers chrétiens quelques-unes de ces pieuses exagérations qui dans les siècles suivans

ont fait tort à la religion qu'on en a rendue responsable, et d'après lesquelles les protestans se forment souvent idée de notre foi sur cet article.

Mais, loin de rencontrer dans les écrits des saints docteurs un seul témoignage qui pût autoriser ces erreurs, je fus obligé de reconnaître que quelques abus s'étant introduits dans ce culte, les pères avaient été les premiers à les signaler comme des actes d'idolâtrie. Nous lisons dans Saint Épiphane, ce grand ennemi des hérétiques, l'exposition la plus fidèle et la plus sage de la foi de l'Eglise sur ce point. Il s'adresse à quelques femmes hérétiques de son temps, qui rendaient à la vierge des honneurs exagérés. « Son corps est saint, dit-il, je l'avoue; mais elle n'était pas Dieu. Elle a toujours été vierge, mais elle ne mérite pas nos adorations. Elle-même elle adore celui qui est descendu du ciel, et qui a quitté le sein de son père pour naître de sa chair. Quoiqu'elle soit un vase d'élection enrichi de tous les trésors de la sainteté, cependant elle est femme, elle participe à notre nature commune; mais elle mérite les premiers honneurs entre tous les saints de Dieu. Elle est au-dessus d'eux tous, à cause du céleste mystère qui a été accompli en elle. Mais nous n'adorons aucun saint. On ne rend pas ce culte suprême aux anges, il n'est pas dû non plus à la fille d'Anne. Que Marie donc soit honorée; mais qu'on n'adore que le Père, le Fils et le Saint-Esprit; que personne n'adore Marie. » *Adv. Collyridianos* (3) *Hæres.* 59.

Telle est, je pense, l'immense et l'essentielle distinction que tout théologien catholique, établit entre l'adoration et l'honneur, entre le culte dû à Dieu et cette dévotion respectueuse qu'avec toute l'antiquité chrétienne nous nous faisons gloire de sentir pour celle qu'une voix inspirée a nommée « bénie entre toutes les femmes » et « la mère du Seigneur. »

Ainsi en jetant un coup-d'œil, du point où j'étais arrivé, sur tout le chemin que j'avais parcouru, je fus définitivement forcé de convenir que le papisme du dix-neuvième siècle ne différait en rien du christianisme des quatre premiers. Il serait vraiment à désirer que saint Ambroise, saint Basile et quelques-unes de ces « fleurs des Eglises, » eussent pu emprunter les bonnets de nuit magiques de leurs contemporains, les sept dormeurs; après un sommeil d'environ quinze siècles, ils n'auraient qu'à ouvrir les yeux dans la ville de Carlow, pour trouver en la personne du docteur Doyle, le savant évêque de Leighlin et de Ferns, non seulement un Irlandais dont ils auraient pu *eux-mêmes* être fiers de faire la connaissance, mais surtout un

catholique, dont le symbole est de point en point conforme au leur.

CHAPITRE IX.

Prières pour les morts. — Purgatoire. — Pénitence canonique. — Confession. — Origène. — Saint Ambroise. — Apostrophe à l'ombre du père O'H***.

Parmi toutes les croyances papistes que j'ai énumérées comme appartenant au symbole de la primitive Église, il en est deux dont il n'est pas fait une mention expresse, je veux parler du purgatoire et de la confession auriculaire ; ces deux points demandent quelques courtes observations.

L'usage général de prier pour les morts ne peut être fondé que sur la croyance à un état intermédiaire de purification et de souffrance que les âmes doivent traverser après la mort, et dont les prières des fidèles peuvent les délivrer : ainsi l'antiquité de l'usage de prier pour les morts (et nous en trouvons des traces dans les plus anciennes liturgies), prouve assez combien ancienne est la croyance sur laquelle cette pratique est fondée. En admettant même avec les protestans que le second livre des Machabées est une histoire, authentique il est vrai, mais non un livre inspiré, on est obligé de convenir que sur ce point, la foi des anciens juifs était la même que celle des catholiques. « C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. »

Il ne faut pas s'étonner de l'ancienneté de cette croyance : car il n'en est pas de plus raisonnable. Le défaut d'un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer, suppose une absence de gradation entre la récompense et le châtiment qui répugne également aux idées que nous avons, et de la nature humaine et de la nature divine. Notre faible raison serait même tentée de se réfugier dans la croyance à un purgatoire pour échapper à l'effrayante certitude de l'existence de l'enfer. On reconnaît l'expression de ce sentiment dans ces paroles de Paley, théologien protestant : « Qui peut, demande-t-il, supporter la pensée d'habiter dans des tourmens éternels ? Cependant qui peut dire qu'un Dieu éternellement juste ne les infligera pas ? L'esprit de l'homme cherche quelque refuge. Il ne le trouve que dans l'idée de quelque punition temporaire qui, après lamort, purifiera

l'âme de ses souillures morales, et la rendra enfin agréable à un Dieu infiniment pur (1). »

La tradition vient ici encore confirmer ce que la raison enseigne. Depuis saint Justin le martyr jusqu'à Saint-Basile et Saint-Ambroise tous les pères des quatre premiers siècles s'accordent à admettre l'existence de cet état intermédiaire. Le plus grand nombre croit trouver ce dogme dans un passage très remarquable de Saint-Paul (1 Cor. III. 13, 14, 15), qui semble vouloir désigner un lieu destiné à purifier les âmes, où « les œuvres de l'homme seront éprouvées par le feu. » Là, dit Origène, en expliquant ce passage, « chaque crime sera expié par une punition proportionnée. » Sur le même passage de l'apôtre, Saint-Ambroise s'exprime ainsi : « De là il faut conclure que le même homme sera en partie sauvé et en partie condamné. » Et dans son commentaire sur cette épître, il remarque que « l'apôtre a dit : Il sera sauvé comme par le feu, afin de faire comprendre qu'il n'arrivera pas au salut sans peine. Il annonce qu'il sera véritablement sauvé, mais qu'il doit d'abord souffrir la peine du feu pour être purifié. Il n'en est pas de même des impies et des pécheurs, qui seront punis par les flammes éternelles. » (*Coment. in I Ep. ad Cor.*) (2). D'après les mêmes vues, saint Hilaire (Origène parait avoir partagé cette opinion) soutient qu'après le jour du jugement, tous, jusqu'à la Sainte-Vierge, passeront par le feu pour être purifiés de leurs péchés.

L'historien Socrate nous apprend que dès les premiers temps, les évêques de Rome faisaient pratiquer la pénitence canonique (3), dont la confession était une des parties les plus importantes. La pénitence publique de l'empereur Théodose prouve assez combien on était encore soumis à cette discipline, lorsque le christianisme fut devenu la religion de l'empire. Et cependant nous voyons que les premiers chrétiens avaient sur le repentir nécessaire à la rémission des péchés des idées tout autres que celles des apôtres de la réforme. En abolissant la confession, le jeûne, etc., ces nouveaux docteurs semblent n'avoir voulu délivrer les pécheurs de l'humiliante et pénible obligation de s'accuser soi-même que l'Eglise catholique a toujours imposée à ses enfans égarés, que pour leur complaire et rendre la voie du salut plus large et plus aisée. « La rémission du péché par la pénitence, dit Origène, est plus pénible et plus difficile. Il faut mouiller sa couche de ses larmes, il ne faut pas rougir d'avouer son péché au prêtre du Seigneur, pour lui en demander le remède (4); ainsi on accomplit ce que dit l'apôtre : Si

quelqu'un est malade parmi vous, qu'il fasse venir les prêtres de l'Eglise. » (*Saint-Jac.* 5. 14.)

L'auteur de la vie de saint Ambroise rapporte que « lorsqu'un pénitent venait lui confesser ses fautes, il pleurait si amèrement qu'il tirait des larmes des yeux du pécheur. Il semblait partager tous ses regrets. Mais il tenait secrets les crimes qu'il avait entendus, ne les révélant qu'à Dieu, auprès de qui il intercédait pour le coupable ; il apprenait par son exemple à ses successeurs dans le sacerdoce qu'ils doivent être médiateurs auprès de Dieu, et non accusateurs devant les hommes. » (*Paulin, in vita Ambrosi*). Les écrits de ce temps présentent une multitude de remarques importantes sur la sainteté et la délicatesse des devoirs d'un confesseur, et sur les consolations qu'il peut donner aux cœurs malades et repentans : « Versez devant moi des larmes amères (dit saint Grégoire de Nysse), afin que je puisse mêler les miennes avec les vôtres. Confiez votre peine au prêtre comme à votre père ; il aura compassion de votre misère. Montrez-lui sans rougir ce qu'il y a de plus caché ; découvrez-lui les secrets de votre âme comme vous faites voir au médecin les plaies les plus voilées. Il prendra soin à la fois de votre honneur et de votre guérison. » — *Serm. de Pœnit.*

Souvent, en lisant ces passages, je me rappelai mes premiers jours de foi catholique et d'innocence. Lorsque l'époque où il fallait se confesser était arrivée, de grand matin j'allais à l'Eglise, tremblant de respect et de crainte, mais bien résolu à dire tout sans déguisement. A genoux dans le confessionnal, je sentais mon cœur battre avec plus de violence, quand mon tour étant venu, je voyais à travers la grille la douce et vénérable figure du bon père O' H..., qui se penchait vers moi pour m'entendre lui avouer à voix basse mes péchés ; le regard paternel du vieillard, l'aménité de sa voix, même lorsqu'elle prononçait un refus, et l'espérance du pardon qu'il promettait au repentir et au changement de vie, tous ces souvenirs se renouvellent dans ma mémoire à la lecture des touchantes expressions dont plusieurs pères se servent en traitant ce sujet. Les conseils qu'Origène donnait aux fidèles de son temps lorsque le christianisme ne comptait guère plus de 200 ans, peuvent s'appliquer parfaitement aux confesseurs catholiques de notre siècle. « Que le pécheur examine avec soin à qui il confessera son péché, quel est le caractère du médecin. Il faut qu'il sache être faible avec les faibles, pleurer avec ceux qui sont affligés. Il faut qu'il comprenne la nécessité de la miséricorde et de la compassion ; lorsque vous aurez découvert l'habileté de ce médecin des âmes, lorsque vous aurez senti

sa pitié, vous pouvez vous abandonner à lui et suivre ses avis. » — *Homil.* 2, *in Psalm.* 27. « Si nous découvrons nos péchés non seulement à Dieu, mais aussi à ceux qui peuvent appliquer le remède à nos blessures et à nos iniquités, nos péchés seront effacés par celui qui a dit : J'ai dissipé vos iniquités comme un nuage et vos péchés comme un brouillard. » *Homil.* 17, *in S. Luc.*

Ame sainte de mon vénérable père, si, conservant quelques souvenirs de tes anciennes affections, tu pouvais me reconnaître au milieu de mes in-folios, quelle douleur pour ta tendresse de voir l'humble visiteur de ton confessionnal, ce pécheur repentant, que tu as condamné plus d'une fois à lire chaque jour les sept psaumes de la pénitence, oublier la docilité de ses jours de foi, et s'établir hardiment en controversiste protestant !

CHAPITRE X.

L'eucharistie. — Une lueur de protestantisme. — Type, figures, signe, etc. — La lueur disparaît. — Saint Cyrille de Jérusalem. — Saint Jérôme. — Saint Chrysostôme. — Tertullien.

On aura pu remarquer que dans la liste des dogmes papistes enseignés aux troisième et quatrième siècles, j'ai omis l'un des plus vivement contestés, l'eucharistie ; mon intention est de le traiter à part, non seulement à cause de son importance ; mais surtout parce que c'est le seul point sur lequel j'ai cru pouvoir me flatter de découvrir quelque faible lueur de ce christianisme protestant que je poursuis avec tant de persévérance.

Il est clair qu'il faut abandonner les deux premiers siècles comme désespérés. Les expressions de saint Ignace, de saint Justin le martyr et de saint Irénée, ne permettent pas de douter que dans les temps apostoliques, l'interprétation littérale de ces paroles : « Ceci est mon corps, » ne fut la seule reçue ; il faut même convenir que les chrétiens de la primitive Eglise croyaient non seulement à la présence réelle et corporelle, mais qu'ils admettaient même le miraculeux changement de substance après la consécration. Au reste, mes espérances étaient devenues si faibles, si froides, que je me serais facilement contenté de quelque apparence de protestantisme, fût-il même de moins ancienne date. Ce ne fut donc pas sans une vive satisfaction que je vis plusieurs écrivains du troisième siècle se servir, en parlant de l'eucharistie, des termes de *type*, *antitype*, *figure*. Je pensais que cela pourrait me servir à échapper aux difficultés de la pré-

sence réelle, et qu'il ne resterait plus que cette présence vague et figurative que les protestans ont adoptée, d'après le principe qu'il faut *rendre la foi aisée*.

Je n'eus pas long-temps sujet de me féliciter. D'abord je ne tardai pas à me convaincre que les pères sur l'autorité desquels les protestans croient pouvoir s'appuyer, n'étaient pas les seuls qui eussent employés les termes de *type*, *antitype*, *figure*, etc. On les lit également dans ceux des saints docteurs qui ont exprimé leur foi au dogme de la transubstantiation aussi nettement qu'aucun papiste peut le désirer. Ainsi saint Cyrille de Jérusalem, qui parle de la présence réelle comme si Rome même lui eût dicté chacune de ses expressions, applique à l'eucharistie le mot de *type*. Mais la manière dont il l'emploie paraît justifier l'opinion de ceux qui croient que les pères ne prétendent désigner par là que les apparences extérieures, les *espèces* eucharistiques. « Sous le type du pain, dit saint Cyrille, on te donne le corps, et sous le type du vin, le sang (1). » C'est ainsi encore que dans une de ces liturgies qui portent le nom de saint Basile, au moment de l'offertoire, le pain et le vin, sont appelés antitypes, et dans les prières qui suivent, on demande au Saint-Esprit de descendre et de bénir les dons et de *faire* (2) du pain le corps, et du vin le sang du Seigneur.

Si nous pouvons compter sur l'authenticité d'un passage que Bullinger a tiré d'un manuscrit d'Origène (et ici je ne vois pas de raison de mettre en doute la bonne foi d'un Zuinglien), il est permis de penser que ce père, prévoyant que l'hérésie abuserait de ces expressions, a voulu la prévenir en nous rappelant aux paroles du Seigneur. « Il n'a pas dit (observe Origène): Ceci est un symbole, mais ceci est mon corps; montrant par-là que personne ne devait supposer que ce n'était qu'un simple type (3). » Le même Bullinger rapporte un témoignage encore plus fort attribué à Magnes, prêtre de Jérusalem, qui florissait vers le troisième siècle: « L'eucharistie n'est pas un type du corps et du sang comme l'ont répété quelques hommes faibles d'intelligence; elle est le corps et le sang (4). »

Quoiqu'il en soit de l'authenticité de ces passages, je reconnais à ma grande douleur que la foi catholique n'a pas besoin de ces autorités douteuses. Loin de regarder l'eucharistie comme un type et un symbole, les premiers chrétiens voyaient en elle l'accomplissement ou la réalité de toutes les figures de l'ancienne loi. Dans le pain et le vin, offerts par Melchisédech (5), « le prêtre du Très Haut, » ils reconnaissaient l'ombre ou la figure du sacrifice eucharistique qui avait été institué avec la même matière, le

type du grand mystère dont l'eucharistie est la vérité et la réalité. «Afin que la bénédiction donnée à Abraham (dit saint Cyprien), eût toute la solennité convenable, elle fut précédée par l'offrande du pain et du vin, représentation du sacrifice du Christ. Notre-Seigneur, venu pour perfectionner et accomplir toute chose, s'offrit lui-même dans le pain et le vin; ainsi, lui qui est la plénitude accomplit la vérité figurée dans l'image. » (*Ep.* 63, *ad Cecilium.*) Saint Jérôme, qui voit dans les pains de proposition, une figure de l'eucharistie, s'exprime ainsi : « Il y a entre les pains offerts à Dieu dans l'ancienne loi et le corps de Jésus Christ la même différence qu'entre l'ombre et le corps, la vérité et la figure. (*Comm. in Epist. ad Tit.*)

Il est donc manifeste que les premiers chrétiens croyaient que l'eucharistie avait été figurée par les offrandes de l'ancienne loi. Soutenir après cela qu'ils ne voyaient dans ce sacrement qu'un type et un symbole, c'est de leur prêter l'absurdité de n'en faire qu'un type de type, une ombre d'ombre (6). Alors ce grand mystère devient je ne sais quelle apparence illusoire, plus vaine encore que tout ce qu'ont pu inventer les Sacramentaires et les Arminiens. Or, l'antiquité n'a qu'une voix pour exalter le bonheur et la gloire de la nouvelle alliance qui, au lieu des ombres de l'ancienne loi, possède le véritable sacrifice, but et terme de toutes les figures. Ecoutons à ce sujet le brillant langage de saint Chrysostôme; après avoir montré que l'agneau pascal était une figure de l'eucharistie, il s'écrie : (7) « Quelle doit être ta sainteté! ô chrétien, toi qui as reçu des symboles plus relevés que ceux que renfermait le Saint des saints, Ce n'est pas un chérubin, c'est le Seigneur des chérubins qui habite en vous; vous n'avez pas l'urne et la manne, les tables de la loi et la verge d'Aaron, mais le corps et le sang de Notre-Seigneur. » (*In Psalm.* 133.) Ailleurs, (*Hom.* 46), il dit : « Ce sang, même en figure, lavait les péchés. Si le type avait un tel pouvoir, si l'ombre seule effrayait tellement la mort, combien ne doit elle pas redouter la vérité elle-même! Les mystères de l'Eglise sont vraiment terribles; on doit trembler en approchant de nos autels. (8) »

Ni les Ecritures, ni aucun des écrivains orthodoxes des deux premiers siècles n'appliquent à l'eucharistie les termes de type, figure, signe, etc. Le texte sacré ne se sert guère pour désigner l'eucharistie que des mots de corps et de sang. Les premiers successeurs des apôtres dans les Eglises conservèrent la pureté de ce langage si clair. Offrir et recevoir, manger et boire le corps et le sang de Jésus-Christ, étaient pour eux des expressions aussi familières que le sont pour nous celles de recevoir et de donner la communion.

Avec Tertullien, le langage public des pères sur cet article de la foi commence à changer. En parlant de ce mystère, ils se servent de périphrases, quelque fois même de termes obscurs et ambigus; avant on n'en trouve aucun exemple. C'est d'après cela que les protestans, dans leur désespoir, ont cru pouvoir donner une ombre de probabilité à leurs argumens contre la vraie doctrine catholique. La loi du secret, qui fut seule cause de ces obscurités, je dirai même de ces inconséquences, forme un trait trop remarquable dans les annales de la primitive Eglise, et se trouve trop intimement liée avec l'histoire de plusieurs points de doctrine, pour que nous la passions sous silence.

CHAPITRE XI.

Discipline du secret. — On cache la doctrine de la présence réelle. — Saint Paul. — Saint Clément d'Alexandrie. — Constitutions apostoliques. — A quelle époque cette loi fut-elle le mieux observée ?

Tous les savans s'accordent à reconnaître l'existence de la loi du secret ; plusieurs même l'attribuent aux apôtres. Parmi ces imitations plus ou moins fidèles de la police religieuse des païens, également reprochées aux premiers chrétiens et aux papistes, l'une des plus frappantes appartient à la primitive Eglise : c'est la distinction si tranchée que l'on établissait entre les initiés et les non-initiés, ou, si l'on veut, entre les baptisés et ceux qui ne l'étaient pas, et le soin religieux que l'on avait de dérober à ces derniers la connaissance de certains points de la foi plus secrets et plus respectables, et dans lesquels, suivant le langage de l'apôtre « était caché la sagesse mystérieuse de Dieu. »

Dans les initiations païennes, il était certains degrés par lesquels le candidat devait passer, non seulement pour se plier à la discipline et acquérir les connaissances requises, mais surtout pour apprendre à apprécier davantage la pleine manifestation qu'il sollicitait. L'Eglise avait établi, pour les mêmes raisons, une série de degrés que les catéchumènes et les pénitens devaient parcourir lentement, avant d'arriver à être jugés dignes d'être initiés dans les mystères de la foi, et surtout avant que le grand mystère de l'eucharistie ne leur fût révélé. Tant que ce moment n'était pas arrivé, les catéchumènes ne pouvaient assister au saint sacrifice. Il était même défendu de leur

donner aucune notion de sa nature, et si on en parlait devant eux, ce ne devait être qu'en termes couverts.

Le but de cette discipline était de ne pas exposer aux railleries des infidèles des vérités que la foi seule méritait d'entendre. Cette sage précaution avait été recommandée par Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il avait dit à ses apôtres : « Ne donnez pas le saint aux chiens, et ne jetez pas les perles devant les pourceaux. » L'opinion commune des pères est que les apôtres, comme « dispensateurs des mystères de Dieu », se sont eux-mêmes conformés à cette règle du secret. Pour prouver que dès lors on avait établi la distinction entre les catéchumènes et les fidèles, ils citent souvent les paroles de saint Paul aux Corinthiens (I C. III.) : « Pour moi, mes frères, je ne puis pas vous parler comme à des personnes spirituelles, mais plutôt comme à des personnes encore charnelles, comme à des enfans en Jésus-Christ. Je vous ai nourris de lait, et je ne vous ai pas donné un aliment plus fort, car vous n'en étiez pas capables, et maintenant même vous n'en êtes pas capables. »

Saint Clément d'Alexandrie interprète ainsi ce passage : « Puisque, d'après l'apôtre, le lait appartient aux enfans et l'aliment à ceux qui sont parfaits, le lait doit désigner le *catéchisme*, cette première nourriture de l'âme, et l'aliment, les *doctrines cachées.* » Saint Jérôme était également convaincu que saint Paul agissait d'après ces principes. On peut en juger par ce qu'il répond à Evagrius, son ami, qui le consultait sur la manière obscure dont l'apôtre parle du sacrifice de Melchisédech. « Il ne faut pas supposer, dit saint Jérôme, que saint Paul n'aurait pas pu s'expliquer plus clairement. Mais le temps d'une telle explication n'était pas venu. Il s'adresse aux Juifs, et non aux fidèles, à qui seuls il pouvait enseigner les mystères sans réserve. »

Si la curieuse collection connue sous le nom de constitutions apostoliques avait quelque droit d'être mise au nombre des livres saints, comme Whiston s'est efforcé de le prouver, on ne pourrait plus douter que la loi du secret ne vînt des apôtres. Ces constitutions se donnent comme réunies sous le voile du mystère par saint Clément; collaborateur de saint Paul; on y lit : « Les constitutions vous sont adressées à vous, évêques, par moi, Clément; elles forment huit livres : elles ne sauraient être livrées à tous, à cause des mystères qu'elles renferment. » Quoique le vaste étalage d'érudition de Whiston n'ait pas convaincu les savans, et qu'on s'accorde à reconnaître que cet ouvrage a été fabriqué au troisième ou quatrième siècle,

on peut du moins en conclure qu'alors les chrétiens étaient persuadés que tous les points de doctrine que l'Église couvrait du voile du silence s'étaient transmis depuis les apôtres, toujours soumis à la même loi du secret. « Nous recevons, dit saint Basile, les dogmes que l'Écriture nous a conservés, et ceux qui des apôtres sont venus jusqu'à nous sous le voile et le mystère de la tradition orale.... Les apôtres et les pères qui, dès le commencement, prescrivirent certains rites aux Églises surent conserver la dignité des mystères par le secret et le silence dans lequel ils les enveloppèrent; car ce qu'on livre aux yeux et aux oreilles cesse d'être mystérieux. C'est pour cela que plusieurs choses nous ont été transmises sans le secours de l'écriture, de peur que le vulgaire, se familiarisant avec ces dogmes, de l'habitude ne passe au mépris. » *De Spirit. S.*, *c.* 27.

Je n'ai pas l'intention de discuter avec les savans l'époque précise à laquelle a commencé la loi du secret. Plusieurs la font remonter aux apôtres (1), d'autres veulent qu'elle ne date que de la fin du second siècle; il en est même qui, contre toute autorité, la reculent jusqu'au quatrième siècle. Il paraît que le *principe* de cette discipline s'introduisit dans l'Église, dès ses premiers commencemens. Saint Paul et le Sauveur lui-même ont si vivement recommandé une sainte réserve dans la manifestation des mystères de la foi que, sans aucun doute, leurs successeurs dans l'enseignement auront en cela, comme en toute chose, suivi le précepte de leur divin maître.

Mais quoique ce silence respectueux par rapport aux mystères fût certainement observé dès les premiers temps du christianisme, il semble qu'il ne devint une règle de discipline que vers le second siècle. La curiosité, et plutôt encore l'inimitié violente qu'excita la rapide extension d'une religion qui ne paraissait fondée que sur d'incompréhensibles enseignemens, et dont les progrès étaient, pour des yeux infidèles, le plus grand de tous les mystères, rendirent plus nécessaires les précautions de ses ministres. On observa avec une sévérité jalouse le précepte divin qui ordonnait de cacher « les choses saintes » aux infidèles, et la réserve dut être proportionnée à l'audacieuse et tyrannique insolence de ceux qui voulaient pénétrer les secrets du sanctuaire.

CHAPITRE XII.

Doctrine de la trinité. — Saint Justin. — Saint Irénée. — Hétérodoxie apparente des pères du troisième siècle. — Elle s'explique par la loi du secret. — Tertullien. — Origène. — Lactance.

Plusieurs écrivains instruits ont avancé que le dogme de la trinité n'était pas soumis à la loi du secret (1). Cette opinion est également inconciliable et avec le but même de la loi, et avec des faits incontestables. Le motif des pasteurs était la pieuse horreur que l'on ressentait à exposer aux moqueries et, ce qui était pire encore, aux fausses interprétations des gentils, des mystères aussi relevés que celui de la sainte trinité. Il paraît que, par rapport aux sept sacremens (2), la loi exigeait le silence le plus absolu; quand aux autres points, il fallait seulement, en parlant des mystères devant les infidèles, se servir d'un langage qui en laissant percer la vérité aux yeux des initiés, fût assez obscur pour ne trahir devant les profanes ni le maître, ni sa doctrine. C'est ainsi que Tertullien et quelques pères qui l'ont suivi s'expriment sur l'eucharistie en termes vagues et ambigus, et d'après le même motif, presque tous les pères, jusqu'à la moitié du quatrième siècle, n'ont parlé que d'une manière évasive du dogme de la trinité.

Je désire vivement convaincre le lecteur de ce dernier fait. Les dogmes de la sainte trinité et de la présence réelle semblent avoir eu une destinée commune, et la même cause qui a engagé quelques pères à parler de l'eucharistie en termes assez obcurs pour que les protestans aient cru pouvoir s'en prévaloir, a produit une ambiguité et une incertitude encore plus grandes dans le langage des mêmes saints docteurs, par rapport à la trinité, et les Ariens s'en sont également servi pour soutenir leur hérésie.

J'ai déjà remarqué que les écrivains qui ont fleuri avant la fin du second siècle paraissent moins gênés par la réserve qu'imposait cette discipline singulière. Ce qui prouve la justesse de cette observation, c'est que saint Justin, qui, dans un mémoire adressé à l'empereur et au sénat, ne craint pas de parler de la doctrine de la transubstantiation, s'exprime aussi librement sur le dogme mystérieux de la sainte trinité (3).

Je ne prétends pas déterminer jusqu'à quel point ce père, n'étant que simple laïque, a pu être moins réservé dans ses écrits;

toujours est il qu'il regardait lui-même comme prudent de déguiser, ou au moins d'adoucir quelques uns des points les plus saillans du dogme de la trinité, et de le présenter aux infidèles sous la forme la moins surprenante possible. Persuadés que les Juifs et les gentils étaient prêts à l'accuser de polythéisme, il se garde bien, dans son apologie, d'affirmer que le Fils est coéternel au Père, et même, dans quelques passages, il suppose assez expressément une infériorité de nature. « *Aussitôt après Dieu*, nous adorons et nous aimons ce Verbe qui vient de Dieu ineffable et éternel. » Ailleurs il dit en parlant du Logos : « Nous ne connaissons pas, *après Dieu le Père*, un maître plus royal et plus juste. »

Un tel langage a fait accuser saint Justin d'erreur dans la foi. On ne saurait, en effet, comment l'excuser, si la loi du secret ne justifiait cette manière de s'exprimer; d'ailleurs, nous lisons dans le même écrit des passages où ce voile de réserve est écarté, et la vraie doctrine découverte aux initiés. Ainsi les paroles suivantes prouvent que saint Justin enseignait clairement la génération éternelle du Verbe : « Mais son Fils qui seul est proprement appelé son Fils, le Verbe qui était avec lui, et a été engendré par lui avant toutes créatures. »

Saint Irénée, qui appartient à la même époque a enveloppé de termes encore plus couverts, et le sacrifice de l'eucharistie, et surtout le grand mystère de l'éternelle génération du Verbe; et d'un autre côté, il soulève quelquefois d'une main si hardie le voile qui cache les profondeurs de ce dernier dogme, que Whiston a bien osé avancer que, parmi les saints docteurs, il était le seul qui ait eu de la trinité cette conception sublime et mystérieuse que lui même ne veut point admettre. Mais en cela il s'égare, et si ce grand mystère n'a pas toujours été exposé dans tout l'éclat de sa lumière, il n'en a pas moins été, dans tous les âges, l'immuable doctrine de l'Eglise. C'est pour n'avoir pas fait attention à la loi du secret, que Whiston a méconnu le témoignage de la tradition, par rapport au dogme de la sainte trinité, comme les autres théologiens protestans l'ont également méconnu, par rapport à la présence réelle.

Les pères du siècle suivant s'expriment sur ces deux dogmes dans un langage bien différent de celui de saint Irénée et de saint Justin. Alors la loi du secret était sévèrement observée : au milieu des persécutions qui les environnaient de toutes parts, les ministres de la foi ne trouvaient de protection pour leur doctrine et pour leurs personnes que dans ce silence sacré. Afin de mieux faire ressortir la différence de ces deux époques, on peut comparer

la conduite de saint Cyprien à celle de saint Justin dans des circonstances à peu près semblables. Nous avons vu que dans un mémoire pour la défense du christianisme, adressé aux princes de l'empire, saint Justin hésita si peu à leur ouvrir le sanctuaire de la foi, qu'il exposa devant eux les deux grands secrets, la trinité et la présence réelle. Saint Cyprien est bien plus timide. Appelé aussi à justifier sa foi, il se contente dans l'épître qu'il publie à cette occasion de faire profession de croire à l'unité de Dieu, sans dire un mot de la trinité et des sacremens de l'Eglise. Il est si constant que du temps de saint Cyprien les chrétiens ne parlaient jamais du mystère de la sainte trinité devant ceux qui n'étaient pas initiés, que le savant Schelstrate rejette comme supposés les actes de saint Pontius, uniquement parce qu'ils représentent le martyr parlant ouvertement de la trinité devant les empereurs Philippe, encore infidèles: c'est une violation de la loi du secret, dont alors (4) aucun chrétien ne se serait rendu coupable, surtout par rapport à un tel mystère.

Si nous n'avions pour former notre jugement que quelques passages détachés de Tertullien, d'Origène et de Lactance, nous serions obligés de conclure avec Whiston que le dogme de la trinité, tel que nous le croyons maintenant, n'était pas connu de la primitive Eglise, ou plutôt il faudrait supposer que la vérité de ce divin mystère, après avoir brillé un moment dans les écrits de saint Irénée et de saint Justin, a été éclipsée pendant cent cinquante ans. Ainsi ont peut citer comme exemple de la manière imparfaite et obscure dont s'exprimaient les pères du troisième siècle, ce passage de Tertullien dont le sens paraît si peu orthodoxe: « Dieu n'a pas été toujours père ou juge, puisqu'il n'a pu être père avant d'avoir un fils, ni juge avant que le péché n'existât: or il fut un temps où le péché et le Fils n'étaient pas. »

Cette réserve par rapport au mystère de la trinité semble avoir été dictée à ces saints personnages surtout par la crainte de s'attirer à eux-mêmes, de la part des gentils, l'accusation de polythéisme. Ce que Tertullien nous raconte des Sabelliens de son temps montre assez combien non-seulement les païens, mais même les hérétiques étaient disposés à abuser de la profondeur de ce dogme pour calomnier la doctrine de l'Eglise. En abordant les catholiques, les Sabelliens leur adressaient d'abord cette question: « Bien, mes amis, croyez-vous en un Dieu ou en trois? » C'est évidemment pour combattre une impression si funeste que dans sa lettre au proconsul d'Afrique, saint Cyprien se contente, comme nous l'avons dit, d'insister sur l'unité de Dieu. Un demi-

siècle après, Lactance croit prudent de faire la déclaration suivante: « Notre Sauveur nous a appris qu'il n'y a qu'un Dieu qui seul mérite d'être adoré; et il n'a pas dit lui-même une seule fois qu il fût Dieu; car il n'aurait pas été fidèle à sa mission, si, envoyé pour détruire le polythéisme et établir l'unité de Dieu, il en avait introduit un autre, outre le seul Dieu. Ce n'eût pas été prêcher la doctrine d'un seul Dieu, ni faire les affaires de celui qui l'avait envoyé, mais les siennes propres. » *De vera Sap.*

C'est encore pour dissiper le préjugé qu'on savait exister contre le christianisme accusé d'autoriser comme le paganisme, le culte de plusieurs dieux que dans son traité sur la prière, Origène va jusqu'à paraître nier qu'on puisse adresser à Jésus Christ des supplications ou des actions de grâces. » Si nous comprenons bien, dit ce père, ce qu'est la prière, nous devons prendre garde qu'aucun être emprunté n'en soit l'objet; aucun, pas même le Christ; mais seulement le Dieu et père de l'univers, que notre Sauveur a prié lui-même, comme nous l'avons montré plus haut, et qu'il nous a appris à prier. Car lorsqu'on lui dit: apprenez-nous à prier, il ne nous apprit pas à le prier lui-même, mais bien son père, puisqu'il nous dit: « Notre père, qui êtes aux cieux. »

C'est en ne faisant attention qu'à de semblables passages, que non seulement les calomniateurs des pères, tels que Daillé et Jurieu, mais même des catholiques d un talent distingué, tels que le père Petau et Huet (5), ont été conduits à accuser d'arianisme, les docteurs de la primitive Eglise. Plus de bonne foi chez les uns et un peu plus d'attention chez les autres, leur aurait montré dans ceux des ouvrages des mêmes pères où les circonstances leur permettaient de parler librement, des témoignages qui établissent clairement le dogme de la trinité dans toute la pureté de son incompréhensible grandeur. Si Tertullien, en s'adressant au stoïcien Hermogènes, croit devoir s'éloigner de l'exposition de la vraie doctrine jusqu'à dire qu'il fut un temps où Dieu n'était pas père et où le fils n'était pas; il sait, lorsqu'il défend la trinité contre Praxeas, donner une preuve évidente de sa foi en la coexistence éternelle du Verbe avec Dieu. Quelques mots lui suffisent pour exprimer si nettement l'union consubstantielle des trois personnes que saint Athanase n'a pu dans la suite rien dire de plus exact. « *Una substantia in tribus cohœrentibus.* » De même Origène, malgré les passages où il semble abaisser notre Sauveur au rang des êtres créés, établit si bien dans d'autres parties de ses écrits la divinité du

fils en tout semblable à celle du père, que son orthodoxie a mérité d'être louée par l'évêque Bull, le défenseur des anathèmes de Nicée.

L'action de cette sage discipline, source des inconséquences apparentes que présentent les écrits de quelques saints docteurs, se manifeste nettement dans la suite des ouvrages de saint Clément d'Alexandrie. Dans les premiers il soutient expressément l'égalité du fils avec le père (6), tandis que dans ses derniers écrits, soit qu'il cède à la prudence soit qu'il se laisse influencer par cette admiration qu'il a si hautement professée pour la sagesse occulte des Grecs (7), il abandonne cette vue hardie de la nature du rédempteur, et semble le représenter comme un être subordonné et créé.

On continua jusque vers le milieu du quatrième siècle à ne parler du mystère de la sainte trinité qu'en des termes ambigus et obscurs. La preuve de ce fait se trouve dans un passage remarquable de l'une des catechèses de saint Cyrille de Jérusalem. Nous le citerons parce qu'il sert en même temps à confirmer tout ce que nous avons avancé.

« *Nous ne déclarons pas aux Païens*, dit saint Cyrille, *les mystères touchant le père, le fils et le saint esprit*; *nous ne développons même pas pleinement ces mystères aux cathécumènes.* Mais nous disons beaucoup de choses d'une manière obscure pour qu'elles soient comprises des fidèles qui les connaissent et que ceux qui ne les connaissent pas n'en soient pas choqués. »

CHAPITRE XIII.

Doctrine de l'incarnation. — Importance que Jésus-Christ lui-même y a attachée. — Saint Jean, c. VI. — Saint Ignace. — Liaison entre l'incarnation et la présence réelle. — Ce dernier dogme caché par les pères. — Preuves.

Après avoir prouvé l'influence que la loi du secret exerça sur les écrits des pères du troisième siècle, touchant le mystère de la sainte trinité, je vais montrer que la même influence, quoique souvent moins prononcée, a cependant modifié beaucoup la manière dont les mêmes pères ont parlé d'un dogme aussi vital et aussi mystérieux, de l'eucharistie.

Il est à remarquer que les chrétiens s'appliquaient particulié-

rement à couvrir du voile d'un silence sacré les points de la foi qu'ils sentaient eux-mêmes pouvoir être accusés de n'être que des emprunts faits à la théologie païenne. On a vu que le mystère de la sainte Trinité courait risque d'autoriser cette erreur. Le dogme de l'incarnation était, comme celui de la génération du Verbe, exposé à être mal compris. Les philosophes gentils comparaient les notions imparfaites qu'ils avaient pu saisir sur le dernier de ces mystères, aux idées grossières qui avaient présidé à la généalogie fabuleuse des dieux du paganisme; tandis que Celse, dans ses insolentes plaisanteries, aimait à rapprocher l'incarnation du Verbe éternel de ces métamorphoses que Jupiter revêtit successivement dans la multitude de ses aventures d'amour: aussi parmi tous les dogmes de la foi, l'incarnation du Rédempteur fut le premier que le jugement présomptueux de quelques chrétiens égarés osa mettre en doute. Sous les yeux même du Seigneur s'éleva une secte d'hérétiques (1) qui, ne pouvant croire qu'un si pur esprit se fût uni à une chair corrompue, aimaient mieux nier l'humanité de Jésus-Christ, et renversaient ainsi toute l'économie de la rédemption; car la médiation ne pouvait être opérée que par cet être qui, participant également à la nature humaine et à la nature divine, joignait, dans l'incompréhensible unité de sa personne, aux infirmités de l'homme les grandeurs de Dieu.

Il est évident que Notre-Seigneur et ceux qui agirent sous son inspiration immédiate, durent s'attacher à confondre cette hérésie qui naquit avec le christianisme, et à rendre *incontestable* la manifestation de Dieu dans la chair; pour prouver combien une telle erreur menaçait de prévaloir, il suffit de remarquer avec quelle sollicitude Jésus-Christ s'applique à convaincre ses apôtres qu'il a un vrai corps. Dans ses apparitions après sa résurrection, il leur fait toucher ses membres; il mange en leur présence, montrant ainsi l'importance qu'il attachait à éloigner toute idée d'une incarnation purement apparente. « Touchez-moi, dit-il, et voyez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai: » ou, comme ces paroles sont rapportées dans un écrit apocryphe (2) que cite Origène: « Je ne suis pas un esprit sans corps. »

Dans sa première épître, saint Jean signale ainsi les hérétiques qui niaient la réalité du corps de Jésus Christ: « Tout esprit qui confesse que Jésus Christ est venu dans la chair est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas que Jésus Christ soit venu dans la chair n'est pas de Dieu. C'est là cet esprit de l'antechrist, dont on nous a prédit la venue; et déjà maintenant il est dans le monde. « On croit que c'est surtout pour com-

battre une telle erreur que le même apôtre écrivit son Evangile ; et en effet, cette supposition paraîtra naturelle et raisonnable si on remarque que non seulement dans son épître il anathématise cette hérésie avec une inflexible rigueur ; mais que, comme évangéliste, il s'étudie à convaincre le monde de la mort très réelle de Jésus-Christ. Ainsi il rappelle avec soin le sang véritable et l'eau qui sortirent de son côté entr'ouvert et il va jusqu'à invoquer le témoignage de celui qui du fer de sa lance avait frappé ce cœur adorable.

Mais c'est surtout dans le sixième chapitre de son Evangile, que nous trouvons les preuves les plus fortes de l'importance que dans le système chrétien on attachait à mettre hors de doute la *vérité* de la chair et du sang de Jésus-Christ. Saint Jean établit cette doctrine, en développant la nature merveilleuse et les effets de l'eucharistie avec un soin et des détails qui ont singulièrement embarrassé la subtilité des théologiens protestans ; il est évident que dans sa pensée ces deux dogmes étaient liés. En cherchant à réfuter et à détruire cette hérésie pernicieuse qui niait la réalité de la chair du Christ, et privait par là l'humanité des bienfaits de l'incarnation, il montre le Sauveur insistant sur les fruits de bénédiction et de vie que la sainte eucharistie doit toujours produire ; il ne quitte évidemment pas de vue le même objet ; la présence *réelle* est pour lui une conséquence nécessaire de la *réalité* de l'incarnation ; elle semble continuer dans tous les siècles ce divin mystère pour en répandre partout les grâces et les bienfaits.

Il n'appartient qu'à ces esprits téméraires qui prétendent soumettre la parole de Dieu à leurs faibles conceptions, de fermer les yeux à ce beau jour sous lequel Notre Seigneur nous montre son divin sacrement. « Un des principaux motifs, dit un savant écrivain protestant, qui force les théologiens modernes à ne pas vouloir entendre de l'eucharistie le sixième chapitre de saint Jean, c'est que les effets admirables attribués à la participation de la chair et du sang de Jésus-Christ, tels que la vie éternelle et toutes les bénédictions évangéliques, sont trop grands, trop précieux pour que la communion puisse les produire (4). »

Rien, sans doute, de plus juste et de plus naïf que cette remarque. Ainsi, tous les efforts des théologiens de l'Eglise anglicane (5) n'ont tendu qu'à dérober à la doctrine catholique l'autorité de ce chapitre, afin de conduire les protestans à ne plus avoir de l'eucharistie que l'idée basse et commune qu'en ont conservée les Sociniens ou les Hoadleytes.

Dans une si déplorable entreprise, il ont à combattre tous

les saints pères et surtout les premiers défenseurs de la foi ; saint Ignace, cet homme apostolique qui avait été disciple de celui-là même « qui a écrit ces choses, » et qui sans doute avait entendu le saint évangéliste développer de sa propre bouche le véritable esprit de sa doctrine, ne bornait pas cette magnifique promesse de la vie éternelle à une leçon vaguement allégorique de foi et de doctrine ; mais il y voyait véritablement une assurance positive de cette bienheureuse résurrection et de cette immortalité pleine de gloire dont les germes sont déposés en nous lorsque nous nous incorporons la chair et le sang de Jésus-Christ : aussi il parle de ce divin sacrement en des termes dont le chapitre 6 de saint Jean peut seul justifier la magnificence ; pour faire sentir la grandeur des priviléges et des grâces qui y sont attachés, il l'appelle la médecine de l'immortalité et l'antidote contre la mort (6).

La conduite des Gnostiques prouve qu'ils connaissaient parfaitement la haute idée que les catholiques se faisaient de l'eucharistie ; ils savaient qu'elle était regardée comme intimement liée au mystère de l'incarnation ; c'était par ce motif que les Dokètes, comme nous l'avons remarqué, s'absentaient des assemblées ; cette secte n'opposait à l'eucharistie aucune objection spéciale ; mais elle ne voulait pas souscrire à la foi en la *réalité* de la chair présente ; or telle était la croyance manifeste des orthodoxes (7).

On pourrait prouver par un grand nombre de passages des pères, qu'ils regardaient l'eucharistie non seulement comme une continuation, mais même comme une extension (8) de l'incarnation. Ainsi, par exemple, saint Grégoire de Nysse fait une comparaison entre ces deux mystères : « Le corps du Christ, dit ce père, était par l'habitation du *Verbe* de Dieu élevé à une dignité divine, et ainsi je crois maintenant que le pain sanctifié par la *parole* de Dieu est changé au corps du Verbe de Dieu. Ce pain, comme dit l'apôtre, est *sanctifié par la parole de Dieu et la prière* ; non pour qu'à l'exemple de la nourriture il s'introduise peu à peu dans le corps, mais afin qu'il soit instantanément changé au corps de Jésus-Christ, suivant la parole qu'il a prononcée : Ceci est mon corps. Ainsi le Verbe divin se mêle lui-même à la faible nature de l'homme, afin qu'en participant à la divinité notre humanité soit exaltée. »

Saint Ambroise signale la même analogie entre la chair déifiée et le pain déifié (9). Après avoir donné l'expression la plus fidèle du dogme catholique de la transubstantiation, il poursuit ainsi : « Examinons maintenant la vérité du mystère par l'exemple

même de l'incarnation. L'ordre de la nature fut-il suivi quand Jésus naquit d'une vierge? non sans doute; pourquoi alors faire ici attention à cet ordre?» On pourrait multiplier les passages; mais il est inutile d'entasser les citations. L'idée qu'avaient les premiers chrétiens du changement miraculeux des espèces suffit seule pour établir un lien d'union entre l'eucharistie et l'incarnation. Qui n'admirera cet ineffable moyen par lequel Jésus-Christ renouvelle continuellement au milieu de nous sa présence corporelle, et continue à nourrir ses créatures avec la chair qui les a rachetées.

CHAPITRE XIV.

On cache la doctrine de l'eucharistie, --- Preuves. --- Calomnies contre les chrétiens. --- Idée que les protestans ont de ce sacrement, --- Telle n'etait pas celle des premiers chrétiens.

Si telle était la sollicitude et la vigilance de l'Eglise à dérober à des yeux profanes ses sublimes enseignemens, nous ne pouvons douter qu'elle ne cacha ou du moins qu'elle n'adoucit avec un soin jaloux la doctrine si étonnante et si mystérieuse de la présence réelle. Quel dogme eût-elle enveloppé des énigmes de son langage, si elle eût livré à tous les yeux celui qui, après la trinité, est le lien d'harmonie le plus général, qui embrasse et suppose presque toutes les vérités de la foi chrétienne? aussi tous les monumens qui nous restent de ces temps anciens nous prouvent que ce dogme était un de ceux qu'on ensevelissait dans le secret le plus inviolable; et d'ailleurs le langage du petit nombre de pères du troisième siècle qui se hasardent à faire quelque allusion à ce point délicat, indique assez la scrupuleuse réserve qu'ils mettaient à ne pas découvrir sa véritable nature; ainsi Origène parle vaguement et avec mystère de manger des pains offerts qui par les prières *avaient été faits un certain corps saint.* De même saint Cyprien, en rapportant avec un respect qui trahit sa foi, qu'une flamme miraculeuse était tout-à-coup sortie du vase qui renfermait le pain consacré afin de punir le sacrilége audace d'un profanateur du sacrement, désigne le vase comme « renfermant *la chose sainte du Seigneur.* »

Rien ne prouve mieux de quel respect on entourait alors les saints mystères, et en même temps combien on était jaloux d'en dérober le secret aux infidèles, que le langage d'un autre père de ce temps; Tertullien, en représentant à sa femme les

inconvéniens auxquels elle s'exposerait si, après l'avoir perdu, elle épousait un païen, lui dit : « En vous mariant à un infidèle, vous courez risque de faire connaître nos mystères aux Gentils. Votre mari ne saura t-il pas ce que vous goûtez *en secret* avant toute nourriture, et s'il apperçoit du pain, ne s'imaginera-t-il pas que c'est ce dont on parle tant. » *Ad uxor. Lib. II, c.* 5.

Dans le siècle suivant, saint Bazile appelle l'eucharistie « la communion de la bonne chose, » et saint Epiphane, obligé de parler de l'institution de ce sacrement devant des auditeurs qui n'étaient pas initiés, glisse ainsi sur les particularités de ce merveilleux évènement : « Nous voyons que Notre-Seigneur prit une chose entre ses mains, comme nous le lisons dans l'Evangile, qu'il se leva de table, qu'il reprit les choses, et qu'ayant rendu grâce, il dit : Cela est mon quelque chose. »

Saint Grégoire de Nysse lui-même, qui peut-être, a exprimé avec plus de hardiesse et plus de clarté qu'aucun de ses prédécesseurs le grand miracle de la transubstantiation, dans un de ses passages les plus positifs et dans un écrit qui s'adressait aux initiés, s'arrête tout-à-coup, comme frappé d'une crainte respectueuse au moment de rappeler le mot « corps, » et laisse à l'esprit de ses auditeurs le soin de réparer l'omission. « Il nous donna, dit-il, ces choses par la vertu de sa bénédiction, changeant la nature des choses visibles en cela. »

Cette loi du secret était si sévère, qu'elle n'exceptait ni les talens ni la vertu. Arnobe, qui écrivit sur le christianisme, n'étant encore que catéchumène, ignorait si absolument l'usage du vin dans ce rite sacré, qu'en reprochant aux païens, si mes souvenirs ne me trompent pas, leurs libations à leurs divinités, il demande avec ironie : « Qu'est-ce que Dieu peut faire avec du vin (1)? »

Malgré ce système de réserve et de secret, assez de notions confuses de la foi chrétienne sur l'eucharistie avaient transpiré pour éveiller l'imagination et la malveillance des infidèles. Une vague idée de festins mystérieux où l'on disait que la chair et le sang étaient distribués aux convives, commentée par une crédulité ennemie, était devenue de monstrueuses fictions. On répandait des bruits sinistres sur les rites terribles dont les chrétiens usaient dans leurs iniations. C'était un enfant couvert de pâte que l'on plaçait devant le nouveau-venu ; on exigeait qu'il lui portât le coup de la mort, et alors on se partageait sa chair et son sang comme le gage du plus invincible secret. Il n'est pas difficile de découvrir à travers ces épouvantables calomnies la vraie doctrine dont les infidèles n'avaient entrevu qu'une faible lueur.

Quelques-unes des persécutions les plus cruelles furent provoquées et en apparence justifiées par ces odieuses imputations, et cependant ni la cruauté des tourmens ni l'agonie de la mort ne purent arracher aux martyrs leur secret. Si les chrétiens n'avaient vu dans l'eucharistie qu'un type et un mémorial, comme les Arminiens et les Sociniens, ils n'avaient qu'à le publier pour enlever à la persécution tout prétexte, et de plus pour rendre leur dogme plus aisé à croire; mais non. L'objet secret de leur respect était bien plus « dur à comprendre, » et lorsque les païens leur demandaient: « pourquoi cachez vous ce que vous adorez? » ils auraient pu répondre avec vérité: « C'est parce que nous l'adorons. » Comme les catholiques de nos jours, ils voyaient à quelle profanation est exposée une telle doctrine, si on la livre aux incrédules; ils redoutaient les ridicules et les blasphèmes qui eussent été prodigués à leurs « saintes choses. » Aussi lors même que l'on voulait leur arracher leur secret par la violence des tourmens, ils ne connaissaient qu'un devoir, se taire et mourir.

Quand nous n'aurions ni les anciennes liturgies ni les catéchèses des pères pour déposer de la doctrine de l'Eglise touchant l'eucharistie, ce silence solennel et éloquent suffirait seul pour prouver que la foi des protestans n'était pas celle des premiers chrétiens. L'histoire des contradictions qu'éprouvent ce dogme dès les premiers siècles manifeste sa véritable nature. Un mystère qui au moment où il est révélé révolte les disciples même du Seigneur, que les Gnostiques rejettent comme renfermant la doctrine de l'incarnation, que les païens, sur des notions confuses, appellent un repas meurtrier, un festin de « mets abominables, » dont les prêtres qui l'administrent ne parlent eux-mêmes que comme d'un « mystère terrible » qui, au prix même de la vie, doit être dérobé à la connaissance des infidèles, n'était-il qu'un signe, un mémorial, un souvenir, une apparence sans réalité? quoi, ce terrible objet qu'entourait tant de secrets et de respect, cette grande merveille, cette mystérieuse horreur, ces adorations, ces alarmes, tout cela ne recèle qu'une simple représentation du corps et du sang de Notre Seigneur sous les symboles du pain et du vin; un aliment ordinaire qui figure la présence de Jésus-Christ, et qui, n'étant en réalité qu'un peu de pain et de vin, ne peut être adoré sans la plus monstrueuse idolâtrie. En vérité, vouloir faire admettre de pareilles contradictions à quiconque a un peu étudié l'esprit et les habitudes des premiers chrétiens), c'est exiger trop grossièrement cette foi aveugle dont les protestans savent si bien se dispenser eux-mêmes.

Mais si à tous ces témoignages de la tradition nous ajoutons

l'autorité si claire, si évidente des Ecritures; si nous faisons attention à la solennité de la circonstance dans laquelle ce divin mystère fut institué, la veille de la mort du Seigneur; si nous nous rappelons les menaces terribles que fait saint Paul à ceux qui, en profanant ce sacrement, se rendent « coupables du corps et du sang de Jésus-Christ, » et les Corinthiens qui, pour « n'avoir pas discerné le corps du Seigneur » ont été punis par les maladies ou la mort (2), nous ne pouvons que frémir à la pensée de l'effrayante responsabilité dont se chargent ces chrétiens qui se hasardent à rejeter la foi ancienne sur un article si vital de notre croyance. Ils sont obligés de faire violence aux paroles si simples de notre Sauveur (3) et au terrible commentaire que nous en donne l'apôtre. Si Dieu menace de sa colère ceux qui ne *discernent pas le corps du Seigneur*, comment jugera-t-il ceux qui osent soutenir que là n'est pas le corps du Seigneur?

CHAPITRE XV.

On cache le dogme de l'eucharistie avec plus de soin dans le troisième siècle. — Saint Cyprien. — Sa réserve. — Saint favori des protestans. — Preuves contre la transubstantiation. — Théodoret. — Gélase. — La doctrine catholique de l'eucharistie est crue par Erasme, Paschal, sir Thomas More, Fénélon, Leibnitz, etc., etc.

D'après ce que nous avons dit de la réserve que les pères du troisième et du quatrième siècle s'étaient imposée, en parlant de l'eucharistie, on ne doit pas s'étonner s'ils ont réussi à rendre plusieurs endroits de leurs écrits aussi ambigus qu'ils le désiraient, et on comprend que leurs expressions destinées à voiler la vérité aux infidèles, peuvent encore rendre le même service à ceux qui s'aveuglent volontairement. Il semble même qu'on aurait plutôt droit d'admirer que dans les circonstances délicates où se trouvaient les saints docteurs, ils n'offrent pas un plus grand nombre de passages qui prêtent à de fausses interprétations, et que, malgré les précautions dont ils s'entouraient, la vérité perce si souvent sans nuages et sans ombres. Et en effet, les témoignages les plus clairs, les plus exprès, sont tellement multipliés, que tout esprit droit ne saurait élever aucun doute sur la perpétuité de la doctrine catholique touchant l'eucharistie.

Ce fut au troisième siècle, dans le feu des persécutions, que la loi du secret fut le plus sévèrement observée. « Les mystères, par leur nature et par leur constitution, réclament tous, dit Tertullien, un silence fidèle, et à bien plus forte raison par con-

séquent, *des mystères qui ne sauraient être révélés sans appeler sur-le-champ la punition de la main même de l'homme.* » (*Ad Nat., lib.* 1.) On comprend que de tels motifs devaient agir particulièrement sur les pasteurs chargés de veiller à la sûreté du troupeau. Aussi les plus saints évêques et entr'autres saint Cyprien, qui, pour obéir au précepte du Seigneur, fuyait le martyr sans le craindre, se défendaient-ils avec sévérité une indiscrétion qui n'aurait pu qu'animer la rage des persécuteurs.

Il est curieux d'observer ici un nouvel exemple de cette destinée commune à laquelle semblèrent soumis les deux dogmes de la Trinité et de la présence réelle. Saint Cyprien, que nous avons trouvé si réservé sur le premier de ces mystères, au point de le passer entièrement sous silence, dans une apologie de sa foi adressée au proconsul d'Afrique, et aussi celui des pères dont le langage évasif touchant l'eucharistie a fourni le plus d'argumens aux protestans (1). Sans doute ce célèbre docteur ne prévoyait pas que sa prudence et sa réserve passeraient un jour pour l'expression la plus fidèle de la vraie foi, et qu'après avoir soutenu avec tant de chaleur la suprématie du siége de Rome, il obtiendrait cependant la singulière faveur d'être le saint de prédilection des protestans !

Si le respect dû à de si grands mystères permettait d'autres sentimens que celui de la douleur, on serait tenté de rire en observant avec quelle complaisance dans son triomphe, un controversiste protestant s'amuse à entasser les argumens sur quelques passages des pères qu'ils ont eux mêmes cherché à rendre obscurs. Il ne s'inquiète pas si dans cent autres endroits le saint docteur dont il emprunte les expressions, a annoncé la foi de l'Eglise dans des termes pleins d'intelligence et de vérité. Qu'il ait admiré cet incompréhensible miracle, ce merveilleux accomplissement des promesses de Dieu, qui, sous les voiles de l'eucharistie, nous a donné celui qui était la fin de la loi ; ce n'est pas la question. Il ne s'agit que du passage obscur, embrouillé ; c'est celui là seul qu'il faut répéter sans cesse. Que l'armure soit faussée, peu importe ; n'est-il pas nécessaire que le controversiste par état paraisse dans la lice ? Souvent sans doute il ne réussira pas à se faire illusion à lui-même ; mais le grand point est de la faire aux autres.

J'ai déjà dit ce qu'il fallait penser des termes de « type, figure, » etc., que les pères appliquent quelquefois à l'eucharistie. Or la plupart des argumens des protestans sont uniquement fondés là-dessus. Nous nous contenterons donc seulement d'examiner un passage fameux que les champions de la réforme regar-

dent comme une pièce de conviction à laquelle il n'y a rien à répondre ; ils triomphent et croient avoir établi que le dogme de la transubstantiation n'était pas connu de la primitive Eglise. Il s'agit de quelques expressions de Théodoret et de Gelase, écrivains du cinquième siècle, qui semblent dire que la nature et la substance des élémens sacramentels demeurent après la consécration. Je citerai les paroles de Théodoret autant comme preuve de la loi du secret, que parce qu'elles montrent à quel excès les ennemis de la foi catholique doivent en venir, lorsqu'ils croient triompher sur de tels témoignages.

Ce passage est tiré d'un ouvrage de Théodoret contre les eutychiens qui niaient la nature humaine en Jésus-Christ (2). C'est un dialogue entre Eraniste, eutychien, et un orthoxe ou catholique. Après avoir établi la présence réelle, les interlocuteurs continuent ainsi : « *Eraniste.* Je me félicite que vous ayez parlé des divins mystères. Dites-moi donc comment vous appelez le don offert avant l'invocation du prêtre ? — *Orth.* Cela ne peut pas se dire ouvertement; car il pourrait y avoir ici quelqu'un qui n'est pas initié. — *Eran.* Répondez alors en termes couverts. — *Orth.* Nous l'appelons un aliment fait de certains grains. — *Eran.* Et comment appelez-vous l'autre symbole ? — *Orth.* Nous lui donnons un nom qui désigne un certain breuvage. — *Eran.* Et après la consécration, comment les appelle-t-on ? — *Orth.* Le corps de Jésus-Christ et le sang de Jésus-Christ. — *Eran.* Et vous croyez que vous participez au corps et au sang de Jésus-Christ ? — *Orth.* Je le crois ainsi. — *Eran.* De même que les symboles du corps et du sang étaient différens avant la consécration du prêtre, et qu'après la consécration ils sont changés et sont quelqu'autre chose ; de la même manière nous disons, nous, Eutychiens, que le corps du Christ, après son ascension, a été changé en la divine essence. — *Orth.* Vous êtes pris dans votre propre piège ; car après la consécration les symboles mystiques ne perdent pas leur nature propre ; ils demeurent l'un et l'autre sous la figure et l'apparence de leur première substance ; ils sont vus et sentis comme auparavant ; mais on comprend qu'ils sont ce qu'ils ont été faits ; on croit qu'ils sont cela, et c'est comme tels qu'on les adore. »

Dans cette conférence, où règne la réserve que commandait la présence de ceux qui n'étaient pas initiés, on trouve trois points de la plus haute importance énoncés clairement : 1° le changement des symboles en « quelque chose d'autre » après la consécration (3) ; 2° la présence réelle, et 3° l'adoration que l'on rendait au saint sacrement. La seule difficulté que présente

le passage roule sur le sens du terme de substance ; faut-il en conclure que l'orthodoxe veut dire que la substance du pain et du vin demeure après la consécration, ou, comme le prétendent les écrivains catholiques, le mot de « substance » ne désigne-t-il ici autre chose que les qualités extérieures et sensibles des élémens? ce qui, suivant l'expression de Théodoret, est « vu et senti comme auparavant. » Les mots de *première* substance » semble faire entendre qu'une *seconde* substance a succédé, et par conséquent autoriser l'interprétation catholique. On ne peut rien conclure d'un passage aussi obscur; et quand encore on admettrait que Théodoret a eu, sur le mode de présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie, des notions confuses et en oppositions avec celles de toute l'antiquité chrétienne, que s'ensuivrait-il? Qu'importe qu'il ait cru avec Luther que la présence de la substance du corps et du sang de Jésus Christ dans le sacrement n'excluait pas la substance du pain et du vin? Si cela est, un catholique n'a aucun intérêt à le nier, et en effet, en consultant le volume des œuvres de Théodoret que Garnier a données au public, je vois que ce savant jésuite paraît être porté à croire, après un examen sérieux de sa doctrine, que ce père ne saurait être pleinement justifié de l'erreur de la consubstantiation.

Voilà donc à quoi se réduit ce grand triomphe. Dans les cinq premiers siècles, deux pères au plus, dont la voix n'est pas en parfaite harmonie avec ce concert unanime des saints docteurs proclamant tous depuis les apôtres la même foi et les mêmes mystères. C'est là cette preuve évidente que chaque controversiste protestant vient à son tour mettre en avant pour combattre l'antique croyance de l'Eglise catholique, et cette découverte, toujours la même pour tous, donne à chacun la satisfaction de se complaire dans la nouveauté de sa prétendue victoire. L'éditeur de l'estimable compilation intitulée « *la Foi des catholiques*, » fait une remarque qui peut servir à apprécier ces exemples de variété dans la foi qu'on s'imagine trouver dans les pères. « Quand on accorderait, dit-il, que quelques expressions sont ambigues, ou que même les auteurs ont voulu leur donner un sens que nous regardons comme hétérodoxe, que cette autorité est faible lorsqu'on l'oppose à cette masse d'évidence qui ressort des écrits de tant de docteurs du même âge! » Erasme qui a vu naître ces funestes controverses, savait que la foi de l'Eglise au quinzième siècle était celle de toute l'antiquité. Ses paroles méritent d'être citées : « Puisque les anciens, à qui l'Eglise accorde avec raison une

si haute autorité, s'accordent tous à croire que l'eucharistie est la véritable substance du corps et du sang de Jésus; puisqu'à l'unanimité de ce témoignage se joint l'autorité constante des conciles, unissons-nous à eux dans la croyance de ce divin mystère et recevons ici-bas le pain et le calice du Seigneur sous le voile des espèces, jusqu'à ce que nous le mangions et le buvions sans voile dans le royaume de Dieu. »

Au témoignage d'Erasme nous joindrons celui d'un écrivain qui mérite bien d'être nommé avec ce grand homme, le pieux et savant Pascal. Il développe ainsi ses pensées sur l'eucharistie: « L'état des chrétiens, comme le remarque le cardinal du Perron, d'accord en cela avec les pères, tient le milieu entre l'état des bienheureux et celui des juifs. Les bienheureux possèdent Jésus-Christ réellement sans figure et sans voile; les juifs ne possédaient du Christ que ses voiles et ses figures. — Telles étaient la manne et l'agneau pascal; et les chrétiens possèdent Jésus Christ dans l'eucharistie véritablement et réellement, mais encore couvert d'un voile.... Ainsi l'eucharistie est parfaitement appropriée à l'état de foi dans lequel nous sommes placés, puisqu'elle contient réellement Jésus-Christ, mais Jésus-Christ encore voilé. C'est au point que cet état serait détruit, si, comme les hérétiques le prétendent, Jésus-Christ n'était pas réellement sous les espèces du pain et du vin, et il serait également détruit si nous le recevions sans voile, comme il est reçu dans le ciel: dans le premier cas, notre état serait confondu avec celui du judaïsme; dans le second, avec celui de la gloire. »

Le lecteur qui a bien voulu me suivre jusqu'ici dans mes recherches, et qui se rappelle que je les ai commencées avec la résolution déterminée de devenir protestant, est peut-être inquiet de savoir si au point où nous sommes arrivés, je conserve encore quelques traces de mon dessein primitif; ou, si après avoir eu devant les yeux des preuves plus claires que le jour, qui ne permettent plus de douter de la vérité et de la sainteté de mon « premier amour, » mon cœur n'a pas rejeté toute pensée d'apostasie. Je ne puis, hélas! satisfaire cette curiosité qu'en faisant des aveux si humilians pour moi, que je me sens disposé à les différer jusqu'à ce qu'il se présente quelque occasion favorable. Je dois dire seulement maintenant que si j'éprouvai encore quelques résistances naturelles, ce n'était pas que mes yeux fussent fermés à la lumière, ni que la vérité n'eût pleinement convaincu ma raison. Il était même tel moment où l'indigne « esprit du monde » était mort en moi. Le sentiment religieux me dominait tellement alors, qu'aucune pensée terrestre ne pouvait conserver

d'empire, et j'étais catholique d'esprit et de cœur, sans ombre de retour. Ainsi, après avoir lu les paroles des deux grands hommes que je viens de citer, je fermai le livre, et, m'appuyant sur mon coude, je repassai la liste des sages illustres, tels que les Erasme, les Pascal, les Fénélon, les Leibnitz, les Thomas Morus, qui tous ont successivement abaissé les hauteurs de leur esprit devant le mystère ineffable de l'eucharistie. Alors m'élevant au-dessus du sentiment intérieur de mon néant, je m'arrêtai à contempler l'admirable accord qui avait uni de tels génies dans le sein de la même foi, et je m'écriai avec un vif désir : « Que mon âme soit avec les leurs ! »

CHAPITRE XVI.

On se relâche sur la loi du secret, par rapport au mystère de la trinité. — Le dogme de la présence réelle est toujours caché. — L'eucharistie des hérétiques. — Les Artoturistes, etc — Saint Auguste sévère observateur du secret. — La transubstantiation suit le destin du mystère de la sainte trinité.

Vers le commencement du quatrième siècle, plusieurs dogmes échappèrent presque entièrement à la loi du secret ; et quoiqu'on continuât à être réservé par rapport à l'eucharistie, le mystère de la sainte trinité commença à percer les voiles qui jusqu'alors l'avaient couvert (1). L'édit de tolérance que Constantin venait de rendre donnait toute liberté aux chrétiens de publier leurs dogmes ; d'un autre côté, l'hérésie d'Arius en mettant en question la divinité du Sauveur, rendit nécessaire une définition de l'Eglise sur ce point. Ce premier motif, joint aux controverses que cette erreur avait excitée dès sa naissance, conduisit à déterminer d'une manière plus précise les limites de la foi sur le grand mystère de la trinité si intimement lié à celui de la divinité de Jésus-Christ. On voit cependant que ce n'est qu'avec lenteur et par degrés que le dogme est exprimé avec cette précision et cette netteté que l'Eglise met maintenant dans son langage. J'ai cité plus haut un passage d'un père de cet âge, où il dit : « Nous ne parlons pas clairement devant les catéchumènes des mystères qui concernent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » Le savant Huet, dont la foi ne saurait être mise en doute, a bien avancé : « Qu'il était certain qu'avant le temps de saint Basile les catholiques n'osaient pas avouer clairement la divinité du Saint-Esprit. »

Alors le dogme de l'eucharistie ne fut plus lié de destinée avec celui de la trinité ; on continua à n'en parler qu'avec réserve et dans le secret aux néophites, tandis que, suivant l'expression de saint Grégoire de Nysse, la génération éternelle du Verbe était devenue un sujet de disputes pour les derniers manœuvres. Si à cette époque quelque hérésie s'était élevée contre l'eucharistie, on se serait vu sans doute obligé de divulguer la vraie doctrine pour la défendre ; mais une telle erreur ne se présentait pas. Ceux des gnostiques qui recevaient l'eucharistie, tout en niant la réalité du corps de Jésus-Christ, ne mettaient nullement en question sa présence dans le sacrement. Quelques-uns même croyaient avec les orthodoxes à un changement des élémens opéré par le pouvoir du Saint-Esprit. « Les *choses*, dit l'hérétique Théodote, *ne sont pas ce qu'elles paraissent être*, ou ce que les sens nous disent qu'elles sont ; mais par le pouvoir de l'Esprit, *elles sont changées* en un pouvoir spirituel (2). »

Une de ces sectes alla même si loin qu'elle inventa un procédé mécanique pour figurer l'effusion du sang dans le calice (3), après les paroles de la consécration, croyant par là l'emporter sur les orthodoxes en offrant au moins l'apparence extérieure d'un miracle. Il est clair qu'en contrefaisant avec un liquide réel le sang dont ils *niaient* la réalité, ces hérétiques étaient aussi absurdes que trompeurs; mais le témoignage qu'une si misérable ruse rend à la foi de l'antiquité, n'en est pas moins précieux. Quand il resterait quelque doute sur la croyance du changement du vin au sang de Jésus-Christ, il me semble que ces efforts des Marcossiens afin de surpasser, si on peut s'exprimer ainsi, les merveilles de l'autel orthodoxe, suffiraient pour lever toute difficulté.

Outre les gnostiques, plusieurs autres sectes s'étaient fait de ce divin sacrement des idées qui leur étaient propres. Ainsi les artutoristes, branche des montanistes, offraient dans leurs rites religieux du pain et du fromage. Les hydroparastates, par principe de sobriété, ne se servaient que d'eau dans le sacrifice. Les ophites, qui honoraient le serpent tentateur, usaient pour la confection du sacrement, d'un pain qu'un serpent, gardé religieusement dans une cage, avait plus d'une fois entouré de ses replis; et il était une secte de manichéens qui, regardant le pain comme provenant du mauvais principe, composaient la pâte dont ils se servaient pour l'eucharistie, d'une manière trop abominable pour être rapportée.

Ces hérésies attaquaient sans doute un point vital de doctrine, mais elles avaient pris naissance hors de l'Eglise (4); et à l'ex-

ception de celle des phantastisques, elles étaient toutes si bornées et si obscures, qu'elles n'avaient pas été jugées assez importantes pour obliger les pasteurs à rompre le silence qu'ils s'étaient imposé. Ainsi, soit politique, soit habitude, la doctrine de la présence réelle n'étant pas amenée sur le champ ouvert des controverses, resta pendant le quatrième siècle enveloppée de tous ses voiles mystérieux. Le passage suivant de saint Augustin prouve avec quel soin on cachait encore de son temps ce dogme aux catéchumènes : « Le Christ ne s'est pas livré lui-même aux catéchumènes ; demandez à un catéchumène s'il croit, il répondra : Oui, je crois, et il se marquera du signe de la croix : il ne rougit pas de la croix de Jésus-Christ, mais il la porte sur le front. Si vous lui demandez néanmoins s'il mange la chair et s'il boit le sang du Fils de l'homme, il ne sait ce que vous voulez dire ; car le Christ ne s'est pas livré à lui. Les cathéchumènes ne connaissent pas ce que les chrétiens reçoivent (5). » (*Tract. in Joann.*)

Saint Augustin se trouva conduit par la nécessité de sa position à adopter sur ce point une réserve et une ambiguité d'expressions qu'on ne trouverait dans aucun écrivain de son temps, au moins au même degré. Vivant en Afrique, dont la population était encore en grande partie païenne, il pensa qu'il était prudent de s'en tenir à l'antique discipline de l'Eglise, et de ne parler librement de la foi que devant les seuls fidèles. De là il suit que dans quelques-uns de ses écrits, il offre en foule les témoignages les plus clairs, les plus positifs de la croyance des premiers siècles (6), tandis que dans d'autres, il se sert d'un langage dont l'ambiguité a paru utile aux sacramentaires pour défendre leur cause désespérée (7). Quelques extraits de ses ouvrages suffiront pour juger quel front doivent avoir ceux qui veulent faire de saint Augustin un protestant sur ce point. « Lorsque se donnant à nous, il dit : *Ceci est mon corps*, Jésus Christ se tenait dans ses propres mains. Il portait ce corps dans ses mains. » *Enarrat. I, in Psalm.* 33. Dans un autre sermon sur le même psaume, il s'exprime ainsi, en conservant la réserve imposée par la loi du secret : « Comment était-il porté dans ses mains ? Parce que, *lorsqu'il donna son propre corps et son sang*, il prit entre ses mains *ce que les fidèles savent* (8), et il *se porta lui-même* d'une certaine manière lorsqu'il dit : *Ceci est mon corps.* » Dans son exposition sur le 98e psaume, il dit : « Le Christ prit sur la terre de la terre ; car la chair est de la terre, et cette chair, il l'a prise de la chair de Marie, et parce qu'il conversa avec nous dans cette chair, *il nous a donné cette même chair à manger*

pour notre salut ; mais personne ne mange cette chair sans l'avoir d'abord *adorée* , et non seulement nous ne péchons pas en l'adorant , mais *nous pécherions si nous ne l'adorions pas.* »

J'avais d'abord l'intention, comme le lecteur peut se le rappeler , de ne pas renfermer dans mes recherches les pères du cinquième siècle, au nombre desquels il faut compter saint Augustin. Mais il m'a paru qu'une si grande autorité méritait une exception. L'histoire abrégée de l'eucharistie, pendant ces *siècles d'or* de l Eglise, eût été incomplète si je ne l'avais comme conclue par ce témoignage , qui , en confirmant tous ceux que j'ai cités , nous enseigne encore que les chrétiens regardaient comme un devoir d'adorer le saint sacrement. Or, cette pratique est la preuve la plus évidente de la foi à la présence réelle , dont en effet elle est la conséquence nécessaire.

J'ai déjà dit que plusieurs écrivains contemporains , ou immédiatement antérieurs à saint Augustin , s'étaient exprimés sur l'eucharistie avec plus de liberté et d'ouverture que lui. Il était impossible qu'après avoir été amené à manifester le dogme de la trinité , jusqu'alors tenu si secret, on ne fût pas porté par degrés à se permettre une hardiesse d'expression et de pensées qui se montre en effet dans ce que les pères de ce temps ont écrit sur les plus grands mystères. Aussi nous trouvons à cette époque, non seulement dans les catéchèses , mais même dans les discours destinés à une plus grande publicité, la présence réelle et la transubstantiation exposées avec une netteté dont on n'avait pas d'exemple depuis saint Justin et saint Irénée , et il est à remarquer que les mêmes pères qui donnaient l expression la plus franche et la plus orthodoxe du mystère de la sainte trinité, furent aussi ceux qui parlèrent le plus clairement sur la transubstantiation , ces deux dogmes paraissant, comme nous l'avons dit , devoir toujours être liés de destinée. Ainsi saint Grégoire de Nysse, qui avait dit que « le pain , sanctifié par la parole de Dieu, était changé au corps du Verbe de Dieu, » dit aussi que « le Fils est tout entier dans le Père, et le Père tout entier dans le Fils. » Et saint Grégroire de Nazianze , qui prie ses auditeurs de « ne pas chanceler dans leur foi, mais de manger , sans douter et sans rougir , le corps et de boire le sang ; » leur dit aussi : « Quiconque veut que l'une des personnes soit inférieure aux autres, renverse toute la trinité. »

CHAPITRE XVII.

Pères du quatrième siècle. — Preuves de leur doctrine sur l'eucharistie. — Anciennes liturgies.

Après avoir communiqué au lecteur toute cette suite de réflexions et de recherches qui fit évanouir devant moi le fantôme de protestantisme que j'avais cru un moment apercevoir dans les écrits de saint Clément et de saint Cyprien, je vais réunir quelques-uns des innombrables témoignages qui s'offrent en foule dans les pères du quatrième siècle. Il ne restera plus alors aucun doute sur la véritable nature de la sainte eucharistie et sur les rites et les croyances qui se rattachent à ce divin mystère. On verra l'autel, l'oblation, le sacrifice non sanglant, la présence réelle de la victime, le changement de substance, et, comme une conséquence obligée de cette foi, l'adoration (1).

Saint Jacques de Nisibe (2). — « Notre-Seigneur, avant d'être crucifié, *donna de ses propres mains son corps pour nourriture* et *son sang pour breuvage* (3). » Serm. 14. — Abstenez-vous de toute souillure et alors recevez le corps et le sang de Jésus-Christ. Gardez avec soin cette *bouche par laquelle le Seigneur est entré*, et qu'elle ne donne plus passage à des paroles de péché. » *Serm.* 3.

Saint Ephrem d'Edesse. — « Considérez, mes chers frères, quelle est la crainte respectueuse de ceux qui entourent le trône d'un roi mortel; *combien à plus forte raison devons-nous paraître avec crainte et tremblement devant le roi du ciel*! Quelles doivent être notre gravité et notre retenue? Ainsi il ne convient pas que nous portions des regards hardis sur les mystères du corps et du sang de Notre-Seigneur, qui sont devant nous. » *Parœn.* 19. — « *L'œil de la foi voit manifestement le Seigneur, lorsque nous mangeons son corps et que nous buvons son sang, et il ne permet pas une recherche curieuse* (4). Vous croyez que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est né pour vous dans la chair, alors pourquoi vouloir sonder ce qui est impénétrable? En agissant ainsi, vous montrez votre curiosité, et non votre foi. *Croyez donc, et avec une foi ferme, recevez le corps et le sang de Notre-Seigneur.* — *De Nat. Dei.*

Saint Cyrille de Jérusalem. (5). — « Le pain et le vin qui,

avant l'invocation de l'adorable trinité, n'étaient rien autre chose que du pain et du vin, *deviennent après l'invocation le corps et le sang de Jésus-Christ.* » *Catech. Myst. I.* « *Le pain eucharistique*, après l'invocation du Saint-Esprit, *n'est plus du pain ordinaire, mais le corps de Jésus-Christ,* » *Catech*, 3. « Puisque Jésus-Christ, en parlant du pain, a dit : Ceci est mon corps, qui osera en douter ? Et en parlant du vin, il a dit aussi positivement : Ceci est mon sang ; qui en doutera, et qui pourra dire que ce n'est pas son sang ? » *Cath. Mystag.* 4. « Jésus-Christ, aux noces de Cana, *changea une fois l'eau en vin par sa seule volonté.* Le croirons-nous moins digne de foi lorsqu'il *change le vin en sang* ? Ibid. « C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de ne plus les regarder comme du pain et du vin ordinaires, puisque, d'après les paroles de Jésus-Christ, ils sont son corps et son sang, et quoique vos sens vous montrent le contraire, que la foi seule vous affermisse. *Ne jugez pas des choses par le goût ; mais soyez certains par la foi que vous avez été honorés du corps et du sang de Jésus-Christ. Sachez et ne doutez pas que ce qui paraît être du pain n'est pas du pain, quoique le goût le prenne pour tel, mais que c'est le corps de Jésus-Christ, et que ce qui paraît du vin n'est pas du vin, quoiqu'il semble tel au goût, mais le sang de Jésus-Christ* (6). » *Ibid.*

Saint Basile. — « Lorsque Dieu a parlé, il ne doit plus y avoir ni doute ni hésitation, mais *on doit croire que tout est possible, quoique la nature s'y oppose.* C'est là qu'est le combat de la foi. » *Regula VIII Moral.* » « Les paroles du Seigneur : Ceci est mon corps qui sera livré pour vous, produisent une inébranlable conviction. » *Ibid. in Reg. brev.*

Saint Grégoire de Nysse. — « Quel est ce remède ? c'est ce corps qui s'est montré plus puissant que la mort, qui fut le principe de notre vie, et qui ne peut être dans nos corps qu'en devenant notre nourriture et notre boisson. Nous pouvons nous demander maintenant comment un corps qui est continuellement distribué par tout l'univers à tant de milliers de fidèles peut être tout entier dans chacun de ceux qui le reçoivent et rester lui-même entier (7). Ce pain, comme dit l'apôtre, est sanctifié par la parole de Dieu et la prière, non que comme la nourriture, il passe peu à peu dans le corps, mais parce qu'il est instantanément changé au corps du Christ, d'après ce qu'il a dit lui-même : « Ceci est mon corps. » (8) *Orat. Catech.*

Saint Grégoire de Nazianze. — « La loi place un bâton dans votre main, afin que votre âme ne balance pas lorsque vous

entendez parler du sang, de la passion et de la mort de Dieu. Mais plutôt, sans honte et sans doute, mangez le corps et buvez le sang, si vous soupirez après la vie, ne doutant pas de ce que vous entendez au sujet de la chair, et n'étant pas scandalisés par sa passion. »

Saint Ambroise. — « Peut-être me demanderez-vous, pourquoi nous dire que nous recevons le corps de Jésus-Christ, lorsque nous voyons toute autre chose? Il faut donc répondre à cette difficulté. Combien d'exemples pourrions-nous vous citer pour montrer que cela n'est pas ce que la nature l'a fait, mais ce que la bénédiction l'a consacré, et que la bénédiction a plus de force que la nature, puisque par la bénédiction la nature même est changée. Moïse jette sa verge par terre, et elle devient un serpent. Il saisit le serpent par la queue, et il redevient une verge..... Vous avez lu l'histoire de la création du monde; si le Christ, par sa parole, a pu faire quelque chose de rien, ne pourra-t il pas changer une chose en une autre? (9) (*De Myster.*)

Saint Jérôme. — « Moïse n'a pas donné le vrai pain, mais Jésus-Christ seul le donne. *Il nous invite au festin, et il y est lui-même notre aliment; il mange avec nous et nous le mangeons lui-même.* » Ep. 150, *ad Hedib.*

Saint Gaudence de Brescia. — « Dans les ombres et les figures de l'ancienne pâque, on n'immolait pas un seul agneau : chaque maison avait son sacrifice, car une seule victime n'aurait pu suffire à tout le peuple; c'était aussi parce que ce mystère n'était qu'une figure, et non la réalité de la passion du Seigneur; car la figure d'une chose n'est pas la réalité, mais seulement l'image et la représentation de la chose signifiée; mais maintenant que la figure a cessé, celui qui seul est mort pour tous, immolé dans le mystère du pain et du vin, donne la vie (10) dans toutes les églises, et, étant consacré, sanctifie ceux qui consacrent.... Celui qui est le créateur et le seigneur de toute la nature, qui produit le pain de la terre, fait du pain son propre corps (car il le peut et il a promis de le faire), et celui qui de l'eau a fait du vin, du vin fait son sang. » *Tract. II, de Pasch.*

Saint Jean Chrysostôme. — « Croyons Dieu en toutes choses et ne le contredisons pas, lors même que ce qu'il dit semble contraire à notre raison ou à notre vue (11): sa parole doit soumettre l'une et l'autre. Ainsi, dans les mystères, ne regardons pas seulement les choses qui sont devant nous, mais attachons-nous à sa parole, car sa parole ne peut tromper, tandis que nos sens sont sujets à l'erreur. Puis donc que sa parole dit : Ceci est mon corps, soumettons-nous, et voyons-le des yeux

de l'intelligence. » *Homil.* 82 *in Math.* « Quel que soit le nombre de ceux qui participent à ce corps et qui boivent ce sang, ne croyez pas qu'il diffère de celui qui est au plus haut des cieux, et que les anges adorent. » *Homil.* 3, *in cap. I, ad Ephes.* « Quelle merveille ! la table est couverte de mystères ; l'agneau de Dieu est immolé pour toi, et le sang spirituel coule de la table sacrée. Le feu spirituel descend du ciel ; le sang qui est dans ce calice est tiré de ce côté, ouvert pour te purifier. Penses-tu voir du pain et du vin, et qu'il en soit de ces choses comme des autres nourritures ? Que cette pensée soit loin de toi ; mais comme la cire qu'on approche du feu se consume et change de substance, de même il faut croire que les mystères (le pain et le vin) sont consumés par la substance du corps. » *Homil.* 9. *de Pœnit.* « Mais y a-t-il plusieurs Christs parce qu'on offre en plusieurs lieux ? non, sans doute, c'est partout le même Christ ici entier et là entier, un seul corps. Ainsi il n'y a qu'un seul corps, quoiqu'il soit offert en plusieurs lieux, et il n'y a aussi qu'un seul sacrifice. » *Homil.* 17, *in c.*, 9, *ad Heb.*

Saint Maruthas. — « Toutes les fois que nous nous approchons et que nous recevons dans nos mains le corps et le sang, nous croyons que nous embrassons son corps, et que, suivant ce qui est écrit, nous devenons la chair de sa chair et l'os de ses os ; car le Christ n'appelle pas cela la figure ou l'apparence de son corps, mais il dit : Cela est vraiment mon corps, et cela est mon sang. » *Comm. in Math.*

A ces témoignages décisifs de tous les pères, on peut joindre une autre preuve non moins évidente et d'une antiquité encore plus précieuse : ce sont les liturgies des premières églises grecques, latines, arabes, syriaques, etc. Comme le symbole des apôtres (12), et pour les mêmes motifs, les liturgies n'étaient pas écrites, mais la mémoire seule les conservait et les transmettait d'âge en âge : ce ne fut que lorsque le christianisme trouva un asile dans le palais des rois, que ce dépôt sacré de rites, de prières et de dogmes, fut livré au monde. Les formes des sacremens restèrent cependant encore long-temps secrètes, et on ne commença à les écrire que dans le moyen âge. Or, il est à remarquer que, malgré quelques interpolations que la suite des temps avait nécessairement introduites, on trouva dans tous les points essentiels une admirable conformité ; ce qui prouvait évidemment une origine une et apostolique (13) : ainsi, toutes les liturgies s'expriment de la même manière dans la consécration de l'eucharistie (14). Il n'est pas, ce me semble, de preuve plus forte de l'inaltérable perpétuité de la doctrine catholique sur

ce point. Quelques extraits des plus anciennes liturgies termineront ce chapitre.

Liturgie de Jérusalem, appelée aussi *Liturgie de saint Jacques*. — « Ayez pitié de nous, ô Dieu le père tout-puissant ! et envoyez votre Esprit saint, souverain seigneur et principe de vie égal en puissance à vous et à votre fils, — qui est descendu sous la forme d'une colombe sur Notre Seigneur Jésus-Christ ; — qui est descendu sur les saints apôtres sous la forme de langues de feu : — *Afin qu'en venant, il fasse de ce pain le corps qui donne la vie, le corps du salut* le corps céleste, le corps qui rend la santé aux âmes et aux corps, le corps de notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus, pour la rémission des péchés et la vie éternelle de ceux qui le recevront. — *Amen* !..... C'est pourquoi nous vous offrons à vous, Seigneur, *ce terrible sacrifice non sanglant*, en ces lieux saints que vous avez vous-même éclairés par la manifestation du Christ, votre Fils, etc. »

Liturgie d'Alexandrie, appelée aussi *Liturgie de saint Marc*. — « Envoyez vers nous, et sur ce pain et ce calice, votre Esprit saint afin qu'il les sanctifie et les consacre, comme Dieu tout-puissant, *et qu'il fasse du pain le corps et du calice le sang* (15) *du nouveau testament* de notre Seigneur Dieu et Sauveur, de notre roi souverain, Jésus-Christ, etc., etc. »

Liturgie romaine, appelée aussi *Liturgie de saint Pierre*. — « Nous vous supplions, ô Dieu ! de rendre cette oblation sans réserve bénie, consacrée, offerte raisonnable et digne d'être reçue, afin qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de votre cher Fils Notre Seigneur Jésus-Christ. » Canon de la messe.

A la communion, le prêtre s'incline dans des sentimens *d'adoration* et d'humilité profonde ; et, s'adressant à Jésus-Christ, présent alors entre ses mains ; il dit trois fois : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. »

Liturgie de Constantinople. — Bénissez, Seigneur, le pain sacré ; faites de ce pain le corps précieux de votre Christ ! Bénissez, Seigneur, ce saint calice et ce qui est dans le calice, le précieux sang de votre Fils. — changeant par le Saint-Esprit. » Plus loin, divisant le pain consacré en quatre parties, le prêtre dit : « L'agneau de Dieu est brisé et divisé, le Fils du Père est brisé, mais non diminué ; il est toujours mangé, mais il n'est pas consumé, et il sanctifie tous ceux qui le reçoivent. »

CHAPITRE XVIII.

Visite à une chapelle — Antiquité des cérémonies de la messe, lumière, encens, eau bénite, etc. — Saint Augustin se frappait la poitrine. — Imitation du paganisme dans la primitive Eglise.

Ce fut, je me le rappelle, assez tard dans la nuit du samedi, que j'achevais de choisir les extraits cités dans le chapitre précédent. J'avoue que ces preuves de l'origine si pure de l'Eglise dans laquelle j'avais été élevé, avaient fait sur moi une telle impression que le lendemain matin, pour la première fois depuis que j'avais cessé d'être écolier, j'allai entendre la messe dans une chapelle voisine. Ce fut, je crois, afin d'apaiser les mânes de mon ancien et vénérable confesseur, le père O'H. que je choisis la chapelle à laquelle il avait été attaché, pour y donner ce premier témoignage du retour de l'enfant prodigue. Comme ces matelots, qui après avoir échappé à la tempête, vont suspendre leurs *ex voto* au mur du temple, je vins déposer une courte prière après m'être tiré sain et sauf de la navigation longue et hasardeuse que j'avais entreprise, à la poursuite de ce fantôme de protestantisme primitif.

Mais quoique je revinsse à la demeure de celle qui m'avait nourri, *étais-je* digne de m'appeler son enfant? Ma raison était pleinement et abondamment convaincue, mais avais je détourné la source la plus empoisonnée de l'erreur, l'aveuglement du cœur? Mes lecteurs ne pourront que trop répondre eux-mêmes à cette question, lorsque je leur aurai fait l'aveu de ma faiblesse; je me sentais si honteux de donner en venant à l'église un témoignage apparent de retour à mon ancienne foi, que je pris soin de me cacher dans quelque coin où je courais peu de risque d'être aperçu par des personnes qui me connussent; et là encore, je m'enfonçais le plus possible, comme pour me dérober à tous les regards.

Si mes études théologiques n'avaient pas ajouté beaucoup à mes *sentimens* de religion, elles avaient du moins fort enrichi le trésor de mes *connaissances*. Les pensées qu'excitait alors en moi la vue de toutes les cérémonies du sacrifice étaient bien différentes de celles qu'elles avaient autrefois éveillées aux jours de mon enfance; alors je respectais tout cet extérieur sans y attacher aucun sens. Maintenant les livres m'avaient appris son his-

toire et son importance ; mais le sentiment, où était-il ? J'étais là, je rougis de l'avouer, plutôt comme un antiquaire que comme un catholique ou un chrétien. De mon coin, je suivais tous les différens détails du culte, et je prenais plaisir à reconnaître à chaque instant quelque doctrine ou quelque rite des premiers temps. J'admirais la fidélité vigilante avec laquelle la tradition avait conservé les plus petites cérémonies qui se liaient au berceau de notre foi.

L'usage des lumières et de l'encens que les protestans ont blâmé comme emprunté aux païens, me rappelait les beaux temps de la primitive Église, lorsque entourée de persécutions, elle ne réunissait ses enfans que la nuit ou dans les catacombes (1) ; l'obscurité rendait nécessaire la lumière des flambeaux (2), et pour combattre les émanations désagréables, il fallait brûler de l'encens, dont l'odeur était d'ailleurs familière aux peuples au milieu desquels le christianisme prit naissance. A l'aspersion de l'eau bénite, je me rappelai que ce fut au commencement du second siècle, qu'en mémoire de la mort du Christ, on commença à mêler du sel avec l'eau sanctifiée par la prière (3). D'autres veulent y voir une figure mystique de l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ.

Au moment où le sacrifice mystérieux commença, je crus entendre retentir ces paroles : *Foris catechumeni*. Tant que la loi du secret fut en vigueur, les catéchumènes étaient renvoyés de l'église avant la célébration des mystères à laquelle les initiés seuls pouvaient assister. Lorsqu'à la préface le prêtre dit *Sursum corda*, et que le peuple répond *Habemus ad Dominum*, je me rappelai avoir lu dans saint Cyprien (*de Orat. Dom.*), que le même usage existait déjà de son temps. Ainsi il y a quinze cents ans que le pasteur et le troupeau s'entretenaient déjà ainsi devant Dieu (4) avant de prononcer les paroles redoutables. Alors il n'était pas question de ces protestans qui, mille deux cents ans après, vinrent abolir la messe et tous les antiques souvenirs. Avant le *Pater*, le prêtre prenant le corps de Jésus-Christ, pour l'élever au-dessus du calice, demande « grâce par Jésus-Christ Notre-Seigneur, par lequel vous produisez toujours, Seigneur, vous sanctifiez, vous bénissez, et vous nous donnez tous ces dons. » — Ces dons étaient les fruits nouveaux que, dans la simplicité du premier âge, on plaçait sur l'autel afin que le prêtre les bénit avant la communion.

A ce moment solennel, une circonstance très-accessoire me fournit une autre preuve de la haute antiquité des observances catholiques. Je la remarque parce qu'elle se rapporte à une des

pratiques dont on s'est le plus moqué; je veux parler de l'habitude de se frapper la poitrine avec la main. Cette pratique a valu aux bons catholiques d'Irlande un surnom aussi insolent que ridicule (Traw-Thumper) Je jetais un coup-d'œil sur ces humbles chrétiens si sottement désignés, et en me rappelant que saint Augustin lui-même, le pieux le savant saint Augustin, avait mérité le même surnom, je sentis qu'errer avec lui, c'était du moins errer en bonne compagnie, et je commençais à imiter de tout cœur les « *tundentes pectora* » comme les appelle ce grand docteur (5).

L'accusation intentée contre les catholiques de n'être que des copistes des païens, est régulièrement renouvelée par chaque ministre voyageur qui, en revenant de Rome et de Naples, fait part au public de l'horreur dont il a été frappé à la vue des mages, des cérémonies, etc. On sourit vraiment de la ridicule importance que l'on croit pouvoir donner à de telles objections. Les premiers chrétiens reconnaissaient hautement qu'ils avaient adopté plusieurs cérémonies usitées dans le culte des faux dieux. Ils pensaient devoir rendre au vrai Dieu des hommages trop long temps prostitués aux idoles. D'ailleurs, c'était un moyen d'adoucir ce que la transition avait de trop tranché, et d'atténuer le reproche de nouveauté que les païens ne cessaient de faire au christianisme. En empruntant ainsi les formes de l'erreur, la prudente condescendance de l'Eglise engageait les peuples à venir écouter la vérité. Le vénérable Bède a parfaitement exprimé la sagesse de ce dernier motif. « Pertinaci paganismo mutatione « subventum est, quem rei in totum sublatio potius irritasset. »

Il serait trop long d'énumérer tous les vestiges de paganisme qui s'introduisirent dans le langage, les rites et les cérémonies de la primitive Eglise, autant par l'influence de l'habitude et de l'imitation, que par la considération des différens motifs dont nous venons de parler. Ainsi, je ne veux pas insister sur l'adoption de mots tels que ceux de « mystères » ou de « sacremens » (6), qui étaient empruntés au langage religieux des Grecs et des Romains, ni sur cette forme de renvoi adressée au commencement du sacrifice aux catéchumènes : Retirez-vous, vous qui n'êtes pas initiés, ce qui rappelle si évidemment le *Procul este*, *profani*! des mystères païens. Nous avons déjà remarqué que chez les idolâtres aussi, les secrets du temple n'étaient révélés qu'à ceux qui avaient parcouru les différens degrés préparatoires (7). On exigeait même avant l'initiation une sorte de confession des péchés et l'abstinence de certaines nourritures. (8) Les chrétiens craignaient si peu ces rapports, qu'ils aimaient à placer leurs fêtes aux jours que les païens avaient consacrés à quelque solennité

superstitieuse (9). On trouverait mille autres points de ressemblance. Nous nous contenterons de signaler quelques-uns de ceux qui se rencontrent entre la liturgie de la primitive Eglise et les formes et le langage du culte idolatrique.

Ainsi, cette manière de chanter à deux chœurs, que saint Ignace introduisit le premier dans l'Eglise, était suivant Casaubon, en usage dans les temples des païens. Dans plusieurs anciens rites bachiques, le peuple répond aux prêtres. Louez le dieu, dit le daduchus ou le souverain prêtre, et le peuple s'écrie : O fils de Semelé, qui donnez la santé. Ces mots *Kyrie eleison*. qui se sont conservés jusqu'à ce jour dans toutes les litanies, étaient, d'après Arien, écrivain païen du second siècle, la forme ordinaire des prières que les païens adressaient à la Divinité. « Nous prions Dieu, dit Arien, en nous servant des mots : *Kyrie eleison* (10).

Ainsi, les catholiques eux-mêmes sont les premiers à reconnaître cette origine de plusieurs des formes extérieures de leur culte (11). Ces ressemblances accidentelles ne sont-elles pas d'ailleurs une des preuves les plus incontestables de l'antiquité des cérémonies de l'Eglise. L'extérieur même de son culte porte encore les traces de ces premiers temps où la brillante aurore du christianisme, dissipant peu à peu la nuit de l'erreur, allait toujours en croissant jusqu'à la plénitude de ce beau jour qui devait éclairer toute la terre, et communiquer même son éclat à ces vapeurs légères, derniers restes des ténèbres qu'il avait chassées devant lui.

CHAPITRE XIX.

Réflexions. — Unité de l'Eglise catholique. — Histoire de la chaire de saint Pierre. — Moyens de conserver l'unité. — Saint Irénée. — Saint Hilaire. — Indéfectibilité de la seule Eglise.

En revenant de la chapelle à la maison, je réfléchissais à cette fidélité constante de l'Eglise catholique qui, au milieu des variations des temps et des circonstances, était toujours restée attachée aux moindres points de discipline et de culte extérieur lorsqu'ils portaient le cachet des premiers docteurs de la foi. Il est évident, me disais-je, qu'elle n'a pas dû être du moins scrupuleuse à veiller sur les grandes doctrines qui lui ont été confiées, et qui se sont transmises d'âge en âge telles qu'elles avaient été « enseignées par les saints. »

On ne saurait douter que la seule assistance de la Providence divine ait pu conserver l'Eglise immuable pendant dix-huit siècles ; c'est un miracle constant que la main seule de Dieu peut produire ; il est néanmoins permis de chercher à connaître quelle influence la constitution même de l'Eglise peut avoir eu sur un si admirable résultat. Or, si on l'étudie, on verra qu'elle est l'expression la plus fidèle de cette parole que saint Paul adressait aux premiers chrétiens : « Soyez d'un seul esprit » ; c'est là ce que tous les pasteurs ne cessaient de recommander à leur peuple, et ainsi le lien de la foi n'a jamais été brisé.

Le langage des pères témoigne assez quelle haute importance ils attachaient à l'unité, et quelle horreur ils avaient pour le schisme. « On ne doit pas briser l'unité, dit saint Cyprien ; un corps ne doit pas être déchiré par morceaux : tout ce qui est séparé du tronc ne saurait vivre, un membre isolé est mort, il a perdu le principe de vie. » (*De Unit. Eccles.*)

« L'ancienne Eglise catholique seule, dit saint Clément d'Alexandrie, est une dans son essence, dans ses opinions, dans son origine, dans son excellence, une dans sa foi ». (*Strom lib.* 7). Saint Optat, évêque de Milet, au quatrième siècle, se montre encore plus papiste lorsqu'il dit : « Vous ne pouvez nier que saint Pierre, le prince des apôtres, ait fondé un siége épiscopal à Rome. Cette chaire est une, afin que tous puissent conserver l'unité en lui demeurant unis. De sorte que quiconque élève une chaire contre elle est un schismatique et un prévaricateur. » (*De Schim. Donat.*)

L'histoire de cette chaire unique présente en effet de tels phénomènes, de tels miracles, qu'aucune forme de pouvoir humain n'a jamais pu lui être comparée. A travers dix-huit siècles, parmi la mobilité continuelle des destinées des nations, tandis que tous les pays de l'Europe ont vu les uns après les autres renverser et relever leurs institutions, que les races des rois se sont succédées comme sur un théâtre, et que l'Angleterre elle-même a passé successivement sous la domination de cinq nations différentes, le siége apostolique, la chaire de Pierre seule a défié toutes les vicissitudes du temps : elle est restée « comme la cité bâtie sur la montagne », ralliant toujours autour d'elle l'Eglise de Dieu et présentant à tous les âges la succession (1) non interrompue de ses pontifes depuis saint Pierre.

Il fallait que le principe d'*unité*, fondement de cette inébranlable solidité de l'Eglise catholique, fût entré bien avant dans la conduite et dans l'enseignement des pasteurs. Fidèles à la recommandation de Jésus-Christ lui même, les pères les plus

illustres s'appliquent dans tous les temps à proclamer ce grand principe et à convaincre les peuples que là est la paix et la durée de l'Eglise. Or quels moyens croient-ils les plus propres à arrêter toute division? Est-ce de livrer les saintes Ecritures à la capricieuse interprétation de la multitude? loin de là : ils sont aussi peu protestans sur ce point que sur tous les autres; ils demandaient, à l'exemple de saint Paul : « Tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs? » Saint Pierre leur avait appris qu'il y a dans les Ecritures « des choses difficiles à comprendre dont les ignorans et les esprits « légers abusent pour leur perte. » La marche hasardeuse et les égaremens des hérétiques étaient là pour leur faire voir les conséquences des premières divisions; aussi les catholiques d'un autre temps ont trouvé dans le langage que les saints docteurs adressaient à ces sectaires sans guide et sans loi, ce qu'ils ont dû dire eux-mêmes aux protestans. Saint Irénée qui, si je puis m'exprimer ainsi, avait vu les derniers rayons du siècle apostolique, et qui était encore tout entouré de la lumière de ce beau jour dont l'éclat toujours pur devait à jamais éclairer le monde; après avoir signalé les innombrables variations des hérétiques, ajoute : « Ainsi donc, lorsqu'ils seront d'accord sur la doctrine qu'ils croient trouver dans les Ecritures, alors nous les réfuterons : jusque-là, l'égarement de leurs pensées et leurs divisions par rapport au sens des mêmes mots suffisent pour les confondre. Mais nous qui avons pour maître un seul Dieu, et qui regardons sa parole comme la règle de la vérité, nous parlons toujours de la même manière sur les mêmes choses (2). » *Adv. Hæres.*, lib. 4.

Deux siècles après, le grand saint Hilaire parle de la multitude des professions de foi des ariens en des termes qui s'appliquent parfaitement aux Luther, aux Zuingle et aux Calvin de la réforme, et à cette abondante moisson de symboles que leurs travaux firent fructifier. « Lorsqu'une fois ils (les Ariens) commencèrent à faire de nouvelles confessions de foi, la croyance fut appropriée aux circonstances plus qu'à l'Evangile. Chaque année on faisait de nouveaux symboles, et les hommes avaient entièrement perdu la simplicité de cette foi dont ils avaient fait profession à leur baptême. De là, que de malheurs! car il y avait autant de symboles que de partis, et depuis le concile de Nicée, on ne s'appliquait qu'à en fabriquer de nouveaux. Chaque année, chaque mois on en voyait paraître; on les avait changés, anathématisés, rétablis. *Ainsi, en voulant faire trop de recherches sur la foi, il ne reste plus de foi.* Rappelez-vous aussi que *plusieurs de ces hérétiques avaient l'audace d'assurer que tous ces blasphèmes étaient tirés des saintes Ecritures.* » Ad Const. Lib. 2.

Avertis par de tels exemples, les premiers docteurs de l'Eglise s'attachaient inviolablement à cette *unité* que Jésus-Christ avait tant recommandée, et ils obligeaient tous ceux qui étaient dans la bergerie à n'écouter la voix que du seul pasteur. Si quelqu'un résistait ou enseignait une autre doctrine, ils le séparaient du troupeau : cette peine était regardée comme un caractère de réprobation (3). Quelque sévère que pût paraître une pareille sentence, elle semblait nécessaire à ceux qui avaient appris « qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême », et que les eaux du déluge engloutiront tous ceux qui seront hors de l arche.

A l'aide de cette admirable constitution, l'Eglise catholique poursuivit sa course sans jamais dévier ; elle donna un exemple de persévérance, d'indéfectibilité et d'uni é, qu'aucune société humaine ne peut se vanter d'avoir offert : elle se soutint toujours la même, toujours une, mesurant son âge à celui du christianisme lui-même, et au milieu des altérations et de la ruine de toutes les autres institutions, elle continua toujours à enseigner la même doctrine dans tous les siècles ; à côté d'elle s'élevèrent une multitude de sectes, depuis Simon le Magicien jusqu'à Luther ; elles passèrent mobiles comme l'erreur, et pas un seul de ces hérésiarques ne put donner à ses sectateurs un symbole dont les articles ne fussent changés même avant sa mort.

CHAPITRE XX.

Rêve. — Scène. Une église catholique. — Temps. Le troisième siècle. — Ange d'Hermas. — Grande messe. — La scène change. — Ballymudragget — Sermon du recteur — *Amen*; chorus.

Cette suite de pensées que les cérémonies du matin avaient éveillées en moi, et qui se continuèrent pendant toute la journée, furent sans doute la cause d'un rêve étrange que j'eus la nuit suivante : je le rapporterai pour faire plaisir à tous ceux qui se plaisent dans les conceptions d'un cerveau creux.

Je me trouvai placé au milieu d'une grande église dans un pays fort éloigné, et mon imagination me faisant parcourir les temps comme les espaces, je me croyais au troisième ou quatrième siècle. La lumière, l'encens, la psalmodie ne me laissèrent pas douter que je ne fusse dans quelque église catholique, et pour comble de merveille, je m'imaginais être moi-même devenu un bon et fervent catholique. En jetant mes regards sur la mul-

titude des fidèles qui m'entouraient, je fus singulièrement surpris de la variété de leur extérieur et de leur costume; là étaient réunis Romains, Carthaginois, Gaulois, les citoyens d'Athènes et de Jérusalem, de Corinthe et d'Ephèse, les Egyptiens, les Espagnols, etc : chacun se distinguait par le costume propre à son pays, et ils attendaient tous en silence le commencenent de la messe.

J'aperçus alors pour la première fois à mon côté un jeune homme dont l'extérieur était divin; il me regardait avec un air de bienveillance qui réjouit mon cœur, comme l'éclat d'une belle et douce lumière. Il était vêtu comme un berger du bon vieux temps; en fixant ses traits avec plus d'attention, je reconnus en lui cet ange familier qui, sous l'extérieur d'un berger, avait conduit Hermas à travers toutes ses visions. Nous échangeâmes un salut; j'allais lui demander comment son ancien protégé se portait au ciel, lorsqu'il mit son index sur ses lèvres comme pour m'imposer silence, et les premières paroles du service arrivèrent à mes oreilles. Le vénérable prêtre qui officiait parut à mon imagination comme un être composé. Il réunissait les traits caractéristiques des plus illustres pères de l'Eglise. Il avait la tête chauve de saint Chrysostôme, le sourcil élevé de saint Cyrille et la barbe épaisse du grand saint Basile; quelquefois aussi des souvenirs incertains venant comme une vapeur légère se mêler à mon rêve, je croyais reconnaître dans le personnage qui était à l'autel mon bon vieux confesseur, le père O'H. lui-même.

La partie publique de la messe étant achevée, le moment vint où l'on entendit retentir ces mots : « Partez en paix. » Alors ceux qui n'étaient pas encore initiés par le baptême se retirèrent, et les fidèles seuls assistèrent à l'accomplissement du redoutable sacrifice. Mais qui pourrait décrire dignement la majesté des cérémonies qui suivirent? Je n'oublierai jamais l'impression profonde que me fit le silence calme et absolu (1) de cette immense multitude de chrétiens, jusqu'à ce qu'au moment solennel de la communion, le prêtre, en élevant l'hostie consacrée, dit d'une voix haute : « Le corps de Jésus-Christ! » Les fidèles alors se prosternèrent, et en adorant humblement le Dieu que la foi leur montrait, ils firent retentir le mot *Amen* (2), comme n'ayant tous qu'une voix et qu'une âme. On eût dit une harmonie douce et prolongée, un concert de son qu'aucune discordance ne venait troubler. De toutes les parties de la terre que le vent parcourt, un retentissement unanime semblait proclamer la foi au Dieu incarné, qui a racheté et qui nourrit encore ses créatures avec sa chair adorable.

L'effet de ce son fut si puissant sur moi, que je m'éveillai presque, rempli de la plus douce émotion; mais l'interruption ne fut que d'un moment. Quoique le tissu de mon rêve eût été brisé, le fil n'en était pas entièrement perdu. Après un court intervalle d'embarras, me retrouvant dans la compagnie de mon ange-pasteur, je le priai de me permettre de reconnaître le plaisir dont il m'avait fait jouir en m'introduisant dans une église catholique du troisième siècle : je lui proposai pour cela de vouloir bien me faire l'honneur de partager avec moi le spectacle de quelques-unes des églises à la mode, ou, si l'on veut, des conventicules du dix-neuvième.

A peine ces dernières paroles m'étaient-elles échappées, que, par un subit changement de scène, nous nous trouvâmes transportés dans l'église paroissiale de Ballymudragget. Au moment où nous arrivions, le recteur, opulent et fleuri, montait au pupître pour lire, devant son auditoire à moitié assoupi, le sermon tout fait qu'il venait de se procurer. L'église me parut extraordinairement agrandie, et elle était pleine d'une nombreuse multitude. Grâce à ce coup-d'œil pénétrant qui n'appartient qu'aux rêveurs, je reconnus toutes les sectes différentes du protestantisme anglais, dont la vitalité puissante, semblable à celle du polype, se multiplie et se divise à l'infini. Après avoir vu, dans la première partie de mon rêve, une grande variété de nations avec une seule religion, il était curieux de jouir de la nouvelle mode réformée, qui nous offrait une seule nation avec une grande variété de religions. En effet, là étaient rassemblés entre autres (car je ne saurais en nommer qu'un petit nombre), calvinistes, arminiens, antinomiens, indépendans, baptistes, baptistes particuliers, méthodistes, kilhamites, glassites, haldanites, beréens, quakers, trembleurs et sauteurs.

On a dit du grand saint Ambroise qu'il avait une finesse particulière d'odorat pour sentir les ossemens des martyrs (3) : l'ange qui m'accompagnait ne paraissait pas avoir moins de délicatesse pour découvrir les hérétiques vivans. En effet, frappé de la différence qui existait entre ces chrétiens modernes et la sévère uniformité des anciens, à laquelle seule il semblait habitué, il se pencha vers moi, et me demanda de vouloir bien lui faire connaître l'espèce particulière d'hérésie à laquelle ils appartenaient. La réponse n'était pas facile ; il eût été à peu près aussi aisé de dire quelle est la forme et la couleur de chacun des atômes qui se jouent dans un rayon de soleil. Désirant néanmoins faire preuve de bonne volonté, j'inventai sur-le-champ un nom

applicable à toute l'assemblée, et je lui dis que la foule qu'il voyait autour de lui était des *suistes* (4) ; j'ajoutai qu'on les avait appelés ainsi parce que chacun suivait en religion ses propres idées, et n'avait d'autre inquiétude en se composant un symbole que de le rendre, autant que possible, différent de celui de son voisin. Malheureusement pour ma définition, le hasard voulut que le révérend recteur entretînt ce jour là ses auditeurs du seul point sur lequel ils sont unanimes, je veux dire du mépris et de la haine de l'ancienne Eglise catholique, de ses doctrines, de ses observances, de sa tradition et de ses pasteurs. Je n'entreprendrai pas de décrire l'étonnement de l'ange en écoutant cette nouvelle espèce de christianisme dont Ballymudragget lui offrait le premier exemple ; ce serait une tâche au-dessus de mon pouvoir. Lorsqu'il entendit les saintes et solennelles paroles de Notre-Seigneur : *Hoc est corpus*, travesties d'une manière impie et sacrilége ; lorsqu'on lui dit que vouloir soutenir la présence réelle, c'était aussi absurde que de vouloir faire d'un œuf un éléphant, ou d'une balle de mousquet une pique (5), je vis son front céleste se rembrunir, et sa figure prit à la fois une expression de douleur et de dédain; mais il fut tout-à-coup arraché à l'amertume de ses réflexions en entendant proclamer Luther comme l'illustre auteur de cet évangile que le recteur prêchait à ses ouailles (6). « Luther ! » murmura l'ange en lui-même ; et se retournant brusquement vers moi, il s'écria : « Luther ! quel est cet homme? »

Un peu étonné de voir que le célèbre auteur du protestantisme était tellement inconnu à mon céleste ami, je me préparai à lui faire part du peu que je savais alors sur la vie de ce grand réformateur : je lui dis, par exemple, que c'était un moine de l'ordre de Saint-Augustin, qui, vers l'an 1520, entreprit de ramener la pureté primitive de l'Evangile; que le premier pas qu'il avait fait pour y arriver avait été de renoncer à son vœu de chasteté, et d'épouser une religieuse échappée dont, à ce qu'il paraît, les vues de réforme étaient conformes aux siennes ; que, pour poursuivre ce pieux dessein, il avait formé, comme il nous l'apprend lui-même, une liaison très-intime avec le diable (7); et sur le charitable avis de ce nouveau conseiller, il avait prononcé que le sacrifice de la messe était une erreur ; et d'après cela, il l'avait aboli (8) ; que... J'allais continuer à augmenter de plus en plus l'étonnement et l'horreur qui se peignaient sur le céleste visage de mon compagnon, lorsque nous nous aperçûmes l'un et l'autre que le majestueux recteur avait fini son discours. La scène qui suivit mit fin à toute communication entre nous.

Au moment où le respectable gentilhomme termina sa harangue, un *amen* ! s'éleva en chœur ; il semblait qu'il était proféré en opposition directe à celui que nous avions entendu quinze siècles auparavant : toutes les variétés de protestantisme qui nous entouraient s'unirent pour le prononcer. Ciel ! quel fracas ! Cet instrument vivant qu'on inventa pour le divertissement de Louis XV, malgré son échelle de cris multipliés un million de fois (9), ne pouvait entrer en comparaison avec les variétés de discordances qui déchirèrent nos oreilles lorsqu'on fit entendre cet *amen* ! Le sombre et terrible grognement des calvinistes, et le cri exclusif des baptistes particuliers, aigu comme la voix d'un oiseau de mer dans la tempête, formaient la haute et la basse de cette échelle discordante. A chaque moment, quelque nouvel accent de dissonnance venait s'ajouter au premier vacarme, jusqu'à ce qu'à la fin le charivari devint si insupportable, que l'envie la plus forcenée de dormir n'aurait pu y résister. En m'éveillant, je trouvai un volume de controverse du révérend G.-S. Faber, recteur de Long-Newton, appuyé pesamment sur ma poitrine : j'étais occupé à le lire lorsque je m'endormis ; je dois attribuer à son influence les songes et le profond sommeil dans lesquels je fus plongé, et surtout l'espèce de cauchemar protestant qui me tourmentait lorsque je m'éveillai.

CHAPITRE XXI.

Suspension de mes recherches. — Désespoir de trouver le protestantisme chez les orthodoxes. — Résolution de tenter les hérétiques. — Mer Morte de science. — Agréable incertitude entre les pères et les hérétiques.

Mes lecteurs peuvent penser que j'étais fatigué et malade à la suite de mes longues recherches après le protestantisme, recherches sans espoir, aussi inutiles que celles du brame des contes orientaux que sa femme envoya parcourir le monde pour chercher le cinquième volume des écritures hindoux (1) ; or, il n'en avait jamais existé que *quatre*. Las de mes longues études, et vivement mortifié d'y avoir perdu tant de temps, je renonçai pendant quelques semaines à toute pensée de conversion, et je me laissai aller à cette disposition que l'abbé de La Mennais appelle *indifférentisme*. Cependant, quelques circonstances particulières, qui se lient à ce secret domestique auquel j'ai si souvent fait allu-

sion, mais que je dois conserver encore quelque temps sous le voile du mystère, vinrent me réveiller de mon apathie. Je compris qu'il ne s'agissait pas de scrupules ou de convictions, et qu'il fallait me décider sur-le-champ pour le protestantisme, quelle que fût son espèce particulière.

Il n'était évidemment plus question de penser à trouver parmi les orthodoxes de la primitive Eglise autre chose que le papisme tout pur. Je me sentais cependant un attrait particulier pour ces premiers âges; et n'ignorant pas le crédit que l'antiquité peut donner, même à l'erreur, je me disais que si du moins je pouvais trouver parmi les hérétiques de ces temps respectables quelques traces de protestantisme, ce serait encore une consolation. Ne sachant s'il ne faudrait pas finir par renoncer à ma conscience, je voyais plus de dignité à m'attacher à une hérésie ornée de toute la vétusté de sa vieille hétérodoxie. Ces modestes prétentions de mon ambition désappointée me paraissaient d'ailleurs faciles à satisfaire. Je raisonnais ainsi : Si l'Eglise catholique, comme cela est trop clairement démontré, a, dès les premiers temps, enseigné les dogmes qu'elle enseigne encore actuellement, ceux qui alors s'éloignaient d'elle, ou, en d'autres termes, protestaient contre ses doctrines, doivent avoir été des protestans. De ce que deux choses diffèrent d'une troisième, il ne s'ensuit pas sans doute qu'elles se ressemblent entre elles : cependant il était naturel de penser que, parmi les fondemens que les anti-catholiques de ces temps anciens donnaient à leur hérésie, quelques uns du moins avaient pu servir de base au protestantisme moderne. Cette lueur d'espérance ranima mes forces : je ressemblais à un basset qui a retrouvé la piste, et je me lançais à la chasse.

J'ai déjà remarqué que l'immuable unité de foi que l'Eglise catholique, fidèle aux ordres de son divin fondateur, a toujours conservée, n'était due, dans l'ordre des moyens humains, qu'à la règle invariable que le siége de Rome, comme chef visible du monde chrétien, avait constamment suivie; s'opposant à toute interprétation particulière des Ecritures, il s'est attribué dans tous les siècles le droit exclusif d'enseigner la vérité, d'expliquer les saints livres et de juger les controverses. « Vraiment, dit saint Grégoire de Nazianze en parlant des inconvéniens auxquels donne lieu le libre exercice du jugement individuel, il doit y avoir parmi nous une loi qui ne permette pas (comme parmi les juifs il était défendu aux jeunes gens de lire certains livres de l'Ecriture), à toute espèce de personnes, et dans tous les temps, de discuter les points de foi, mais qui réserve ce droit à de certaines personnes et dans certaines occasions. » *Orat.* XXVI. Saint

Jérôme pensait de même. Il adresse à quelques interprètes de la Bible des sarcasmes qui semblent avoir été écrits tout exprès pour la plupart de nos interprètes modernes : « Dans tous les arts manuels, dit-il. quelqu'un doit instruire les autres. L'art de comprendre les Ecritures est seul livré à chaque lecteur : savans et ignorans peuvent également interpréter ! La vieille femme qui radote, le vieillard qui déraisonne, le sophiste verbeux, peuvent se croire la capacité nécessaire ; ils morcellent les textes, et veulent devenir maîtres avant d'avoir été disciples. » *Ep. L*, t. IV, pag. II.

C'était folie d'aller chercher dans une église qui, dès les premiers temps, s'appuie sur de semblables principes le protestantisme, dont le fondement est le jugement individuel : une telle méprise ne trouvait sa raison que dans l'ignorance complète où j'étais de la règle de foi prescrite aux premiers chrétiens ; car, en dernière analyse, c'est là que, dans tous les temps, est la distinction essentielle entre l'Eglise catholique et ses ennemis, sous quelques formes qu'ils se présentent. Au premier comme au dix-neuvième siècle, la question est toujours de savoir si chacun a le droit d'interpréter les Ecritures : aussi, partout où nous trouvons des chrétiens qui mettent en question ou qui rejettent l'autorité de l'Eglise, et qui opposent à ses rites et à ses doctrines quelques passages de la Bible, nous pouvons dire que *là déjà* l'esprit du protestantisme travaille à son œuvre.

Après cette conclusion, je me remis à mes in-folio : c'était m'engager sur une mer Morte d'érudition, hardiesse bien peu convenable à un homme qui n'aimait à se plonger que dans des brochures de quelques pages. Jamais les ailes légères de l'imagination n'ont pu soutenir leur vol au milieu de cette atmosphère épaisse et dangereuse (2). Il faut convenir cependant que la route nouvelle qui se présentait devant moi était bien autrement variée que celle que j'avais suivie auparavant. Jusqu'alors mes recherches ne m'avaient conduit que dans ce chemin que les pères appellent « la voie royale de l'orthodoxie » ; maintenant il fallait traquer l'hérésie dans les sentiers de traverse et les détours : j'avais à découvrir les repaires de l'hétérodoxie, et à reconnaître jusqu'à quel point le protestantisme y avait établi sa demeure. Au reste, s'il faut compter la gaîté pour quelque chose, mes lecteurs gagneront à ce changement de route. « La bonne compagnie, dit un *roué* français, est une bonne chose; mais la mauvaise en est une meilleure » : c'est justement la balance de plaisir qui me paraît être entre les pères et mes hérétiques. La vertu et le respect appartiennent sans contredit aux pre-

miers, tandis que l'amusement est du côté des seconds ; car il n'est pas de folies ni d'égaremens auxquels, dès les premiers siècles de l'Eglise, les caprices et les bizarreries du jugement individuel n'aient conduit tous ceux dont la sotte vanité n'a pas voulu souffrir d'autre maître.

CHAPITRE XXII.

Les Capharnaïtes premiers protestans. — Discours de Notre-Seigneur à Capharnaüm. — Son véritable but. — Il établit la doctrine catholique.

Il est triste de penser combien l'hérésie s'introduisit de bonne heure dans le champ chrétien ! De même que la bienheureuse demeure de nos premiers parens fut à peine créée que l'esprit du mal y pénétra, et vint y répandre les ténèbres avec le doute, de même le christianisme avait à peine ouvert au genre humain le nouvel Eden, que le même esprit mauvais vint, avec la langue du raisonnement et le cœur méchant, mettre en question ses mystères et obscurcir ses bienfaits.

L'histoire du christianisme offre, dès ses premières pages l'exemple le plus frappant de l'audace de cet esprit questionneur qui veut élever contre la foi l'indépendance de son jugement propre. Ce principe unique de toutes les hérésies et de tous les schismes se montre à découvert dans le mémorable entretien des juifs de Capharnaüm avec Notre Seigneur, au moment où il leur annonce le grand mystère de l'eucharistie : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » C'est là, je le répète, comme la première protestation du jugement individuel contre les mystères de la foi ; il est donc important d'étudier toutes les circonstances qui s'y rapportent. Si la multitude des textes de l'Ecriture qui flétrissent « la sagesse de ce monde » nous laissait encore quelques doutes sur le peu d'égard que le Seigneur veut avoir pour la raison humaine et ses orgueilleuses conclusions, le mépris que Jésus-Christ fait à cette occasion des objections de ses auditeurs prouverait assez cette humiliante vérité. Ce seul exemple suffit pour défendre à jamais au jugement individuel de pénétrer dans le sanctuaire inviolable de la foi.

Notre-Seigneur avait dit : « Le pain que je vous donnerai est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. » Si ses auditeurs avaient entendu ces divines paroles dans un sens

métaphorique, il n'y avait lieu pour eux ni à l'étonnement, ni au scandale; mais il est clair que tous les comprirent dans le sens littéral; et tandis que les apôtres gardaient le silence, et, avec une foi aveugle, « croyaient à celui que Dieu avait envoyé », les juifs et même plusieurs disciples murmurèrent en entendant une doctrine si dure. Nous pouvons nous imaginer en ce moment quelque théologien capharnaïte, quelque Tillotson de la synagogue, adressant à la foule ces paroles : « Sûrement, mes chers frères, il ne peut entrer dans l'esprit d'aucun de nous que cet homme veuille littéralement se tenir lui-même dans ses mains, et se donner lui-même en s'offrant par ses propres mains (1). » Une telle objection eût encore eu plus de force dans la bouche des capharnaïtes, qui entendaient la promesse de manger la chair du Seigneur dans un sens tout-à-fait charnel, « au point, dit saint Augustin, qu'ils pensaient que Jésus-Christ voulait dire qu'il couperait lui même sa chair par morceaux, et la donnerait aux fidèles (2). »

Le rédempteur voyait ce qui se passait dans l'esprit de ces incrédules comme dans l'ame de ses disciples (3) : ces derniers pouvaient avoir des idées moins grossières et moins charnelles sur ce mystère; mais son incompréhensibilité n'en excitait pas moins leurs murmures, et ils meditaient déjà cet abandon de leur maître dont ensuite ils se rendirent coupables (4). Alors donc était le moment important, important pour l'éternité, où le divin révélateur se trouvant en opposition avec ses disciples, il fallait décider la question entre la raison et la foi, le jugement individuel et l'autorité. A cet instant solennel, une marche devait être tracée pour tous les siècles suivans. Sans contredit, alors si Jésus-Christ n'avait pas réellement entendu ce que ses paroles exprimaient; s'il avait voulu faire usage de quelque figure ou de quelque allégorie, il pouvait, j'oserai même dire qu'il devait, pour être fidèle à sa sainte et sublime mission, expliquer d'une manière nette un langage dont la fidèle interprétation intéressait la vie éternelle du genre humain. Dans un sacrement par lui-même si mystérieux, tout nuage de métaphore devait être écarté. Si, en un mot, Notre-Seigneur attachait quelque importance à se concilier la raison humaine en adoucissant les difficultés qu'il prévoyait devoir, jusqu'à la fin des temps, rebuter et éloigner « les faibles dans la foi » ; si jamais il était entré le moins du monde dans les desseins de l'éternelle sagesse de montrer quelque déférence aux doutes et aux jugemens humains, c'était le moment de la témoigner, et d'établir à jamais la juridiction de la raison sur la foi.

Or, Notre-Seigneur en agit-il ainsi? Parut il faire la moindre attention au jugement de ses auditeurs, ou essayer le moins du monde d'expliquer ou d'adoucir cette mystérieuse promesse? Avoua-t-il (comme on l'a avoué *pour*-lui dans les temps modernes) que, dans une occasion si solennelle, il s'était servi d'une métaphore forcée et peu naturelle; et que manger sa chair et boire son sang voulait dire tout simplement, croire à sa doctrine? Le divin révélateur de ce miracle s'efforça-t-il d'affaiblir l'étonnement de ses auditeurs, et de soumettre ses incompréhensibles paroles à l'humble niveau de leur foi en reconnaissant, avec les sacramentaires, que le pain et le vin n'étaient que les signes et les symboles de son corps; ou en assurant, avec les calvinistes, que c'était par un pur acte de foi que l'on participait à sa chair, qui cependant demeurait aussi éloignée de nous que le ciel l'est de l'autel? Je le demande, fut-ce là la conduite de Notre-Seigneur? Ecoutons la réponse du texte sacré: loin de donner aucune de ces explications, dont une seule aurait suffi pour éclaircir toutes les difficultés de sa doctrine, et la rendre facile et compréhensible au jugement rebelle de ses auditeurs, le divin maître, comme pour montrer combien il lui était aisé de « réduire à rien la sagesse des prudens », ne daigne répondre à leurs objections et à leurs murmures qu'en répétant plus expressément encore la déclaration qui les avait tellement étonnés: « En vérité, en vérité (5), je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Toute la conduite et le langage de Notre-Seigneur, dans cette scène remarquable, s'élève comme une formelle réprobation de l'audace de la raison humaine, lorsqu'elle tente de sonder ces « choses divines », tandis que la mémorable promesse de ce festin miraculeux (6), rapprochée des paroles si simples: Ceci est mon corps, ceci est mon sang, que les disciples entendirent sans étonnement en la nuit de l'institution, forme le plus inébranlable fondement de la foi pleine et entière que l'Église catholique a toujours eue pour ces redoutables mystères: aussi cette foi vivra-t-elle toujours, malgré les murmures et les railleries sacriléges des Capharnaïtes et des disciples infidèles.

CHAPITRE XXIII.

Les dokètes premiers hérétiques. — Ils nient la présence réelle. — Simon le Magicien et sa maîtresse. — Simon est protestant. — Joie à cette découverte. — Les ébionites. — Les elcésaites.

Mes nouvelles recherches me promettaient tout le succès que je pouvais désirer : déjà j'avais trouvé le grand et fondamental principe du protestantisme, le droit du jugement individuel s'élevant orgueilleusement, à l'heure même où notre foi commençait à naître, et essayant ses forces sur les paroles vivantes de Notre Seigneur. Nous devons considérer maintenant l'action de ce principe puissant dans toutes les hérésies qui combattirent l'Église. Il est remarquable que la première secte d'hérétiques que nous rencontrons, le premier exemple de rebellion contre l'Église catholique, se rapporte à ce dogme qui avait déjà inspiré le *comment* des capharnaïtes. Cette sainte et sublime doctrine, qui, dès le commencement, a été une pierre d'achoppement pour les faibles dans la foi, sera jusqu'à la fin, je n'en doute pas, la marque distinctive de ceux qui croient fidèlement aux paroles de Jésus-Christ. La secte qui donna naissance à cette hérésie *mère* fut celle des dokètes, dont nous avons déja parlé : ils appartenaient à ces chrétiens gnostiques, aussi anciens à peu près que le christianisme même. Pour motiver leur refus d'assister avec les orthodoxes aux saints mystères, ils disaient *qu'ils ne voulaient pas reconnaître la présence corporelle du Christ dans l'eucharistie* (1).

Ainsi les erreurs vont et viennent comme les comètes, tandis que la vérité, semblable au soleil, demeure toujours immobile. Quoique les motifs qui portaient ces hérétiques à nier la présence réelle fussent différens de ceux que les protestans objectèrent quinze siècles après, le résultat était toujours le même : cela est si vrai, que, si un de ces chrétiens gnostiques pouvait maintenant apparaître sur la terre, il ne trouverait rien dans la présence apparente et figurative, telle que les théologiens de l'Église d'Angleterre la soutiennent, qui pût contredire le moins du monde ses idées anti-corporelles, et il pourrait en toute conscience participer à leur sacrement.

Enfin, j'avais le plaisir de me trouver au milieu de gens

qui avaient quelque chose de la bonne compagnie protestante. Apprenant que Simon le Magicien était le chef de tous ces chrétiens gnostiques, je fus curieux de connaître quelques particularités de la vie du père d'une si illustre progéniture. Partout où il est question de la présomption du jugement humain, ce prince des hérétiques a, sans contredit, le droit de réclamer les premiers honneurs ; car il disait entendre le christianisme mieux que Jésus-Christ lui-même. Il y a certains rapports entre sa vie et celle du père de la réforme protestante. Malgré la crainte de paraître peu généreux, je ne puis résister à la tentation de rappeler ces glorieux rapprochemens. Ainsi, l'une de ses premieres démarches, lorsqu'il voulut se placer en opposition avec Jésus-Christ, fut de prendre pour compagne une femme, afin d'égayer son nouveau ministère. Il déclara avec une audace bien supérieure, il faut en convenir, à celle de Luther, qu'il était lui-même le pouvoir incarné ; et il fit de sa maîtresse la sagesse de Dieu incarnée (2). Un autre point de rapport entre les deux réformateurs est la liaison qu'ils eurent l'un et l'autre avec l'empire des ténèbres : Simon le Magicien est connu pour avoir eu des démons familiers (3); et la fameuse conférence que Luther eut avec *son* diable au sujet de la messe est, comme on le sait, un des événemens les plus mémorables de la vie de ce réformateur (4).

Content de ce que je venais d'apprendre sur la *pratique* de Simon, je me hâtai de m'enquérir de sa *doctrine*. On peut s'imaginer quelle fut ma joie, lorsqu'en ouvrant un volume de l'historien Théodoret, je lus le passage suivant : « Il (Simon le Magicien) ordonnait à ceux qui croyaient en lui de ne faire aucune attention aux prophètes, de mépriser les menaces de la loi, mais d'agir comme des personnes libres, se permettant tout ce qui leur plaisait, *car ils ne devaient pas être sauvés par les bonnes œuvres, mais par la grâce* (5). » C'était là enfin du protestantisme dans son entière perfection, le principe même sur lequel les auteurs de la réforme appuyèrent d'abord, quoique leurs successeurs et même plusieurs d'entr'eux virent de puissantes raisons pour en rejeter les affreuses conséquences. Je trouvais là le même esprit antinomien, qui dicta en 1557, la célèbre déclaration des luthériens, que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires au salut (6). Là aussi était le fondement de cette *grâce inamissible* de Calvin, qui faisait que les plus grands crimes n'étaient pas un obstacle à l'éternelle félicité des élus. Je fus vivement réjoui de voir briller enfin un rayon de pur protestantisme. De la même source venait encore le refus de croire à la présence corporelle de Jésus-Christ (7).

Je ne pus m'empêcher de répéter ces paroles d'Ulysse, qui, après ses longues aventures, aperçoit enfin le rivage d'Ithaque :

> Καίρ 'Ιθακη, μετ' αεθλα, μετ' αλγεα πικρα
> Ασπασιως τεουουδας ικανομαι.

Ou comme je les traduisis sur le champ dans mon transport.

> Salut, foi protestantie, ô foi de ma patrie;
> Ne te dérobe plus à mon âme ravie,
> Après tant de travaux, je découvre à la fin
> Ton illustre inventeur... Simon le magicien.

On soupçonnera peut-être que ma joie venait en grande partie de quelques restes de sentimens papistes. Je pouvais en effet éprouver un malin plaisir en me voyant en droit d'assigner deux doctrines vitales et fondamentales du protestantisme à un homme tel que Simon le Magicien ; j'eus moi-même, je l'avoue, quelque soupçon que ce vieux levain avait bien pu se mêler à cette satisfaction si vive. Décidé cependant à un acte généreux, je réprimai l'élan de cet indigne triomphe, et pensant qu'il valait mieux se passer de protestantisme que de ne le trouver qu'en si mauvaise compagnie, je chassai de mon esprit, Simon le Magicien, et je me hâtai de chercher quelque docteur plus respectable.

Il est vrai de dire que les extrêmes s'appellent. Une doctrine extravagante provoque comme nécessairement quelque folie dans le sens opposé. Ainsi, au moment où les doketes enseignaient que le Christ n'était que Dieu, il s'élevait une hérésie diamétralement contraire, celle des ébionites, qui soutenaient avec les protestans unitaires qu'il n'était qu'un simple homme. Ces deux sectes créerent ainsi leur erreur en se partageant les deux natures de Notre-Seigneur. Les dokètes accordaient qu'il était Dieu, et non homme (8), et les ébionites, qu'il était homme, et non Dieu.

Les elcésaites, ou elxaïtes, moitié juifs, moitié chrétiens, ne voulaient admettre, comme les ébionistes (9), que la seule humanité du Sauveur. Si on ne les a pas calomniés, ils étaient de véritables fous. Comme pour dédommager le Christ de la divinité qu'ils lui refusaient, ils lui attribuaient une taille de quatre-vingt-dix mille pas en longueur, et de vingt-quatre mille en largeur. Cette grandeur démesurée leur paraissait fondée sur

les paroles de saint Paul aux Ephésiens. (*Eph.* III, 18.) L'Apôtre exhorte les chrétiens à se rendre capables de comprendre avec tous les saints, quelle est la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de Jésus-Christ. Ils faisaient du Saint-Esprit une femme, et ils lui accordaient à peu près la même taille qu'à Jésus-Christ. Le motif qu'ils donnaient pour supposer le Saint-Esprit du sexe féminin, était que *Roüah* qui, en hébreu veut dire esprit est de ce genre, en outre, (ajoutaient ces chrétiens *raisonneurs*) on évite ainsi l'inconvenient de supposer deux pères à Jésus-Christ.

Malgré ces absurdes blasphèmes, les descendans de l'homme qui avait donné son nom à la secte, furent pendant long-temps révérés comme « la race bénie. » Nous trouvons encore sous le règne de Valence, deux sœurs de cette famille privilégiée, tellement respectées par le peuple, que non seulement la poussière de leurs pieds, mais leurs crachats etaient recueillis avec enthousiasme par la foule, et gardés comme de sûrs préservatifs contre tous les maux.

CHAPITRE XXIV.

Connaissance que les gnostiques ont de l'Ecriture. — Leurs théories. — Système des valentiniens. — Céleste famille. — Sophia. — Sa fille. — Naissance du Demiourgue. — Bardesanes.

Toute l'histoire du christianisme prouve que les hérésies, les schismes et les innovations dans la foi se multiplient toujours davantage à mesure que les Ecritures sont plus répandues dans le peuple. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que les hérétiques gnostiques étaient de tous les chrétiens d'alors les plus versés dans les Ecritures, et les plus jaloux de trouver des textes qui appuyassent leurs desseins impies (1). La sagacité de leurs recherches sur ce point est si connue, que, malgré les blasphèmes et les extravagances qui abondent dans leurs écrits, Erasme déplore leur perte, à cause des services éminens qu'ils auraient pu rendre à la science des saintes Ecritures.

Ceux qui, contre l'opinion des catholiques, croient que le livre sacré ne peut pas être trop répandu, et qui en appellent à la Bible, à la Bible toute entière, et seulement à la Bible pour toutes les classes de lecteurs, trouveront à s'instruire par

l'exemple de l'usage extraordinaire que nos gnostiques ont fait de ce privilége. Peut-être s'étonneront-ils des vérités cachées et des mystères que la science profonde de ces hérétiques leur a fait découvrir dans le texte sacré.

Je n'ai pas l'intention de présenter l'exposition détaillée des différens systèmes des gnostiques, d'autant plus qu'ils ne sont tous qu'une modification de la même théorie magicienne des deux principes antagonistes (2). Le but de ces inventions si étudiées, et quelquefois si poétiques, était la solution du grand problème de l'origine du mal ; la plupart combinent avec leur théorie du bon et du mauvais principe la notion également orientale de certains êtres spirituels ou Eons, que l'on suppose des émanations de la source suprême de l'être (3). Dans le système de Valentin que je vais exposer, ce n'est pas par émanation, mais par génération que les Eons sont produits; on voit que ce changement n'a été introduit que comme une concession faite au dogme de l'éternelle génération du Verbe. L'analyse de sa doctrine que nous puisons dans saint Irénée et dans d'autres anciens qui ont traité des hérésies, fera voir quel usage singulier cet hérésiarque faisait de cette première donnée orthodoxe.

Il supposait que le père inconnu et inaccessible avait habité toute l'éternité dans le silence et le repos, accompagné seulement d'un certain pouvoir ou intelligence qui lui servait de société, et par qui il produisit dans la plénitude des temps, un fils et une fille qui portaient les noms de *Nous* et *Aletheia* (l'esprit et la vérité.) Ce couple donna naissance à un autre nommé *Logos* et *Zoé* (le verbe et la vie); et ceux-ci à un quatrième couple *Anthropos* et *Ecclesia* (l'homme et l'Eglise). Il prétendait que ces huits Eons étaient très-clairement nommés dans l'Evangile de saint Jean.

Cette procréation spirituelle ayant ainsi continué couple par couple, pendant quinze générations, le nombre des trente êtres spirituels ou Eons, fut enfin complet; c'est le plérome ou la plénitude de l'existence spirituelle à laquelle saint Paul, disaient ces hérétiques, faisait clairement allusion dans son épître aux Colossiens 1, 19; « car il a plu au père qu'en lui toute la plénitude habitât. » Le nombre exact de trente Eons était aussi, selon eux, figuré manifestement par les trente années de la vie cachée de Notre-Seigneur.

Or, il arriva que Sophie ou la sagesse qui appartenait au dernier des quinze couples qui composaient cette céleste famille, s'échappa, par je ne sais quel accident, hors du plérome, et fut jetée dans l'infinité de l'espace; là seule et égarée, elle se

serait infailliblement perdue, si Horus, qui paraît avoir été comme la sentinelle du Plérome, n'eût couru à la recherche de l'esprit voyageur, et ne l'eût ramené sain et sauf. Néanmoins, pendant sa courte absence, Sophie avait donné le jour à une fille qui, quoique spirituelle comme sa mère, était informe et dégénérée à cause des circonstances sous l'influence desquelles elle était née, et de son exclusion de la brillante région du Plérome. La chute de ce douzième Eon (Sophie) est, disaient-ils, figurée par la chute de Judas le douzième apôtre, et aussi par la maladie de cette femme dont il est parlé en saint Mathieu, IX, 20. Le pouvoir du Christ, comme celui d'Horus, guérit son infirmité qui datait de 12 ans.

En même temps, Nous avait produit un autre couple, par la providence particulière du Père, qui craignait qu'un accident semblable à celui qui était arrivé à Sophie n'amenât encore quelque diminution dans la famille des Eons. Cette sage addition se composait du Christ et du Saint-Esprit; ce nouveau couple d'êtres mâle et femelle devint le lien d'amour du Plérome et le gage de sa perpétuelle sécurité. Le Christ apprit à tous les Eons à connaître le père, ou plutôt à se contenter de savoir qu'il était incompréhensible, et le Saint-Esprit leur enseigna à louer le souverain Être, et à jouir eux-mêmes de l'union et du repos. En témoignage de leur reconnaissance, les Eons, d'après le consentement du père, s'entendirent pour produire entre eux tous, et par une contribution personnelle, Jésus ou le Sauveur. Chacun fournit à la création de ce nouvel être ce qu'il avait de plus excellent dans sa propre nature; on voulut en faire la quintessence du Plérome et c'est pour cela, disent les valentiniens, que saint Paul assure de Jésus-Christ: « Qu'en lui habite la plénitude de la divinité. »

Tandis que cette félicité régnait dans le Plérome, la pauvre fille de Sophie (à laquelle on avait donné le nom de Sophie-Achamoth), était perdue dans le vide comme un avorton sans forme. Le Christ ayant pitié de sa détresse, étendit vers elle sa croix pour la secourir; quoique ce divin attouchement lui rendit la forme et la vie, il ne lui donna pas la science, et elle était par conséquent abandonnée à la misère de son destin, éprouvant les tourmens du désir sans pouvoir rien connaître; elle fut livrée alors à la tristesse, à la crainte, à la douleur, en un mot à toutes les passions pénibles qui sont devenues le lot de l'humanité qui sortit d'elle.

Dans cet état de souffrance, elle se tourna enfin vers celui qui lui avait donné la vie, et ce moment changea toutes ses

destinées. Le Christ envoya à son aide le Sauveur qui s'approcha entouré de ses anges et qui, la délivrant du joug des passions, sans les éteindre cependant entièrement, lui accorda le don de la science si longtemps demandée. La joie qui brilla dans son regard à cette époque de sa délivrance, se fit sentir à travers le chaos, et de ce premier sourire de Sophie-Achamoth naquit la lumière. De ce moment aussi date cette succession de créations et de productions qui furent l'origine de ce monde et de tout ce qu'il contient. Il n'est pas facile de décrire et encore moins de comprendre les diverses espèces d'êtres spirituels et matériels auxquels Sophie et ses nouveaux amis les anges donnèrent naissance. Il suffit de dire que c'est de ce commerce que naquit ce dieu inférieur ou demiourgue dont toutes les sectes de gnostiques ont fait le créateur du monde.

Tel est le récit que l'imagination de Valentin donnait des événemens qui arrivèrent dans le monde du père inconnu avant la création de celui que nous habitons. L'auteur prétendait que ce singulier tissu de fictions avait été révélé dans les secrètes communications du Christ avec ses apôtres ; il est sans doute étrange que de telles fables aient été adoptées par une grande partie du monde chrétien jusque dans les Gaules de l'Espagne, et cela pendant toute la durée du deuxième et du troisième siècle (4).

Si nous n'avions, pour apprécier la science des gnostiques (5) dans les saintes Ecritures, que les applications vagues et forcées dont les valentiniens cherchaient à appuyer leurs rêveries, le jugement que nous serions disposés à en porter ne répondrait certainement pas à leur réputation. Mais nous avons conservé assez de notions sur les spéculations de quelques autres de leurs sectes, spécialement sur celles des marcionites par rapport à l'ancien testament, pour reconnaître qu'en appliquant leurs étranges théories aux Ecritures, ils étaient au moins assez habiles pour être nuisibles : nous y trouvons surtout combien l'orgueilleux principe des protestans ouvrit de bonne heure la porte à l'infidélité. Le droit du jugement individuel, et par conséquent le mépris de la tradition apostolique et de l'autorité de l'Eglise, était l'unique source de ces folles impiétés.

Toutes les sectes de gnostiques admettaient le système de la génération des Eons. Les différences étaient plutôt dans les détails que dans le principe. Ainsi Bardesanes qui adoptait la succession des Eons par couple, changeait néanmoins l'ordre de leur généalogie au point de faire du Christ le fils immédiat du père qui l'avait engendré de cette compagne que, dans le si-

lence de son éternelle solitude, il avait créée au-dedans de lui-même. Immédiatement après le Christ venait sa sœur et son épouse, le Saint-Esprit. De l'union de ces deux personnages spirituels étaient nées deux filles appelées Maio et Sabscho.

CHAPITRE XXV.

Les gnostiques croyaient à deux dieux. — Le créateur et le Père inconnu — Leurs accusations contre le Jehovah des Juifs. — Marcion. — Les antithèses. — Appelles. — Foi à deux sauveurs. — Haine du code judaïque. — Ophites. — Mariage de Jésus avec Sophie Achamoth.

Quelles que fussent les différences de détails entre toutes leurs théories, il était un principe commun sur lequel les valentiniens, les marcionites, les basilidiens, croyaient tous devoir bâtir. C'était la différence qu'ils mettaient entre le Dieu de l'ancien testament, créateur de ce monde, et le Dieu du nouveau. Ce dernier était, suivant eux, le père inconnu et inabordable; le Christ était son fils et il n'avait été envoyé sur la terre par la miséricorde et la bonté de son père que pour réparer les maux que le demiourgue ou créateur y avait causés. Ils appuyaient cette téméraire doctrine sur la différence si frappante qu'ils croyaient voir entre l'esprit et les préceptes de l'ancienne loi et ceux de la nouvelle, prétendant qu'il était impossible que l'une et l'autre eussent été écrites sous la même inspiration. Tandis que l'être que le Sauveur a révélé est, disaient-ils, un Dieu de miséricorde et d'amour, Jehovah ou le demiourgue est un Dieu ignorant, injuste, vindicatif et inconséquent.

Parmi les exemples de l'ignorance de Jehovah ils citaient la question qu'il fait à Adam lorsqu'il le cherche dans le paradis terrestre, semblant ignorer également où il est, et s'il a mangé du fruit défendu. « Et le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit: Où es-tu?... As-tu mangé de l'arbre? » Quoique la plupart des reproches qu'ils font au Créateur soient également frivoles et imaginaires, il en est quelques-uns qui ont paru assez spécieux et assez adroits pour que nos incrédules modernes aient jugé à propos de les exhumer. Ainsi ils établissaient son incapacité comme créateur sur ce qu'il avait si mal fait l'homme qu'il fut obligé ensuite de se repentir de son ouvrage et même de détruire tous les êtres vivans. Une de leurs plus graves accusations était encore fondée sur l'avis que le Seigneur donne aux Juifs de dépouiller les Egyptiens de leurs richesses en leur

empruntant ce qu'ils ont de plus précieux ; Voltaire et ses amis n'ont fait que répéter les plaisanteries impies de ces hérétiques. Un petit nombre de ces sectes, pour répondre au nom de Καθαροί ou *Puritains* qu'elles s'étaient attribué, comme quelques protestans modernes l'ont fait à leur exemple, comptait parmi les moindres fautes de Jehovah l'habitude de *jurer*, et ce qui leur paraissait une circonstance aggravante, de jurer par *lui-même*. Le seul mérite, en vérité, qu'ils semblaient disposer à accorder à cet être, était l'aveu sincère qu'il faisait lui-même de ses fautes. Il les reconnaissait, disaient-ils, puisqu'il déclare lui même, par la bouche de son prophète Isaïe (XLV, 7.), que les ténèbres et le mal sont l'ouvrage de ses mains.

Marcion, comme je l'ai remarqué plus haut, s'appliqua particulièrement à développer et à soutenir cette théorie. Afin de faire ressortir les oppositions qu'il croyait voir entre le caractère du Dieu des Juifs et celui du Dieu des chrétiens, entre l'esprit de l'ancienne loi et celui de la nouvelle, cet hérétique écrivit ce qu'il appelait des *antithèses* (1). C'est un ouvrage où les préceptes des deux codes sont mis en parallèle. Observez, disait-il, la différence. Le Créateur inculque la loi dure du talion, « œil pour œil, dent pour dent » (*Exode* XXI , 24), tandis que le Sauveur nous défend même de nous venger d'une insulte (Luc VI, 29) ; Jesus guérissait les aveugles (Jean IX), David au contraire les haïssait et les maltraitait ; (II, Samuel V, 8), l envoyé du Dieu suprême souffrait que les enfans s'approchassent de lui et il les bénissait (Marc X, 14, 16), le messager du créateur les maudissait et les livrait à la dent des ours (2 Rois II 24).

Il citait aussi avec quelque adresse les versets suivans de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens : « En qui *le Dieu de ce monde* a aveuglé les esprits de ceux qui ne croient pas, de peur que la lumière du glorieux Evangile de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu, ne brillât sur eux. » Par le Dieu de ce monde, disait Marcion, il faut entendre le demiourgue ou créateur en opposition avec le Dieu bon ou père de Jésus-Christ, qui est le Dieu des chrétiens. Ce passage paraissait si spécieux que, pour en éluder la force, Tertullien et saint Irénée placent une virgule après le mot « Dieu, » pour le séparer de ces mots » de ce monde » et ainsi le sens était « en qui Dieu a aveuglé les esprits de ceux de ce monde qui ne croient pas. »

Cet hérésiarque ajoutait encore que Jésus-Christ lui-même avait évidemment voulu établir une opposition entre l'ancien et

le nouvel ordre de choses : pour le prouver, il rapportait ce que Notre Seigneur semble dire contre la loi et les prophètes, en perfectionnant quelques-uns de leurs préceptes. Il voulait voir aussi, dans certaines sentences figuratives, des allusions à l'incompatibilité prétendue des deux testamens : ainsi, « On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres ; » « Personne ne peut servir deux maîtres ; » et surtout ces paroles de l'apôtre : « *La lettre tue, mais l'esprit vivifie* ; » ce qui, d'après lui, signifiait évidemment que le code de Moïse laissait l'homme dans la mort, l'ignorance et le vice, tandis que la sublime révélation du Christ donnait le *pneuma*, ou le souffle de la vie divine.

Il cherchait également à tirer avantage du langage de saint Paul aux chrétiens judaïsans, et du contraste que cet apôtre établit entre l'ancienne loi et la nouvelle : la première n'était qu'une figure, la seconde est la substance ; l'une était transitoire et particulière, l'autre est universelle et permanente.

Lorsqu'en religion on commence à s'écarter de la voie droite, on ne saurait faire un pas sans dévier toujours d'avantage. Cette remarque est justifiée par l'exemple de tous les successeurs de ces anciens hérésiarques. Apelles, un des disciples de Marcion, enchérit encore sur la critique audacieuse de son maître : dans un ouvrage semblable aux *Antithèses*, et qu'il intitula *Syllogismes*, il ne se contente pas de reproduire toutes les contradictions supposées entre l'ancien et le nouveau testament, mais il s'attache à faire ressortir dans les écritures hébraïques des inconséquences, des contrariétés et des oppositions telles, que, si elles étaient prouvées, elles affaibliraient beaucoup, si elles ne détruisaient pas entièrement leur autorité (2).

Une des leçons les plus instructives que nous puissions recueillir de l'histoire est d'apprendre que les mêmes principes, lorsqu'ils sont en action, conduisent presque invariablement aux mêmes conséquences. Ces tristes résultats que nous voyons sortir de la présomption du jugement individuel et du mépris de l'autorité, se reproduisirent sous d'autres formes, lorsque la réforme vint lâcher la bride au même principe de révolte. Dans les deux cas, l'hérésie fut comme l'avant-garde de l'infidélité, et les triomphes imaginaires de la raison finirent, en dernière analyse, par la mort de la foi.

Après avoir admis deux dieux, ces hérétiques gnostiques ne tardèrent pas à reconnaître qu'il y aurait inconséquence dans leur système à ne pas admettre également deux sauveurs. Les attributs du Messie promis aux Juifs leur paraissaient entiè-

rement différens de ceux qui caractérisaient le fils et le messager du Père suprême : l'un avait été annoncé comme un conquérant destiné à rétablir l'empire judaïque, tandis que l'autre était venu pour apporter la paix et le salut à tous les peuples (3). Le sauveur du demiourgue devait d'après Isaïe, prophète du créateur, s'appeler Emmanuel : or, tel n'avait pas été le nom du Christ; et, tandis que le premier était annoncé comme fils de David, le second refusait toute parenté. Pour résoudre les difficultés d'un pareil système, ils avouaient que le véritable sauveur s'étant présenté au monde sans être ni connu, ni prédit, n'avait pas été fâché de profiter de l'espérance d'un Messie que les prophètes du créateur avaient répandue dans tout le genre humain ; il lui parut plus facile de se donner pour le libérateur si longtemps attendu, et d'autoriser ainsi sa grande mission, qui consistait à affranchir le monde du joug du demiourgue. Abandonnant donc les cieux suprêmes de son père, il traversa ceux du créateur, et prit, en approchant de la terre, l'extérieur de l'homme (sans avoir recours, disaient-ils, à l'indigne moyen d'une parenté humaine et d'une incarnation) ; et il apparut pour la première fois au milieu des hommes, en la synagogue de Capharnaüm, la quinzième année du règne de Tibère.

D'après les sombres idées que ces hérétiques s'étaient formées du Dieu des Israélites et de son code, pour être conséquens, ils devaient avoir en horreur tout ce qui tenait à l'ancienne loi. Cette antipathie allait si loin, que les marcionites, en s'imposant la loi de jeûner le samedi, disaient n'en agir ainsi que par un sentiment de mépris pour le créateur, qui avait fait de ce jour un jour de fête pour les juifs. Les antitactes, branche de gnostiques, n'hésitaient pas à reconnaître qu'ils transgressaient les préceptes du Dieu des Juifs, par la raison seule qu'ils venaient de lui.

Mais la secte qui suivit le plus systématiquement et jusque dans leurs dernières conséquences ces vues sur l'ancien Testament, fut celle des ophites ou serpentiniens : ces hérétiques donnaient un rang dans leurs affections à tous ceux qui, depuis la création du monde, étaient connus pour avoir souffert à cause de leur opposition à la volonté du créateur ; ils les respectaient comme les victimes d'un Dieu injuste, et les martyrs immolés à l'espérance d'un meilleur ordre de choses, qui devait se réaliser sous l'empire de l'Etre suprême et de son fils. Ainsi, par exemple, ils honoraient Caïn de leur ferveur, et ils pleuraient très religieusement sur les ruines de Sodome et de Gomorrhe.

Mais le grand objet de leur culte, celui d'où leur venait leur nom, était l'antique serpent qui, loin de nous avoir trompés par ses tentations, comme le monde le suppose, était au contraire, d'après leurs rêveries, le premier bienfaiteur du genre humain. La défense faite à nos premiers parens de manger du fruit de l'arbre de la science n'était, disaient-ils, qu'une ruse que la jalousie de Jéhovah avait inventé afin de détacher l'homme de sa protectrice, la divine Sophie, et le priver de la connaissance de toutes les choses célestes. Ce bon Eon (4), toujours fidèle à sa charge, résolut de déjouer les desseins du créateur; il envoya dans le paradis Ophis, un de ses génies, sous la forme du serpent, en lui ordonnant de persuader à Adam d'enfreindre cette loi arbitraire, et de manger du fruit qui devait lui donner la connaissance des choses divines. Quelques-uns des ophites prétendaient que ce serpent n'était autre que le Sauveur lui-même, comme cela est manifeste, disaient-ils, par les effets vivifians que les Nombres XXI, 3, attribuent au serpent d'airain, et l'application de cette figure à Jésus Christ en saint Jean, III, 14.

D'après le même principe, une autre branche de cette secte, aussi follement absurde, préférait Judas à tous les autres apôtres, parce que lui seul avait assez pénétré la profondeur des desseins du Très-Haut pour comprendre de quelle importance il était que le Christ fût sacrifié par les Juifs. Instruit par la céleste Sophie que de cette mort dépendait à jamais la chute de Jéhovah, ou Dieu des Juifs, il se crut obligé de hâter un si heureux résultat; et ainsi, en trahissant son maître, il aida à sauver le genre humain (5). Ils prétendaient devoir cette connaissance de la véritable nature de ce marché à un évangile écrit par Judas, que leur secte seule possédait, et qu'ils regardaient aussi comme le seul digne de confiance (6).

Les gnostiques ne s'accordaient pas tous sur le résultat définitif de ces combinaisons si compliquées, qu'ils plaçaient dans le monde supérieur. Pour ce qui est des valentiniens, ils pensaient que la consommation, qui couronnerait toutes ces procréations bizarres, devait rendre les créatures spirituelles à leur nature primitive. Arrivées à ce dernier degré de la perfection, elles s'élèveraient toutes ensemble dans le Plérome pour y habiter à jamais avec la compagne spirituelle qui leur serait échue, suivant en cela l'exemple de l'Eon Jésus lui-même, qui reprendrait alors le haut rang qu'il occupait dans le céleste royaume, uni à jamais avec son épouse bienheureuse Sophie Achamoth (7).

CHAPITRE XXVI.

Catalogue d'hérésies. — Les marcosiens, melchisedechiens, montanistes, etc. — Pourquoi en faire mention. — Saint Clément d'Alexandrie incline vers le gnosticisme. — Tertulien montaniste. — Saint Augustin manichéen.

Après avoir parlé si long-temps de quelques-unes des branches produites par le tronc si fécond du gnosticisme, c'est à peine si j'ai le droit de solliciter la patience du lecteur, même pour quelques aperçus légers sur les autres formes de cette hérésie et de celle qui lui sont liées. La voie la plus courte sera peut-être d'offrir une espèce de catalogue raisonné de quelques-unes des plus remarquables qui se présentent à mon souvenir (1).

Les marcosiens, comme pour contredire le dogme de la trinité, établissaient dans le Père suprême une sorte de quaternité; ils soutenaient que la plénitude de la vérité se trouvait dans l'alphabet grec (2), appuyant cette imagination sur ces paroles de l'Apocalypse : « Je suis l'Alpha et l'Oméga. » Leur fondateur Marc affirmait que Dieu avait eu plusieurs enfans, et il parlait même, dit saint Irénée, des détails de leur naissance, comme s'il en avait été témoin.

Les melchisédechiens, comme leur nom l'indique, avaient choisi Melchisédech pour l'objet de leur culte; ils le regardaient comme une dynamis ou puissance divine, supérieure à Jésus-Christ, et médiatrice entre Dieu et les anges, tandis que le Christ ne l'était qu'entre Dieu et l'homme.

Les messaliens ayant lu dans l'Ecriture que « le démon tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer, » ne se contentèrent pas d'un seul brigand de cette espèce; ils en peuplèrent toute notre atmosphère, et ils s'imaginèrent qu'elle était tellement remplie de diables, que chacun les humait en respirant l'air vital. D'après cette idée, ils employaient tout leur temps à cracher et à se moucher, persuadés que dans les intervalles de ce dernier exercice, ils entrevoyaient la divine lumière de la trinité.

Les pereens prodiguaient les moyens divins avec un esprit bien peu philosophique; ils admettaient trois pères, trois fils et trois esprits saints. On croit que c'est contre ces sectaires que sont dirigées ces paroles du symbole connu sous le nom d'Athanase :

« Il n'y a qu'un père et non trois pères, un fils et non trois fils, un esprit saint et non trois esprits saints. »

Les montanistes, secte nombreuse et long-temps florissante. Ils crurent sur la parole de leur fondateur, qu'il était le divin Paraclet promis par le Rédempteur et qui devait perfectionner la loi évangélique. Ces hérétiques, qui n'appartiennent à aucune branche du gnosticisme, pensaient que Dieu avait déjà fait deux vaines tentatives pour sauver le genre humain, la première par le ministère de Moïse et des prophètes, et la seconde en se manifestant lui-même dans la chair Ces deux plans n'ayant pas réussi, il fut obligé enfin de descendre en la personne du Saint-Esprit et de se partager par une sorte de triple inspiration entre Montan et deux dames de qualité, mais d'une réputation équivoque, qui vivaient avec lui (3).

Les ascites, branche particulière de cette secte, avaient coutume de placer près de leur autel une espèce de vessie bien gonflée, et ils dansaient tout autour. Cette vessie leur paraissait un emblème de l inspiration de l'Esprit-Saint dont ils se croyaient favorisés. Une autre branche, les tascodrugites, ou pattalorinchites, avaient pour pratique de dévotion de mettre leurs doigts sur leur nez ou dans leur bouche pendant la prière. Saint Augustin dit qu'ils pensaient imiter par là David : « Placez, Seigneur, une garde devant ma bouche ; et mettez une porte à mes lèvres. » (4) (Ps. LX, 3.)

Les manichéens. L'hérésie de Manès, qui commença à fleurir vers la fin du troisième siècle, semble avoir hérité du sombre manteau du gnosticisme expirant. A l'exemple du Christ, le fondateur des manichéens disait être né d'une vierge, et il s'attacha aussi douze apôtres ; l'un d'eux fabriqua de faux actes qui furent attribués aux apôtres du Seigneur.

Quelques personnes pourront croire que c'est perdre le temps que de rappeler ces absurdes blasphèmes ; mais il me semble qu'il n'est pas inutile de montrer les égaremens du jugement individuel dans l'interprétation des Ecritures, et qu'il y a une grande leçon dans « ces scènes bizarres et impies qu'il a si souvent joués à la face du ciel. » Il faut penser aussi qu'une folie, quelle que soit son absurdité, devient importante, dès là qu'elle est adoptée par une portion notable du genre humain : or, parmi les étranges systèmes que je viens d'énumérer, on en trouverait difficilement un seul qui n'ai pas occupé pendant plusieurs siècles cette raison si vantée, soit pour le défendre, soit pour le combattre. Les sectes gnostiques avaient chacune leurs Evangiles particuliers (5) ; les uns étaient forgés, d'autres n'étaient

que des altérations de ceux des évangélistes ; et chacune aussi se formait un canon particulier des écritures, rejetant (comme Luther le fit par rapport à l'épître de saint Jacques) tout ce qui ne cadrait pas avec ses idées. Les marcionites, dont j'ai rapporté le singulier système, pouvaient non seulement se vanter d'avoir produit plusieurs martyrs, mais ils montraient même une longue succession d'évêques.

Nous ne devons pas nous étonner si des esprits ordinaires se laissaient entraîner par ce torrent des hérésies, puisque plusieurs des plus célèbres pères de l'Eglise furent jetés dans le tourbillon. Dans les homélies connues sous le nom de saint Clément (6), il est dit que Dieu lui-même se réjouit de l'alliance avec la Sophie des gnostiques. Le langage de saint Clément d'Alexandrie sur le gnosticisme, respire l'esprit de cette secte (7); et jusqu'au commencement du cinquième siècle, les odes de l'évêque Synesius nous offrent tant de pensées et d'expressions gnostiques, qu'elles mériteraient plutôt d'être attribuées à un valentinien ou à un marcosien, qu'à un évêque catholique.

Nous avons encore des exemples plus mémorables de la puissante influence qu'exercèrent d'autres grandes hérésies. Le célèbre Tertullien crut que Montan était le Paraclet promis par Jésus-Christ, et pendant quelque temps il soumit son génie aux grossières illusions de cet imposteur et de ses deux femmes inspirées. Saint Augustin demeura attaché aux manichéens jusqu'à sa trentième année. Tous les efforts de son admirable talent ne purent ensuite détruire cette secte, qu'il combattit avec plus d'habileté et plus de persévérance qu'aucun autre père ; elle se perpétua dans les siècles suivans, et se reproduisant sans cesse sous mille formes variées, elle s'efforça pendant toute la durée du moyen âge d'infecter de son venin les eaux pures de la catholicité. L'histoire des erreurs et des extravagances de l'hérésie (8) n'est que trop intimement liée à celle de l'esprit humain. Elle montre à quels excès peuvent en venir les plus fortes intelligences lorsqu'elles s'écartent de ce sentier de la foi que la main de Dieu a tracé et hors duquel il n'est que périls et inconcevables égaremens.

CHAPITRE XXVII.

Découverte du protestantisme parmi les gnostiques. — Simon le Magicien auteur du calvinisme. — Doctrines calvinistes soutenues par les valentiniens, les basilidiens, les manichéens, etc.

Quoique je me sois peut-être laissé tenter dans les chapitres précédens par la nature curieuse de mon sujet, et que je me sois abandonné à plus de détails sur les sectes gnostiques que ne le demandait l'objet immédiat de cet ouvrage ; on a pu remarquer néanmoins qu'au milieu des excursions que je semble avoir faites, j'ai rarement perdu de vue le but précis de mes recherches ; et même je puis presque dire que je ne l'ai pas oublié un moment. Dans tous les cas, je n'ai aucune raison de me plaindre de l'inutilité de mes travaux ; si je voulais trouver un précédent qui pût autoriser le droit que s'arroge chaque protestant d'interpréter l'Écriture à sa fantaisie, les dignes fidèles de Sophie Achamoth sont bien capables de satisfaire sous ce rapport tous mes désirs et tous mes goûts d'indépendance ; mais mes espérances ne s'arrêtent pas là ; ce ne sont que les premiers traits des nombreuses ressemblances que je compte découvrir chez ces hérétiques. Ces vues si indépendantes, si personnelles de l'Écriture appartiennent à toutes les hérésies; je trouvai bientôt que mes modèles étaient plus achevés ; en un mot, je reconnus à ma grande joie que dans quelques-unes de leurs principales doctrines, *les gnostiques étaient essentiellement et radicalement protestans* (1).

Mes lecteurs n'ont sans doute pas oublié quel fut l'excès de ma joie, lorsqu'après avoir si long-temps cherché le protestantisme, je reconnus enfin un bon et franc calviniste dans la personne de Simon le Magicien. *Ce n'est pas par les bonnes œuvres*, dit cet hérétique, *mais par la grâce, qu'on arrive au salut.* On peut se rappeler aussi que certains scrupules généreux me firent hésiter alors à profiter d'une autorité si peu respectable. Quoique je fusse convaincu depuis long-temps que mon protestantisme ne pouvait prétendre qu'à une origine hérétique ; cependant je désirais, pour l'honneur de toutes les parties, lui trouver quelque meilleur inventeur. Je dois ajouter encore que je craignais que cet éclair de pur calvinisme ne

fût après tout qu'un éclat passager, et que la suite ne me fît rien découvrir de nouveau. Cependant, en quittant le père des hérétiques, pour passer aux nombreuses sectes qui sont sorties de lui, je trouvais que les traits de famille ne se perdaient pas. Tous sur un point ou sur un autre présentaient quelques rayons des lumières réformées de Genève et de Wittemberg. Ainsi, après avoir avancé que Simon le Magicien était le véritable inventeur de quelques-uns des dogmes les plus vantés du protestantisme, je n'avais rien affirmé que je ne fusse en état de prouver invinciblement.

L'absolue corruption de la nature humaine, l'insuffisance ou l'entière inutilité des bonnes œuvres pour le salut, la perte du libre arbitre, les doctrines de l'élection, de la réprobation, de la persévérance finale, tels sont les articles principaux de ce qu'on nomme maintenant « le christianisme vital ». Or tels sont aussi les fondemens de l'esprit de réforme qui régnait parmi ces anciennes sectes, et si j'avais quelque désir de recevoir mon protestantisme de la main de chrétiens qui croyaient à deux dieux, à deux sauveurs, et à la maternité du Saint-Esprit, cette source évangélique m'offrait en abondance tout ce qui pouvait contenter mon cœur.

Ainsi par exemple dans chaque secte de gnostiques il y avait une classe distincte de personnes seules reputées, assez spirituelles pour être certaines de leur salut, tandis que les autres étaient regardées comme réprouvées et incapables de se sauver (2). Les valentiniens appelaient ce petit nombre choisi, *la semence élue*; ils pensaient que leur foi ne leur avait pas été enseignée; ils l'avaient reçue par nature et par élection. « Ils affirment, dit saint Irénée, qu'ils seront eux-mêmes entièrement et complètement sauvés, non en vue de leur propre conduite, mais parce qu'ils sont spirituels par nature (3). »

Basilides soutenait la même doctrine d'élection. Il l'unissait à cet autre principe calviniste qui en résulte nécessairement, je veux dire l'esclavage de la volonté humaine. « Il enseigne, dit saint Clément d'Alexandrie, que la foi n'est pas le consentement raisonnable d'un esprit doué d'une volonté libre. Les préceptes de l'ancien et du nouveau testament sont donc inutiles, si chacun est sauvé par nature, comme le soutient Valentin, et si chacun est fidèle et élu par nature, comme le pense Basilides. » Un autre de ces hérétiques, Bardesanes, affirmait également que l'homme ne peut rien faire de lui-même, qu'il est entièrement privé de liberté et soumis à d'irrésistibles décrets (4).

Les Valentiniens professaient aussi résolument que le synode de Dordrecht (5) lui-même les deux dogmes fondamentaux des calvinistes, l'inamissibilité de la justice et la persévérance des élus. « L'or, disaient-ils, quand il tomberait dans la fange, n'en est pas moins de l'or, et il ne perd rien de la beauté propre à sa nature; il en est ainsi des élus; quelle que soit leur conduite, ils ne peuvent jamais perdre le glorieux privilége qui les distingue. » *Saint Irénée*. Les conséquence naturelles d'une telle doctrine se manifestèrent dès-lors telles qu'elles se reproduisirent ensuite au temps de la réforme. « C'est pourquoi, dit le même écrivain, ceux qui sont les plus parfaits font sans crainte tout ce qui est défendu. » « Je parle, dit saint Clément d'Alexandrie, des sectateurs de Basilides qui mènent une vie sans frein et sans règle. Ils s'imaginent que leur perfection les autorise à pécher, ou en d'autres termes (6), ils pensent que, quoiqu'ils pèchent maintenant, ils seront certainement sauvés par nature, en vertu d'une élection fondée en nature (7). »

Les Manichéens, qui ont transmis plus directement à nos hérétiques modernes la sombre doctrine de l'absolue corruption de l'homme, soutenaient aussi plusieurs dogmes que les protestans ont reçus d'eux, avec cet article désespérant: « Le manichéen affirme, dit saint Jérôme, que son élu est libre de tout péché, et qu'il ne peut pécher quand il le voudrait. » Le même père dit encore: « Réfutons en peu de mots les calomniateurs qui nous adressent des reproches, en avançant qu'il n'appartient qu'au manichéen de condamner la nature de l'homme, et de nier le libre arbitre. » Enfin, je suis donc parvenu à trouver non-seulement une seule secte, mais des tribus et des générations de protestans; c'est une découverte nouvelle et certainement plus authentique que celle de ce petit repaire de presbytériens, que Ledwich a cru rencontrer parmi les déserts de Tipperary, vers le milieu du sixième siècle (les culdees). Si j'avais pu seulement déterrer la millième partie de ce parfait protestantisme, parmi les *orthodoxes* des premiers temps, quelle joie pour mon cœur! quelle paix, quelle tranquillité pour ma conscience! une parcelle, une goutte de cette franche doctrine de Genève aurait suffi pour me consoler, lorsque j'allais dormir après mes infructueuses recherches; mais rien! j'étais en vérité réduit à une pauvre ressource; elle me parut trop méprisable et quelque urgens que pussent être mes motifs de conversion, je pris brusquement la résolution de me soumettre à tout ce que mon destin pourrait avoir de plus

triste, plutôt que d'échanger la brillante armure d'or des antiques saints du catholicisme, pour ce cuivre hérétique que des mains modernes avaient vainement voulu vernisser.

CHAPITRE XXVIII.

Autre recherche du protestantisme parmi les orthodoxes, aussi vaine que la première. — Les pères sont juste l'inverse des calvinistes. — Preuves. — Saint Ignace, saint Justin, etc. — Les protestans même le reconnaissent.

En revenant à la suite de pensées qui m'avaient occupé, et en réfléchissant au bonheur que j'eusse ressenti si j'avais entrevu parmi les orthodoxes de la primitive Eglise, la moindre lueur de ce protestantisme qui m'était prodigué par les gnostiques, je ne pus m'empêcher de me demander avec inquiétude si j'étais bien sûr qu'il fut impossible d'y rien découvrir de semblable. Ai-je assez examiné les dogmes de la primitive église pour être certain qu'en effet on ne saurait y trouver aucune opinion analogue? Est-il réellement possible que ces doctrines de l'élection et de la réprobation, de l'inefficacité des bonnes œuvres pour le salut, de la perte du libre arbitre, de l'absolue impossibilité où est l'homme d'accomplir la volonté de Dieu, toutes ces doctrines, en un mot, qu'on honore maintenant du nom de « christianisme vital, » ne trouvent aucune sanction parmi les docteurs qui ont été les lumières de la foi (1)? Ne les rencontre-t-on enfin que dans les rêveries sacriléges de ces sectes hérétiques que l'Eglise a eu à combattre dès sa naissance?

Telles étaient les questions que je m'adressais et quoique cela puisse paraître étrange, j'avoue que, malgré le peu de succès de tous mes voyages dans les régions de l'orthodoxie, je sentis quelque faible espérance que les gnostiques n'auraient pas conservé tout le calvinisme pour eux seuls, et que les pères auraient aussi goûté de ce fruit amer. Je dois dire à ma louange qu'on trouverait difficilement un second exemple d'une pareille constance, après une chasse si malheureuse. Eh bien, vain espoir! je n'eus pas plus de bonheur cette fois, que toutes les autres. Au lieu de trouver dans les ouvrages des pères la plus légère apparence de cette horrible idée (2), commune aux gnostiques et aux calvinistes, puisqu'ils enseignent les uns et les autres qu'une partie du genre humain a été choisie pour être sauvée,

tandis que tout le reste de la race humaine n'est créé que pour l'enfer, je lus dans ces seuls véritables interprêtes de notre foi, la réfutation de ces affreuses doctrines. Ainsi, le grand saint Justin nous apprend que la semence de la divine parole, est également répandue dans tous les hommes, et que ceux qui veulent obtenir grâce auprès de Dieu en ont le pouvoir.

Je lus dans saint Ignace, encore plus ancien, puisqu'il était contemporain des apôtres, que « si quelqu'un est pieux, il est un homme de Dieu ; mais s'il est impie, il est un homme du diable, *et ils est devenu tel, non par nature, mais par sa propre volonté.* » Au lieu de représenter la nature humaine telle que nous la montrent Bardesanes et Calvin, lorsqu'ils peignent l'homme comme un esclave enchaîné à la destinée, sans pouvoir, ni libre arbitre, les pères (3) enseignent que nous sommes libres, responsables de nos actes, doués du pouvoir de nous déterminer nous-mêmes pour le bien ou le mal, et ayant à notre choix un bonheur ou un malheur éternel. « Je trouve que l'homme, dit Tertullien, a été créé de Dieu avec une volonté libre, et ayant pouvoir sur lui-même ; c'est en cela surtout qu'il me paraît fait à l'image et à la ressemblance de Dieu..... La loi qui fut alors imposée par Dieu prouve que telle était la condition de l'homme ; car une loi ne saurait être imposée à celui qui n'a pas en lui le pouvoir d'y obéir, et la transgression ne devait pas être menacée de la mort si le mépris de la loi ne pouvait être attribué à une volonté libre. »

Au lieu de déprécier, comme Simon le Magicien, et comme l'ont fait après lui Luther et Calvin, l'efficacité des bonnes œuvres, les pères exaltent au contraire leur grande valeur. Un contemporain des apôtres, saint Clément, s'exprime ainsi : » Hâtons-nous de faire des bonnes œuvres avec joie et générosité......

« Remarquons que tous les hommes justes ont été riches en bonnes œuvres. Le Seigneur lui-même se réjouit lorsqu'il eut fait des choses bonnes ; après un tel exemple, accomplissons sa volonté, faisons les œuvres de justice avec toutes nos forces. Nous devons toujours être prêts à bien faire ; car de là viennent toutes choses. » Mais il n'est pas nécessaire de rapporter un plus grand nombre de citations. J'ai assez prouvé qu'il est impossible de rencontrer dans aucun des pères de l'Eglise jusqu'au temps de saint Augustin (4), la moindre trace de ces doctrines protestantes qu'on pare du nom d'évangéliques. Loin de là l'Eglise catholique a toujours proclamé par la bouche de ses évêques et de ses docteurs l'universalité de la rédemption du Christ, la liberté de la volonté humaine (5), la précieuse efficacité des

bonnes œuvres et de la pénitence et le pouvoir qu'a chaque chrétien d'opérer son salut ; elle opposait cette divine lumière aux sombres rêveries de Simon le magicien et de ses successeurs que Luther et Calvin ont si malheureusement ressuscitées. Il est inutile de prouver ce fait ; son évidence est telle que les théologiens de toutes les écoles protestantes ne font pas difficulté de le reconnaître. Le luthérien Flacius, par exemple, accuse les pères qui écrivirent immédiatement après les apôtres d'ignorer entièrement la corruption naturelle de l'homme et les autres mystères qu'on a depuis découverts dans l'évangile (6).

D'un autre côté, le Calviniste Milner, qui croit trouver dans le premier siècle quelque lueur de ses doctrines, avoue qu'après cela les vérités évangéliques s'obscurcissent et que presque tous les pères des âges suivans les nient ou les oublient. Il dit de saint Irénée et de saint Justin qui écrivirent dans le deuxième siècle : « Ils se taisent ou à peu près sur l'élection gratuite et ils soutiennent la notion arminienne sur le libre arbitre : » Après avoir taxé saint Clement d'Alexandrie d'être également étranger au christianisme vital, il se permet de congédier cavalièrement ce grand docteur, montrant une arrogance bien digne d'une secte dont le père est Simon le Magicien, qui s'était constitué le rival de Jésus-Christ. « En dernière analyse, dit-il, cet écrivain savant, laborieux et spirituel semble avoir été bien surpassé par beaucoup de personnes obscures et ignorantes qui de nos jours connaissent mieux les écritures et ont plus d'expérience des choses divines. »

Le judicieux Lardner, après avoir rappelé plusieurs autres exemples d'une semblable présomption, s'écrie avec une juste ironie : « Pauvres chrétiens de la primitive Eglise ! je m'étonne qu'avec leur ignorance ils aient trouvé le chemin du ciel. Ils vivaient dans les temps voisins de Jésus-Christ et des apôtres. Ils estimaient beaucoup et ils lisaient avec soin les saintes Ecritures ; plusieurs ont écrit des commentaires ; mais il parait cependant qu'ils ne connaissaient que peu ou même pas du tout leur religion, quoiqu'ils l'embrassent en courant le risque de perdre tous les biens de la terre et que beaucoup d'entr'eux aient sacrifié leur vie plutôt que d'y renoncer. Pour nous, en ces temps, nous sommes véritablement heureux dans notre orthodoxie ; je souhaiterais seulement que nous excellions davantage dans les vertus que les anciens chrétiens et les saintes Ecritures aussi nous recommandent comme la marque distinctive du christianisme. »

CHAPITRE XXIX.

Retour aux hérétiques. — Le protestantisme s'offre en abondance. — Novatiens. — Agnœtès. — Donatistes, etc. — Aerius le premier presbytérien. — Accusation d'idolâtrie contre les catholiques. — Elle est intentée par les païens, comme maintenant par les protestans.

C'est décidément la dernière excursion que je ferai dans le vieux monde orthodoxe à la recherche du protestantisme. Fatigué d'une chasse si inutile et si vaine, c'est avec dégoût que je reviens à mes hérétiques; je commence à en être aussi honteux que Falstaff l'était de son régiment. Enfin, puisque je me suis imposé la tâche de suivre l'hérésie dans les quatre premiers siècles, il faut bien me mettre à l'ouvrage; je continuais à avoir toujours le bonheur de découvrir des protestans parmi les hétérodoxes et les schismatiques, si toutefois c'est un bonheur de les trouver là où je n'en avais que faire. Néanmoins mes dernières connaissances étaient beaucoup moins plaisantes que mes vieux amis calvinistes, les fidèles de Sophie Achamoth, et quelle que soit l'indulgence que je me sente disposé à accorder à l'humeur capricieuse du jugement individuel, il me semble que, lorsque dans ses écarts, il ajoute la bêtise à l'hétérodoxie, c'est une espèce de surérogation qui, en vérité, n'est pas supportable. Je me contenterai donc de signaler parmi les hérésies de cette époque quelques-unes de celles qui offrent les caractères les plus anticatholiques; elles peuvent être regardées comme les canaux qui ont transmis aux temps modernes les principes du protestantisme dans toute leur perfection gnostique.

Je commence par les novatiens. Ces sectaires fleurissaient vers le milieu du troisième siècle. Saint Cyprien représente leur fondateur « comme un déserteur de l'Eglise, un maître d'orgueil et un corrupteur de la vérité. » Ils n'en étaient pas moins, à leur manière, aussi bons protestans que possible, puisqu'ils refusaient à l'Eglise le pouvoir d'absoudre les pécheurs pénitens, rejetaient hardiment son autorité et ses traditions, et, comme tous les hérétiques l'ont toujours fait après et avant eux, en appelaient à la raison. Le langage de saint Pacien (1) à l'un de ces sectaires est tel, qu'un catholique de nos jours pourrait l'adresser à nos protestans en changeant seulement les mots placés entre parenthèses.

« Quel est celui, dit ce père, qui a proposé cette doctrine? Est-ce Moïse, ou Paul ou Jésus-Christ? Non; ce fut Novatien (Luther) et quel était-il? était-ce un homme pur et sans reproche qui avait été légitimement ordonné évêque?..... A quoi bon tout cela? me direz-vous; il suffit de voir ce qu'il a enseigné. Mais quand a-t-il enseigné ainsi? Fut-ce immédiatement après la passion de Jésus-Christ? non; ce fut à peu près trois (seize) siècles après cet évènement. S'est-il attaché aux prophètes? était-il prophète? ressuscita-t-il les morts? fit-il des miracles? eut-il le don des langues? car pour établir un nouvel Evangile, il eût dû faire quelques-unes de ces choses. » Le saint docteur, signalant expressément le principe protestant sur lequel ces hérétiques s'appuyaient, ajoute: « Vous dites que *vous ne vous soumettez pas à l'autorité*, *que vous faites usage de la raison*: quant à moi, qui jusqu'ici me suis trouvé *satisfait de l'autorité et de la tradition de l'Eglise*, je ne m'en écarterai pas. »

Les Eunomiens nous fourniront un nouvel exemple de protestantisme; c'était une branche de l'hérésie arienne infectée de gnosticisme, comme Arius l'était lui-même. Le fondateur de cette secte enseignait avec Valentinien, Basilides, etc., la doctrine commode de la persévérance des élus, assurant que tous ceux qui embrassaient la vérité (il entendait par là *ses* opinions) ne perdaient jamais l'état de grâce. Parmi ces dogmes qui rendaient le salut certain, le principal était que le Christ n'est pas consubstantiel avec le père (2). Cet excellent protestant s'opposait aussi à l'ancien usage catholique de révérer les reliques et de recourir à l'intercession des saints. Saint Jérôme nous dit qu'il donnait le spirituel nom d'antiquaires, à tous ceux qui attachaient quelque prix aux ossemens et aux reliques des martyrs.

Les agnoetes ou ignorans (nom qu'ils devaient à l'opinion particulière qui les distinguait) fournissent un exemple bien frappant de cet héritage de mensonges que les hérétiques transmettent d'âge en âge à leurs successeurs. L'ignorance où Notre-Seigneur dit être du jour du jugement (Marc. XIII, 32,) était le principal argument de ces sectaires contre sa divinité (3). Or, de nos jours les unitaires argumentent encore, d'après la même difficulté, afin de défendre leur incrédulité bien autrement hardie. Tel est le cercle que l'erreur semble destinée à parcourir: elle disparaît de temps en temps, et ensuite elle se remontre comme une nuit ténébreuse. Les armes dont se servaient contre les catholiques des premiers temps les ennemis de la divinité du Sauveur, ont passé entre les mains des Priestleys, des Belshams, et c'est avec elles qu'ils combattent les théologiens trinitaires de notre époque.

La secte des donatistes, qui était plutôt un schisme qu'une hérésie, réclamait l'orthodoxie exclusivement pour les Eglises donatistes, disant que « Dieu était en Afrique et *pas* ailleurs. » Ces schismatiques opiniâtres ont d'autant plus droit de figurer dans les annales protestantes, qu'ils sont, je crois, les premiers chrétiens qui aient gratifié l'Eglise catholique du nom poli de « prostituée de Babylone. »

Nous arrivons au digne précurseur des presbytériens. Aérius qui, après avoir vainement essayé d'être évêque (4), fit, pour se venger, la guerre à tous les évêques, enseignant qu'ils n'avaient aucune supériorité ni aucun droit de juridiction sur les prêtres. Ce premier champion de l'Eglise presbytérienne s'opposait aussi à l'usage catholique de prier pour les morts, et refusait aux supérieurs ecclésiastiques le pouvoir d'ordonner des jeûnes, disant que chacun avait le droit de choisir pour jeûner les jours qui lui plaisaient. Il appuyait cette dernière prétention sur la nécessité de montrer que nous ne vivions plus sous la loi, mais sous la grâce. On retrouve dans ce frivole raisonnement l'action toujours subsistante de cette antipathie contre la loi et ses préceptes qui, des chrétiens gnostiques, s'est transmise par une succession à-peu-près constante d'hérétiques jusqu'à nos antinomiens modernes. Quoi qu'il en soit, en faisant mention des aériens, j'ai eu surtout pour motif de prouver, par leur propre témoignage, combien est ancien l'usage solennel de l'Eglise de prier pour les morts. Si cette pratique n'eût pas été appuyée sur les antiques souvenirs et sur les traditions de la primitive Eglise, les aériens, en la combattant vers le milieu du quatrième siècle, n'auraient pas été universellement frappés des anathèmes de l'hérésie.

La même remarque s'applique à quelques-unes des doctrines de Vigilance. Cet hérétique appartient véritablement au commencement du cinquième siècle. Il mérite néanmoins qu'en sa faveur, je m'écarte un moment de la résolution que j'ai prise de me borner aux quatre premiers siècles; car il tient un haut rang parmi les premiers modèles du protestantisme. C'était un auteur qui se plaisait à composer de ces libelles qu'on appellerait maintenant de spirituels pamphlets antipapistes. Dans une de ces productions légères il cherche ainsi à s'égayer au sujet du respect que les catholiques rendent aux reliques et des prières qu'ils adressent aux saints : « Ils allument, dit-il, de grands cierges au milieu du jour, et ils viennent baiser et *adorer* une petite poignée de cendres. C'est, en vérité, rendre un éminent service aux martyrs que d'allumer en leur honneur quelques

mauvaises chandelles, tandis que l'agneau assis sur son trône les éclaire de toute la splendeur de sa majesté (5). »

Au milieu de ces aimables plaisanteries, nous apprenons du moins que ce n'est pas seulement de notre temps qu'on a imaginé la ruse mensongère d'appeler les catholiques *adorateurs* de reliques et d'images, au moment même où ils réclament contre une pareille idolâtrie. Le démenti formel que saint Jérôme donne aux accusations grossières de Vigilance ne fut probablement pas plus écouté par les adhérens de cet hérétique, que les déclarations semblables des catholiques de nos jours ne le sont par les aveugles lecteurs des élucubrations du révérend G. S. Faber et Co. — « Nous n'adorons, dit le saint, ni les reliques des martyrs, ni les anges, ni les chérubins. Ce serait servir la créature plutôt que le Créateur, qui est béni à jamais; mais nous honorons les reliques des martyrs, afin d'élever nos cœurs vers *celui* dont ils sont les martyrs. Nous les honorons pour que cet honneur soit rapporté à celui qui dit: Celui qui vous reçoit me reçoit. » (Math. x, 40.) Ailleurs, il s'écrie avec indignation : « Homme insensé, qui a jamais adoré les martyrs? qui a jamais imaginé qu'un mortel fût un dieu? »

Mais cette politique déloyale des ennemis de l'Eglise catholique date d'une époque encore plus éloignée que celle de saint Jérôme, et comme presque tous les autres points de la position respective des deux parties, elle se manifeste au temps même des apôtres : alors, déjà cet esprit d'imposture était vivant; alors les hommages rendus aux reliques enchâssées d'un saint Ignace ou d'un saint Polycarpe étaient signalés par ceux qui se raillaient de la foi, comme une translation idolâtrique du culte du créateur à la créature. Ainsi, les fidèles de l'église de Smyrne, en écrivant à l'église de Philadelphie toutes les circonstances du martyre de saint Polycarpe leur évêque, parlent de cette accusation injuste et témoignent en même temps le peu de cas qu'ils en faisaient : « On fit entendre, disent-ils, que nous allions abandonner notre maître crucifié, et que nous commencerions à adorer Polycarpe. Hommes insensés! ils ignorent que nous ne pouvons jamais abandonner le Christ qui est mort pour tous les hommes, et que nous n'en adorerons pas d'autre. Nous l'adorons comme le Fils de Dieu, mais nous témoignons aux martyrs le respect qu'ils ont mérité comme ses disciples et ses fidèles. Le centurion voulut donc que le corps fût brûlé. Alors nous recueillîmes les ossemens plus précieux que des perles et plus éprouvés que l'or le plus pur et nous les ensevelîmes. A ce tombeau, si Dieu le permet, nous nous réunirons et nous cé-

lébrerons avec joie et reconnaissance le jour anniversaire de la mort glorieuse du martyr, autant pour honorer la mémoire de ceux qui ont été couronnés avant lui, que pour préparer et fortifier les autres au combat. » (*Eusèbe*, *Hist.*, *ecclés.*, lib. 4, chap. 5.)

C'est ainsi, comme je viens de l'observer, que les deux parties, l'Eglise catholique d'un côté, et de l'autre tous ceux qui protestent contre elle, ont toujours conservé dans tous les siècles la même position. Les anciennes vérités demeurent immuables, et les anciennes erreurs, comme des coupables souvent découverts, se remontrent de temps en temps sous d'autres noms. Et en effet, le calvinisme, l'antinomianisme, etc., des temps modernes, ne sont guère que des déguisemens du gnosticisme et du manichéisme des temps passés. Ce fait remarquable deviendrait encore plus évident si nous voulions interroger plus en détail l'histoire des anciennes hérésies. Mais peut être je me suis déjà trop étendu sur ce sujet et je crains d'avoir épuisé la patience de mes lecteurs. Au reste, nous en avons, je crois, dit assez pour faire connaître les folies et les jeux insensés que l'hérésie, toujours variée et toujours féconde, a joués dans tous les temps autour de l'arche vénérable de l'Eglise. Tandis que la barque de Pierre poursuit sa majestueuse navigation à travers la vaste étendue des siècles, ces monstres sans cesse renaissans après avoir vainement tenté d'arrêter ou d'embarasser sa marche, s'ensevelissent les uns après les autres dans les profondeurs des ténèbres, laissant le seul refuge des fidèles continuer sans naufrage jusqu'à la fin des temps sa route lumineuse et salutaire.

CHAPITRE XXX.

Courte récapitulation. — Secret découvert. — Affaire d'amour. — Promenade sur le bord de la rivière. — « Connaître le Seigneur. » — Cupidon et Calvin.

J'ai fini de poursuivre le protestantisme dans les premiers siècles. Toute la suite et les résultats de mon examen peuvent se renfermer en peu de mots. Puisque les protestans se vantent d'avoir rendu le christianisme à sa pureté primitive, il était naturel de penser que parmi les premiers chrétiens je touverais les meilleurs protestans. Dans cette espérance, je commençai par l'ère apostolique de l'Eglise, et je continuai mes recherches dans les quatre premiers siècles qui, comme les degrés de l'échelle de Jacob, les plus voisins du ciel, devaient avoir été le plus

vivement et le plus immédiatement éclairés des rayons de la divine lumière. Quel fut en définitive le résultat de cette étude inquiète et consciencieuse? Pendant toute cette période si pure, ai-je découvert dans l'Eglise un seul protestant? ai-je pu saisir le moindre germe d'une doctrine anticatholique? Où l'aurais-je trouvé? Serait-ce dans les bonnes œuvres et le jeûne hebdomadaire de saint Barnabé et d'Hermas, ou dans la présence réelle et le changement des élémens soutenus par saint Ignace et saint Justin? Est-ce dans ce respect que le premier de ces saints martyrs témoigne pour les traditions orales de l'Eglise et dans le culte que les chrétiens qu'il avait instruits, rendirent à ses cendres et à celles de saint Polycarpe? Saint Irénée est-il inspiré par le protestantisme, lorsqu'il réclame pour le siége de Rome la supériorité de pouvoir sur toutes les autres Eglises ou lorsqu'il prononce que l'oblation du corps et du sang sur l'autel est le sacrifice de la nouvelle loi? Mais il est inutile de parcourir, même rapidement, tous les divers motifs qui nous ont conduits à une pleine et entière évidence. Je crois que les lecteurs les moins sincères sont obligés de convenir qu'il n'est aucune de ces doctrines ou de ces observances que les protestans rejettent maintenant comme papistes qui n'aient été professées et pratiquées sur la double autorité de l'Ecriture et de la tradition par toute l'Eglise du Christ pendant les quatre premiers siècles.

Tandis que je trouvais le catholicisme, ou, si vous voulez, le papisme parmi les orthodoxes de ces temps anciens, quel est celui chez qui j'ai découvert les doctrines du protestantisme? Que l'ombre de Simon le Magicien, ce père du calvinisme, apparaisse et réponde. Interrogez les capharnaïtes, et qu'ils vous répètent l'insolente question qu'ils faisaient au Seigneur: Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger? Allez demander aux gnostiques qu'avec leur foi au mariage du Saint-Esprit et à ses enfans, ils vous produisent leurs doctrines de l'élection, de la persévérance, des décrets immuables, etc., etc.; ils seront suivis des manichéens, qui vous apprendront l'entière corruption de la nature humaine et la perte du libre arbitre. Que les dokètes et les marcionites vous apportent leur eucharistie où il n'y a ni corps, ni sang; appelez Novacien, Aérius, Vigilance et consorts, ils protesteront contre la tradition, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le culte des reliques; en un mot, convoquez toutes les variétés d'hérétiques et de schismatiques qui, dans ces premiers siècles, vinrent étaler leurs bigarrures contre l'Eglise, que chacun d'eux arrive avec son

contingent d'erreur ; et je vous réponds qu'il en sortira un corps de doctrine protestante si complet, qu'il aurait pu épargner aux réformateurs de Wittemberg et de Genève tout l'embarras de leur mission.

Puisque tel est le point de vue sous lequel, après beaucoup d'étude et une sincère résistance, j'étais arrivé à considérer cette importante question, il est naturel d'en conclure que, malgré les motifs impérieux qui me pressaient de devenir protestant, j'avais abandonné toute pensée de me soumettre à une métamorphose si rétrograde. Quelque singulier que cela puisse paraître, il faut convenir qu'il n'en était nullement ainsi ; au contraire, je me sentais toujours poussé par la main de la destinée ; semblable à ces personnes à qui la tête tourne sur le bord d'un précipice, j'avais si long-temps plongé mes regards dans le gouffre hideux du protestantisme, que c'était à peine si je pouvais m'empêcher d'y tomber.

Ce premier aveu me conduit enfin à l'explication promise depuis si long-temps à mes lecteurs. Indépendamment des motifs dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, j'ai déjà fait entendre qu'il en était d'autres qui m'engageaient à passer autant que possible par dessus tous les scrupules religieux et à me résoudre à embrasser le protestantisme dans les ténèbres, si ses traits ne me paraissaient pas pouvoir supporter l'éclat de la lumière. Je sentais bien que mon changement de foi était une fort mauvaise affaire sous le rapport spirituel, mais je m'efforçais de me persuader qu'après avoir souffert beaucoup au service d'une bonne religion, j'avais bien le droit de me récompenser un peu moi-même, en prenant quelque part à ces prospérités que je voyais être attachées à la profession d'une mauvaise ; en un mot, à l'exemple de Jason, j'avais entrepris le voyage de la toison d'or, et je ne manquais pas, comme on va le voir, d'une belle Médée pour m'aider dans mes pénibles aventures.

La maison qu'habitait mon père dans sa petite propriété, du comté de **, se trouvait voisine d'une partie des vastes domaines de lord ***, un de nos plus riches absens. L'homme d'affaires, espèce de second tome du lord, avait tout droit de disposer de ses immenses possessions, comme si elles lui eussent appartenu en propre. Sa résidence était à environ deux milles de notre maison, et une intimité étroite subsistait depuis long-temps entre les deux familles. Celle de l'homme d'affaires ne se composait que de lui-même et de sa sœur aînée, vieille demoiselle dont le sort était, à ce qu'il paraît, d'exercer une grande

influence sur mes destinées tant spirituelles que temporelles. Je n'ai pas besoin de dire que la dame et son frère étaient protestans. Le noble propriétaire des vastes domaines appartenait à cette classe de personnes orthodoxes qui pensent qu'il ne serait pas sûr de mettre en contact avec leur argent et leur or une autre religion que le protestantisme.

Miss *** se vantait souvent que depuis la réforme sa famille avait toujours appartenu à la foi dominante : il est vrai que quelques vieux voisins se permettaient d'insinuer que ce protestantisme, s'il était héréditaire, était resté à leur connaissance, pendant plusieurs générations au moins, dans un état latent. Mais tout le monde reconnaissait qu'il avait éclaté en la personne de miss*** sous la forme la plus franche. Sa foi était de celle qu'on appelle évangélique ou vitale.

Cette beauté avait déjà manifesté le plus vif intérêt pour mon salut; dominée comme toutes les personnes de son école, d'un goût violent de prosélytisme, elle me proposait souvent une promenade le long des bords de la rivière, dans le charitable dessein de m'entretenir de sujets religieux et de m'apprendre à « connaître le Seigneur » aussi intimement qu'elle le connaissait elle-même. Cette dernière manière de s'exprimer, jointe à l'orgueil excessif avec lequel elle parlait à chaque instant du noble patron de son frère, donnait au mot de « Seigneur », que dans un sens ou dans l'autre elle avait toujours à la bouche, je ne sais quelle signification incertaine, flottant sans cesse entre le spirituel et le temporel. Il faut convenir que ces équivoques avaient leur côté divertissant; mais je ne saurais, sans manquer d'égards, en rapporter quelques exemples.

La dame n'avait-elle d'abord d'autres vues dans ces tentatives de conversion que celles de satisfaire un amour de charité si actif dans les saints; c'est ce que je ne prétends pas décider; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que des sentimens d'une toute autre nature se mêlaient à sa sollicitude pour mon bien spirituel. Je ne pus m'empêcher d'observer qu'à mesure que j'avançais vers l'époque de ma vie où je pouvais penser à me marier, et que par contre-coup elle-même s'en éloignait de plus en plus, il y avait dans l'expression de son intérêt quelque chose de plus tendre qui se répandait sensiblement dans toutes ses manières. Elle nous ménageait des promenades plus fréquentes et plus longues, et peu à peu ses discours religieux devinrent tellement parfumés de sentiment, que jusque-là, jamais il n'avait été si difficile de démêler Cupidon et Calvin l'un de l'autre.

Quoiqu'il fût impossible de fermer les yeux à tant d'indices, néanmoins certaines circonstances, abstraction faite même de l'avantage que la dame avait sur moi en fait d'années, m'empêchaient de croire qu'elle pût entretenir aucun projet de mariage entre nous. Je lui avais souvent entendu déclarer que devenir la femme d'un papiste, c'eût été de sa part déroger d'une manière si basse à sa dignité, qu'une telle honte eût réveillé ses ancêtres protestans dans leur tombeau et les en eût fait sortir avec indignation. En outre, on croyait généralement qu'elle n'avaient de fortune à attendre que de la générosité de son frère; il paraissait donc bien improbable qu'elle s'exposât à lui déplaire par une alliance si mal assortie sous d'autres rapports, lorsque moi-même j'étais très-pauvrement partagé du côté des biens de ce monde.

CHAPITRE XXXI.

Recteur de Ballymudragget. — Nouvelle forme de chapeau. — Scène tendre dans le bosquet. — Moment d'embarras. — Arrivée du bill d'émancipation — Correspondance avec Miss ***.

Telles étaient mes vues sur cette importante affaire lorsque pendant une visite de quelques jours à ma famille, un événement imprévu vint dissiper tous mes doutes et m'offrit pour l'avenir une espérance qui m'éblouit, et en même temps m'embarrassa singulièrement. J'ai déjà fait faire connaissance à mes lecteurs avec un autre voisin de mon père, le riche recteur de Ballymudragget. La figure de ce majestueux personnage était depuis mon enfance si intimement liée avec toutes mes idées en fait de religion, que, quand bien même je serais favorisé de visions aussi mystérieuses que celles de sainte Thérèse, l'ombre du corpulent recteur viendrait, je crois, obscurcir la lumière de mes rêves.

Sa grande importance dans notre voisinage, ses éternelles dîmes que je prenais, lorsque j'étais enfant, pour une espèce de friandise dont vivaient les recteurs, son respectable chapeau qu'on était habitué à voir le long des rues se mouvoir comme un météore, effrayant les pauvres, et exigeant les hommages des riches, le petit nombre choisi de ses auditeurs auxquels il confiait ses discours du dimanche, en un mot, tout ce qui se rapportait à lui, contribuait à me donner une idée

étrange et confuse de la religion dont il était le ministre ; je le regardais comme une espèce de grand lama enchâssé à Ballymudragget. En avançant en âge, je connus mieux les choses ; j'appris que sous le titre modeste de ministre de l'évangile, le vieux gentilhomme se trouvait l'heureux possesseur d'une sinécure de deux mille livres sterling de revenu que lui avait conférée, il y avait à peu près vingt ans, le père du lord actuel.

A l'époque de la visite dont je viens de parler, le révérend gentilhomme se trouvait gravement malade ; le fait n'avait pour le voisinage d'autre intérêt que celui de fournir aux bavards un sujet de conversation : un changement de chapeau, voilà ce qui, en vérité, occupait le plus l'attention de ceux qui calculaient sur la mort du recteur ; on reconnaissait généralement que comme variété une nouvelle forme serait plus agréable. Cependant s'il fallait s'en rapporter au bruit public, l'homme d'affaires, notre voisin, avait un intérêt beaucoup plus substantiel à la démission du bon recteur. Le lord actuel avait promis, disait-on, en succédant à son père, que la première vacance du bénéfice serait remplie sur la présentation de son intendant.

Jamais je n'avais cherché à savoir jusqu'à quel point cette rumeur était fondée. Mais un matin à jamais mémorable, le bruit s'étant répandu, à ce qu'il parait, que le recteur était tellement mal que les médecins l'avaient abandonné, Miss ** me proposa une promenade au presbytère, sous prétexte d'aller demander des nouvelles. A notre arrivée à la porte, on nous introduisit, et pendant que le domestique allait porter notre message, nous sortimes, ma compagne et moi, du superbe cabinet d'étude du recteur, et après avoir traversé la serre, nous parcourûmes la multitude de prairies et de bosquets dont sa demeure était entourée. Je n'avais jamais vu ces lieux pendant le jour ; en me promenant, il m'arriva de m'écrier : « Quel luxe ! quelle » délicieuse demeure ! » Alors ma belle compagne, incapable de retenir plus long-temps l'expression de ses sentimens, se tourna vers moi, et en me jetant un regard de la plus languissante tendresse, la main doucement appuyée sur mon bras, elle me dit : « Aimeriez-*vous* être le maître d'une telle résidence ? »

Il était impossible de ne pas la comprendre. Le regard, le ton de la voix, la question elle-même disaient des volumes. Je vis dans ses yeux que la présentation était en son pouvoir ; je

sentis dans sa main une douce et puissante insinuation. Déjà dans les rêves de mon espérance j'étais son mari et recteur; un élan de mon imagination fit disparaître en un instant, le vide immense qui, quelques secondes auparavant, séparait à mes yeux le papisme des trente-neuf articles. En vérité, si la providence n'eût pas permis que notre conversation fût tout-à-coup interrompue, je ne sais si je n'aurais pas pris des engagemens dont je me serais ensuite repenti comme homme et comme chrétien.

Je ne rendrais pas justice au sens profond du peu de mots qu'elle laissa échapper dans ce court intervalle, en me contentant de les rapporter. Les idées étaient plus multipliées que les expressions. Je devais comprendre que son frère, sur la présentation duquel le futur recteur devait être nommé, avait mis le bénefice à sa libre et entière disposition; c'était sa dot, et elle pouvait l'offrir à celui qui serait digne de la partager avec elle. La préférence qu'elle était disposée à m'accorder ne trouvait d'obstacle que dans ma malheureuse religion, qui seule s'opposait à ce que je devinsse l'heureux possesseur de cette double fortune. Que le recteur vînt à mourir demain, et il ne dépendait que de moi de m'unir tout à la fois au protestantisme, à elle, et à Ballymudragget. Quelque éblouissante que fût au premier abord une telle espérance, je n'eus besoin, je dois le dire, que d'un moment de réflexion pour rendre mon esprit à son assiette ordinaire. En négligeant même entièrement le côté religieux de la question, je vis de suite quelle tache honteuse s'attacherait à jamais à mon nom, si lorsqu'il restait si peu d'espoir aux catholiques, j'abandonnais la foi méprisée de mes pères pour une si brillante récompense.

Le vieux recteur revint assez promptement à la santé pour m'épargner la peine d'entrer dans toutes ces explications avec Miss *** elle-même; mais cette malheureuse scène avait donné un caractère tout nouveau à nos rapports. Elle interprétait en sa faveur l'étourdissement dans lequel m'avait jeté ses paroles si expressives. Sans qu'elle revînt positivement à un sujet aussi délicat, je reconnus depuis ce moment dans sa manière d'être une tendre conviction que nos cœurs s'étaient entendus. Soit répugnance habituelle à affliger qui que ce fût, soit peut-être la petite vanité que me causait ma première conquête, je ne fis aucun effort pour dissiper cette illusion.

Deux ou trois mois après arriva le bill d'émancipation. J'ai déjà confié au lecteur quelques-uns des sentimens que ce grand événement éveilla en moi. Pendant le temps que j'employais à

poursuivre mes études sacrées, il me fut impossible de trouver l'occasion d'aller dans ma famille : mes rapports avec ma belle amie furent donc malheureusement pour moi, bornés à des lettres ; je dis malheureusement parce que l'éloignement de l'objet laissait libre carrière à mon imagination qui pouvait le revêtir de mille qualités agréables, sans que ses peintures fussent effacées par la vue du modèle, ni que le charme qu'elle se plaisait à créer se trouvât tout-à-coup rompu par la voix et la présence de l'idole. Il en advint que tant que ma belle correspondante fut hors de ma vue, elle brilla de plus en plus à mon imagination, et à mesure que j'oubliais ce qu'elle était, je m'attachais plus vivement au portrait que je m'en étais fait. Je laisse à d'autres à conjecturer jusqu'à quel point l'espoir du riche rectorat avec ses dîmes, petites et grandes, pouvait contribuer à faire éclore et à entretenir ce rêve de sentiment. Je n'oserais nier en effet que la réalité du bénéfice n'aidât à donner quelque consistance à mes visions ; néanmoins dans mon imagination, le résultat n'en était ni moins tendre ni moins sentimental, et si on avait pu m'assurer que je ne verrais ni n'entretiendrais jamais la dame de mes pensées, je ne saurais dire jusqu'à quel point d'ardeur et de constance ma passion eût pu se porter.

CHAPITRE XXXII.

Difficultés de ma position présente. — Protestans de lord Farnham. — Chrétiens de Ballinasloe — Lettre pieuse de Miss ***. — Idée d'aller en Allemagne. — Résolution de suivre son avis.

Ma position était devenue fort embarrassante. Quoique la malheureuse correspondance dans laquelle j'étais engagé depuis quelques mois ne fût de ma part qu'un pur jeu d'imagination, sans la moindre apparence de réalité ou de sentiment, l'influence de l'absence avait pu tromper la maturité de ma respectable amie, miss ***, et lui faire croire qu'elle ne m'était pas indifférente ; et même à force de belles phrases, étincelles légères qu'un instant a enflammées, je commençais à partager en quelque sorte la même illusion. Tandis que ce rapprochement idéal semblait s'opérer entre ma belle amie et moi, ce malheureux protestantisme, qui devait être la base indispensable de notre union, me paraissait s'éloigner plus que jamais. Si le rectorat de Ballymudragget se fût trouvé vacant en ce mo-

ment, j'aurais été pris tellement au dépourvu par rapport à l'important article de la religion, que ma perplexité eût été extrême.

A la répugnance que me faisait éprouver nécessairement l'adoption d'un nouveau symbole au moment même où je venais de me convaincre que la pureté du christianisme ne se trouvait que dans l'église catholique, se joignait encore le ridicule amer, qui, par suite d'une sainte farce spirituellement nommée la seconde réformation irlandaise, flétrissait en ce moment toutes les conversions au protestantisme. L'effet en avait été tel que rien n'eût pu me donner le courage de m'exposer à un semblable mépris. La pitoyable absurdité de ce dernier effort de *l'ascendant protestant* était encore le sujet de toutes les conversations. On avait fait parade de quelques pauvres papistes affamés qui consentaient à devenir protestans aux mêmes conditions auxquelles Mungo consent à dire la vérité : « Que me donnerez-vous, Massa? » Ces chrétiens de Ballinasloe s'étaient hâtés avec si peu de cérémonie de retourner au papisme et à l'idolâtrie, se moquant eux-mêmes de leur prétendue conversion, que long-temps on se rappellera cette grave comédie, et qu'elle servira à signaler la sagesse de lord Farnham; mais elle demeurera surtout comme un monument d'honneur et de gloire élevé à l'habileté interessée du révérend critique britannique, qui a fait sonner ce triomphe aux pieuses oreilles de sa seigneurie (1).

La crainte d'être pris par *quelque hasard* pour un des protestans de lord Farnham était en moi d'autant plus vive, que ma conscience me disait qu'entre ces pauvres diables qui avaient vendu leur foi pour un morceau de lard, et moi qui me préparais à la changer contre le riche rectorat de Ballymudragget, la différence ne consistait en définitive que dans la valeur du prix. Sentant cependant que la politesse m'obligeait à laisser entrevoir à ma belle correspondante l'état réel de mon esprit, je me hasardai à lui écrire dans l'une de mes lettres que la lecture des pères n'avait pas produit sur moi, j'étais fâché de l'avouer, une impression aussi favorable à la cause du protestantisme que pourrait le désirer son zèle pour ma prompte conversion, et que j'avais besoin de plus de temps et d'étude pour dissiper les scrupules qui m'éloignaient encore de l'adoption d'une nouvelle foi.

Miss *** me répondit dans ce style cousu de textes auquel elle était accoutumée. Après avoir déclaré pathétiquement, que, comme je pouvais bien le concevoir, elle avait « *fatigué* le Sei-

gneur de ses paroles » (*Malachie*, 2-17) en ma faveur, elle m'assurait que sa sollicitude ne cessait ni jour ni nuit, désirant toujours arracher du feu ce « cher tison » (sa tendresse se servait de ce terme de l'Ecriture pour désigner mon ame). Elle me disait ensuite que dès le commencement elle avait craint qu'en cherchant « la parole du seul saint » (*Isaïe* 15-24) chez les péres, je ne fisse que vouloir « cueillir des raisins sur des épines et des figues sur des ronces. » (*Matth.* 7-16). Elle ne se rappelait pas avoir jamais connu les pères ailleurs qu'à la table de ma famille. Plusieurs fois elle avait eu l'avantage d'y rencontrer les révérends pères O'toole et Longhlin. Il lui semblait que moins il était question de *tels* pères de l'Eglise, mieux cela valait.

Après quelques autres preuves de sa science sur les pères, miss *** continuait : son désir eût été que je pusse pour quelque temps me « séparer de cette corruption des païens » (*Esdras*, 6-21), dans laquelle les relations de ma famille m'engageraient toujours tant que je demeurerais en Irlande. Quelque douleur qu'elle ressentît d'être éloignée de moi, même pour peu de temps, elle désirait si vivement que « l'ame de sa tourterelle (c'était moi qu'elle désignait) ne fût pas livrée aux méchans », (*Ps.* LXXIII, 19) elle était si jalouse de « chasser loin de moi mon iniquité et de me revêtir d'un nouveau vêtement (Zacharie 3-4), que jusqu'à la venue de l'heureux jour où nous devions « être unis l'un à l'autre » (*Daniel* 2-43), elle me conseillait sérieusement de me rendre dans quelque « terre de justice » (*Ps.* CLII, 10), comme la terre de Luther ou de l'immortel Calvin. Là, hors de la puissance de « la mère des fornications » (*Apocal.* 17-5), je pourrais « me nourrir des paroles de la foi et de la bonne doctrine » (I *Timothée*. 4-6), et devenir enfin digne de cette grasse portion » (*Hab.* 1-16) qui m'était préparée et qui serait « rendue double pour moi comme pour les prisonniers de l'espérance » (*Zacharie*, 9-12). On voit qu'il s'agissait de son aimable personne et de Ballymudragget.

A la suite de cette œuvre composée de textes rapportés, ma belle amie ajoutait dans un post-scriptum que dans le cas où j'irais en pays étranger, elle avait l'intention de me charger de lui procurer une copie du livre édifiant intitulé : *Propos de table de Luther* (2). Elle me recommandait en même temps, pour mon édification particulière, un pieux ouvrage étranger intitulé : *Pastor Fido* (3). L'auteur était un certain Guarini et, autant qu'elle pouvait en juger, le livre passait pour l'un des meilleurs

manuels qui pût servir à instruire les jeunes théologiens protestans, des devoirs qu'un fidèle pasteur contracte envers son troupeau.

Je fis peu d'attention, je l'avoue, à ces savans conseils; je ne fus frappé que du projet d'un voyage au pays de Luther, ce lieu qui avait vu naître la réforme, la source vantée des mille et un ruisseaux du protestantisme. Cette pensée nouvelle traversa mon imagination comme un rayon de lumière. « En Allemagne! m'écriai-je, oui certainement j'irai en Allemagne. » Je parcourus ma chambre à grands pas, m'étonnant de n'avoir jamais songé à un moyen si court d'atteindre mon but. Dans le feu de la vague espérance qui brillait en ce moment devant moi, et à laquelle se mêlaient encore de brillans projets de voyages et d'aventures lointaines, je perdis de vue et j'oubliai entièrement toute la suite de mes dernières études; pères, conciles, primitive Eglise, tout cela fut renvoyé bien loin, et déjà rempli de l'orgueil d'un esprit réformé, je commençai à me persuader que tout ce qui s'était passé pendant les quinze premiers siècles du christianisme n'était qu'un vain rêve et une illusion, et que l'Evangile de Notre-Seigneur n'avait commencé à agir purement et évangéliquement qu'en l'année de Notre-Seigneur 1350 (4).

CHAPITRE XXXIII.

Antiquité apostolique de la doctrine catholique, avouée par les protestans eux-mêmes. — Preuves. — Ecrits des réformateurs Luther, Melancthon, etc. — Protestans plus récens : Casaubon, Scaliger, etc. — Socin et Gibbon.

Dans l'accès de délire que j'ai décrit à la fin du chapitre précédent, j'étais en effet arrivé à une conclusion qu'admet hardiment tout protestant qui réfléchit, lorsqu'après avoir examiné sérieusement l'histoire du christianisme primitif, il demeure néanmoins content de sa propre religion. Son manuel, le Livre des Homélies, lui apprend que plus de huit cents ans avant la réforme, toute la chrétienté était plongée dans les ténèbres du papisme, et une étude exacte des écrivains de la primitive Eglise, a dû le convaincre que la même religion qui exista pendant les huits cent ans mentionnés dans les Homélies, avait fleuri également dans tous les siècles précédens, depuis l'heure de la naissance de l'Eglise. Il ne lui reste donc pas d'autre alternative que

la conclusion à laquelle j'arrivais dans mon délire, c'est-à-dire, qu'avant l'année de Notre-Seigneur 1530, l'évangile de Notre Seigneur n'avais jamais été véritablement promulgué; d'où il suit que son Eglise, cette seule Eglise visible du Christ, à laquelle Dieu lui-même a si solennellement déclaré qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles, a cependant été laissée pendant plus de 1,500 ans en proie, comme nous le disent les Homélies, « à une abominable idolatrie, « le vice « le plus détesté de Dieu et le plus damnable pour l'homme. »

La position dans laquelle jai voulu m'établir, en écrivant cet ouvrage, a été depuis long-temps reconnue, soit implicitement, soit expressément par tous les savans sans passion, même parmi les protestans. Ils avouent que les doctrines et les observances enseignées par les catholiques des premiers siècles, étaient les mêmes que celles que professent et pratiquent encore maintenant les catholiques de nos jours. Si cet important aveu m'avait été connu plus tôt, il aurait épargné à mon lecteur et à moi la fatigue d'un travail assez pénible.

Il est vrai qu'au moment de la réforme et quelque temps après, ceux qui introduisaient un changement si violent sentirent le besoin de le revêtir autant que possible de quelque apparence d'autorité. Aussi la simplicité et l'effronterie des novateurs s'exercèrent tout à la fois pour appeler la sanction des anciens pères au service de leur nouvelle entreprise; mais l'aveu de quelques-uns des plus distingués d'entre les réformateurs eux-mêmes montra combien ils étaient convaincus du peu de droit qu'ils avaient de prétendre à une telle autorité. La profonde affliction avec laquelle le savant et consciencieux Mélancthon voyait chacun des pas que l'on faisait successivement pour s'éloigner de l'ancien étendard de la foi, se lit fréquemment dans les expressions sévères de quelques-unes de ses lettres. Ainsi dans la lettre citée par Hospinien, il dit: « Il n'est pas sûr de s'éloigner de l'opinion générale de l'ancienne Eglise »; et ailleurs: « C'est, à mon avis, une grande témérité de répandre ainsi des dogmes sans consulter la primitive Eglise. »

Les aveux même de Luther ont assez fait connaître avec quelle anxiété il travailla long-temps à se débarrasser des témoignages si multipliés en faveur de la présence réelle, que lui opposaient et le texte de l'Ecriture, et les écrits des pères. Il se vit enfin forcé, malgré son excessive répugnance, à conserver un dogme que les intérêts de sa cause, comme il le sentait lui-même, demandaient qu'il rejetât. Dans une lettre à ses partisans de Strasbourg, il leur déclare que ce serait lui causer une vive satisfac-

tion que de lui suggérer quelque bon motif pour nier la présence réelle, rien ne pouvant lui être plus utile dans ses desseins contre la papauté. (4)

Cette lutte que Luther eut à soutenir contre sa propre conscience, au sujet de l'eucharistie, est si connue, que Bayle en tire un argument ingénieux en faveur de la tolérance; il s'appuie sur ce que les opinions les plus erronées peuvent, comme dans ce cas, être le résultat des recherches les plus sincères et du désir le plus vrai de trouver la vérité. « Qui ne sait, dit Bayle, que Luther désirait passionnément ne pas croire à la présence réelle, persuadé lui-même que tant qu'il persévérerait dans cette croyance, il serait privé d'un grand avantage, pour le but qu'il avait en vue, qui était de détruire la papauté. Ses désirs néanmoins, quoique fondés sur ce qu'il croyait si fortement être son intérêt, furent inutiles. Malgré tous ses efforts, il ne put découvrir dans les paroles du Christ, *Ceci est mon corps*, ce sens figuré qui est pour nous si visible (5).

Ce ne fut guère sans de moindres peines de conscience qu'un autre réformateur, Œcolampade, réussit à surmonter les témoignages des anciens pères sur le même point. Il finit même par se décider à renoncer entièrement à leur autorité. — « *Semota hominum auctoritate* (6), et alors seulement, il put se déterminer à adopter la doctrine des sacramentaires.

Si nous voulions réunir les différens dogmes catholiques dont l'antiquité a été reconnue par quelqu'un des réformateurs eux-mêmes, nous verrions qu'ils ont comme livré en détail presque tout leur nouveau système de croyance. Ainsi Luther soutenait contre Calvin et Zwingle la doctrine de la présence corporelle (7), et le commentateur de Mosheim avoue que Mélancthon s'est servi, en parlant de ce mystère, des expressions les plus fortes dont les catholiques romains ont coutume d'user pour rendre la doctrine monstrueuse de la transubstantiation. Il va jusqu'à adopter ces paroles remarquables de Théophylacte : « Le pain n'était pas seulement une figure; mais il fut réellement changé en la chair. »

Les centuriateurs de Magdebourg admettent avec une répugnance et un dépit marqués l'antiquité du sacrifice de la messe. Calvin avoue que la prière pour les morts est un ancien et pieux usage (8), et les luthériens, dans la défense de la confession d'Augsbourg, ont non-seulement accordé ce point, mais ils ont même déclaré qu'ils désavouaient l'opinion de l'hérétique Aérius, qui dans le quatrième siècle soutenait que les prières pour les morts étaient inutiles.

Tandis que Calvin rejetait cet usage, tout en reconnaissant qu'il appartenait à la plus haute antiquité, il avouait, ou plutôt il se vantait que son système de l'élection et de la grâce était entièrement inconnu de tous les pères des quatre premiers siècles de l'Eglise (9); et Mélancthon, malgré son respect pour la primitive Eglise, se laisse assez dominer par ce factieux esprit de réforme pour adopter des doctrines de nouvelle invention, telles que celles de la justice imputée, qu'il reconnaissait lui-même avoir été entièrement étrangères aux premiers chrétiens (10).

Luther conserva l'usage du signe de la Croix (11), des images, aussi bien que la confession et le sacrement de pénitence, tandis que Mélancthon, Bucer et autres grandes autorités de la réforme, proclamaient l'antiquité et l'importance de la suprématie du siége de Rome. Les preuves de cette dernière concession sont nombreuses. Ainsi Mélancthon dit : « On ne conteste pas la supériorité du pape et l'autorité des évêques; le pape et les évêques peuvent garder leur autorité. » Ailleurs il dit : « La monarchie du pape contribue singulièrement à conserver l'unité de doctrine parmi les différentes nations; s'il était possible de s'accorder sur les autres points, nous ne nous opposerions pas à la suprématie du pape (12). » Bucer que Crammer, invita à venir l'aider dans la formation de l'église anglicane, s'exprime aussi fortement sur le même point. « Nous avouons, dit-il que dans l'opinion des anciens pères l'église de Rome tenait le premier rang, parce qu'elle était regardée comme la chaire de Pierre et ses évêques comme les successeurs du prince des apôtres. (13) » Mais le témoignage le plus frappant est celui qu'arracha au réformateur Capito la confusion et le désordre qu'il vit s'élever autour de lui. Dans une lettre adressée à Farel, il s'exprime ainsi : « L'autorité du clergé est entièrement abolie : tout est perdu, tout tombe en ruines... Dieu me fait maintenant sentir ce que c'est qu'un pasteur, et quel mal nous avons fait à l'Eglise lorsque par une décision téméraire et une véhémence irréfléchie nous avons rejeté le pape (14). »

A une époque moins éloignée, nous voyons le savant protestant Casaubon se lamenter sur cet abandon de la foi ancienne, loin de laquelle la violence de la réforme entraînait toujours de plus en plus ses adhérens. En écrivant à son ami Uittembogardt qui, dans une conférence qu'il avait eue avec lui, s'était efforcé de dissiper ses craintes à ce sujet, il dit : « pourquoi vous cacher qu'une telle différence de la foi ancienne me trouble beaucoup (15). » Et dans la même lettre, après avoir remarqué que, sur l'article

des sacremens, Luther ne s'accordait pas avec les anciens, Zwingle avec Luther, et que Calvin différait de l'un et de l'autre, il ajoute : « Si nous continuons ainsi, où arriverons-nous? (16). » Scaliger, érudit également célèbre, qui ne se convertit au protestantisme que dans la maturité de son âge, admet aussi sans restriction, que sur l'important article de la cène, on s'efforcerait en vain de prouver la doctrine de la réforme par les pères. (17).

Ainsi tant de protestans éclairés et beaucoup d'autres encore, ont avoué sincèrement que l'autorité de l'ancienne Eglise appartenait uniquement à la communion romaine. L'esprit de secte peut seul maintenant nier un fait que la discussion a mis dans tout son jour. Les Sociniens qui par principe méprisent tout témoignage humain, sont en général sincères dans une question où ils sont désintéressés, et ils ne font pas difficulté d'admettre que les pères sont tous catholiques. Dans la fameuse controverse sur l'eucharistie entre Smalcius et Franzius, le pasteur Racovien abandonne librement à son adversaire luthérien tous les docteurs du quatrième siècle, comme soutenant évidemment la transubstantiation, et Socin lui-même déclare que si les pères sont appelés pour être juges de la controverse, l'Eglise de Rome ne peut manquer de remporter un facile triomphe.

Il semble que, pour avoir une décision impartiale, il faut s'adresser à ceux qui sont également étrangers à l'une et à l'autre des parties opposées. D'après ce principe, le témoignage de Gibbon est aussi précieux que celui de Socin. Cet incrédule est obligé d'avouer comme l'hérésiarque « l'impossibilité où il est de résister à l'évidence historique, qui ne permet pas de douter que dans les quatre ou cinq premiers siècles du christianisme, le plus grand nombre des dogmes principaux du papisme ne fussent déjà introduits en théorie comme en pratique. (*Mémoires posthumes.*) »

CHAPITRE XXIV.

Calvinistes français. — Les pères sont méprisés par les calvinistes anglais. — Politique des théologiens de l'église anglicane. — L'évêque Jewel. — Le docteur Waterland.

On sait que le calviniste français Claude a fait de singuliers efforts pour prouver que la doctrine de l'eucharistie, telle que

l'enseignait l'église réformée, s'accordait parfaitement avec celle des pères des premiers siècles (1). Néanmoins la plupart des calvinistes de France et d'Angleterre manisfestèrent le mépris le plus profond pour l'autorité des saints docteurs (2).

« Ces personnes, dit le protestant Casaubon, s'appuyant uniquement sur l'autorité et la réputation d'un individu (Calvin), grand homme sans doute, quoiqu'il eût quelque disposition à l'erreur, ne souffrent pas même qu'on rappelle les noms des saints pères, dont les travaux ont été si utiles entre les mains du Dieu immortel...... Ils voudraient nous peindre ces écrivains comme des demi-païens, ignorant les Ecritures, des gens simples, insensés, stupides et impies. C'est ainsi qu'en attaquant les erreurs des papistes, *ils font souvent, autant qu'il est en eux, des blessures mortelles à l'ancienne Eglise* (3). »

Le même mépris de l'autorité des pères dans les dogmes de la foi prévalut en Angleterre, parmi le haut parti calviniste. Le passage suivant, extrait d'un ouvrage du fameux archevêque Bancroft (*Examen de la prétendue sainte discipline*), montre jusqu'à quel excès on portait le dédain pour les anciens docteurs de l'Eglise. « Il est un collége à Cambridge où l'on ne saurait produire dans les controverses l'autorité de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Ambroise ou de quelque autre père, ou même leur consentement unanime, sans qu'ils soient rejetés avec le plus profond mépris. On va jusqu'à dire : Que me parlez-vous de Saint Augustin, de saint Ambroise ou des autres? Je n'en fais pas plus de cas que d'un fétu. »

Tandis que les calvinistes anglais, fidèles à l'esprit de leur maître, se souciaient si peu de l'autorité des anciens, ou même la méprisaient entièrement, les théologiens de l'église constituée suivaient une politique bien différente. Non seulement ils professaient le plus profond respect pour les pères, mais ils s'efforçaient même de tirer de leurs écrits quelques témoignages en faveur de la doctrine protestante. Avec cette folle témérité qu'on était en droit d'attendre de l'esprit inconsidéré qu'il avait déjà montré, l'évêque Jewel alla jusqu'à défier publiquement tous les catholiques du monde, de produire un seul témoignage positif des pères en faveur des dogmes que les protestans leur contestaient (4). L'unique effet de cette absurde provocation fut, comme l'avoue Humphrey, biographe de l'évêque, de donner « beau champ aux papistes » et de faire tort à la cause qu'on voulait défendre.

Long temps cependant les théologiens de l'Eglise anglicane continuèrent avec plus ou moins de zèle à vouloir invoquer le

témoignage de l'antiquité en faveur de leur schisme ; on les voit en toute occasion professer le plus profond respect pour la doctrine des pères. Ils avaient cependant devant les yeux l'aveu si sincère de Chillingworth, qui disait avoir embrassé la foi romaine surtout à cause de l'opposition qu'il avait remarquée entre la doctrine des pères et celle du protestantisme, ou, comme il s'exprime lui-même : « *Parceque, de l'aveu des protestans, la doctrine de l'Eglise de Rome est conforme à la doctrine des pères, tandis que la doctrine des protestans lui est contraire.* »

On a cru que la déférence que les théologiens de cette époque témoignaient pour l'autorité d'écrivains, dont chaque page respire l'opposition au protestantisme, devait être attribuée au penchant vers le catholicisme que trahirent évidemment les règnes des deux Stuarts. On ne saurait douter, en effet, que cette circonstance, jointe à la nécessité de défendre le gouvernement de l'Église contre les violentes objections des puritains, ne contribua beaucoup à obliger les théologiens anglicans à une coalition si nuisible sous tous les autres rapports. Mais on peut assigner une autre cause qui n'eut pas moins d'influence sur cette marche singulière qu'adopta alors la politique de l'Église anglicane.

J'ai remarqué plus haut que les pères qui ont soutenu le plus vivement le dogme de la transubstantiation (aussi bien que les autres points de la foi que l'on joint au catalogue des erreurs papistes) étaient aussi ceux qui avaient défendu le plus expressément le dogme de la trinité, et qui l'avaient présenté dans toute la pureté de son incompréhensible grandeur. On crut qu'au moment où les doctrines anti-trinitaires gagnaient de plus en plus, il était permis de sacrifier la bonne foi afin de pouvoir leur opposer le témoignage de toute l'antiquité. Il s'agissait de défendre un mystère que la réforme avait épargné, mais qui menaçait de tomber devant les orgueilleuses et téméraires questions de quelques-unes des sectes auxquelles elle avait donné naissance; il fallut donc, pour profiter du témoignage des pères sur un point de doctrine que l'on partageait encore avec eux, fermer les yeux aux immenses différences qui se manifestaient dans tout le reste de l'enseignement; on eut recours à des gloses et à des explications, dont ceux même qui les présentaient sentaient certainement la futilité et l'illusion.

Cette politique se dessine d'une manière bien nette dans les travaux du docteur Waterland, l'un des plus éminens d'entre ces théologiens. Les excès de son zèle pour le triomphe du

dogme de la trinité le conduisirent à exalter singulièrement l'autorité des pères. Il nomme les trois premiers siècles « l'âge d'or de l'Église » et même pour l'honneur et la gloire de son idole, saint Anathase, il se montre porté à étendre cet éloge jusqu'au quatrième (5). De là aussi plutôt que de se compromettre au point de reconnaître que des alliés si utiles à la cause de l'orthodoxie, sur *un* des grands dogmes du christianisme, ne valaient réellement pas mieux que des papistes non reformés, il se crut obligé de prouver que la doctrine des anciens pères sur l'eucharistie ne différait pas de celle que soutenaient les théologiens de l'Eglise établie.

J'ai déjà eu occasion de parler de l'ouvrage où le savant docteur entreprend cette tâche difficile ; il me suffit d'ajouter ici que, vu le talent et l'érudition bien connus de l'auteur, cet écrit offre peut être un exemple unique dans les annales de la controverse théologique. Ce ne sont qu'interprétations vagues et forcées, inutiles efforts contre le torrent des témoignages ; et sous une apparence de force, le sentiment intime de la faiblesse de la cause se trahit continuellement.

CHAPITRE XXXV.

Le respect prétendu des théologiens anglais pour les pères est démasqué. — Attaques du docteur Witby contre les pères : il est imité par Middleton. — Middleton prouve que les premiers chrétiens étaient papistes. — Réflexions. — Départ pour Hambourg.

Le système de faux-fuyant et d'illusion que j'ai décrit dans le chapitre précédent dut nécessairement avoir un terme. La première brèche lui fut portée par le docteur Witby, dont la sincérité ne saurait faire excuser les erreurs (1). Il écrivit une dissertation intitulée : *De l'interprétation de l'Ecriture, d'après la manière des pères.* Le traducteur de Mosheim appelle cet ouvrage « le précurseur des efforts remarquables qu'on fit ensuite pour délivrer des liens de l'autorité humaine l'indépendance du jugement individuel, en matière de religion. » Et en effet, les témoignages des pères sur les points de foi y sont méprisés avec une liberté si peu cérémonieuse, que l'avocat du jugement individuel, dont nous venons de citer les paroles, avoue lui même qu'une telle franchise n'était ni sage ni prudente.

Mais quelque téméraire que fût cet éclat, il n'était que le prélude de violences plus téméraires encore. L'Église qui avait produit un Jewel et un Waterland, devait par un juste rétour produire un Middleton. Impatient de ces vaines prétentions à la sanction de l'antiquité, ce théologien ne s'inquiéta pas si ses attaques contre ce qu'il appelait la superstition ne détruiraient pas la religion elle-même. D'une main hardie, il brisa ce masque de respect dont ses confrères s'étaient si long-temps couverts dans leurs rapports avec les pères, et il dénonça les anciens docteurs, non seulement comme des papistes, mais même voulant à tout risque déprécier la foi romaine (2), il les peignit comme des papistes de l'espèce la plus superstitieuse et la plus niaise.

S'inquiétant peu des déductions que l'on pourrait tirer de telles théories, Middleton n'hésita pas à bouleverser tous les principes admis jusqu'alors, et il avança que les premiers siècles de l'Eglise avaient été les *moins* purs. Ainsi, sans faire attention aux conséquences (3) d'une si audacieuse conclusion, il se risquait à soutenir que c'était à sa source que la fontaine de la foi chrétienne était la plus corrompue. Ce paradoxe insensé était au moins un hommage rendu sans le vouloir à l'antiquité de l'Église catholique. Il est clair que, puisque dans sa pensée superstition et erreur étaient des synonymes de papisme, dire que les premiers siècles du christianisme étaient les *moins* purs, c'était dire qu'ils étaient les *plus* papistes.

Le docteur Middleton dévoile ainsi sans réserve ce fait si contraire au protestantisme, et que la politique des théologiens s'était jusqu'alors appliquée à tenir caché; il ne craignit pas d'avouer hautement que le christianisme primitif n'était ni plus ni moins que le papisme moderne. Cette concession précieuse se trouve exprimée avec une franchise vraiment singulière dans ses remarques sur un catéchisme, dont l'auteur, en se donnant pour protestant, traitait des principaux articles de foi de la primitive Eglise : « Nous voyons, dit-il, clairement maintenant, d'après une conclusion évidente tirée des faits et des circonstances rapportés dans cet ouvrage *combien l'autorité des pères tend à nous conduire directement à l'Eglise de Rome.* Nous voyons qu'ils attribuent un pouvoir suprême et indépendant à l'Eglise, qu'ils enseignent les sacremens papistes, le sacrifice propitiatoire du corps et du sang de Jésus-Christ, pour les vivans comme pour les morts; la prière pour les morts, afin de leur procurer quelque soulagement et de les délivrer de leur état intermédiaire, les exorcismes, le chrême, l'huile consacrée, le signe

de la croix, les œuvres satisfactoires, la confession auriculaire, l'absolution, les reliques des saints, etc., etc. »

Cette téméraire saillie, partie du sein même du sanctuaire (4), eut sans doute les plus funestes résultats. L'Eglise sembla donner elle-même aux sceptiques et aux impies le signal d'un assaut général : tous en effet s'élancèrent pour combattre la sincérité des premiers témoins de la foi chrétienne. Néanmoins, sous un autre rapport, cet éclat ne fut pas tout-à-fait inutile ; il servit du moins à montrer le ridicule de cette prétendue déférence que les théologiens anglicans avaient jusque-là professée pour les pères ; cette politique, suivie jusqu'alors avec adresse, n'avait d'autre but que de faire croire à ceux qui n'en savaient pas davantage que les anciens docteurs du christianisme donnaient leur sanction aux doctrines protestantes. Mais Middleton, par son imprudence, brisa entre les mains de ses confrères cet instrument de déception (5). Car quoique dans les peintures qu'il fait des pères, il ait souvent employé les couleurs de la calomnie et du mensonge, du moins il a parfaitement réussi à prouver que pour la foi et les pratiques ces saints docteurs n'étaient rien moins que protestans, et que par conséquent en appeler à leur autorité pour défendre les doctrines protestantes, c'était un mensonge qui, une fois dévoilé, ne devait plus être répété souvent, ou qui du moins le serait sans succès.

Nous avons vu en effet que depuis cette époque, à l'exception d'un Daubeny ou d'un Faber qui, par-ci, par-là, essayaient de combattre encore avec cette armure brisée, tous les théologiens anglais avaient eu la prudence de laisser dormir les pères dans leurs tombeaux. S'ils tentèrent quelquefois de s'écarter de cette sage politique (6), ces essais ne servirent qu'à les convaincre de plus en plus que c'était appeler des ennemis et non des auxiliaires. Ainsi le dernier évêque Tomline n'appela les pères à son secours contre les calvinistes que pour reconnaître combien, dans une telle cause, leur alliance était malencontreuse et pleine de dangers. Les témoignages qu'il produisit pour combattre les enseignemens du calvinisme moderne, condamnent aussi expressément les doctrines des premiers réformateurs, aussi bien que l'esprit qui a dicté les articles de sa propre Eglise (7).

J'espère avoir réussi maintenant à mettre hors de doute le principe que j'ai voulu prouver jusqu'ici ; c'est que les catholiques ont droit de réclamer l'antiquité pour leurs doctrines, ou en d'autres termes, de soutenir que leur système de croyance est identique avec celui qu'ont enseigné les premiers docteurs du

christianisme ; et de plus que cette admirable position où ils se placent, quoique long-temps disputée par les protestans, leur est maintenant hautement et absolument cédée.

En trouvant ainsi confirmée la conclusion à laquelle mes propres recherches m'avaient conduit, je ne sais si le sentiment qui dominait en moi était celui du triomphe ou de la mystification. Si ces importantes concessions m'eussent été connues plus tôt, je me serais épargné ce long travail d'enfantement que m'a inutilement coûté la première partie de cet ouvrage. Ma situation était à peu près semblable à celle du fameux cardinal Sfondrat; on disait, à propos de son ouvrage sur la prédestination, « que, s'il l'avait commencé par la seconde partie, il se serait épargné la peine de composer la première. » Je dois encore avouer que, comme tous ceux qui, en quelque branche de savoir que ce puisse être, s'instruisent par leurs propres études, je m'étais flatté que le résultat auquel j'étais parvenu était ma propre, mon exclusive découverte ; mais lorsque je reconnus que tant d'autres étaient arrivés avant moi exactement au même point, mon travail devint d'un commun auquel je n'étais vraiment pas préparé, et toute la gloire de mes recherches et de mon érudition scolastique perdit singulièrement de son éclat.

L'effet définitif de mes recherches fut néanmoins de m'exciter plus vivement à poursuivre le dessein dans lequel j'étais engagé. J'étais convaincu après tout qu'il devait y avoir dans la nature du protestantisme quelque chose que j'ignorais. S'il avait pu occuper si long-temps une partie du monde chrétien, il ne le devait pas sans doute à l'abandon qu'il reconnaissait avoir fait des doctrines de la primitive Eglise, ni même probablement à ce signe honteux que le père des hérésies a jadis imprimé sur son front. En Allemagne, m'écriai-je, c'est là seulement où je suis sûr de le saisir dans sa forme naturelle; c'est au lieu de sa naissance qu'il faut étudier à la fois et l'antiquité dont il peut se vanter, et les traits distinctifs du *Genius loci.*

Ainsi donc, après avoir écrit une lettre pleine de sentiment à ma belle amie calviniste, pour prendre congé d'elle et lui réitérer l'assurance que je n'oublierais pas ce qu'elle m'avait recommandé au sujet des *Propos de table* de Luther et du *Pastor Fido*, je partis de Dublin le 12 août, et m'arrêtant peu de jours à Londres, j'arrivai à Hambourg vers la fin du même mois.

CHAPITRE XXXVI.

Hambourg. — Hagedorn. — Klopstock et sa femme Méta. — Anne-Marie Schurman et son amant Labadie.

Le lecteur n'attend pas sans doute d'un voyageur dont le but était aussi exclusivement théologique, cette variété d'observations qui donne le plus grand charme aux récits venus des lointains pays. Dans le voisinage de Hambourg, je trouvais quelques noms et quelques souvenirs qui ne pouvaient manquer d'intéresser un amateur de poésie et de littérature.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point cette ville a droit de se glorifier d'avoir vu naître Hagedorn ; car les écrits de ce poète anacréontique me sont complètement inconnus. Mais les différentes traductions de Klopstock m'ont mis à même de me faire quelque idée de son mérite. Je visitais donc avec tout le respect qui lui était dû le tombeau de ce fameux poète. Je dois néanmoins avouer que j'y vins moins pour rendre hommage à l'illustre auteur de la *Messiade* que pour honorer la mémoire de sa femme Méta si dévouée et si touchante (1).

Au reste, dans la disposition d'esprit où m'avait jeté mes dernières études, les poètes et leurs belles idoles avaient peu de chance de captiver long-temps mon attention. La seule beauté dont les aventures illustraient alors pour moi le voisinage de Hambourg était la savante et autrefois fameuse héroïne Anne Marie Schurman, que Vossius, Béverovicius et autres érudits Allemands ont célébrée, mais dont la réputation et le nom arrivaient alors pour la première fois à mes oreilles.

L'histoire de cette belle savante, depuis le moment où, suivant l'expression de l'un de ses biographes, « elle entreprit, à l'exemple de Luther et de Calvin, d'être elle-même l'architecte de sa foi, » jusqu'à celui où elle devint disciple, et, dit-on, épouse du trop fameux Labadie, offre un croquis tout-à-fait piquant des bienheureux effets de la réforme. Son amant Labadie, qui finit par arriver au honteux honneur d'être le chef d'une secte de protestans fanatiques, était un de ces prédicateurs de piété dont la flétrissante corruption savait alors se prévaloir avec tant d'adresse de l'exaltation qui agitait toutes les imaginations des femmes réformées. Une des curieuses doctrines qu'il a ouverte-

ment défendues, c'est que « Dieu peut tromper, et qu'effectivement il a trompé plusieurs fois. »

Membre de l'Eglise catholique jusqu'à sa quarantième année, Labadie vit quel vaste champ les excès de la réforme ouvraient à la violence des passions aussi bien qu'à l'indépendance des opinions. Après s'être assez fait connaître dans l'église où il était né par ses efforts pour corrompre tout un couvent de religieuses, il abandonna la foi catholique, et devint ministre calviniste. La popularité qu'il sût acquérir comme prédicateur, en jouant ce nouveau rôle est presque sans exemple (2). Le contraste hideux que l'on savait exister entre ses doctrines toutes spirituelles et sa conduite singulièrement matérielle ne fut malheureusement pas sans charmes pour quelques-unes de ses belles disciples. Bayle donne un exemple de la manière dont il instruisait les femmes qui l'écoutaient: c'est une anecdote qui peut paraître plaisante, mais qu'un philosophe tel que Bayle pouvait seul se permettre de raconter. Enfin, après une carrière à peu près semblable à celle de quelques anciens hérésiarques gnostiques, ce digne enfant de la réforme mourut en 1674, à Altona, entre les bras de son dernier amour, la pieuse et savante Anne-Marie Schurman.

Malgré la délicatesse de certaines circonstances difficiles à présenter convenablement, je trouvai moyen, durant mes momens de loisir à Hambourg, de composer avec ces données une petite histoire religieuse assez plausible et même passablement décente. Je me hâtai de l'envoyer à miss *** comme le premier fruit de mes recherches sur le protestantisme en pays étrangers, la priant de présenter ce joli récit à la société religieuse dont je savais qu'elle était un des membres les plus distingués.

Marie Schurman a donné, dans un ouvrage publié à Altona, le récit des premières années de sa vie. Ce livre précieux me fournit heureusement quelques particularités sur son enfance, qui ne peuvent qu'intéresser vivement le monde évangélique. Par exemple, elle rappelle ces premières étincelles de piété qui, dans la suite de sa vie s'embrasèrent si violemment sous les auspices de *Jean de Jésus*; c'était le nom que se donnait à lui-même Jean Labadie, son amant. Entre autres choses, elle nous apprend aussi l'effet que fit sur elle, lorsqu'elle n'avait encore que quatre ans, la première question et la réponse du catéchisme de Heidelbourg. Elle fut remplie « d'un sentiment si profond d'amour pour Jésus-Christ, que toutes les années qui se sont écoulées depuis n'ont pu effacer les vifs souvenirs que ce moment lui a laissés (3). » Elle nous fait part ensuite du goût

prématuré qu'elle avait pour faire des poupées de cire et du singulier penchant qu'elle a conservé toute sa vie à manger des araignées.

Depuis cette époque intéressante de son histoire, je pouvais la suivre dans toutes ses aventures, jusqu'à la plénitude de sa réputation. Alors elle possédait douze langues, et elle écrivait couramment dans quatre; elle savait en outre la musique, la peinture, la sculpture et la gravure; les Spanheim, les Heinsius, les Voss étaient à ses pieds, et elle donnait de savantes réponses aux questions que le docteur allemand Béverovicius (4) lui adressait dans ses lettres. Les mémoires littéraires de cette femme renferment les noms de quelques-uns des controversistes qui se sont le plus illustrés dans les disputes auxquelles le fameux synode de Dordrecht donna naissance. Ainsi, elle entretint long-temps avec Rivet, le violent adversaire de Grotius, une correspondance sur cette question si souvent agitée: Est-il convenable d'instruire une femme chrétienne dans les belles-lettres? Il n'est pas difficile de discerner, à travers toute la civilité de son correspondant calviniste, que ce champion des immuables décrets n'aurait pas souffert, si cela eût dépendu de lui, qu'une femme s'élevât d'un degré au-dessus de l'humble quenouille.

Tandis que les plus chauds calvinistes rendaient de tels hommages à sa réputation, elle comptait aussi d'ardens admirateurs dans le parti arminien. De ce nombre était le célèbre poète latin Gaspard Barlœus, que les gomaristes chassèrent de toutes les places qu'il occupait dans l'église; son unique faute était son refus de croire, avec le synode de Dordrecht, que Dieu eût créé le plus grand nombre des hommes dans le seul dessein de les damner. Les œuvres de ce poète arminien nous offrent quelques vers adressés à notre savante héroïne: nous citerons les derniers; ils sont curieux comme offrant un exemple de la licence d'expressions que les savantes dames de cette époque permettaient aux savans messieurs qui leur écrivaient:

Scribimus hæc loquimurque tibi....

. . . .

Sin minus illa placent, et si magis oscula vester
Sexus amat, nos illa domi debere putabis (5).

De cette époque brillante de sa vie (6), que Marie Schurman condamna ensuite comme infectée de vaine gloire, elle passa à cet état d'enthousiasme où la religion et Labadie prirent pleine

possession de son âme. Ce changement ouvre à l'éloquence protestante un vaste champ dont on peut bien supposer que je ne manquai pas de me prévaloir. C'est dans ce saint temps qu'au lieu d'arrêter ses yeux sur les pages profanes de Virgile ou d'Horace, elle n'eut de regards et de pensées que pour des écrits évangéliques, tels que l'*Hérald du roi Jésus*, le *Chant royal de Jésus*, et autres pareilles élucubrations de son spirituel amant. Alors jetant un coup-d'œil de honte et de regret sur les louanges dont le monde savant l'avait entourée, elle renonça solennellement, et, comme elle le dit elle-même en présence du soleil à ces misérables objets de sa première vanité (7).

C'est dans cet état si édifiant d'humilité que Marie Schurman passa le reste de ses jours; les sacrifices héroïques qu'elle avait faits furent pleinement récompensés par ces illuminations intérieures de l'esprit et ces communications familières avec Dieu dont elle se crut favorisée; et après avoir reçu à Altona, comme on l'a dit plus haut, le dernier soupir de son apôtre Labadie, elle ne tarda pas à le suivre. Elle mourut en 1678.

CHAPITRE XXXVII.

Blasphèmes de Labadie. — On les trouve dans Luther, Bèze, etc. — Réflexions. — Choix d'une université. — Gottingue. — Je suis présenté au professeur Scratchenbach. — Il commence une suite de leçons sur le protestantisme.

Quoique mon destin eût voulu qu'à l'entrée même de ma nouvelle carrière de recherches, je rencontrasse un si honteux exemple des effets du protestantisme germanique, je prie le lecteur d'être convaincu que je n'avais aucune intention d'attacher à ces excès de fanatisme et d'absurdité une importance qu'ils ne mériteraient pas : je sais qu'il n'est pas de doctrine si pure qui ne puisse présenter, parmi ceux qui la professent, des exemples de la conduite la plus scandaleuse.

Le seul point qui mérite donc de fixer réellement notre attention, c'est de savoir si les principes même de la réforme ne recélaient pas les germes des singulières extravagances dont nous venons de parler. Or, n'est-on pas en droit de regarder l'apostolat licencieux de Labadie, qui n'eut malheureusement que trop de succès, et la folle dévotion de son élève, Anne-Marie, comme le résultat naturel et nécessaire de la liberté sans bornes

qui, au temps de la réforme, fut accordée au jugement individuel, puisque les excès des anciennes hérétiques ont évidemment été les fruits de ce principe destructeur qu'ils enseignèrent les premiers, et qu'ils mirent si largement en pratique ?

Je demanderai ici au plus grand nombre de lecteurs de faire une attention spéciale à un fait qui certainement leur paraîtra aussi monstrueux et aussi incroyable qu'il me le parut à moi-même, lorsque la suite de mes études me le fit découvrir pour la première fois. Ne semble-t-il pas impossible qu'aucun esprit sain admette ce blasphème enseigné par Labadie : « Dieu peut et veut tromper le genre humain, et il l'a effectivement trompé plusieurs fois. » Mais il est évident que si une fois il est admis, il n'est point d'excès de démoralisation que l'exemple de Dieu ne puisse autoriser. Or, que diront maintenant ceux qui apprendront pour la première fois que cette doctrine impie est celle des principaux réformateurs, et qu'elle est enseignée en termes exprès par Luther lui-même ?

Il fallait se débarrasser des difficultés qui s'offraient en foule contre la doctrine de l'élection et de la réprobation, et concilier les passages de l'Ecriture où Dieu exhorte les pécheurs à faire pénitence, avec ces décrets de prédestination qui ont déjà irrévocablement fixé leur perte éternelle. Les premiers réformateurs ne crurent pouvoir en venir à bout qu'en admettant la supposition monstrueuse que le Tout-Puissant n'adresse pas sérieusement ces exhortations aux réprouvés, et qu'en les invitant à se repentir et à se corriger, il ne pense réellement pas ce qu'il dit. « Il parle ainsi, disent-ils, d'après sa volonté *révélée* ; mais par sa volonté *secrète* il veut le contraire, » ou comme Bèze s'explique : « Dieu cache parfois quelque chose qui est contraire à ce qu'il manifeste par sa parole (1). »

Mais c'est Luther lui-même qui a exprimé le plus nettement, et de la manière la plus révoltante, ce grossier blasphème. Il est curieux de l'entendre interpréter la conduite de Dieu, envers Abraham, telle qu'elle est racontée dans le chapitre XXII de la Genèse (cet exemple était un de ceux qu'on alléguait pour autoriser la distinction entre la volonté révélée et la volonté secrète du Très-Haut). Écoutons le réformateur :

« Une espèce de mensonge tel que celui-ci nous est salutaire ; ce sera pour nous un vrai bonheur de pouvoir apprendre cet art de Dieu. Il essaie et il propose l'ouvrage d'un autre, afin d'accomplir le sien propre ; il cherche, dans notre affliction, sa joie et notre salut. Ainsi, Dieu dit à Abraham : Immole ton fils, etc. — Comment ? il plaisante, il dissimule, il

rit (2). De la même manière il feint quelquefois de vouloir nous quitter, nous mettre à mort. Qui de nous ne croit que tout cela est réel ? Mais de la part de Dieu ce n'est qu'une plaisanterie, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *c'est un mensonge* (3). Chacun de nous doit souffrir une mort réelle ; mais Dieu n'agit pas sérieusement, ni d'une manière conforme à ce qui paraît au-dehors ; *c'est une dissimulation*, il veut seulement essayer si pour lui nous sommes résolus à perdre les biens présens et même la vie. »

Ne peut-on pas se demander, en vérité, si parmi tous les blasphèmes qui ont jamais été écrits ou prononcés, la langue ou la plume en ont jamais laissé échapper de plus révoltans ?

Si, à mon départ d'Hambourg, j'avais connu seulement quelques-unes de ces monstrueuses propositions, je crois que cela m'eût épargné l'embarras et le désappointement de mon voyage. A quoi bon, en effet, approfondir davantage la doctrine du réformateur ? Cet échantillon seul suffisait bien sans doute pour prouver qu'un esprit capable de concevoir de telles idées de l'Être divin, ne pouvait rien produire qui fût digne de remplacer un seul des dogmes de l'ancienne foi. Mais j'étais alors fort peu versé dans la partie théologique de l'histoire de la réforme ; et ne voyant dans la doctrine de Labadie que des blasphèmes qui lui étaient propres, sans penser que les chefs de la secte eussent pu donner aucune sanction à ces absurdités impies, je négligeais une circonstance qui me paraissait sans intérêt, et avec un nouveau zèle de recherche, je me préparais gaîment à entreprendre les courses projetées.

Après avoir délibéré quelque temps en moi-même sur le choix de l'université qui devait être le premier théâtre de mes études, je me décidai enfin pour cette école célèbre dans les annales théologiques, qui a eu la gloire de produire un Mosheim, un Michaëlis, un Ammon, un Eichorn, et, sans aucun retrad, je partis directement pour Gottingue.

Mon désir eût été de pouvoir, comme je l'avais promis à Miss ***, préparer mon âme à l'évangile de Luther, par un pélerinage à quelques-uns des lieux qui sont à jamais liés à la gloire de son nom. Ainsi, j'aurais pu visiter, par exemple, la cellule d'Erfurt, où l'humble moine de saint Augustin, qui devait ensuite tonner contre le Vatican, avait coutume de venir jouer de la flûte afin de consoler les intervalles solitaires de ses exercices de piété ; — ou bien encore les ruines pittoresques de Wartbourg, à l'abri desquelles il se dérobait aux poursuites de ses ennemis, et qu'il nomma son Pathmos, se comparant

dans la modestie de son cœur à saint Jean. Je sens que quelques-uns de ces voyages romantiques eussent seuls pu m'exalter à la hauteur luthérienne, et de plus, ils m'eussent fourni des sujets de lettres à Miss ***, qui auraient vivement intéressé la future *rectoresse* de Ballymudragget.

Ce fut pendant qu'il était à Wartbourg, occupé de sa fameuse traduction du Nouveau-Testament, que Luther se crut souvent visité par le diable sous la figure d'un grand barbeau; le visiteur bien connu ne put cependant le déranger de ses travaux bibliques. Car Luther qui (pour emprunter les expressions d'un voyageur spirituel) » connaissait Satan sous tous ses déguisemens, le rebuta courageusement, et enfin impatienté de ce que ce diable caché bourdonnait sans cesse autour de sa plume, il se leva et s'écriant : *Willst du dann nicht ruhig bleiben*? (Ne resteras-tu donc pas tranquille?) il lança son immense écritoire contre le prince des ténèbres (4). »

Sans doute la vue du célèbre théâtre de ces scènes caractéristiques eût été la préparation la plus édifiante à la connaissance particulière que j'allais acquérir de la doctrine de celui qui y avait joué le premier rôle. Cependant le seul régime initiatoire auquel je crus devoir me soumettre, ce fut d'avaler quelques verres de cette fameuse bière d'Eimbeck, que les réformateurs allemands regardaient comme une boisson très-orthodoxe; car c'est autour de ces joyeux flacons qu'ils établirent la plupart des articles de leur nouveau plan de christianisme; il parait que le grand Luther lui-même n'était pas ennemi de ce breuvage (5). J'en juge par un fait dont l'histoire fait mention : les bons habitans d'Eimberck lui envoyèrent, comme témoignage de leur admiration, un présent de quelques bouteilles de leur meilleure bière, et « comme il ne pouvait pas (dit mon auteur) aller lui-même à Eimberck donner la parole du salut en retour de la liqueur de la vie terrestre, on raconte qu'il y envoya deux de ses plus fidèles et de ses plus attachés disciples (6). »

Il ne faudrait pas conclure du ton de raillerie que je me permets maintenant, qu'au moment où je quittai Hambourg, mes vues et la disposition de mon esprit participassent en rien à ce caractère moqueur. Souvent en rapportant des scènes ou des impressions qui sont passées, nous les revêtons de couleurs qu'elles n'avaient pas originairement, mais qu'une expérience postérieure a comme réfléchies sur elles. Il est vrai qu'avec la connaissance que j'ai acquise maintenant de la vie et des doctrines de Luther, il me serait aussi difficile de parler sérieuse-

ment de sa prétendue réforme que de discuter gravement les prétentions aspostoliques d'un Montanus ou d'un Manès ; mais à l'époque dont je parle, le sujet se présentait à moi sous un aspect bien différent. N'ayant qu'une idée très-imparfaite de cette étrange confusion de croyances qui avait donné naissance à ce monstre si bigarré que l'on appelle protestantisme, j'étais presque absolument étranger au système de foi que je me préparais à embrasser. L'inquiète sollicitude que je mettais à découvrir dans cette bizarre religion quelques points qui pussent justifier mon apostasie projetée, contribuait encore à me rendre aveugle sur tout ce qui était contraire à ce but de mes recherches, et à tromper pour quelque temps ma disposition naturelle au sarcasme.

En arrivant à Gottingue, je me hâtai de faire usage de quelques lettres de recommandation que m'avait remises le tuteur de l'un de mes amis qui avait passé quelques mois dans cette université. L'une de ces lettres me procura la connaissance du premier professeur de théologie, M. Scratchenbach. Il ne m'était pas possible de faire une rencontre plus utile au but de mon voyage ; outre le mérite distingué de ce professeur très-versé dans le genre d'études dont je m'occupais alors, quelques circonstances particulières, liées à l'état actuel du protestantisme en Allemagne, le portaient à regarder avec un intérêt plus qu'ordinaire l'objet que j'avais à cœur en m'adressant à lui. Je ne faisais un secret, ni pour lui ni pour personne, de mon intention de devenir protestant, pourvu qu'en étudiant ses doctrines, je les trouvasse telles que la conscience pût les approuver.

Par suite d'un long enchaînement de causes dont j'essaîerai de donner en peu de mots quelque idée dans le courant de cet ouvrage, un grand nombre de protestans, appartenant soit à l'église luthérienne, soit aux autres églises réformées de l'Allemagne, avaient donné des exemples de conversion à la foi catholique. Ces désertions qui semblaient à quelques personnes n'être que le prélude d'un retour général au papisme, avaient tout-à-coup brisé ce charme *d'indifférentisme* dans lequel les théologiens de l'université étaient depuis quelque temps plongés. Comme ils redoutaient uniquement un excès de croyance, la moindre apparence d'un rapprochement vers cette foi dont leurs ancêtres avaient pris tant de peine à les dépouiller jusqu'à la nudité, jeta l'alarme dans leurs rangs. Ainsi l'exemple que je promettais de donner d'une conversion dans un sens opposé ne pouvait s'offrir dans des circonstances plus favorables.

Mon nouvel ami s'empressa donc de me développer l'état et

les espérances du protestantisme en Allemagne ; il s'attacha surtout à me faire parcourir les épreuves successives par lesquelles tout le système du christianisme avait passé pendant la dernière moitié du siècle précédent, me montrant comment il en était sorti en se purifiant toujours de plus en plus de son ancien aloi, jusqu'à ce qu'il eût atteint cette forme si rationnelle sous laquelle seule il est maintenant admis par les protestans éclairés de l'Allemagne.

Comme j'étais disposé à écouter dans un humble silence, mon instruction fut plutôt une leçon qu'une conversation. Je m'imposai la règle de noter après chacune des séances tout ce que ma mémoire avait retenu des discours du professeur. Cette fidélité me mit à même de ne rien perdre d'essentiel. S'il s'était glissé quelques légères erreurs dans mes analyses, on m'excusera, j'espère, en pensant que jusqu'alors j'étais entièrement étranger à une semblable doctrine.

CHAPITRE XXXVIII.

Première leçon du professeur Scratchenbach. — Philosophes païens. — Rationalisme parmi les hérétiques. — Marcion, Arius, Nestorius, etc., tous rationalistes. — Les siècles d'ignorance. Renaissance du savoir. — Luther.

Ce fut, je me le rappelle parfaitement, le 8 septembre que le professeur Scratchenbach commença pour moi son cours de leçons. Comme j'étais un peu indisposé, sans doute à cause de la bière luthérienne à laquelle je n'étais pas fait, le professeur eut la complaisance de venir m'instruire chez moi, dans un petit appartement dont les fenêtres donnaient sur le canal. Ce fut là qu'au jour susdit, mon instructeur, prenant gravement un siége en face de moi, commença ainsi :

« Entre le prêtre et le philosophe, ou en d'autres termes, entre le partisan de l'autorité de la foi et le défenseur du libre exercice de la raison, il y aura toujours, et sous tous les systèmes de croyance, un principe de guerre qui donnera nécessairement lieu à une lutte violente et ouverte, toutes les fois que l'état n'interposera pas la force de son bras en faveur de l'une des deux parties, ou que les deux camps opposés ne parviendront pas à s'unir par un compromis mutuel en une puissante coalition. Tels sont donc les deux moyens d'établir la paix religieuse. Quant au premier, l'expérience a prouvé que l'alliance

de l'Eglise et l'Etat était à peu près seule praticable. Ce fut la politique des sages de la Grèce et de Rome ; ils pensèrent devoir favoriser et soutenir les superstitions établies. Il était réservé à la raison moderne de prouver la possibilité d'une coalition entre la théologie et la philosophie : l'état actuel du protestantisme en Allemagne en donne le premier et le plus admirable exemple.

« Il faut avouer que les grands philosophes de l'antiquité ont aussi sévèrement refusé à la raison le droit de juger les questions religieuses que les papistes eux-mêmes. Ils pensaient que les bons citoyens devaient l'exemple de la soumission la plus implicite et la plus aveugle aux rites religieux qu'ils avaient reçus de leurs pères. Lorsqu'il s'agit de la religion, dit Cicéron, je n'examine pas quelle est la doctrine de Zénon, de Cléante, de Chrysippe, mais uniquement ce qu'enseignent les souverains pontifes, T. Coruncanus, P. Scipion, P. Scevola. A vous, philosophe, je puis vous demander raison de ma foi ; mais je dois croire nos ancêtres sans exiger même qu'ils me rendent aucune raison (1).

« Cicéron était si peu ce que nous appelons en Allemagne un rationaliste, que, tout en reconnaissant que l'art des augures n'était qu'une fiction et une imposture, il signale à la vindicte publique tous ceux qui contrariaient ou troublaient la foi que les peuples avaient à ce rite (2).

« Dans un état de choses où un Cicéron parlait ainsi, ou même avec plus de force encore, où un Epicure assistait aux prières, afin de conserver le décorum (3), les prêtres grecs et latins n'avaient pas beaucoup à craindre des philosophes ; aussi voyons-nous que les superstitions les plus déraisonnables continuèrent, chacune en leurs temps, à fleurir à l'ombre même du jardin de l'académie. Malgré cette tolérance pour les absurdités de leur propre culte que le temps avait établi et consacré, on peut juger par le zèle avec lequel Porphyre, Celse, Lucien, attaquent, chacun à leur manière, la foi chrétienne, que ces philosophes n'étaient nullement disposés à souffrir si patiemment ce qu'ils regardaient comme une superstition nouvelle et jusqu'alors étrangère au monde. Ils partageaient sans doute l'opinion de votre théologien anglais, Warburton, qui pense que, « folie pour folie, celle qui est ancienne doit être préférée comme étant déjà en possession. »

« Quoiqu'il en soit, l'Eglise chrétienne, à cette période de son existence, eut beaucoup moins à se plaindre des hostilités des philosophes que de leur amitié et de leur alliance. Les

efforts que firent quelques-uns des plus savans d'entre les pères pour enter les croyances du paganisme sur le christianisme, ont contribué plus qu'aucune autre cause à altérer la simplicité des vérités de la foi et à envelopper de ténèbres encore plus profondes, ce qu'il y avait déjà de mystérieux dans ses doctrines.

« Cette époque ne nous offre, en vérité, pas d'autres exemples de cet examen libre et harhi qui sonde sans crainte les fondemens historiques et la crédibilité des documens de la révélation, que ceux qui se rencontrent, comme on était en droit de l'attendre, dans les écrits des gnostiques, et surtout dans les ouvrages des marcionites, autant du moins qu'on en peut juger par les extraits imparfaits qui nous restent de leurs œuvres. Les recherches minutieuses auxquelles ces hérétiques soumirent l'ancien et le nouveau testament, dans l'unique dessein de faire ressortir leurs nombreuses contradictions, fournissent peut-être le premier exemple remarquable dans les annales du christianisme, de l'appel à la raison comme arbitre de la foi. C'est ainsi que commença à se manifester ce principe fécond et puissant qui devint la base du protestantisme, tel qu'il a été introduit au temps de la réforme, et que le rationalisme, qui lui a succédé, a pleinement développé. Marcion, saisissant avec perspicacité tout ce qui, dans les enseignemens du christianisme, se refuse aux investigations de la raison, signale, dans son commentaire sur l'histoire de la chute de l'homme, ce que cet évènement paraît avoir d'inconciliable avec les attributs que la vraie piété se plaît à reconnaître en Dieu : « Dieu, dit-il, manqua de bonté s'il voulut, de prescience s'il ne prévit pas, ou de pouvoir s'il ne prévint pas le péché. »

« Ces lueurs de rationalisme étaient tellement obscurcies par les imaginations étranges et les absurdités dont aucune secte de gnostiques ne sut s'affranchir, qu'elles ne purent éclairer que bien faiblement ceux même qui les avaient produites, et leur lumière fut entièrement perdue pour les orthodoxes qui se contentaient de la foi de l'Eglise. Comme tous les autres hérésiarques, Marcion fut suivi à cause de ce qu'il y avait d'absurde dans son système, et non pour ce qu'il y avait de raisonnable, et l'erreur, toujours plus heureuse, prévalut. L'Eglise, de son côté, fortement retranchée dans la barrière de l'unité et ayant rallié autour d'elle presque toutes les lumières et les talens du christianisme, put sûrement défier les attaques de la philosophie, lorsqu'elle vint l'assaillir sous le nom odieux de l'hérésie.

« Défendu ainsi contre l'examen de la raison, le christianisme traversa sa première période de souffrances et d'épreuves,

jusqu'à ce qu'enfin adopté comme religion de l'empire, il fût soutenu et protégé par l'appui du bras séculier. En acquérant cette alliance, il dut perdre beaucoup de cette union intérieure que la violence de la persécution, lorsqu'elle vient de dehors, ne manque jamais de donner aux religions proscrites. De là le schisme, beaucoup plus dangereux que l'hérésie, parce que c'est une arme dont les enfans se servent pour blesser leur mère. Il ne commença à se montrer et à s'étendre d'une manière formidable que lorsque l'Eglise, « ayant les rois pour ses pères nourriciers et les reines pour ses nourrices, » s'assit sur le trône, couronnée de la mitre et entourée de tous les honneurs dus à l'épouse choisie de l'état.

« Alors s'élevèrent dans son sein ces controverses violentes qui, quoiqu'elles eussent rapport aux mystères les plus impénétrables d'un autre monde, se décidèrent par des débats et des majorités, comme les plus vulgaires intérêts de cette terre. — Les discussions d'un concile tumultueux et les votes d'une foule d'évêques factieux (3) parurent suffire pour déterminer des questions telles que celles-ci : Doit-on abolir ou conserver la trinité? Le Saint Esprit est-il une personne ou un accident? etc. Dans toutes ces luttes, l'Eglise (grâce surtout, il faut l'avouer, à l'influence des évêques de Rome), triompha d'une manière éclatante de ses adversaires, et les efforts des schismatiques pour simplifier et soumettre à une forme rationnelle les articles populaires de croyance n'eurent aucun succès.

« En vain Arius essaya d'établir les fondemens d'un pur système de monothéisme, en affirmant que le Christ n'était qu'une créature, ouvrage, comme toutes les autres créatures, du seul Dieu de l'univers. Il fut décidé contre lui, par une grande majorité d'évêques, que le Fils n'était pas une créature, mais un être consubstantiel et co-éternel avec le Père. La décision, ainsi adoptée prit rang dans le code de l'orthodoxie chrétienne, et on eût toujours une réponse prête à toutes les objections que l'on pouvait y opposer. Par exemple, si le Père et le Fils, disaient les rationalistes, doivent être considérés comme identiques, on peut dire: un de la trinité a été crucifié, un de la trinité est mort. Nullement, répondaient les orthodoxes; quoique le Père et le Fils soient une seule essence dans une identité parfaite, cependant le Fils a pu mourir sans que le Père mourût (5).

« En vain Nestorius, pour éviter d'appeler Marie Mère de Dieu, ce qui lui paraissait un blasphème, « enseigna qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, la personne divine et la

personne humaine ; pour rendre plus frappante et plus sensible l'objection toute rationnelle qu'il opposait au mystère de la foi, il répétait qu'un enfant de deux mois ne pouvait pas être un Dieu. On adopta également contre lui le même mode expéditif de décision, et l'union de deux natures en une seule personne fut ainsi définie, sans être expliquée : « Comme en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sont trois personnes en un seul Dieu, de même, dans le Christ, la divinité et l'humanité ne sont qu'une seule personne. »

« Macédonius, autre rationaliste, ne réussit pas davantage à délivrer le symbole chrétien de la divinité du Saint-Esprit ; il soutenait que l'Ecriture n'offre aucun texte qui suffise pour autoriser une telle opinion. On lui répondit que, si on ne trouvait pas toujours des témoignages exprès, c'est que le Saint-Esprit, qui avait dicté les saintes Ecritures, avait voulu quelquefois ne pas révéler la part qu'il avait prise lui-même aux opérations divines (6). On assembla aussi, comme à l'ordinaire, un concile pour examiner cette question, et, comme l'inutilité de ces appels à la raison devait avoir pour effet de rendre plus sévères les exigences de la foi, on ne répondit aux attaques contre la divinité du Saint-Esprit qu'en exprimant d'une manière plus nette encore sa consubstantialité et sa divinité. La majorité des évêques présens à ce concile (la minorité n'étant, je crois, que de trente-six), adopta une décision qui est incorporée maintenant dans le symbole orthodoxe. Je crois au Saint-Esprit, Seigneur, et vivifiant, qui procède du Père et qui doit être adoré et glorifié avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les prophètes.

« On ne tarda pas à définir aussi que le Saint-Esprit procédait du Fils aussi bien que du Père. Cette mystérieuse procession fut ainsi exprimé : Le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, comme d'un principe unique et par une seule procession !

» Durant les siècles de ténèbres et d'ignorance qui suivirent les temps dont je viens de parler, l'Eglise fut assez heureuse pour gouverner seule et sans trouble tout le monde chrétien. Le petit nombre de prétendans à la science qui, de temps en temps, usurpèrent le nom de philosophes, appartenaient presque tous au clergé ; ils durent, par conséquent, consacrer leurs connaissances à la défense d'une superstition, qui d'ailleurs était presque l'unique objet de leurs études. La religion avait donc alors peu à craindre des lumières de la raison. On regardait même les connaissances littéraires comme des études profanes qui nuisaient souvent à l'intelligence des paroles de la divine

sagesse, et l'ignorance passait pour une qualité essentielle à tout bon chrétien (7).

» Cependant, au milieu de ces ténèbres, il s'éleva de temps à autres quelque faible lueur qui annonçait, de loin encore, l'approche d'une ère plus intellectuelle. Enfin, dans le quatorzième siècle, la nuit des âges précédens commença à se dissiper. A la renaissance des lettres, la raison sembla se réveiller de son sommeil, et de tout côté on vit se répandre une richesse de pensées et de science, dont la lumière promettait de faire bientôt disparaître les ténèbres de la superstition.

» Le changement important qui se manifesta de suite en Europe, dans l'expression des sentimens religieux, montra suffisamment combien l'esprit du christianisme peut être altéré ou modifié par l'état plus ou moins éclairé des esprits qui l'admettent. L'hostilité que manifestèrent ouvertement contre le siége de Rome le Dante et Pétrarque, n'était qu'un avant-goût de ce que devait produire la soif générale de savoir. Dans l'enceinte même de l'Eglise, l'esprit d'examen commença à s'agiter et à exciter des troubles secrets. Entre autres exemples, nous voyons un moine de l'ordre des dominicains (8) qui prévint l'ère glorieuse qui se préparait, en portant l'audace jusqu'à unir les deux mots de réforme et d'église, et à défendre contre les prédicateurs des mystères, le *rationalisme* de la religion chrétienne.

» Malgré les premières lueurs d'une théologie plus pure, il faut avouer que ceux qui, à cette époque, s'aventurèrent à attaquer le pape, étaient plutôt des fanatiques que des réformateurs. Avant l'éclat à jamais mémorable de Luther, jamais, dans toute l'histoire des symboles, il n'avait été établi en principe que la religion dût être soumise à la juridiction de la raison et que le jugement particulier fût le seul juge et le seul guide de la foi. Mais du moment où on admit un tel point de départ, le triomphe de la raison sur la superstition, quoique encore éloigné, fut certain. L'introduction de ce principe dans la théologie chrétienne déchira tous les voiles du sanctuaire et permit à l'œil curieux de la philosophie de pénétrer les secrets les plus mystérieux. Je m'occuperai dans les leçons prochaines de vous développer la suite des progrès naturels et inévitables, qui de là ont nécessairement conduit à cet état lumineux et philosophique de croyances religieuses, que vous trouverez avoir prévalu parmi tous les protestans éclairés de l'Allemagne. »

CHAPITRE XXXIX.

Réflexions sur la leçon du professeur. — Seconde leçon. — Luther. — Ses qualités comme réformateur.

Il me serait difficile de décrire l'état d'étonnement, et même l'espèce de terreur, dans lesquels me jetèrent l'enchaînement et les conséquences d'un si singulier discours. Je fus obligé de comprimer l'expression de sentimens que les égards les plus ordinaires me défendaient de manifester; mais ils étaient prêts à éclater, surtout lorsque je réfléchissais que de telles paroles m'étaient adressées, non-seulement par un professeur de théologie protestante, mais, ce qui est bien plus encore, par le ministre de l'église d'Hanovre.

J'ai déjà remarqué que ma disposition naturelle était profondément religieuse; malgré l'inquiète curiosité de mes recherches, je m'étais jusqu'alors très-peu familiarisé avec les ouvrages des écrivains impies. Rarement j'avais voulu aller puiser à la source glacée du scepticisme; et chaque fois que j'en avais approché mes lèvres, j'avais éprouvé un tel dégoût, que je me sentais peu disposé à goûter encore de ces eaux empoisonnées.

Je n'ignorais pas le ton de mépris avec lequel les protestans de tous les pays et de toutes les sectes se croient autorisés à parler de cette illustre réunion de pères et de conciles qui s'élevèrent dans les premiers temps comme une suite de forteresses autour des frontières du christianisme, tandis que l'invincible armée du Seigneur poursuivait sa marche à travers les siècles. Je ne fus donc pas surpris d'entendre le professeur dédaigner orgueilleusement la sagesse divine de ces premières lumières de la vérité. Mais lorsque je vis qu'élevant des doutes, et même plus que des doutes, sur l'action immédiate de Dieu dans la prédication de l'Evangile, il s'efforçait de réduire la mission spéciale du Sauveur au niveau de ces manifestations journalières de miséricorde, dont Dieu sans doute est l'auteur, quoique médiatement; alors, effrayé de me trouver si avancé dans la carrière désolée du scepticisme, je vis quelle était la direction dans laquelle me conduisait mon guide protestant, et je reconnus que nous étions déjà sur cette large voie qui aboutit à l'immense désert de l'incrédulité.

Quelque graves que fussent ces réflexions, j'eus peu de temps à leur donner ; l'infatigable Scratchenbach me laissa à peine quelques heures pour repasser dans mon esprit ce que j'avais entendu. Il se présenta le lendemain de bon matin dans mon appartement, et, reprenant son sujet au point où nous l'avions interrompu la veille, il continua ainsi :

» Il faut avouer que, sous plusieurs rapports, Luther était éminemment propre à la tâche de destruction qu'il était appelé à accomplir. Intrépide, vain, entêté et véhément, méprisant toutes les attaques de ses ennemis, et facilement exalté par les acclamations de ses partisans, il était doué de passions toujours promptes à lui inspirer des résolutions hardies, et d'une constance inflexible malgré tous les scrupules qui pouvaient en arrêter l'exécution. Les faiblesses même et les excès de son caractère contribuèrent autant à son succès que ses qualités les plus excellentes. La licence effrénée de ses manières donna, aux yeux du vulgaire, de la vigueur à son action publique; près de lui tout paraissait faible, et quiconque se laissait arrêter en quelque chose par le décorum, devait renoncer à le combattre avec succès. Je dois même dire que, si l'ardeur de son tempérament avait allumé moins vivement, qu'il ne l'avoue lui-même (1), la licence de ses passions, il aurait manqué d'*une* des impulsions puissantes, invincibles, qui, en dépit de toute décence, le précipitèrent dans sa carrière.

« Aucun des hommes célèbres que cette crise jeta en avant n'eût été capable d'accomplir ce que l'on peut appeler l'œuvre rude et âpre de la réforme, la partie révolutionnaire de ce grand changement, avec cette habileté, cette persévérance et ce succès. Mélancthon eût semblé aux téméraires beaucoup trop consciencieux et trop indécis ; le caractère niveleur et fanatique de Carlostadt eût effrayé les timides ; tandis que Zwingle se serait attaché à un plan de réforme dont la simplicité et l'esprit philosophique n'auraient pas soulevé les masses. Le respect même que Luther conserva pour un grand nombre d'erreurs de l'ancienne foi, quoique ce fût en lui une faiblesse, servit puissamment à faciliter son but général. La transition des anciennes doctrines aux nouvelles parut ainsi moins violente ; en même temps que l'on accordait assez aux amateurs de la nouveauté pour les disposer à aller *en avant*, on conservait aussi assez pour que ceux qui respectaient l'antiquité pussent encore regarder *en arrière*.

» Il serait injuste de ne pas mettre au nombre des différentes qualités qu'il possédait pour une telle mission son caractère

privé comme compagnon de table ; parmi les causes de son influence, celle-là ne fut certainement pas la moins populaire. Les habitudes modérées et solitaires d'un chef tel que Mélancthon n'eussent rien présenté d'assez saillant à l'enthousiasme public ; tandis que le sérieux sombre et arbitraire de Calvin, eût répandu sur les premiers jours de la réforme naissante une teinte de rigueur qui aurait réuni beaucoup moins de partisans autour de son berceau. Les habitudes sociales de Luther, sa gaîté, son amour pour la musique, les anecdotes populaires qui couraient sur son verre à deux pintes (2), ses saillies, ses bouffonneries (3), etc., etc., tout tendait à la fois à divertir et à intéresser le public ; et, en abaissant ce chef superbe au niveau de la vie journalière de chacun, cela établissait une sorte de fraternité entre lui et les derniers de ses partisans.

« Même aujourd'hui sa réputation d'amateur de plaisir et de bonne chair a survécu, il faut le dire, quelque étrange que cela puisse paraître, à presque toutes ses doctrines théologiques ; elle continue encore à égayer plusieurs de nos couplets de table les plus populaires. Ainsi, par exemple.

D'rum stosset an,
Und singet dann,
Was Martin Luther spricht :
Chor. *Wer nicht liebt Wein, Weib und Gesang,*
Der bleibt ein Narr sein lebenlang,
Und Narren sind wir nicht (4).

« Telle est, incontestablement, la réunion de qualités à la fois convenables et puissantes que Luther apporta à cette œuvre de lutte et de destruction qui forme ordinairement le premier degré de toute réforme complète, soit dans la foi, soit dans la politique. Il nous reste maintenant à étudier son caractère sous un point de vue plus relevé et plus sérieux, et, après lui avoir accordé tous les éloges qu'il mérite comme attaquant un *vieux* système de foi, il faut voir jusqu'à quel point il a droit aux mêmes hommages, comme apôtre et fondateur d'un *nouveau*. — Ici, dans mon opinion, cesse toute apologie du caractère de Luther comme réformateur.

« Il est impossible d'exprimer trop fortement toute la reconnaissance que lui doivent les partisans de la liberté religieuse pour avoir introduit, le premier, dans la théologie, le grand principe de l'indépendance du jugement individuel, et, pour avoir constaté le droit qu'a chaque individu d'interpréter l'E-

criture, d'après les seules lumières de sa raison. Le service qu'il a rendu à la religion en lui donnant pour fondement la raison seule est incalculable; et ceux qui, dans la foi comme dans toutes choses, cherchent uniquement ce qui est rationel, ne sauraient jamais trop remercier Luther et ses associés. Mais c'est à l'introduction de ce principe fécond, qui renfermait en lui le germe des destinées du christianisme, et dont ses premiers propagateurs ne voyaient pas les conséquences, que se borne tout ce que Luther a fait pour la vérité et le rationalisme. Sa conduite particulière, ses idées d'intolérance, son amour de controverses, toute la tendance, en un mot, de sa croyance et de ses actions était, comme nous allons le voir, en opposition directe avec le grand et admirable principe qu'il défendait. »

CHAPITRE XL.

Suite de la leçon. — Doctrine de Luther. — Consubstantiation. — Justification par la foi seule. — Esclavage de la volonté. — Ubiquité.

« J'ai déjà dit ce que je pensais de la politique qui avait pu engager à conserver quelques-unes des absurdités les moins révoltantes du papisme (1), afin de rendre moins sensible la violence d'un changement tellement radical. Si notre réformateur s'était borné à ce compromis qu'exigeait la prudence, la nécessité du moment eût pu servir à le justifier; mais nous sommes en droit de lui demander raison des hommages bien plus gratuits et bien plus considérables qu'il a rendus à l'absurdité. Car, avec ce libre exercice de sa raison qu'il défendait si vivement, il ne se contenta pas d'admettre dans toute son extension l'antique croyance papiste de la présence réelle dans l'eucharistie; mais pensant réussir à expliquer d'une manière plus orthodoxe le mode de présence, il introduisit de son chef une énigme nouvelle et encore plus monstrueuse, et il commit la faute de vouloir la substituer à un mystère qu'il avait trouvé tout établi.

« On ne saurait douter de sa bonne foi en adoptant la doctrine de la présence réelle; elle est assez prouvée par le récit qu'il donne lui même de ses combats et de ses longues résistances à ce sujet (2). On sait que sa jeunesse avait été consacrée à l'étude des anciens pères de l'Église. Accoutumée à regarder leur autorité comme supérieure à celle des sens eux-mêmes, sa raison, déjà soumise, ne put résister à la masse des témoi-

gnages, et leur accord unanime dans la foi de ce mystère fut pour elle une preuve évidente de sa vérité (3). Si par bonheur il eût aussi peu connu les pères que ses collègues, Zwingle (4) et Calvin, il eût épargné au monde l'exemple humiliant de l'emploi que faisait lui-même de sa raison cet ardent défenseur de son libre exercice.

« Il paraît que Luther ne donna à ce dogme incompréhensible un tour si singulier que parce que, ne pouvant malgré tous ses efforts se débarrasser d'une doctrine confirmée par le témoignage de la primitive Eglise, il voulut du moins, tout en conservant ce mystère, avoir l'honneur de le présenter sous une forme nouvelle. Il était important pour lui de distinguer par quelque modification son dogme de celui des papistes, et d'entretenir par là entre les deux religions l'esprit de schisme toujours vivant.

« Ainsi, se séparant, comme il ne pouvait pas l'ignorer, de l'enseignement des pères qui ne s'expriment jamais clairement sur ce sujet sans admettre que la substance des élémens est changée en celle du corps de Jésus-Christ, il eut l'audace d'introduire dans son Eglise cette étrange conception de son cerveau, moitié papiste, moitié luthérienne, à laquelle il donna le nom de consubstantiation. Il est évident qu'une telle doctrine a été inventée moins pour être crue que pour être discutée ; aussi, après avoir pendant un temps abondamment servi à ce dessein, elle est tombée maintenant dans l'oubli, et a laissé le mystère qu'elle devait remplacer en possession du champ de bataille (5).

« Quoique assez propre par le caractère particulier de son esprit et de son tempérament à renverser sans miséricorde les erreurs accréditées et les préjugés les plus anciens, Luther prouva, dans cette occasion, combien il était incapable de fonder lui-même un système original et qui lui appartînt. De tous les points de doctrine qu'il a introduits comme réformateur, il n'en est pas un seul qui ait vécu jusqu'à ce jour parmi les protestans qui portent son nom. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, il a partagé le sort des anciens hérésiarques ; leurs systèmes, dépourvus de cette autorité que l'Eglise de Rome peut seul donner à une doctrine, leur survécurent à peine quelque temps, et on peut dire qu'ils ne transférèrent guère à leurs disciples que le triste héritage de leur nom.

« Luther vit même se décréditer de son vivant cette doctrine de la justification par la foi seule sans les œuvres, qu'il regardait néanmoins comme le fondement de sa réforme religieuse. C'était une vieille imagination des gnostiques qu'il avait vainc-

ment tenté de ressusciter, et qui ne put tenir devant les dangereuses conséquences que ses disciples en tirèrent (6). En en combattant, comme souvent il fut obligé de le faire, les déductions les plus rigoureuses, il passait évidemment condamnation sur son principe si vanté. Par exemple, après avoir été jusqu'à avouer le paradoxe extravagant que les œuvres des hommes, « quoiqu'elles fussent bonnes en apparence et même probablement bonnes, étaient toujours des péchés mortels (7), » il vit son disciple favori, Amsdorf (8), se croire autorisé à faire un pas de plus et soutenir que les bonnes œuvres étaient même un obstacle au salut (9), tandis qu'un autre de ses disciples, Agrippa, renonça entièrement aux obligations de la loi de Dieu, et eut la hardiesse d'enseigner que le précepte de faire des bonnes œuvres était un commandement judaïque et non chrétien.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette doctrine fut ressuscitée en Angleterre (10) par quelques fanatiques du dix-septième siècle, et on dit que maintenant encore elle se vante de compter beaucoup de partisans dans ce pays (11). Ainsi les dangereuses extravagances de l'antinomianisme et du solifidianisme sont en effet les seuls vestiges qui nous soient restés de ce dogme si préconisé, qui formait le fondement de l'édifice religieux du réformateur saxon (12).

» En parlant de cette doctrine, je ne dois pas oublier de signaler une preuve nouvelle de l'incapacité où était Luther de fonder aucun système large de morale ou de religion. Aussi étroit dans ses moyens que dans ses vues, il eut l'audace d'interpoler le mot *seule* dans un verset de l'épître de saint Paul aux Romains (3, 28); espérant par cette fraude assurer quelque sanction à sa doctrine de la justification, il fit dire à l'apôtre que l'homme est justifié par la foi *seule* (13).

« Il est un autre article de son symbole réformé, dont Luther ne s'énorgueillissait pas avec moins de confiance. Ce n'était cependant encore qu'un emprunt fait au gnosticisme, cette source commune de presque tous ses dogmes; je veux parler de la servitude absolue et de la nullité de la volonté humaine : il croyait cette doctrine si conforme aux enseignemens du christianisme, qu'il se déclarait prêt à la soutenir contre toutes les églises et tous les pères. Malgré cette fanfaronnade et l'excès téméraire auquel il osa porter ce paradoxe, jusqu'à faire la Divinité auteur du péché de l'homme (14), il fut encore forcé sur ce point, et il dut céder aux conseils plus sages de ses amis. Il consentit à introduire dans la confession d'Augsbourg, un article qui reconnait si pleinement la liberté de la volonté humaine, que beaucoup crurent y voir quelque tendance au semi-pélagianisme.

« Les luthériens adoptèrent dans l'exposé de cette doctrine, comme sur presque tous les autres dogmes émanés du réformateur, une marche entièrement différente de celle de leur maître; au point que Bayle dit que, de son temps, ils étaient déjà depuis de longues années sous la verge du molinisme. Ce philosophe termine cette observation par une espèce de prophétie fort remarquable : « Si les luthériens, dit-il, continuent à s'éloigner ainsi des dogmes de leurs ancêtres (15), il viendra un temps où ils chercheront vainement leurs doctrines dans la confession d'Augsbourg, et alors ils finiront peut-être par remettre toutes choses sur leur ancien pied. Il faut avouer que l'état actuel du protestantisme en Allemagne, si surtout on le rapproche de ces désertions continuelles à l'Eglise catholique, ne vérifie que trop fortement la sagacité prophétique de cet habile philosophe.

« Le dogme étrange de l'ubiquité eut à peu près la même destinée que toutes les autres doctrines de Luther. Le réformateur part de ce principe, c'est que la nature *divine* de Jésus-Christ étant partout présente, il en doit être de même de la nature *humaine*, qui lui est unie hypostatiquement, et de là il arrive à cette conclusion monstrueuse, que le corps de Jésus-Christ est *en tous lieux*. Il croyait ainsi défendre la présence réelle dans l'eucharistie et répondre à Zwingle qui soutenait qu'il n'était pas au pouvoir de Dieu lui-même de faire que le corps de Jésus-Christ fût en plusieurs lieux à la fois.

« Mais bientôt l'esprit de recherche que Luther lui-même avait éveillé vint, armé de conséquences absurdes, le chasser de cette étrange doctrine. « Si le corps de Jésus-Christ est partout, dit Brentius, il est donc dans un verre de bière, dans un sac de blé, dans la corde dont on se sert pour pendre un criminel. » Il faut avouer que les déductions sont en parfaite harmonie avec la doctrine, et que les disciples se montrent dignes du maître.

« Telle est en abrégé l'histoire de ces dogmes mal conçus et de peu de vie, que le réformateur eut l'audace de présenter au monde comme le fruit légitime de l'union nouvelle de la religion et de la raison; tant son esprit manquait de la puissance qui n'appartient qu'aux grandes âmes, seules capables d'imprimer à leurs conceptions le cachet de la durée, et d'exprimer des vérités qui vivent long-temps. Quoique richement doué de cette sauvage énergie, forte pour attaquer et pour détruire, il était entièrement dépourvu de cet esprit prévoyant de réforme, qui n'altère que pour perfectionner, qui ne refond que pour régénérer, et dont les regards ne sont pas bornés par le prestige du bouleversement qu'il opère; mais qui, en dissipant les nuages du passé, sait faire briller une lumière durable pour l'avenir.

« De là il arriva, comme je l'ai déjà remarqué, que toutes les doctrines qui lui appartenaient en propre, ou en d'autres termes, toutes les parties de son système qui n'étaient pas une seconde édition du papisme, moururent pour la plupart de leur belle mort, même de son vivant; quant au petit nombre de celles qui survécurent, tout ce qui semble en subsister encore maintenant n'est plus que l'ombre de ce qu'il a enseigné, comme les articles et les homélies de l'église anglicane, ou bien n'en est que l'abus, comme les excès des antinomiens et des solidifiens.

CHAPITRE XLI.

Suite de la leçon. — Doctrines de Calvin et de Zwingle comparées à celles de Luther. — Intolérance de Luther. — Jusqu'à quel point mérite-t-il le nom de rationaliste. — Son caractère, comme réformateur.

« Si on veut juger Zwingle et Calvin d'après le principe qui nous a servi à apprécier le mérite de Luther, c'est-à-dire d'après la durée de leur système, ils paraîtront comme réformateurs fort au-dessus de leur chef. Plusieurs des doctrines du calvinisme vivent encore parmi ses partisans, presque sous la même forme sous laquelle elles ont été promulguées et établies, et la vue toute rationnelle qui ne montra à Zwingle dans le dogme de la cène, qu'un simple mémorial de la mort du Christ, sous les symboles du pain et du vin, est devenue comme le signe distinctif de la très-grande majorité des églises protestantes (1). Ce grand triomphe n'est pas même le seul qu'ait remporté l'esprit philosophique de Zwingle. La forme simple et si bien dégagée de mystères à laquelle il sut réduire le rite du baptême, en le débarrassant de tous les effets merveilleux que la superstition lui avait attribués, a été adoptée non seulement par les sociniens, les unitaires, etc., mais partageant presqu'entièrement la bonne fortune de la vue si rationnelle de l'Eucharistie, elle a été approuvée par quelques-uns de vos théologiens anglais les plus distingués (2). Ainsi le sort des doctrines de Zwingle et même de Calvin fut fort différent de celui qui décrédita justement les dogmes informes, mal digérés et imparfaits de Luther.

« Tandis que ce réformateur ardent et téméraire contribuait si peu par ses propres efforts à la solidité et à la décoration du nouveau temple de la foi, son intolérance le portait à s'op-

poser violemment à tous les progrès que voulurent faire les autres ; on vit bientôt que ce fier défenseur des droits du jugement individuel eût voulu pouvoir en restreindre l'exercice à lui seul (3). L'inimitié violente et amère qu'il portait à Carlostadt et à Zwingle ne venait que de ce qu'ils voulaient suivre en fait de doctrine leurs propres idées, et non les siennes; preuve manifeste que ses théories de tolérance influaient peu sur sa conduite. « Ils sont, dit-il en parlant des zwingliens, damnés eux-mêmes, et ils entraînent les autres dans l'enfer. Les églises ne peuvent plus avoir aucune communion avec eux, ni souffrir leurs blasphèmes (4). » Ailleurs il dit encore en parlant de ces réformateurs qui ne faisaient que parcourir la voie qu'il avait lui-même ouverte : « Satan règne tellement parmi eux, qu'ils ne peuvent plus dire que des mensonges (5). »

« S'arrogeant une infaillibilité en contradiction avec les principes même de sa réforme, il signale la plus légère déviation de cette ligne précise de croyances qu'il lui avait plu de tracer, comme une transgression criminelle devant Dieu. Ainsi il publia que la défaite des zwingliens à Cappel, et la mort de leur habile pasteur, était un jugement de Dieu qui les punissait parce qu'ils ne partageaient pas sa manière de voir sur l'eucharistie. Dominé par des vues également étroites, il refusa encore de comprendre dans la confédération de Smalcald, soit les zwingliens, soit les états et les villes d'Allemagne qui avaient adopté les opinions et les confessions de Bucer.

« La même impatience de toute contradiction, qui l'avait si utilement servi dans ses luttes avec le pape, le rendit intraitable entre les mains des réformateurs ses confrères, et dans les plus importantes circonstances, il agit de son propre aveu, sous l'influence de cet amour-propre arbitraire. « J'ai aboli, dit-il, l'élévation de l'hostie pour braver le pape, et je l'ai conservée si long-temps en dépit de Carlostadt (1). » Nous le voyons, sous l'empire de cette folle obstination, se montrer même indifférent à la vérité ou à l'erreur des décisions précipitées qu'il embrasse ; ainsi il déclare que « si un concile ordonnait de recevoir la communion sous les deux espèces lui est les siens ne la recevraient que sous une seule ou sous aucune, et qu'il maudirait d'autant plus tous ceux qui par obéissance au décret du concile, communieraient sous les deux espèces (7). »

« On gémit de la subjection honteuse sous laquelle il tenait le sage, mais trop doux Mélanchton, qui avoue que sa patience allait quelquefois jusqu'à se laisser frapper (8). Au reste, quand on n'aurait pas ce témoignage et milles autres, il serait

facile de juger de sa soumission par le rang et l'autorité que ce savant, jusqu'alors esclave, prit dans tous les conseils du parti, aussitôt après la mort de Luther. Mais il était trop tard alors pour que le caractère de Mélanchton lui permît d'exercer une véritable influence. L'esprit d'intolérance du fondateur avait profondément et à jamais pénétré son église ; et, comme il s'était souvent amusé à dire en plaisantant qu'il était un second pape (9) ; ainsi ses disciples ne firent qu'échanger l'infaillibilité des bulles et des conciles contre les prétentions insensées à la même autorité qu'ils attribuaient aux confessions de foi et aux décisions des synodes.

« De là quoique le luthérianisme, grâce aux progrès des lumières et de la raison, ne soit devenu maintenant, comme beaucoup d'autres distinctions entre les protestans, qu'une pure dénomination, néanmoins pendant deux siècles, après la mort de son fondateur, il signala sa marche par l'amertume de sa polémique et par une froide pédanterie de doctrine unie à une intolérance déraisonnable dans la pratique (10) : aussi, depuis que les hommes ont inventé et introduit des systèmes de foi dans le monde, aucune religion peut-être ne s'est jamais offerte sous des traits moins aimables.

« Il m'est impossible de découvrir quel titre ce réformateur peut avoir au nom de rationaliste que Wegselneider a cru devoir lui décerner (11). Toute sa gloire consiste dans le service signalé qu'il a rendu en substituant le tribunal du jugement individuel à l'autorité de l'Eglise. Si vous exceptez cet admirable principe, ses doctrines respirent un excès d'irrationalisme qui passe même le privilège que tout sectaire a de débiter des absurdités. Franchissant toutes les bornes, il a été jusqu'à soutenir, contre le sentiment même des docteurs de Sorbonne, qu'il est des choses fausses en philosophie qui sont vraies en théologie. On peut dire que cette proposition renferme l'essence même du principe antirationel. Aussi voyons-nous que, dès sa naissance, le parti appelé *rationaux* commence par discuter cette thèse avec les orthodoxes (12).

« Il est vrai que, sans en prévoir les conséquences, Luther donna le premier l'exemple de cette manière si peu cérémonieuse d'en agir avec le canon des Ecritures ; en adoptant l'esprit, mais non les formes de cette méthode, nos critiques modernes, plus exercés et plus sévères dans l'examen de l'authenticité des livres saints, sont arrivés à des résultats aussi utiles que nouveaux. Lorsqu'il rejetait l'épître de saint Jacques, qu'il appelait une *œuvre de paille* indigne d'un apôtre (13), Luther

était uniquement dominé, nous le savons, par ce sentiment d'impatience que lui faisait éprouver l'autorité qu'oppose cette épître à sa propre doctrine de la justification : peut-être aussi lui en voulait-il à cause de la sanction qu'elle donne au sacrement catholique de l'extrême-onction. Il faut également compter ses attaques indécentes contre l'Ecclésiaste et autres livres des Ecritures parmi ses effusions de gaîté *post prandiale* dont il ne serait pas juste de rendre responsables les époques de sa sobriété théologique.

« Quoique, de la part d'une telle autorité, le défaut de respect pour *quelque partie* du canon des Ecritures ait pu tendre à affaiblir, dans plusieurs esprits, la vénération que le long règne de la superstition avait inspirée pour le tout, ce serait rendre trop d'hommage à la théologie inconsidérée de Luther, que d'attribuer à ses attaques factieuses contre l'épître de saint Jacques et l'Ecclésiaste, même le germe de cette école hardie de critique sacrée que nous devons uniquement aux rationalistes. La gloire de cette école célèbre vient de recevoir un nouveau lustre par les travaux d'un Gésénius, assez hardi pour mettre en question l'authenticité d'Isaïe, et d'un Bretschneider qui a osé contester à saint Jean son évangile et ses épîtres.

« D'ailleurs, si on réunit sous un seul point de vue les traits prédominans du caractère de Luther, son intolérance, son esprit intraitable (14), ses faiblesses, ses superstitions de vieilles femmes (15), la violente absurdité des doctrines du papisme qu'il a parodiées, et le défaut de bon sens de celles qu'il a voulu inventer lui même ; l'impossibilité où il a été de transmettre à ses disciples un seul dogme capable de durer, tandis qu'il leur a si complètement passé l'amertume et le caractère rétréci de son esprit dogmatique, tous les vices, en un mot, qui ont signalé sa carrière comme homme et comme réformateur, on a besoin de se rappeler sans cesse le service incalculable qu'il a rendu au genre humain en livrant les documens de la foi à l'examen de la raison, pour conserver encore quelque apparence de respect pour sa mémoire, ou même pour supporter sans impatience les éloges que l'on prodigue quelquefois à son nom.

CHAPITRE XLII.

Suite de la leçon. — Le réformateur Zwingle. — Sa supériorité. — Sa doctrine sur la cène et le baptême. — Il est l'auteur du rationalisme. — Socin. — Analogie entre la transubstantiation et la trinité.

« Parmi tous les hommes remarquables que la crise de la réforme produisit au grand jour, celui qui eut la vue la plus nette, la raison la plus droite et la plus éclairée, fut sans contredit Zwingle. L'expérience prouve ici, comme partout ailleurs, que dans de telles révolutions, celui qui pense précède celui qui agit; car l'esprit de Zwingle était déjà fort avancé dans la voie de la liberté religieuse, lorsque Luther était encore plongé dans le sombre royaume du papisme. On ne saurait nier sans doute qu'aussitôt que ce dernier leva l'étendard, la gloire de l'entreprise et son succès ne lui appartinssent presque entièrement. Cependant Zwingle conserva toujours une supériorité d'intelligence qui s'est manifestée particulièrement dans les effets qui, jusqu'à ce présent survécu à ces deux grands réformateurs.

« On peut dire, en empruntant une comparaison de l'un de vos écrivains anglais, que les dogmes presque morts-nés de Luther s'élevèrent comme la fusée, et tombèrent comme le bâton, tandis que parmi les doctrines que Zwingle introduisit ou adopta, il n'en est pas une seule qui ait été retranchée du symbole protestant, tant le bon sens donne de vie à tout ce qu'il touche. En effet, sa vue si rationnelle de l'eucharistie ne tarda pas à remplacer et le mystère monstrueux de Luther et les subtilités de l'*absence* (1) réelle de Calvin; et sa doctrine du baptême, aussi simple que naturelle, a depuis long-temps été adoptée par le plus grand nombre des églises protestantes, et même, malgré le catéchisme et les articles, elle s'est frayé une route dans le sein de votre église *signataire* de théologiens anglais.

« Ce fut moins encore par l'exemple qu'il donna d'éclaircir ainsi les mystères du christianisme, que par le mode d'interprétation des Écritures dont il sut se servir à ce dessein, que Zwingle s'acquit des titres à la reconnaissance de tous ceux qui

aiment ce qui est raisonnable et intelligible. La règle qu'il établit, et qu'il suivit lui-même si parfaitement dans sa manière d'entendre le dogme de l'eucharistie, est également simple et facile. En partant de ce principe que le sens propre et littéral d'un passage de l'Ecriture ne doit jamais être en contradiction avec son interprétation rationnelle, il arrive à cette conséquence si féconde en résultats, que si les mots pris littéralement impliquent quelque chose d'inconciliable avec la raison, il faut résoudre la difficulté en ayant recours au sens métaphorique.

« Ainsi, par exemple, lorsque le Christ, en instituant l'eucharistie, prit du pain dans ses mains, et dit : « Ceci est mon corps, » ces paroles, prononcées dans une occasion si solennelle, furent certainement entendues par les premiers chrétiens dans leur sens propre et littéral (2), comme le Christ les avait lui-même prononcées ; et le miracle qu'il annonçait alors, comme devant se perpétuer dans toute la suite des temps, prit place pendant plus de quinze siècles dans le symbole de tout le monde chrétien.

« Certain néanmoins que l'antiquité, quelque respectable qu'elle puisse être, n'a aucun droit d'établir une prescription en faveur de la fiction ou de l'erreur, l'esprit philosophique de Zwingle pénétra le sens faux qui avait voilé aux apôtres eux-mêmes la véritable signification de ces paroles, et par l'application de cette règle lumineuse que je viens de rapporter, il montra manifestement qu'en disant du pain qu'il tenait entre ses mains, ceci est mon corps, le Christ avait voulu dire ceci *signifie*, ou ceci est le *signe* de mon corps.

« C'est, je le repète, dans l'adoption hardie de ce mode si simple d'interprétation que consiste le service éminent que Zwingle a rendu au rationalisme. Quoiqu'il n'ait pas étendu lui-même son principe au delà de l'eucharistie et du baptême, ses successeurs naturalisant toujours la foi de plus en plus, l'ont appliqué à d'autres mystères qui n'étaient pas plus compréhensibles. C'est donc à l'exemple que donna ce réformateur en rejetant tout ce qu'il y avait de miraculeux dans les sacremens, que nous devons ces progrès de simplification auxquels tout le système du christianisme a fini par être soumis ; purifiée graduellement en passant par les mains des arminiens, des sociniens et des unitaires, la religion, autrefois inintelligible, est enfin arrivée à cet état de croyance si net, si simple, si pur de tout mystère, si dégagé de controverse, sous lequel elle s'offre maintenant dans le symbole *rationalisé* de nos églises protestantes.

« Le mystérieux et le surnaturel ont toujours été le principe de l'influence sacerdotale, et les deux grandes sources de cette influence dans tous les symboles qui précédèrent ceux de la réforme furent la présence réelle et la trinité. En rejetant le premier de ces deux mystères, le réformateur suisse ne donna pas seulement entrée à un rayon de lumière sur ce point particulier, mais aussi par la pierre de touche qu'il appliqua à ce miracle aveuglément adopté pendant si long-temps, il prépara le destin prochain qui était réservé au mystère qui lui était lié, à la trinité. On le soupçonna bien en effet d'être, même sur ce point, vrai rationaliste. Aussi Luther qui avait le regard trop perçant pour ne pas voir que de tels mystères faisaient cause commune, le somma de rendre un témoignage public de son orthodoxie sur ce sujet.

« Il était presque impossible que ces hommes ne finissent pas par reconnaître les conséquences certaines et naturelles du principe révolutionnaire qu'ils introduisaient dans la religion. Et en effet Mélanchton prévit que le dogme de la trinité tel que l'avait défini le concile de Nicée, serait cité à son tour à la barre de la raison souveraine. Dans un passage de ses lettres, il s'exprime ainsi à propos de Servet : « Vous savez que j'ai toujours craint qu'on en vînt enfin à cet éclat sur la trinité. Bon Dieu ! quelles tragédies préparent à nos descendans ces questions : Le Fils est-il une personne ? le Saint-Esprit est-il une personne ? (3)

« Zwingle sentait bien lui même le prix incalculable de la découverte d'un mode d'interpréter l'Ecriture si propre à réduire tous ses mystères au niveau de la raison humaine ; aussi il avait coutume d'appeler l'application qu'il faisait de son principe aux paroles de Jésus-Christ, sa *margarita felix*, son heureuse perle ; on eût dit qu'il se réjouissait déjà des triomphes qu'avec cette arme puissante, les futurs défenseurs de la raison remporteraient sur l'erreur (4).

« Bientôt en effet, s'éleva celui qui était appelé à manier cette arme avec un degré de courage et de succès qui devait faire à jamais retentir son nom aux oreilles sacerdotales comme un pénible souvenir, le savant et l'excellent Socin. Le même principe qui mit Zwingle à même de délivrer le christianisme du dogme merveilleux de la présence réelle, servit également à Socin à renverser la divinité de Jésus-Christ, et tout l'échafaudage si compliqué de mystères qui tenait à cette croyance (5). Dans un de ses ouvrages sur ce dernier sujet, nous voyons le père du socinianisme signaler l'analogie qui existe entre la

transubstantiation et la trinité, et déduire en même temps la suite de raisonnemens qui doit faire rejeter l'un et l'autre de ces mystères (6). Les termes par lesquels il résume tout ce parallèle, méritent d'être rappelés.

« Mais de même que la notion monstrueuse et sophistique de l'eucharistie a été, Dieu aidant, si clairement exposée, que les enfans même en rient et s'en moquent avec raison, et qu'il est évident maintenant que ce que l'on regardait comme le mystère le plus divin de la religion chrétienne est la plus grossière idolâtrie ; nous espérons également que les notions choquantes sur notre Dieu et sur son Christ, que l'on suppose maintenant sacrées et dignes du plus profond respect, et qui passent pour constituer le mystère principal de notre religion, seront avec la permission de Dieu, si bien découvertes et traitées avec tant de mépris, que chacun rougira de les embrasser ou même d'y prêter quelque attention. — *Socin. opera Tom. I.*

« C'est surtout peut-être dans cette partie de l'histoire de la réforme relative à la naissance et aux progrès des doctrines anti-trinitaires, qu'il nous serait facile de montrer degrés par degrés, l'action naturelle du principe qu'introduisit la raison révoltée contre l'autorité. L'impossibilité de fixer une limite devant laquelle la raison une fois lancée dans sa carrière de recherches, consente à arrêter l'impétuosité de sa course, se manifeste vivement dans les efforts successifs de la réforme qui travaille à abaisser continuellement la dignité de la nature du Christ, en la faisant descendre des hauteurs de la divinité pour la conduire de chute en chute, privée à chaque degré de quelqu'un des attributs de gloire qui lui appartenaient ; on la place d'abord au rang subordonné, mais encore céleste que les ariens lui avaient assigné ; de là elle passe par une nouvelle dégradation à la région moitié céleste, moitié terrestre du socinianisme et ensuite par une descente rapide, elle arrive bientôt à la condition purement humaine que lui accorde le symbole des unitaires ; là s'est anéanti tout le mystère.

CHAPITRE XLIII.

Suite de la leçon. — Doctrines anti-trinitaires parmi les réformateurs. — Valentinus Gentilis. — Socinianisme, ses côtés faibles. — Progrès de l'anti-trinitairianisme — Le Saint-Esprit n'est pas une personne mais un attribut.

« Parmi les hardis spéculateurs qui se hasardèrent, dès les premiers progrès de la réforme, à exprimer sans détour leur éloignement pour les doctrines universellement admises sur la trinité, le seul dont les opinions paraissent avoir été établies nettement, soit par lui-même soit par d'autres, fut Valentinus Gentilis. Ce réformateur italien, qui appartenait à cette école d'anti-trinitairianisme établie à Vicence, en 1546, voulait bien dépouiller le Sauveur de la divinité; mais il lui accordait encore un esprit d'une nature au-dessus de celle des anges, qui né avant tous les mondes, s'incarna dans le corps humain de Jésus, afin d'opérer le salut de l'homme.

« Le degré suivant dans cette échelle de dégradation successive, fut celui de Socin qui rejetait comme une notion que l'évidence des Écritures ne confirmait pas, toute foi en la préexistence et en la nature supérieure du Christ. Il pensait que par nature, le Christ était homme, quoique sa naissance fût miraculeuse; car il admettait qu'il avait été conçu du Saint Esprit, et qu'il était né d'une Vierge, sans l'intervention d'aucun être humain. Ainsi, disait Socin, étant proprement le Fils de Dieu, et ayant été rempli de la sagesse et de la puissance divine, le Christ fut envoyé avec une autorité suprême en ambassade vers le genre humain; et après sa mort et sa résurrection, devenant immortel comme Dieu, il reçut du Père tout pouvoir dans le ciel et sur la terre; toutes choses, excepté Dieu seul, furent placées sous ses pieds. Il semblait naturel d'accorder le culte divin à un être investi de cette divine souveraineté; et Socin en admettant en effet ce culte, fut plus conséquent qu'un grand nombre de ses disciples (1), qui tandis qu'ils n'hésitaient pas à croire qu'une créature humaine avait été élevée à un empire égal à celui de Dieu, refusaient cependant, par une réserve qui ne se comprend pas, d'adresser des prières à un souverain si puissant.

« Il ne fallait en vérité qu'un très-faible progrès du principe

rationaliste, pour substituer au système bien intentionné, mais insoutenable de Socin, une notion plus plausible. Transférer tout pouvoir dans le ciel et sur la terre à un être subordonné, n'était-ce pas faire du Christ une espèce de maire du palais, et dégrader le Tout-Puissant au rôle de roi fainéant? Un des disciples de Socin, Palæologue, dans le seul but d'éluder la grande absurdité de ce système, suggéra à son maître d'enseigner que quoique le Christ ait pu exercer un tel pouvoir pendant son séjour sur la terre et avant la chute de Jérusalem, depuis sa mort, il s'était démis entre les mains de son Père et il avait cessé de diriger lui-même les affaires de son royaume. Socin rejeta avec indignation ce misérable échappatoire qui laissait subsister une absurdité bien plus grossière que ne pouvait l'être la foi en un Dieu homme (2), et avec cette obstination qui caractérise tous les inventeurs de système, il demeura attaché à ses propres vues. L'extrait suivant de sa réponse à Palæologue, montrera avec quelle familiarité il disposait tous les arrangemens du gouvernement divin, comme s'il eût traité quelque intérêt purement temporel, et en même temps elle fera ressortir les difficultés du système qu'il voulait substituer à la trinité, et la futilité des inventions qu'il multipliait pour les résoudre.

« Il argumente ainsi avec son disciple :

« Si le Christ n'est pas relégué dans quelque lieu éloigné d'où il ne puisse gouverner son royaume, s'il n'est pas empêché par d'autres occupations, enfin s'il est vivant à jamais et qu'il ne soit pas tombé dans un sommeil inactif, c'est une faiblesse de supposer qu'il se soit démis entre les mains de son Père, puisque les saintes Ecritures n'en disent pas un mot.

« Si vous accordez que le Christ gouvernait son royaume avant la ruine de Jérusalem, comme cela est clair, pourquoi nier qu'il ait continué à régner et affirmer qu'il a remis le trône à son Père. Est-ce parce que le Christ a été peut être relégué depuis dans quelque lieu éloigné, d'où il ne lui soit plus possible de gouverner son royaume, ou bien est-il si occupé d'autres affaires, qu'il ne trouve plus le temps de remplir les devoirs de sa dignité? Ou bien encore, dort-il pendant cet intervalle? car je ne saurais imaginer que vous soyez assez fou pour dire qu'il est mort une seconde fois (3). *Socin. opera Tom. II.*

« Il faut avouer que pour un homme fidèle au culte de la raison, c'était une triste offrande à déposer sur ses autels. Mais les fautes même de ces hardis aventuriers dans la cause de la vérité ont leurs heureux résultats. Les débris de leur naufrage

servent de guide et de leçons à ceux qui les suivent. En refusant (4) au Christ de lui rendre un culte et de l'invoquer, on ne faisait qu'annoncer ces dégradations successives, que la suite naturelle de recherches si sévères faisait subir à sa dignité. On a trouvé maintenant que sa conception miraculeuse n'étoit appuyée sur aucune autorité de l'Ecriture. Les premiers chapitres des évangiles de Mathieu et de Luc peuvent seuls être allégués en sa faveur ; or il a été établi qu'ils sont supposés (5). Nous devons cette précieuse découverte à l'esprit hardi et sans scrupule qui s'est engagé au service du rationalisme.

« La simple humanité de la nature du Christ étant ainsi clairement établie, cette confusion entre les natures célestes et terrestres, qui avait si long-temps fatigué et blessé tous les penseurs chrétiens, fut à la grande satisfaction du sens commun effacée pour jamais, et en même temps par un jugement semblable ou plutôt par une suite de jugemens, on disposa d'une manière aussi rationelle et aussi satisfaisante de la troisième personne de la trinité. En suivant une échelle de dégradation plus courte encore et plus rapide, le Saint-Esprit fut abaissé comme le Fils jusqu'à ce que de consubstantiel au Père, et de personne constituante de la divinité, il finît par n'être plus seulement considéré comme une personne. La conclusion à laquelle arrivèrent les réformateurs sociniens fut que le Saint-Esprit n'est autre chose que la puissance, l'énergie de Dieu, et que par conséquent d'après les Ecritures il n'est pas une personne mais un attribut (6).

« Cet exposé succinct de la marche de l'une des sectes principales de la réforme, montre ainsi degrés par degrés l'action de ce principe naturalisant, qui a opéré plus ou moins dans les progrès de toutes ces sectes, et qui tôt ou tard les conduira toutes à la même simplicité de résultats. Nous devons ces heureux effets, et ceux plus heureux encore que nous promet l'avenir, au grand principe de la réforme qui soumet les enseignemens de la foi à la juridiction de la raison, et il faut dire à la gloire du hardi et philosophique Zwingle, que c'est lui qui le premier a su mettre en avant ce principe dans sa pleine extension.

« En effet, aucun des acteurs de cette grande scène, ne défendit la cause si belle, si puissante de la réforme avec moitié autant de constance pendant sa vie, et aucun surtout ne l'a transmise aussi riche en résultats aux siècles à venir. J'ai déjà montré que Luther lui-même s'était tellement laissé dominer par son caractère et sa superstition (7), qu'il n'a laissé

après lui d'autre monument durable que son nom seul ; tandis que Mélancthon, quoique poussé en avant par l'ardeur de son maître, regrettait sans cesse les remparts qui autrefois défendaient l'Église, et en rédigeant les professions de foi protestantes, conservait un cœur à moitié papiste (8).

« Calvin n'était pas moins incapable, quoique sous un tout autre point de vue, de réconcilier la foi avec la raison et d'établir une religion que les hommes de sens pussent adopter. Après avoir rejeté, ou plutôt escamoté (9), les plus anciens mystères du christianisme, il leur en substitua d'autres entièrement inconnus à l'antiquité, et tandis que ce qu'il écartait ne pouvait être accusé que de choquer la raison humaine, ce qu'il introduisit était en contradiction avec le caractère même et les attributs de Dieu. Car que peut-on dire de moins de son mystère de l'élection et de la réprobation ? — Mystère dont on ne saurait pénétrer les sombres détours sans frissonner, et qui ferait du Tout-Puissant un être que ses élus même ne pourraient aimer (10).

« En un mot, de toute cette ligue à jamais mémorable, Zwingle est le seul qui posséda l'ensemble de qualités requises pour constituer un grand réformateur. Entreprenant mais modéré, assez sage pour subordonner la spéculation à la pratique, il savait en exerçant son énergie dans le présent, jeter un long regard sur les intérêts de l'avenir. Ferme dans ses vues et dans ses desseins, il était cependant tolérant pour les opinions de ses adversaires. Ce grand homme ne se montra pas seulement pendant sa vie digne de la cause pour laquelle il mourut, mais il eut encore la gloire de léguer son esprit au genre humain, en transmettant à ses successeurs ce mode d'interpréter les Ecritures, si puissant pour dissiper tous les mystères et pour détruire par conséquent l'influence sacerdotale ; œuvres glorieuses que l'application constante de cette règle d'or a achevée au milieu de nous.

« C'est, je le répète, à l'action lente, mais sûre de ce principe si simple que nous devons l'état actuel du monde chrétien ; de là ce calme philosophique ou comme les fanatiques se plairont à le nommer, cet *indifférentisme* qui a succédé aux controverses amères et véhémentes qui autrefois ont bouleversé l'Europe. De là ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ n'ont plus à craindre, comme naguère, la prison ou la potence, ils peuvent publier en toute liberté leur doctrine, et même ils passent pour chrétiens, et leur croyance tient son rang parmi les symboles que l'on respecte (11).

« Dans les pays même qui semblaient les plus inaccessibles à cette lumière, la subtile influence de ce principe a su se frayer une route sûre et directe. Jetez un regard sur votre église anglicane si vantée. Qui eût jamais pu croire, au temps d'un Abbot ou d'un Laud, à la possibilité d'un phénomène semblable à celui d'un Hoadly et d'un Clayton (12), figurant parmi les évêques de la noble église constituée? Quel est le prophète qui eût osé prédire qu'un jour viendrait où on verrait le masque d'Arius paraître sous les mitres de l'établissement, et où même le socinianisme serait admis à frapper de sa baguette qui dissipe les prestiges, l'orthodoxie si long-temps préconisée des sacremens de l'église anglicane (13)? »

CHAPITRE XLIV.

Suite de la leçon. — Effets du rationalisme en Allemagne. — Contrastes entre l'état présent et l'état passé du protestantisme. — Inspiration des Écritures rejetée. — Authenticité des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament mise en question, etc., etc.

« Nous avons vu que même au milieu de l'enceinte fortifiée de l'église anglicane, si bien défendue par les articles et mieux encore par les riches récompenses de son orthodoxie, les conséquences naturelles du principe protestant s'étaient néanmoins montrées dans beaucoup de cas. On ne saurait douter que sous un système de gouvernement ecclésiastique moins fortement soutenu de considérations mondaines, elles ne se fussent encore plus pleinement, ou, pour mieux dire, plus ouvertement développées.

« Mais pour vous ramener au théâtre où se sont montrés le plus largement les brillans résultats de ce principe de la réforme toujours actif, je dois vous mettre sous les yeux le tableau de mon propre pays, car c'est en Allemagne qu'il a pleinement manifesté sa force et son pouvoir. Peut-on demander une preuve plus convaincante de l'efficacité de cette simple doctrine, dont le but est de soumettre l'interprétation des Ecritures aux seules lumières de la raison, que le changement profond et radical, qui chaque jour envahit et altère de plus en plus tout le système de foi religieuse en Allemagne (1)?

« Autrefois les Eglises d'Allemagne, dans leur zèle pour l'infaillibilité de l'Ecriture, soutenaient qu'elle avait été dictée

tout entière, mot à mot par le saint Esprit (2), que même les points hébraïques et les accens étaient inspirés, et, ce qui est bien plus violent encore, que ces formulaires et ces confessions de foi, dont chaque ligne offrait un abondant sujet de disputes, étaient toutes révélées par le même esprit. Or, maintenant, le principe rationel a opéré un tel changement (3), que ces mêmes églises rejettent toute inspiration quelle qu'elle soit, et elles ne voient plus dans tout le corps des écritures, depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'une série de documens respectables sans doute, mais néanmoins humains, et par conséquent faillibles.

« Autrefois encore nos théologiens enseignaient que l'Ancien-Testament contenait la foi chrétienne aussi bien que le Nouveau; sous le voile de ses figures, ils voyaient la substance de l'évangile, et ses prophéties étaient pour eux une histoire anticipée de la mission du Christ (4). Mais de nos jours une théologie plus sévère et plus hardie dans ses recherches, a brisé toute connexion entre les deux codes; au lieu de trouver le Christ *partout* dans l'ancien testament, nos docteurs (comme on l'objecta autrefois à Grotius) (5), ne le trouvent *nulle part*; par conséquent les prophéties qu'on avait entendues jusque-là du sauveur, on ne les explique plus que de l'état futur des Juifs; elles n'ont d'autre rapport au Christ que celui qui résulte de l'application qu'il s'en est faite à lui-même, ou que d'autres lui en ont faite dans un sens purement accommodatif. Les différentes circonstances miraculeuses que rapportent les Ecritures hébraïques et qui semblent exiger une intervention directe de Dieu dans le monde, ne sont plus regardées, que comme des figures juives et des rêves; les récits historiques dont on fondait la vérité, et même l'exactitude verbale, sur l'inspiration du saint Esprit, sont maintenant expliqués comme des allégories ou rejetés comme des impostures; et même on a montré que la plus importante de toutes ces histoires, celle qui est la base de la plupart des mystères du christianisme, le récit mosaïque de la création et de la chute de l'homme, offre les caractères les plus évidens d'une fiction mythologique (6).

« Tandis que nos vues sur l'ancien-testament ont subi de telles modifications, quelques-unes de nos illusions par rapport au nouveau ont été également dissipées. La croyance, si précieuse à nos ancêtres, de son entière inspiration, ainsi que celle de la pureté uniforme de son langage, n'a pu tenir devant les progrès d'un esprit de critique toujours plus sévère. Préférant la hardiesse de Luther au respect aveugle que son église témoi-

gnait pour chaque syllabe de l'Ecriture, nos théologiens ont traité plusieurs parties du nouveau-testament avec cette liberté sans cérémonie, dont le grand réformateur a usé lui-même envers l'épître de saint Jacques. Ils ont montré que la plupart des épîtres sont remplies d'erreurs grossières et d'interpolations qui presque toutes ont été introduites vers le commencement du second siècle, et Bretschneider a été jusqu'à prouver que non-seulement les épîtres, mais même l'Evangile de saint Jean, étaient des productions de quelques gnostiques du même temps (7).

« Ce n'est pas tout encore; les droits que peuvent avoir à notre confiance les trois évangiles restant sont même devenus douteux depuis une importante découverte, dont nous devons la première idée à la sagacité de notre savant Michaëlis, mais que d'autres critiques après lui, ont mise plus pleinement en lumière; le fait que ces critiques s'efforcent d'établir par tous les argumens d'une évidence intrinsèque, c'est que les trois premiers évangiles n'ont pas été composés par les écrivains dont ils portent les noms, mais qu'ils ne sont que des transcriptions ou des traductions de documens antérieurs (8). Les orthodoxes n'ont encore donné aucune réponse satisfaisante aux preuves sur lesquelles nos rationalistes cherchent à appuyer ce fait (9); ainsi tous les chrétiens qui réfléchissent sont livrés à des doutes pénibles, ignorant si les mains qui ont copié ne peuvent pas aussi avoir interpolé, et les protestans en sont arrivés au point d'ignorer si l'unique guide de leur foi n'est pas un document douteux et erroné; car ils ne peuvent pour éclaircir leurs doutes, recourir à la tradition que l'Eglise catholique a constamment fait servir à défendre et à interpréter les Ecritures, persuadée qu'elle avait besoin de ce double flambeau pour diriger sa marche dans toute la suite des siècles. Nous savons à n'en pas douter que vers la fin du second siècle, les sectes qui divisaient le monde chrétien, s'appliquèrent à l'envie, soit à supposer de nouveaux évangiles, soit à dénaturer les anciens. Les hérétiques et les orthodoxes s'accusaient alors réciproquement d'altérer la pureté des Ecritures: « Ego Marcionis affirmo adulteratum (dit Tertullien) Marcion meum. »

« Mais de quelque manière que puisse en définitive se décider la question de l'authenticité de ces documens, le mode naturel dont nous nous servons pour interpréter les faits et les doctrines qu'ils renferment, les purge de tout ce fanatisme et de ce mystère dont la superstition avait jusqu'alors fait son aliment. Notre méthode pour résoudre toutes les absurdités et les inconséquences

de la doctrine, est simple comme la plupart de celles qui ont une action puissante. Elle consiste à admettre que sur plusieurs points, par rapport aux possessions par exemple, le Christ s'est prêté lui-même aux préjugés et à la superstition de ses auditeurs; des faits il est permis de conclure aux enseignemens; ainsi, toutes les fois que les préceptes évangéliques ne sont pas conformes à la saine raison, nous les modifions en les attribuant à la même politique de circonstances.

« La partie doctrinale du Nouveau-Testament étant ainsi dégagée de son *irrationalisme*, il ne reste plus qu'à reconcilier avec les lois de la nature et de la raison les faits qui semblent y déroger comme les miracles et autres récits merveilleux. Nos théologiens ont employé différentes méthodes pour résoudre cette question difficile, et le succès n'a pas toujours été le même. Quelquefois ils ne voient dans le miracle qu'une pure exagération d'un phénomène naturel; quelquefois, comme lorsque Jésus marche sur la mer, ils interprètent le texte et prouvent que le merveilleux ne doit son origine qu'à une préposition mal traduite (10). Quelquefois même, confondant la célébrité de Jésus avec celle du charlatan Mesmer, ils attribuent les cures merveilleuses qu'il a pu faire aux effets du magnétisme animal (11). En un mot, tout ce que l'histoire du Nouveau-Testament nous offre de merveilleux a été dissipé pour ne plus laisser apercevoir que les *réalités* purement humaines.

« Ainsi, cet appareil de merveilles qu'on avait rassemblé comme un cortége nécessaire à la divinité de Jésus-Christ est congédié maintenant avec cette divinité elle même. Le seul qui ait encore conservé quelque empire sur notre foi est le grand miracle de la résurrection que la nature humaine se sent portée à croire en dépit de tout raisonnement. Aussi peu de nos théologiens ont été assez hardis pour le mettre en question (12).

« Mon intention n'est pas d'entrer dans le détail des différens dogmes qui, regardés jusqu'alors comme l'essence même du christianisme, sont déjà tombés devant la marche victorieuse du rationalisme. Il me suffit de dire que dans ce pays (en y comprenant la Suisse) (13) qui a vu la naissance, les progrès et les excès de la réforme, dans ce pays où l'intolérance a autrefois immolé des victimes, où Pestelius fut condamné à mort par les juges de Wittemberg uniquement parce qu'il ne s'accordait pas avec eux au sujet de l'eucharistie, où Calvin conduisit Servet au bûcher, et où les réformateurs de Berne décapitèrent Gentilis à cause de ses opinions sur la trinité qui n'étaient guère plus hétérodoxes que celles de Wiston ou du docteur Samuel

Clarke, — c'est dans ce pays même que non-seulement la trinité, mais toutes les doctrines liées à ce mystère, telles que la nature supérieure du Christ, la personnalité du Saint Esprit, l'incarnation (14), la rédemption avec tous les mystères qui l'accompagnent ont été rejetés par le plus grand nombre des protestans comme des fictions et des absurdités indignes de figurer dans leur symbole.

« Enfin, pour terminer et couronner cette série de contrastes frappans que l'Allemagne du dix-neuvième siècle présente avec l'Allemagne du seizième, je n'ai besoin que de signaler la coalition extraordinaire qui, depuis peu d'années, s'est établie entre les deux principales sectes qui divisèrent la réforme dès ses premiers progrès. L'Eglise luthérienne est peut-être de toutes celles qui ont jamais existé la plus intolérante (15); non-seulement elle persécute, elle emprisonne, et même elle exclut du salut comme hérétiques (16) les membres de son église-sœur la calviniste ou réformée, mais bien plus, elle nourrit dans son propre sein un principe de discorde (17) tel que la haine théologique n'en a jamais engendré de semblable; les ultra-luthériens et les mélancthoniens se refusent mutuellement la communion et les honneurs funèbres; les flacianistes (18) combattent les straigeliens, les osiandriens s'opposent aux stancariens (19), chacun de ces partis porte à ses adversaires une haine aussi franche, aussi violente que celle qu'ils ont tous pour leurs ennemis communs, les calvinistes. Eh bien, cette même église qui a pris naissance et qui a grandi dans la discorde comme dans son élément propre, au point que le combat semblait être le principe même de son existence, depuis un petit nombre d'années a conclu, grâce au pouvoir calmant du rationalisme, une paisible coalition avec son ancienne ennemie, et maintenant elle partage amicalement avec elle les mêmes temples, les mêmes ministres et les mêmes sacremens (20).

« A la gloire éternelle de la raison, le monde contemple actuellement le spectacle édifiant de deux religions autrefois si hostiles, que chacune d'elles eût volontiers accordé le salut partout hors de l'enceinte détestée de son adversaire, maintenant tranquilles, et partageant paisiblement le même symbole. Il est vrai que de part et d'autre la foi a été tellement simplifiée et est devenue si rationelle, qu'il reste bien peu de dogmes sur lesquels il soit possible de discuter, quelque envie qu'on puisse en avoir (21). On possède la garantie la meilleure et peut-être même la seule contre la dissention et la ruse; c'est dire que l'on est affranchi de tout mystère obscur et peu charitable.

« C'est à Zwingle, je me plais à le répéter, que nous devons toutes les conséquences que je viens de décrire. Son exemple et la régle admirable qu'il donna en appliquant la pierre de touche du sens commun au mystère de l eucharistie, a imprimé la première impulsion à ces entreprises hardies qui, en suivant la voie nouvelle qu'il avait ouverte, nous ont conduits aux résultats lumineux, auxquels l'étendue de cette lecture ne me permet plus que de faire allusion. Le sombre dogme du péché originel qui vient évidemment du manichéisme, fut l'une des doctrines que rejeta ce réformateur éclairé (22); en niant que le baptême remît aucun péché, il niait qu'il y eût un péché originel à remettre. De là que de conséquences! Comme la nécessité de la rédemption dépend uniquement de cette corruption innée, nous ne devons pas nous étonner si, d'après ce système de salut si large, les héros et les sages du paganisme lui paraissaient aussi dignes de la gloire et des joies du ciel que saint Paul lui-même. Dans sa profession de foi qu'il adressa peu de temps avant sa mort à François 1er, non content d'assurer ce monarque qu'il devait s'attendre à rencontrer dans l'assemblée des bienheureux, des sages et des philosophes aussi illustres que les Socrate, les Scipion, les Caton, mêlés et confondus avec Moïse, Isaïe et la vierge Marie; il promet aussi que la céleste compagnie comptera dans son sein des demi-dieux tels qu'Hercule et Thésée, et à la tête de tous il place Adam et Jésus-Christ lui-même.

« J'ai déjà fait entendre que durant sa vie Zwingle fut soupçonné d'être moins orthodoxe sur l'article de la trinité que les réformateurs ses confrères (23). Quoiqu'il réussit à se justifier sur ce point devant Luther, le peu de cérémonie avec lequel il se permet, dans un document si solennel, de classer le Sauveur indistinctement au milieu de ce groupe assez singulier de saints et de demi-dieux, me porterait à croire que ce n'était pas sans raison qu'on doutait de sa foi en la divinité de Jésus-Christ; et en effet, il était évident même pour un esprit beaucoup moins pénétrant que celui de Zwingle que tous ces dogmes faisaient cause commune, et que rejeter la transubstantiation d'après le principe que tout ce qui est incompréhensible doit être tenu pour incroyable, c'était envelopper dans la même condamnation l'énigme non moins inexplicable de la trinité. Tel fut aussi le fondement sur lequel s'appuya Socin pour combattre avec succès cette dernière doctrine. Ainsi, les deux forteresses du mystère étant tombées devant les sommations de la raison, l'antique territoire de la foi fut envahi et traversé de ces mille et une routes, que mon dessein était de vous montrer et de vous faire parcourir ».

CHAPITRE XLV.

Réflexions. — Lettre de Miss**. — Mariages des réformateurs. — OEcolampade — Bucer. — Calviu et son Ideletta. — Luther et sa Catherine de Bore. — Leur festin de noces. — Hypocrisie des réformateurs- — Commerce à l'Ours noir. — La guerre du sacrement.

Ceux de mes lecteurs qui, comme moi étrangers au sujet, contemplent pour la première fois ce tableau si étrange de l'état du protestantisme en Allemagne, peuvent seuls se former quelque idée de la stupeur et de l'incrédulité avec lesquelles j'écoutais ce résumé du *symbole d'infidélité* des protestans, que je viens de rapporter exactement tel que le prononça mon professeur en terminant sa leçon.

Les anciens hérétiques, ces premières productions de la sombre famille de Simon le magicien, les valentiniens, les marcionites, etc., m'avaient assez préparé sans doute à entendre les excès de *foi* les plus extravagans, dans tous les cas où l'Ecriture serait livrée à l'examen libre et sans règles de la raison; mais voir *l'infidélité* sortir à un tel point de cette même licence du jugement particulier, c'était une conséquence qui, quoique aussi naturelle, était pour moi beaucoup moins prévue. Je ne pus m'empêcher de me rappeler alors une remarque d'un habile écrivain protestant, remarque qui, la première fois que je la rencontrai, me parut tenir un peu de l'extravagance, mais dont la vérité n'est que trop confirmée par la triste destinée du christianisme dans la patrie même de la réforme, c'est que *le premier pas fait pour se séparer de l'église de Rome est le premier pas vers l'infidélité* (1).

Plusieurs des détails de ce nouveau code *négatif* (2) de christianisme me parurent si incroyables que je résolus d'éclaircir mes doutes en consultant directement quelques-unes des autorités du professeur. Je voulais savoir jusqu'à quel point on pouvait compter sur la fidélité d'un si singulier exposé. Dans cette vue, renonçant pour un temps à l'honneur d'entendre ses leçons, je m'appliquai sérieusement à l'étude des écrivains rationalistes les plus propres à me mettre à même de former mon jugement sur la nature de leur système.

Je fus néanmoins bientôt interrompu dans cette étude par une lettre de miss ***. Mêlant, suivant son ordinaire, le sentiment

à la théologie, elle me demandait comme une faveur spéciale d'enrichir son album des particularités que l'on pouvait recueillir « sur ces femmes favorisées du ciel qui, à l'aurore de la réforme, avaient joui de la gloire si digne d'envie d'être les épouses des réformateurs, et en obtenant ainsi une part dans leurs affections, d'adoucir les travaux de ces premiers laboureurs, dans cette grande et fertile vigne du Seigneur. »

Quoique je fusse fort loin de partager l'enthousiasme de ma belle amie, je ne perdis pas de temps à m'acquitter de sa commission, autant du moins que pouvaient me le permettre mes faibles talens. Le zèle qu'elle témoignait pour toutes les matières théologiques (quelles que pussent être au reste ses connaissances) lui eût bien mérité l'éloge que Bossuet accordait à une savante religieuse de son temps : « Il y a bien de la théologie sous la robe de cette femme! »

En commençant par l'ancien ami d'Erasme (3), Æcolampade, le premier prêtre qui profita de cette ère de liberté en se donnant le luxe séculier d'une jolie femme, je parcourus régulièrement la liste de tous ceux qui se laissèrent aller à suivre une route si engageante. « Æcolampade, dit Erasme dans l'une de ses lettres, s'est donné une femme, une jeune et jolie fille : il a besoin, je suppose, de se mortifier. Quelques-uns appellent le luthéranisme une tragédie, moi je l'appelle une comédie dont le dénouement est généralement un mariage. »

Le sévère Calvin lui-même ne sut pas résister à cette séduction. A la mort d'un certain M. de Bure, anabaptiste qu'il avait converti, il se récompensa gaiement de ce service spirituel en épousant sa veuve (4).

Martin Bucer, ancien moine dominicain, n'eut pas plus tôt jeté le froc qu'il s'occupa de se marier comme les autres *et même plus que les autres*, dit Bossuet; il eut le bonheur d'épouser successivement trois femmes; l'une d'elles (pour relever encore l'ignominie) avait été religieuse. Cet empressement à se marier, surtout de la part des prosélytes ecclésiastiques; était regardé comme une preuve d'attachement à la cause de la réforme; tandis qu'au contraire on accusait le moindre scrupule à la pensée de violer les vœux les plus solennels d'être un symptôme de persévérance secrète dans le papisme (5).

Nous avons vu que Martin Bucer sut se pourvoir largement de cette marque évidente de bon protestantisme; l'une de ses femmes contracta encore plus d'unions que lui-même. Par une singulière suite de bonnes fortunes, tous les mariages de cette dame se trouvèrent dans la ligue réformée. Son premier mari

fut Ludovicus-Cellarius; le second le fameux Æcolampade, qui avait été religieux de Saint-Sauveur; le troisième Wolfgng-Capito, l'un des plus actifs réformateurs, et son quatrième fut le moine dominicain, l'illustre apôtre qui aida à la réforme anglaise, Martin Bucer (6). Convaincu que la carrière de ce glorieux propagateur du protestantisme ne pourrait manquer d'intéresser beaucoup mon amie miss ***, je pris soin de la lui raconter avec tous les détails que mes matériaux purent me fournir, lui faisant remarquer particulièrement la circonstance si touchante qui avait conduit la veuve d'Æcolampade à devenir successivement celle de ses deux collègues les plus estimés Capito, et Martin Bucer.

La libéralité de ces réformateurs sur l'article du mariage n'avait rien de personnel; elle étendait sa facile indulgence aux dispositions matrimoniales que les autres pouvaient éprouver. Tandis que Bucer pensait que trois femmes successives étaient un privilége suffisant pour lui-même, il accordait au landgrave de Hesse, en considération des grands services qu'il rendait au protestantisme, le droit un peu moins ordinaire parmi les chrétiens d'avoir *deux* femmes à la fois. Le mémoire que ce prince adressa aux réformateurs pour exposer les raisons qu'il avait de réclamer un tel luxe, et la dispense qui lui fut accordée en conséquence, duement signée par Luther, Mélancthon et Bucer (7), qui déclarent expressément autoriser ce puissant protecteur de leur foi à prendre la femme de surplus qu'il désire, forment ensemble un exemple de la *moralité* d'une religion de raison, dont la singularité répond à tout ce que peut souhaiter celui qui se plaît à étudier l'histoire de tels symboles.

Mais le grand héros et la célèbre héroïne de mes « amours des réformateurs », c'est le puissant Martin Luther lui-même et sa belle Catherine de Bore. Je débutai par le mémorable vendredi saint qui vit cette jeune beauté s'échapper du couvent avec huit autres nonnes (8), sous la garde de Léonard Koppen, et je fis voir avec quel tendre intérêt Luther défendit dès-lors cette première démarche, qui devint l'occasion de leur union. Non content de justifier l'expédition de Koppen qui avait emmené ces neuf religieuses, il eut l'impiété de comparer leur ravisseur (9) à Jésus-Christ triomphant qui emmène les saints captifs de Satan.

En racontant les aventures de la femme destinée à Luther, pendant le temps qui s'écoula entre son escapade et son mariage, j'eus soin d'éviter toute allusion à ces histoires scandaleuses et probablement fausses que rapportent Maimbourg, Va-

rillas et plusieurs autres encore, au sujet de sa conduite parmi les jeunes étudians de Wittemberg; mais quant aux circonstances curieuses qui conduisirent immédiatement au mariage, je suis en état de les donner bien authentiques, telles qu'elles sont consignées dans ces manuscrits que laissa Amsdorf, ami intime de Luther et dont Seckendorf obtint communication. Il paraît que dans une conversation avec Amsdorf, Catherine s'était plaint que l'intention de Luther fût de la marier contre son gré au docteur Glacius. Connaissant donc l'intimité d'Amsdorf avec Luther, elle le pria de tâcher de déterminer son ami à lui choisir un autre mari, ajoutant qu'elle était prête à épouser à l'instant Amsdorf ou Luther lui-même, mais nullement le docteur Glacius (10).

Sur cette avance, Luther parla, et avec une rapidité sans exemple, (comme si les vœux qui devaient les tenir à jamais séparés ne les avaient rendus que plus impatiens de se réunir), Catherine de Bore devint presqu'à l'instant madame Luther. Sans laisser seulement soupçonner l'affaire à ses amis, il invita à souper la future, un prêtre, un homme de loi et un peintre, ce dernier était aussi bien que les autres appelé pour exercer sa profession; il devait faire le portrait de la belle Catherine (11). C'est de cette manière apostolique que fut célébré ce mariage qui, pour un temps, remplit de douleur et de honte les rangs du protestantisme.

A la nouvelle de ce malencontreux événement, Mélancthon ne put dissimuler son affliction; il se sentait accablé lui-même de la bassesse et de l'humiliation d'une démarche qu'il espérait, comme il le disait amèrement « devoir faire rire les anges et pleurer les démons » (12). A ce sentiment de dégradation succéda presque de suite la réaction la plus complète; par un violent effort, regagnant sa propre estime, il réussit à se persuader qu'après tout, le doigt de la Providence se montrait clairement dans toute cette affaire, et que comme il le dit, « c'était Dieu lui-même qui lui avait suggéré d'épouser cette religieuse, Catherine de Bore » (13); tous ces combats si variés entre la conscience et la passion fournirent à mon récit de délicieuses alternatives d'ombres et de lumières qui ne pouvaient qu'ajouter beaucoup au piquant de mes mémoires sur le mariage d'un moine et d'une religieuse.

Pour donner un intérêt domestique à toute cette histoire, je pris soin d'y mêler beaucoup d'anecdoctes conjugales. En racontant avec quel bonheur le saint *ménage* avait traversé toutes ces guerres de symboles, je peignis des couleurs les plus ten-

dres l'attachement violent que le grand réformateur avait conservé jusqu'à la fin pour sa fille, comme il se plaisait à l'appeler (14). Son esprit associait avec elle tout ce qu'il regardait comme précieux et comme sacré. Ainsi il lui était impossible d'exprimer plus vivement son ardente admiration pour l'épître de Saint-Paul aux Galates (c'était sa partie favorite de l'Ecriture), qu'en disant qu'il avait épousé cette épître et qu'elle était sa Catherine de Bore (15).

J'espère que le lecteur me connaît maintenant trop bien, pour croire que, quelque léger que puisse être le ton sur lequel je traite ces détails, je sois insensible à ce qu'ils ont de grossier et de honteux ; on ne saurait éprouver d'autres sentimens que celui d'un dégoût profond à la vue de ces scènes de licence si vulgaire et d'hypocrisie si rebutante que tout ce drame présente à quiconque observe de près ses principaux acteurs. J'avais peine à m'efforcer de cacher sous un extérieur de plaisanterie si léger, qu'il fallait les yeux très-peu clairvoyans de ma savante amie pour ne pas le pénétrer, le sentiment de mépris avec lequel je rétraçais les différens traits de ces masques évangélistes. Qui n'eût été fatigué de les suivre au sein de leurs habitudes domestiques, lorsque dans la honteuse compagnie de leurs femmes, deux ou trois fois transmises de l'un à l'autre, ils se levaient tout enluminés de leurs joyeux festins pour aller fouler aux pieds comme des « chiens » et des « pourceaux » les « saintes choses » et les « perles » de la foi.

L'historien Hume a justement caractérisé les premiers réformateurs en les traitant de « fanatiques » et de « bigots. » Il aurait pu ajouter, avec autant de raison qu'à l'exception d'un seul peut-être (16), ils étaient les plus grossiers hypocrites (17) ; tout en faisant dans leurs écrits profession de la plus haute sainteté, ils se montraient dans leur conduite brutaux, intraitables, pleins d'amour-propre. Ils prétendaient ne suivre dans les vérités de la foi d'autre guide que la raison, et néanmoins ils obéissaient en mille circonstances à la superstition la plus vulgaire. Prêchant sans cesse le droit si vanté du jugement particulier, ils passèrent leurs vies dans une suite d'accusations et de persécutions mutuelles, et ils transmirent cet esprit de discorde comme un triste héritage à leurs partisans. Cependant ce sont là tes dieux, ô protestantisme ! telles sont les idoles que l'hérésie a élevées à la place des saints et des docteurs de la foi. Les noms de ces apôtres du mensonge, ainsi que ceux de tous les hérésiarques qui les ont précédés, sont demeurés, comme un flétrissant caractère, gravés sur le front de leurs adorateurs (18).

J'avoue qu'il m'est impossible de comprendre comment un protestant qui a examiné même très-légèrement la déplorable histoire de cette longue série de détours, d'équivoques et de fraudes dont les réformateurs s'efforcèrent à l'envi d'envelopper la seule doctrine de l'eucharistie, afin de parvenir à s'entendre ou plutôt à se tromper les uns les autres, peut être satisfait de devoir sa croyance à des novateurs si dissimulés à la fois et si grossiers. Le commencement de cette guerre sacramentaire ressemble plutôt aux préliminaires d'une course de chevaux qu'à la solennelle préparation que demandait une controverse appelée à influencer la foi de plusieurs millions d'hommes encore à naître. « Je vous défie, dit fièrement Luther à Carlostadt, d'écrire contre moi sur la présence réelle, et je vous donne ce florin d'or si vous entreprenez de le faire. » En parlant ainsi, Luther tira de sa poche un florin que Carlostadt accepta et mit dans la sienne. Alors ils se donnèrent une poignée de mains pour conclure le défi; et lorsqu'ils eurent avalé une rasade à la santé l'un de l'autre, la guerre du sacrement fut déclarée en vrai style germanique (19).

Cette mémorable entrevue eut lieu à l'Ours noir où logeait Luther; et ce fut ainsi que cet inéffable mystère devant lequel les saints des jours anciens se proternaient en l'adorant comme « la manne cachée » du salut, « la sagesse de Dieu en mystère » fut jetée comme un jeu, digne sujet d'un pari, entre ces joûteurs à l'Ours noir.

En voilà assez sur la décence de ces nouveaux apôtres du christianisme. Pour ce qui est de leur fermeté dans la doctrine, de leur tolérance, de leur bonne foi, de leur sagesse, toute l'histoire de cette déplorable controverse peut en témoigner. Au premier essai que firent les luthériens afin de rédiger une confession de foi régulière, on n'eut pas moins de six explications différentes du dogme de l'eucharistie, chacune d'elle étant toujours annoncée comme devant être définitive. En même temps les sacramentaires faisaient succéder à peu près aussi régulièrement leurs explications contradictoires.

Alors se présenta le rusé et tortueux Bucer qui s'offrit pour être médiateur entre les deux partis; c'était un médiateur qui, en affectant d'être de l'avis de l'un et de l'autre, ne prétendait les accorder qu'en les empêchant de s'entendre. Tantôt il voulait convaincre Luther que Calvin croyait à la présence réelle du corps de Jésus-Christ, tandis que Calvin n'admettait qu'une présence vague aux yeux de la foi, dans le ciel et non sur l'autel; tantôt il cherchait à persuader à Calvin que Luther

pensait que la substance présente était spirituelle, tandis qu'au contraire Luther croyait avec les catholiques que la présence miraculeuse dans le sacrement n'est spirituelle que quant à la manière, mais qu'elle est corporelle quant à la substance.

C'est par ces ruses et ces évasions que Bucer, et il est pénible de l'ajouter, Mélancthon, réussirent à entretenir pour quelque temps entre les deux partis une paix fausse et fébrile. Mais de si grossiers artifices ne pouvaient produire une longue illusion ; tout compromis se trouva vain et sans espoir, et enfin les trois grandes factions eucharistiques, la luthérienne, la calvinienne et la zwinglienne se séparèrent pour suivre librement la direction particulière de leur hérésie. Chacune de ces branches se subdivisa elle-même en de nouvelles distinctions factieuses sous les noms innombrables de Panarii, Accidentarii, Corporarii, Arrabonarii, Tropistæ, Métamorphistæ, Iscariotistœ, Schwinkenfeldiens, etc., etc., etc., jusqu'à ce qu'enfin le caprice du jugement particulier multiplia tellement ses bizarres conceptions sur ce sujet solennel, qu'un auteur du temps de Ballarmin (comme nous l'apprend ce grand homme), ne compta pas moins de deux cents interprétations différentes de ces mots : « Ceci est mon corps. »

Mais toute l'histoire de cette époque abonde en leçons pleines d'une mélancolique instruction. Ne sommes-nous pas en droit d'accuser sévèrement la prévention ou l'ignorance de ces personnes qui osent bien encore crier sans cesse : « La Bible, toute la Bible, et rien que la Bible », lorsque nous voyons les hommes qui, les premiers, ont élevé ce cri, en annonçant que la Bible seule était suffisante pour découvrir la vérité divine, ne pouvoir s'empêcher de tomber dans ces violentes et interminables disputes sur le sens d'un texte composé de quatre mots si simples et si clairs.

CHAPITRE XLVI.

Blasphèmes des rationalistes. — Sources de l'infidélité en Allemagne. — Absurdité de quelques-unes des doctrines luthériennes. — Impiété de celles de Calvin. — Mépris pour l'autorité des pères. — Le docteur Dammam. — Déclin du calvinisme.

Je n'eus pas besoin d'étudier long-temps les principaux oracles du rationalisme pour me convaincre pleinement que le pro-

fesseur, en décrivant l'état effrayant du protestantisme en Allemagne, n'avait ni dénaturé ni chargé les couleurs de son tableau. Je trouvais au contraire que son exposé, quelque incroyable qu'il puisse paraître au premier abord, n'était qu'une faible et froide représentation de la vérité. Tandis que de peur sans doute d'allarmer un néophyte à l'école du rationalisme, il m'avait tu plus de la moitié des impiétés du système ; il avait eu soin aussi, pour l'honneur de son unique souveraine, la Raison, de voiler la plupart de ses faiblesses et de ses folies.

Il n'était plus besoin de preuve nouvelle pour achever de me convaincre combien le raisonnement est déplacé, quand il s'agit de doctrines dont l'incompréhensible sainteté ne peut qu'être flétrie par ce qui, venu « de la terre, est terrestre. » Si l'on veut comprendre toute la vérité de ces paroles de l'apôtre : l'homme *animal* (c'est-à-dire celui qui n'a pas la vie du sentiment et de la foi) n'entend pas les choses de Dieu, on n'a qu'à lire la pitoyable exposition que des savans, d'ailleurs si ingénieux et si habiles, ont donné des grands et admirables mystères du christianisme, quand dans leur vains efforts ils ont voulu les rabaisser au niveau des basses conceptions de leur raison bornée. Entre cette hardiesse insensée et la soumission la plus stupide et la plus superstitieuse, il n'y a pas plus à choisir qu'entre l'âne des Egyptiens traînant gravement les mystères, et le même âne s'amusant, dans un accès de gaité, à les fouler sous ses pieds.

Le lecteur est déjà familiarisé avec les principaux traits de ce pur fantôme de christianisme, qui porte encore en Allemagne le nom usurpé de protestantisme ; l'esquisse qu'en a présenté M. Scratchenbach en a fait connaître la naissance et les progrès. Je n'entrerai pas dans les détails des excès impies auxquels ce système a été porté ; ce serait un travail trop long et d'ailleurs aussi désagréable qu'inutile. Cependant, pour donner quelque idée des singulières comédies que l'imagination, sous le masque grave de la raison, s'est amusée à jouer dans le vaste territoire de la théologie et de l'*exégèse*, je réunirai au hasard quelques-uns des principaux résultats auxquels sont arrivés ces critiques qui en appellent « à la Bible, à toute la Bible, et à rien autre que la Bible. »

Dans l'Ancien-Testament, l'histoire de la création, du paradis terrestre et d'Adam et Ève ne sont rien autre chose que des allégories ou des mythes. Le Pentateuque, que l'on peut regarder comme une sorte d'épopée théocratique, n'a pas été écrit

par Moïse. C'est une compilation qui appartient à des temps beaucoup plus rapprochés. Jéhovah n'était que le dieu domestique ou le fétiche de la famille d'Abraham ; David, Salomon et les prophètes l'ont ensuite élevé au rang de créateur de toutes choses. Il est clair que le Deutéronome ne saurait être l'ouvrage de Moïse, ni l'Ecclésiaste celui de Salomon, puisque, dans l'un et l'autre cas il faudrait supposer que l'auteur a raconté sa propre mort. Les psaumes sont une sorte d'anthologie à laquelle David et d'autres écrivains ont contribué. Augusti, grave théologien, discute ainsi le mérite du principal auteur de ces productions. « La muse de David ne prend pas un vol élevé, mais elle réussit mieux dans les cantates et les élégies. » Les critiques de la même école déclarent Esther un roman historique ; Ruth, disent-ils, n'a été écrit que pour prouver que David était issu d'une bonne famille, et l'histoire de Jonas n'est qu'une répétition de la fable d'Hercule avalé par un monstre marin. Quant aux prophètes, le savant Eichorn leur fait l'honneur de leur accorder du talent et de la perspicacité ; ils ont vu plus loin dans l'avenir que leurs contemporains ; d'autres leur attribuent un caractère décidément politique, en font, dit M. Rose, « des démagogues et des réformateurs radicaux. » La prophétie d'Isaïe sur la chute de Babylone a été évidemment écrite par quelqu'un qui assistait au siége, et les prédictions que l'on rapporte au Christ dans les mêmes rapsodies, n'ont trait qu'à la fortune et au dernier destin de la race des prophètes en général (1).

Dans le Nouveau-Testament, la naissance miraculeuse du Christ doit être rangée au nombre des fictions mythologiques avec les histoires des incarnations des dieux indiens, ou plus spécialement avec la fable de la génération de Buddha qui naquit d'une vierge fécondée par un arc-en-ciel. Le motif qui engagea le Christ à se faire passer pour prophète fut de donner plus de crédit et de force à ses enseignemens moraux. Les mêmes raisons le conduisirent ensuite à jouer le personnage du Messie (2), ses admirateurs s'étant persuadés qu'il était en effet ce libérateur tant promis. D'après Wiéland, Jésus-Christ était un noble magicien juif (3) qui, de lui-même, ne conçut jamais la moindre idée de fonder une religion, et dont les *instituts* n'acquirent la forme religieuse que par le laps des temps. L'obscurité que l'on dit envelopper les doctrines du Nouveau-Testament doit être attribuée en grande partie à la stupidité et à la superstition des apôtres qui, dans beaucoup de cas, entendirent mal le langage de leur maître (4) La manière gros-

sière dont ils comprirent ses promesses d'un royaume futur l'enveloppa dans de telles difficultés avec ses disciples, qu'il ne vit d'autre moyen d'en sortir honorablement que la mort (5).

Il est pénible de répéter même pour les flétrir des profanations et des blasphèmes à la fois si hardis et si frivoles ; mais un révérend protestant n'a pas craint de les rappeler dans ses écrits, et du moins un catholique a une raison de moins pour en rougir.

La première source de ce torrent d'irréligion qui a englouti le protestantisme en Allemagne, et qui a entraîné dans sa course rapide les fondemens même du christianisme, a été signalée d'une manière aussi claire qu'irréfragable dans la leçon précédente de mon rationaliste allemand. Si parce que sa vue morale est pervertie, il regarde cette source du mal comme un bien, son témoignage, lorsqu'il l'a fait connaître, n'en est que plus incontestable. Dans le faux orgueil de ce prétendu progrès des lumières, il se glorifie d'un résultat que doit déplorer tout chrétien sensé, à quelque secte qu'il appartienne.

Il est cependant un rapport sous lequel le professeur n'envisage que d'une manière partielle et incomplète les causes de cette grande révolution religieuse. Dans le désir de réclamer pour son favori Zwingle ce qu'il appelle l'honneur d'avoir, par l'application de son principe d'interprétation des Ecritures, ouvert la voie à ce système sans mystère et sans foi, il n'a pas rendu justice à la part que Luther et Calvin ont pris, chacun en leur manière, à ce déplorable résultat. Il montre bien comment Zwingle a donné l'exemple de ruiner le christianisme par le dissolvant de ses doctrines anti-mystérieuses et rationalistes ; mais il ne fait pas assez voir comment ses confrères de Genève et de Wittemberg ont conduit exactement au même but par l'absurdité des *leurs*.

Nous savons déjà combien étaient révoltantes quelques-unes de ces notions que Luther adopta telles qu'elles se présentèrent à lui dans tout le libertinage du caprice, et qu'il transmit ensuite à son église sous le nom usurpé de dogmes. Il en est une, l'ubiquité de la nature humaine du Christ, dont l'extravagance ne trouve aucun égal dans toutes les folies du gnosticisme. Son auteur lui-même, vers la fin de sa vie, fut obligé d'en rougir, et avec son caprice ordinaire aussi bien en prescrivant qu'en contremandant des doctrines, dans quelques-uns de ses derniers écrits, il renonça complètement à cette idée. Déjà cependant son nom avait consacré cette sottise pour ses partisans, et l'ubiquite devint un article de foi du luthéranisme, qu'il fallut maintenir et défendre comme le reste.

Ce n'était pas en effet comme à des articles de foi, mais bien comme à des signes de parti que l'on s'attachait si obstinément à de si monstrueuses extravagances. L'église luthérienne divisée bientôt en une multitude de sectes, vit chacune d'elles prendre quelque parole de son fondateur comme le shibboleth de la faction, et les absurdités les plus évidentes étaient défendues avec la fidélité la plus désespérée. Si l'on croit qu'il y ait quelque chose d'injuste ou de faux dans ce que nous disons de cette église, on peut consulter M. Pusey qui mérite d'être appelé l'historien du déclin et de la chute du protestantisme en Allemagne. Son témoignage ne nous justifiera que trop. On a vraiment droit de s'étonner que cette guerre de sectaires se disputant des mots et des définitions, n'ait pas amené plus tôt une réaction en faveur de la raison insultée ; mais ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que ceux, qui dégoûtés de cet abus du nom de religion, ont rejeté le bizarre symbole, première source de tant de discordes, n'aient pas été chercher un refuge dans le sein de l'antique Église du Christ, dont la paix ressemble au cours majestueux d'un fleuve, au lieu d'aller se perdre peut-être, hélas! à jamais, dans le vide immense de l'incrédulité, cette mer sans rivages.

La carrière que le calvinisme parcourut en Allemagne fut, sous beaucoup de rapports, différente de celle du luthéranisme. Affranchi long-temps de tout formulaire de foi déterminé, il ne rétrécit pas le cercle de sa communion comme l'avait fait l'église luthérienne. Sa théologie plus dégagée de cet esprit exclusif qui veut préciser l'expression du dogme, fut plus tolérante. Les calvinistes avaient toujours devant les yeux la haine violente de leur église-sœur, qui, en cherchant à les irriter par de continuelles insultes, était plutôt faite pour inspirer le dégoût que l'envie de répondre à ses impertinentes absurdités. L'affection de famille qui eût dû unir ces deux hérésies, avait pris une si aimable direction, que les prédicateurs luthériens transféraient le titre d'antechrist du pape à Calvin, et parmi les prières de la liturgie luthérienne on lisait: « Réprimez, Seigneur, les Turcs, les papistes et les calvinistes (6).

Néanmoins, quoiqu'on puisse reconnaître que l'église réformée, comparée à la luthérienne, donna un exemple de modération plus conforme à l'Evangile, il faut avouer qu'elle recélait d'un autre côté, dans son esprit et dans ses principes, un mal bien plus profondément enraciné, source plus féconde encore de ces conséquences immorales et anti-chrétiennes que nous avons signalées dans l'état présent du protestantisme continental.

Sans nous appesantir de nouveau sur cette règle d'interprétation des Ecritures que Calvin adopta aussi bien que Zwingle et Socin, et qui livre le sens de la parole de Dieu à la merci de la raison de l'homme, le fondement même du symbole du calvinisme suppose des notions de l'Être suprême, uniquement propres à affliger ou même à détruire toute vraie piété. Si comme Hooker le déclare, la semence de toute vertu parfaite qui croît en nous, se trouve dans une opinion juste et vraie sur les choses divines, malheur à la vertu et à la charité de ceux qui cherchent le modèle « des choses divines » dans le Dieu des calvinistes, lui qui a ordonné délibérément le péché et la ruine de l'homme et qui est aussi bien l'auteur de la tentation et de la chute d'Adam que celui de son existence.

Le plus ancien et plus mélancolique de tous les mystères, l'origine du mal, occupera quoique toujours inutilement, l'esprit de l'homme tant qu'il continuera à souffrir et à penser. Mais vouloir faire sortir une doctrine de ces profondes ténèbres, sonder les décrets de Dieu, lorsqu'il ne nous les a pas révélés, prétendre contempler la lumière, là où il a lui-même refusé de la faire luire, c'est une tâche aussi présomptueuse qu'impossible, aussi vaine que hardie ; c'est mêler à la religion les spéculations incertaines de la philosophie et par là y introduire un élément qui ne manque jamais d'amener une explosion à jamais fatale. Les gnostiques, au milieu de leurs rêveries, comprenaient si bien combien il était dangereux de croire le Dieu suprême auteur du mal, qu'ils eurent recours à la supposition d'une divinité inférieure et malveillante, sur laquelle ils faisaient retomber toute la responsabilité de cette masse de mal moral que les calvinistes plus impies attribuent au seul Dieu tout puissant et tout bon.

Ce ne fut pas seulement l'impiété audacieuse de cette doctrine qui nuisit à la cause du christianisme ; le mal vint surtout du mépris pour les premiers docteurs de la foi, que supposait nécessairement l'adoption d'idées si étrangement nouvelles. Calvin lui-même avoue que, sur ce point, les pères des trois premiers siècles lui sont opposés, et ses plus violens disciples, Gomarus et autres, vont juqu'à reconnaître que cette doctrine n'est pas même appuyée sur les Ecritures.

L'histoire des controverses sur la grâce offre peut-être l'exemple le plus remarquable de la lutte constante de la vérité contre l'erreur. Depuis Pélage, Rome fut souvent obligée de frapper de ses anathèmes et ceux qui exagéraient la puissance du libre arbitre, et ceux qui le détruisaient entièrement. Une et immuable

comme le Dieu qui l'éclaire, l'Église ne varia jamais dans ses enseignemens, tandis que l'hérésie, d'abord timide, devint plus virulente à mesure qu'elle vieillit, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir répandu tout son venin, elle expira dans le mépris et le silence. Les prédestinatiens qui, du temps même de saint Augustin, abusèrent de sa doctrine (7), posèrent dès lors les fondemens du calvinisme. Le réformateur de Genève donna à leur système une forme plus rigide et plus exclusive. Ses disciples tels que Bèze et Sanchius ajoutèrent successivement des couleurs plus sombres, jusqu'à ce qu'enfin ce dogme infernal atteignit la pleine consommation de ses blasphèmes et de son absurdité, au mémorable synode de Dordrecht, sous les auspices du docteur justement appelé *Dam-man* (damne-l'homme).

On peut dire néanmoins qu'alors la gloire du calvinisme arriva à son apogée, et le moment de son triomphe complet ne fut que le premier pas vers son déclin. Les Allemands eux-mêmes, dont les théologiens avaient particulièrement contribué à cette victoire sur le sens commun, refusèrent dans beaucoup de cas de se soumettre au joug des vainqueurs. Avec cette mobile agilité qui a toujours caractérisé le protestantisme, on vit le nouveau Protée échapper des mains de l'orthodoxie, en revêtant mille formes variées, telles que celles de universalistes, semi-universalistes, supra-lapsariens, sub-lapsariens :

> Nec te decipiat centum mentita figuras,
> Sed preme quidquid erit; *dum quod fuit ante, reformet.*

A Genève, le berceau de toutes les doctrines monstrueuses qui venaient d'être solennellement décidées par les Maccovius et les Damnans (8), cette réaction qui plus tard prit un tel développement, commençait déjà à paraître. Le même éloignement du fanatisme et de l'absurdité qui alors la rendit presque arminienne; continuant de nos jours son action naturelle, l'a rendue *tout-à-fait* infidèle.

En Angleterre à cette époque, le peuple et la cour jetaient un regard de regret vers leur église mère (9); les théologiens étaient par conséquent obligés de paraître traiter encore avec respect l'autorité des pères, essentiellement liée au catholicisme; un système de doctrine tel que celui de Dordrecht, si franchement opposé à ces antiques oracles de la foi, ne pouvait donc pas attendre une réception favorable. Depuis ce moment, on peut dire, en empruntant les expressions du célèbre Hales, que l'église

anglicane « souhaita le bonsoir à Jean Calvin. (10) » Quoique mon professeur allemand ait prétendu, en opposant Calvin à Luther, que les sectaires qui portent encore le nom du premier, ont aussi conservé ses doctrines, on verra que le calvinisme sans être complétement éteint, comme son hérésie sœur, le luthéranisme, a été depuis long-temps dépouillé de ses plus tristes rayons. Pour un adhérent rigide à la partie réprobatoire du symbole de Genève, il est un grand nombre de calvinistes avoués qui bornent leur croyance à la seule doctrine de l'élection nécessitante (11), rejetant, je dois le dire, avec plus de charité que de logique, le dogme de la réprobation qui y est nécessairement lié.

Telle est en peu de mots la carrière et la destinée des deux sectes principales qui divisèrent le protestantisme à son origine; elles ne sont plus maintenant que des ombres dans les pays même où elles ont pris naissance; ou plutôt elles ont été remplacées par un système qui à grand peine peut prétendre à être appelé chrétien. La seule des deux qui ait conservé quelque chose de plus que son nom, a abandonné tout ce qui dans son origine faisait son essence. Elle ne doit le caractère distinctif qu'elle garde encore en Angleterre, qu'à cet esprit de parti qu'engendre nécessairement une église toute défendue par des formulaires humains.

CHAPITRE XLVII.

Naissance des opinions incrédules en Europe aussitôt après le synode de Dordrecht. — Lord Herbert, Hobbes, Spinosa. — Commencemens du rationalisme parmi les calvinistes — Bekker, Peyrère, Meyer. — L'église luthérienne se défend de l'infidélité plus long-temps que la calviniste.

L'exposé historique qu'offre le chapitre précédent a uniquement pour but de montrer dans la réaction produite chez les protestans eux-mêmes, par les conséquences impies et déraisonnables de leur doctrine, et en même temps, par l'intolérance peu chrétienne avec laquelle elles étaient soutenues, une des principales sources de cette infidélité qui envahit et entraîne de toutes parts leurs églises.

Ce qui confirme cette remarque, c'est que ce fut peu de temps après les monstrueuses décisions du synode de Dordrecht (1), que dans les différens pays de l'Europe le scepticisme commença à se

produire ouvertement parmi ceux qui faisaient profession du protestantisme. Ce fut alors, à l'aurore de l'ère du rationalisme, que lord Herbert de Cherbury enseigna que la religion naturelle était suffisante et parfaite. Hobbes prévint les théologiens allemands de nos jours, en mettant en doute l'authenticité de l'Ancien-Testament et l'autorité divine du Nouveau; il laissa même échapper ces premières semences de doute sur l'existence d'un être suprême, qui aussitôt recueillies par la sombre raison de son contemporain Spinosa, produisirent l'athéisme.

Déjà, à la même époque, avait apparu une école de théologiens, qui, se disant rationels, établissaient en principe qu'il faut appliquer à la religion la pierre de touche de la raison, et rejeter par conséquent tout ce qui ne serait pas conforme aux capricieuses décisions de ce singulier juge (2). On peut remarquer, pour confirmer ce que j'ai déjà dit sur la part qu'eut le calvinisme dans la production de ces résultats, que la prédestination fut la première doctrine contre laquelle ces sociniens déguisés firent ouvertement jouer leurs batteries. Ainsi, comme il était facile de le prévoir, ce fut parmi les calvinistes que commença la réaction contre leur propre symbole. Par une destinée à peu près commune à toutes les hérésies, cette secte donna naissance aux deux extrêmes opposés : elle produisit tout à la fois, et le fanatisme qui enta de telles erreurs sur le christianisme, et l'infidélité qui vint ensuite arracher et l'arbre et la greffe.

L'un des premiers sceptiques calvinistes, Bekker, théologien allemand, dans le dessein d'établir entre la religion et la philosophie cette alliance qui a conduit le christianisme à l'état où il est actuellement en Allemagne, crut que les principes de Descartes pourraient lui servir à ruiner quelques-unes des principales doctrines contenues dans les Écritures. Ce théologien rationaliste exerça surtout son scepticisme sur le récit de la tentation de nos premiers parens, et en général sur tout ce qui tient à l'action des bons et des mauvais esprits, tels que les possessions diaboliques dont il est parlé dans le nouveau testament et la tentation de Notre-Seigneur. Ainsi, tandis que Calvin, outre ce principe diabolique qu'il supposait dans le cœur de chaque homme, admettait encore l'influence du diable sur les actions humaines, son disciple Bekker niait toute action du démon, et prévenant ces frivoles inventions de nos rationalistes modernes, au point de ne pas même leur laisser la gloire de l'originalité de l'erreur, il expliquait les passages de l'ancien et du nouveau testament où il est question de l'intervention du malin esprit, comme des mythes et des allégories.

Un autre écrivain calviniste, encore plus ancien (1655), dota les annales du rationalisme d'un livre qui, quoique oublié maintenant depuis long temps, produisit, lorsqu'il parut pour la première fois, une telle explosion d'indignation, que l'on eut grande peine à la contenir en se contentant d'emprisonner l'auteur. Le seul objet de cet étrange ouvrage (3) était de prouver, d'après le cinquième chapitre de l'épître de saint Paul aux romains, l'existence de nations et de races d'hommes avant Adam, qui n'avait été appelé le premier homme que parce que c'était avec lui que la loi avait commencé.

Dans le cours des prétendues preuves sur lesquelles il appuie son hypothèse, l'auteur (Peyrère, protestant français) donne, à quelques miracles de l'Ancien Testament des solutions qui se rapprochent encore plus que celles de Bekker de la simple, mais frivole méthode d'interprétation, adoptée par Paulus et autres écrivains modernes. Par exemple, il ne voit dans le soleil qui s'arrête à l'ordre de Josué, rien autre chose que cette espèce d'illusion d'optique assez commune dans beaucoup de pays montueux; au coucher du soleil, lorsque cet astre a disparu, un cercle de lumière semble pendant quelque temps demeurer dans le ciel (4). Le miracle rapporté dans le Deutéronome, qui raconte que les vêtemens et les souliers des Israélites ne s'usèrent pas pendant les quarante années de séjour dans le désert, est pour cet auteur le sujet de plaisanteries que la plume impie de Voltaire semble lui avoir empruntées (5). Il prétend qu'il n'y a rien eu de merveilleux, et que les Israélites ont tout simplement réparé les injures du temps à l'aide des matériaux que leur fournissaient leurs troupeaux ou qu'ils tiraient d'autres sources naturelles. Peyrère croit justifier son impiété en disant qu'il a été conduit à admettre de telles doctrines « par *le principe des protestans* ; » on voit que dès cette époque la tendance naturelle du protestantisme l'entraînait vers l'infidélité; déjà cette marche n'était pas seulement prévue, mais elle se faisait sentir,

Il est un autre ouvrage de la même époque (1636), qui parut à Semler mériter les honneurs d'une seconde publication. Son titre, d'ailleurs, annonce assez qu'il était un avant-coureur de cette école d'infidélité dont Semler fut le fondateur. Je veux parler du livre autrefois vanté, intitulé la Philosophie interprète de l'Écriture; lorsqu'il parut pour la première fois, on l'attribua au fameux Spinosa; mais il fut prouvé ensuite qu'il était dû à la plume de son ami et de son médecin, Louis Meyer.

Ce rationaliste d'Amterdam était, pour la subtilité et la malice, un digne précurseur de la race actuelle des sceptiques protestans.

Ce que nous allons citer de son ouvrage prouve à la fois, et sa nature insidieuse et la vérité d'une remarque dont nous nous sommes tant de fois efforcés de convaincre nos lecteurs ; c'est que, d'après l'aveu des impies eux-mêmes, l'incrédulité a triomphé, dès-là qu'en appliquant le raisonnement au dogme de la présence réelle, on a ouvert la voie qui devait conduire à renverser tous les mystères. « Il y a, dit ce pupille de Spinosa, trois mystères que la philosophie seule peut véritablement interpréter : ce sont, 1° l'existence de Dieu ; 2° la présence réelle ; 3° la trinité. Le second a déjà été détruit par l'Église calviniste ; elle en a fait justice en montrant, à l'aide de la philosophie, que son opinion seule est vraie, et que celle des catholiques et des luthériens est absurde. » Il passe, avec un silence qui n'était que trop significatif alors, sur le premier mystère inscrit sur sa liste, et il va appliquer au troisième la méthode philosophique qui a si bien réussi pour le second (6).

Après avoir ainsi tracé les progrès de ce principe anti chrétien qui, sorti des fondemens même du protestantisme, s'est présenté successivement sous une multitude de noms et de formes, et s'applique maintenant, sous son déguisement le plus récent et le moins voilé, à détruire la substance même du christianisme dans tous les pays ou la réforme a pris racine ; il ne me reste plus qu'à renvoyer à l'ouvrage de M. Pusey, dont j'ai souvent invoqué l'autorité, tous ceux qui veulent connaître à fond les derniers degrés de cette généalogie d'erreur. On ne saurait mettre en question l'habileté et les nombreuses recherches avec lesquelles il a parcouru les differentes marches de cette « descente graduelle (c'est ainsi qu'il s'exprime) de la théologie à un système d'incrédulité, » qui caractérise la triste vie de l'Église d'Allemagne pendant le dix-huitième siècle. Il est seulement à regretter qu'en se bornant au luthéranisme, il se soit privé des faits qui eussent jeté le plus de lumières sur son sujet, et que la carrière du calvinisme lui eût abondamment fournis. C'est afin de réparer en quelque chose cette importante omission, que j'ai exposé au lecteur ces exemples des progrès du rationalisme parmi les calvinistes.

Il ne serait certainement pas difficile de prouver que dès le principe l'église réformée avait une disposition plus dominante à l'incrédulité que la luthérienne. Les noms de Lælius Socin, de Gentilis, d'Ochin et d'autres, montrent assez combien Genève se hâta de produire ses fruits naturels. Sans remonter si haut néanmoins, nous avons vu que vers le milieu du dix-septième siècle, lorsque l'église luthérienne était encore plongée dans toutes les absurdités de sa théologie, combattant avec bec et

ongles *contre* les bonnes œuvres et pour l'ubiquité du corps de Notre-Seigneur, les calvinistes avaient déjà commencé à soumettre au raisonnement toutes les doctrines chrétiennes. Avant la naissance d'aucun des critiques et des érudits auxquels M. Pusey attribue la première origine du rationalisme, ses traits les plus distincts et ses principes étaient depuis long-temps annoncés. Les possessions diaboliques par lesquelles Semler débuta dans sa carrière rationaliste avaient déjà, plus d'un demi-siècle auparavant, été interprétées de la même manière par le scepticisme de Bekker.

CHAPITRE XLVIII.

Retour en Angleterre. — Recherches sur l'histoire du protestantisme anglais. — Ses rapports avec l'histoire du protestantisme en Allemagne. — Esprit intéressé et hypocrite des premiers réformateurs dans les deux pays. — Variations de symboles, persécutions et bûchers. — Retractations de Cranmer, Latimer, etc. — La réforme démoralise le peuple — Preuves tirées des écrivains allemands et anglais.

On montre, ou du moins on a coutume de montrer dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné, l'original d'une lettre d'Érasme (1), dans laquelle ce grand homme déclare qu'il aimerait mieux se laisser couper par morceaux, que de ne pas croire à la réalité du corps et du sang de Jésus Christ dans le sacrement. Sans prétendre avoir le courage de souffrir un martyre auquel je ne suis point appelé, et en renfermant mon héroïsme dans des bornes proportionnées à l'immense distance qui sépare d'Érasme un pauvre homme tel que moi, je dois maintenant dire à mon lecteur que j'en étais venu à la magnanime détermination de préférer le papisme et la pauvreté pour le reste de mes jours, à l'alternative du protestantisme et de deux mille liv. st. rentes avec Miss***, à Ballymudragget.

Après être resté encore quelques mois en Allemagne, je me préparai à retourner en Angleterre. J'avais passé la dernière partie de mon séjour dans une société plus conforme à mes goûts que celle des Scratchenbach de l'université. J'eus le bonheur de rencontrer quelques familles catholiques où régnaient la paix et l'amour de l'étude. Au milieu de ce naufrage de

tous les autres symboles, elles continuaient à marcher tranquillement et avec soumission dans cet invariable sentier de la foi que notre Église a parcouru, toujours la même, depuis deux mille ans. L'état de l'Allemagne présente en ce moment un spectacle qui ne peut manquer de faire une profonde impression. Pour me servir de l'expression vive et concise de M. Southey, elle se montre partagée « entre l'antique religion d'un côté et la nouvelle irréligion de l'autre. »

La prophétie pleine de sagacité de Bayle, qui annonçait qu'un jour les luthériens, ne trouvant plus leur symbole dans la confession d'Augsbourg, « remettraient toutes les choses sur leur ancien pied, » paraît prête à s'accomplir. Déjà un certain nombre de protestans, fatigués de la mascarade anti chrétienne de leurs églises, qui méritent si peu ce nom, ont embrassé la foi romaine, et on est en droit d'espérer que leur exemple trouvera beaucoup d'imitateurs. Et, en effet, c'est à l'alarme causée par ce retour vers l'Église catholique, que nous devons cette réaction apparente en faveur du christianisme qui, depuis peu de temps, s'observe en Allemagne. De là aussi ces rétractations de leurs premiers blasphêmes, que les De Wettes et les Bretschneiders se sont empressés, avec une apparence de sincérité bien douteuse (2), d'offrir au public.

A mon arrivée en Angleterre, n'ayant pas perdu le goût des lectures théologiques, je me réjouis de pouvoir profiter du peu de mois de loisir que j'avais encore à ma disposition, et je m'appliquai avec tout mon zèle germanique à étudier l'état et l'histoire du protestantisme dans la Grande-Bretagne. Ce n'est pas que je conservasse encore la plus légère ombre de doute sur la conclusion à laquelle j'étais arrivé. Mais après avoir porté si loin les recherches que j'avais été amené à commencer, il était naturel que je désirasse réunir sur l'église anglicane, les matériaux qui me mettraient à même d'achever le panorama complet du protestantisme dont j'avais déjà dessiné les premiers traits. Néanmoins comme j'ai à peu près rempli le canevas que je m'étais proposé en écrivant ce volume, je réserverai le tableau de la réforme anglicane pour quelque autre occasion.

Je me contenterai donc ici d'appeler en peu de mots l'attention sur quelques-unes des ressemblances les plus frappantes, que fait vivement ressortir la comparaison de la marche du protestantisme en Angleterre, avec celle qu'il a suivie en Allemagne. Les rapports sont si multipliés, qu'il est difficile de ne pas espérer que deux systèmes tellement parallèles dans leur

origine et leurs tendances, ne finissent par conduire à des résultats semblables. Le même esprit d'intérêt et d'hypocrisie qui caractérisait les moteurs de la réforme en Allemagne, se montra avec une activité plus intense et plus révoltante encore parmi les fondateurs de la même foi en Angleterre (3). La haute position des principaux acteurs sur cette dernière scène donna proportionnellement une impulsion plus vive et des occasions plus fréquentes au développement de tels vices, et tandis que nous voyons dans Henri VIII, le tempérament de Luther que le trône a délivré de toute entrave, Cranmer nous montre toute la souplesse et l'hypocrisie de Bucer mille fois multipliées, parce que les circonstances honteuses qui exigent ces qualités coupables se pressent les unes les autres (4).

Il n'est pas même jusqu'à la servile complaisance que les réformateurs des deux pays montrèrent pour les passions grossières de leurs puissans protecteurs qui ne soient caractérisées par les mêmes degrés comparatifs de bassesse. Car tandis que d'un côté la licencieuse bigamie du landgrave de Hesse, licencieuse, il est vrai, mais non sanguinaire, fut autorisée par les propres signatures de Luther, de Bucer et de Mélancthon, de l'autre les mariages meurtriers de Henri VIII ne furent pas seulement approuvés, mais concertés par Cranmer et Cromwell, agents plus obséquieux encore de la royale réforme (5).

Les changemens de doctrine que dans l'un et l'autre pays le nouveau symbole dut successivement parcourir forment un autre point de ressemblance qui réclame nécessairement notre attention ; on dirait que les fondateurs du protestantisme pressentirent que « la réputation de mobilité » de leur église surpasserait celle de Délos (6). Mélancthon stipule expressément les règles à suivre pour les changemens futurs que l'occasion pourrait demander, et cette singulière précaution devint également l'objet de cette déclaration prévoyante, à laquelle les obéissans évêques d'Henri VIII ne balancèrent pas de souscrire.

On ne trouve pas parmi les premiers réformateurs anglais, cet esprit contentieux qui fit de la théologie une arène de discorde en Allemagne ; mais la raison de cette différence est aussi facile à assigner qu'elle est humiliante. L'Eglise anglicane, prosternée devant le trône n'avait de volonté et d'opinion qu'au signe du monarque ; sa seule alternative était de croire ce qu'il dictait et de se taire (7).

C'est à ce servile abaissement qu'il faut attribuer la singulière facilité à se rétracter et à s'abjurer, qu'une pratique fréquente fit acquérir à quelques-uns des théologiens anglais les plus dis-

tingués. Le spécieux Cranmer souscrivit jusqu'à six rétractations, et Latimer dépassa encore ce nombre de deux ou trois ; mais ce qu'il y avait de plus dégoûtant, c'était le spectacle qu'offrait ces hypocrites qui défendaient par des persécutions la cause qu'ils haïssaient en secret, et qui condamnaient des malheureux au feu pour des opinions qu'ils partageaient eux-mêmes.

Cette monstrueuse combinaison de mensonge et de cruauté établit une distinction entre les persécuteurs anglais et helvétiques ; car quoique ces derniers, tout en se donnant pour les défenseurs de l'indépendance du jugement individuel, envoyassent Servet aux flammes et fissent monter Gentilis et Gruet sur l'échafaud, du moins ils punissaient des opinions qu'ils regardaient eux-mêmes comme hérétiques et impies ; mais le code de la persécution fournit un précédent plus remarquable encore. Il était réservé à Latimer et à Cranmer, ces saints de l'église anglicane, de condamner au feu des chrétiens dont ces bourreaux approuvaient les opinions.

Tandis que telles étaient les vertus morales que la réforme manifestait dans ses chefs et ses docteurs, on peut penser que les résultats qu'elle produisit sur la masse du peuple, n'eurent pas un caractère plus salutaire. En effet les écrivains protestans les plus distingués, soit en Allemagne, soit en Angleterre, nous ont tracé le tableau de la moralité de leur pays respectif pendant le premier siècle de cette grande révolution ; or les ressemblances sur les points essentiels sont si frappantes qu'on ne peut conserver aucun doute sur l'origine commune du mal que déplorent ces témoins au moins impartiaux.

Commençons par l'Allemagne. Les écrits de l'admirable Andreœ, cet homme qui, pour me servir du langage de Herder (8), « fleurit comme une rose parmi les épines », sont remplis des plaintes les plus amères sur la corruption de ces temps de désordres. « Les idoles dit-il, ont été renversées ; mais on adore les idoles des péchés. On nie la primauté du pape ; mais on a constitué plusieurs petits papes. On a abrogé les évêques ; mais les ministres sont établis ou renvoyés par caprice. La simonie est flétrie ; mais quel est celui qui maintenant refuse une bourse d'or ? On a reproché aux moines leur indolence, comme s'il y avait de grandes études dans nos universités. On a dissout les monastères pour les laisser vides ou en faire des étables pour les bestiaux. Les prières canoniques sont abolies ; maintenant on ne prie pas du tout. On a mis de côté les jeûnes publics ; maintenant les commandemens de Dieu ne sont

plus regardés que comme des paroles inutiles. Je ne dis rien des blasphèmes, des adultères, des rapines, etc., etc. (9) » Un autre écrivain Walch, reconnaît que » les plaintes sur l'état d'affaissement du christianisme et la corruption du clergé ne sont pas exagérées, » et Carpzoff en parlant des efforts du pieux Spéner, pour corriger « la dure obstination de cet âge impie » dit : « Je loue l'entreprise, je l'accompagne de mes vœux ; mais je désespère du succès, à cause de la corruption incurable de ces derniers temps. »

A côté de ces témoignagnes qui ne prouvent que trop la funeste puissance qu'eut la réforme pour démoraliser l'Allemagne, je ne placerai que deux passages tirés d'autorités auxquelles on n'a rien à répondre ; c'est Camden et Burnet qui nous décriront eux-mêmes la fatale influence du protestantisme sur les mœurs anglaises. « L'avarice sacrilége (dit Camden, en parlant du temps d'Edouard VI) envahit avec avidité tous les revenus de l'Église, colléges, hôpitaux, tous les secours consacrés aux pauvres, furent regardés comme choses superflues ; l'ambition et l'envie, dans la noblesse, la présomption et la révolte, dans le peuple, montèrent à un tel point d'extravagance que l'Angleterre parut évidemment possédée de frénésie (10). »

Burnet ne s'exprime pas moins fortement. « Cette grossière et insatiable avidité qui refusait d'employer à propager la cause de l'Evangile, ou à l'instruction du pauvre, des biens et des richesses consacrées autrefois à de bons usages, fit penser au peuple que c'était le zèle de la rapine, et non celui de la réforme qui les avait rendus si actifs. La vie déréglée et immorale de beaucoup de partisans de l'Evangile parut autoriser leurs ennemis à dire qu'ils n'avaient renoncé à la pénitence, à la confession, au jeûne et à la prière, que pour se livrer sans contrainte à la dissolution et à la licence (11). Ces vices, qui n'étaient que trop évidens dans un grand nombre des plus éminens entre eux, leur aliénèrent le peuple ; plus ils déclamaient contre le papisme, plus on commençait à en concevoir des idées favorables, et on ne voyait dans tous ces changemens, que le dessein d'enrichir quelques hommes corrompus et de couvrir la nation d'un torrent de vices et de misère (12). »

Nous avons vu avec quelle lenteur et quelle résistance presque tous les réformateurs du continent abandonnèrent le grand mystère de la présence réelle ; Luther lui-même, malgré tous ses efforts, ne put parvenir à s'en délivrer (13), et Mélancthon, tout en inclinant dans ses derniers jours vers la doctrine des sacramentaires, ne voulut cependant pas altérer dans les formulaires de la foi

protestante cette expression fidèle de l'antique doctrine que sa main y avait tracée. D'un autre côté, Calvin pour déguiser l'étendue de son innovation, entoura de tant d'ambiguités son *rejet* de la présence réelle, que Bucer put prétendre l'interpréter comme une *admission* (14).

Long-temps l'Eglise anglicane manifesta la même répugnance à rejeter cette doctrine vitale. Sous Henri VIII, le zèle du monarque et de l'Eglise, pour le maintien de ce dogme, se manifesta en livrant aux flammes tous ceux qui osaient s'en éloigner ouvertement ; et sous le règne suivant, nous voyons Pierre le Martyr, qui introduisit en Angleterre la doctrine de Zwingle, aller jusqu'à convenir, comme Fox nous l'apprend, que « le pain et le vin changeaient de substance (15). »

Elisabeth, que l'on supposait favoriser cette doctrine, fit supprimer un paragraphe ajouté du temps d'Edouard VI, au vingt-unième article, parce qu'il s'exprimait trop clairement contre la présence réelle (16). « Elle désirait, dit Burnet, que la manière dont le Christ est présent dans le sacrement fût laissée en termes généraux, afin que ceux qui croyaient à une présence corporelle pussent ne pas être renvoyés de l'église par une explication trop précise du dogme. »

Et même jusqu'au règne de Jacques 1er et de son successeur, plusieurs des prélats les plus éminens s'exprimaient encore sur ce dogme à peu près comme les catholiques eux-mêmes. « Nous adorons, avec saint Ambroise (17), dit l'évêque Andrews, la chair du Christ dans les mystères. » Le même théologien, s'adressant à Bellarmin, et prétendant répondre aussi bien pour le roi Jacques que pour lui-même, dit : « Nous croyons une présence qui n'est pas moins vraie que celle que vous croyez vous-même (18). » L'archevêque Laud tire du dogme de la présence réelle un motif pour inspirer le respect de l'autel, qui est, « d'après cette foi, le lieu principal de la résidence de Dieu sur la terre. » Et l'évêque Forbes déclare que « ce n'est que par une erreur effrayante que de rigides protestans refusent d'adorer le Christ dans l'eucharistie (19). » De même encore, l'évêque Cousin dit, dans son Histoire de la consubstantiation : « Quoiqu'il semble incroyable qu'à une telle distance, la chair du Christ puisse venir vers nous pour être notre nourriture, cependant nous devons nous rappeler combien le pouvoir du Saint Esprit surpasse notre intelligence, et combien il est insensé de vouloir mesurer son immensité par nos conceptions bornées (20). »

Plus tard encore, au temps de Charles II, le pieux et aimable évêque Ken s'exprime ainsi dans son exposition : « O Dieu

incarné, comment pouvez-vous nous donner votre chair à manger et votre sang à boire? Comment votre chair est-elle un véritable aliment? Comment, vous qui êtes dans le ciel, êtes-vous présent sur l'autel? Je ne saurais l'expliquer, mais je le crois fermement parce que c'est vous qui l'avez dit, et je confie l'accomplissement de votre parole à votre amour et à votre toute-puissance, quoique je ne puisse comprendre la manière.»

La foi catholique au sacrifice eucharistique était, á l'époque dont je parle encore, plus dominante parmi les protestans. Entre plusieurs autres, Joseph Méde, ce profond érudit, appuie cette doctrine de la sanction de son autorite imposante (21). Dans sa réponse au fameux calviniste Twisse, qui avait avancé que l'antiquité offrait peu de preuves de la croyance au sacrifice eucharistique, Méde demande: «Quel est le dogme du christianisme pour lequel on puisse apporter plus de témoignages de l'antiquité que pour celui-ci? Je ne parle pas maintenant de l'intention des pères (soit que je la saisisse bien ou mal), mais en général de leur notion d'un sacrifice dans l'eucharistie. Si l'antiquité se prononce peu pour ce dogme, il faut dire qu'elle ne se prononce pour aucun.» Il cite alors, pour confirmer sa propre opinion, l'aveu sincère que fait l'évêque Morton au commencement de son ouvrage sur l'eucharistie. «Nous reconnaissons librement ce fait, c'est que les anciens pères font fréquemment mention du sacrifice non sanglant du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie.»

On ne saurait s'empêcher de regarder comme fort important le témoignage que rend à la vérité de la doctrine catholique, sur ce point, un protestant aussi versé dans l'étude de l'antiquité chrétienne que l'était Joseph Méde (22). Le passage suivant, tiré de sa lettre à Twisse, contient, en un petit nombre de pensées fécondes, toute la substance de ce que j'ai cherché à inculquer dans cet ouvrage. «Cependant il y a plus encore: *Il n'est plus temps maintenant de mépriser le consentement catholique de l'Eglise dans ses premiers siècles, lorsque le socinianisme va si loin en le rejetant*; il ne s'agit plus d'abhorrer si vivement les notions d'un sacrifice commémoratif dans l'eucharistie, lorsque nous nous rencontrerions avec ceux qui veulent nier que la mort du Christ sur la croix ait été un sacrifice pour le péché. — *Verbum intelligenti*. Il peut y avoir ici quelque chose d'important.»

Je reviens à mon parallèle. — L'amère discorde entre les églises luthérienne et calviniste, qui prolongea et augmenta tellement les horreurs de la guerre de trente ans, si elle n'en fut pas la

seule cause, trouve son point de comparaison dans la lutte longue et violente entre l'Eglise anglicane et les puritains, et dans cette terrible guerre civile qui la suivit. Cette ressemblance, tant dans les causes que dans les effets, ne pouvait échapper au coup-d'œil observateur de M. Pusey. En montrant combien les écrivains impies que l'Angleterre a produits au dix-septième siècle, ont contribué à répandre l'irréligion en Allemagne, il attribue l'origine de cette infidélité en Angleterre, « à l'état de décadence du christianisme pendant les guerres civiles et les controverses envénimées des partis ennemis. » Rien, en effet, n'est plus propre à faire mépriser la religion que le spectacle de deux grandes nations déchirées de factions intérieures et de haines, à cause de quelques différences qu'un esprit raisonnable ne peut regarder, de nos jours, qu'avec un sentiment mêlé de douleur, de mépris et d'étonnement.

Quelque absurdes que fussent la plupart des doctrines qui excitaient des guerres si furieuses entre les églises d'Allemagne, elles étaient au moins des sujets de spéculations, et, en ouvrant un champ aux combats du raisonnement, elles méritaient moins de mépris que ces misérables vétilles qui furent long-temps débattues entre l'Eglise anglicane et les puritains, ses adversaires. Le clergé doit-il porter des surplis de lin et des bonnets carrés (23)? Faut-il que les clochers soient surmontés par des girouettes ou par des croix (24)? L'autel doit-il être au milieu de l'Eglise ou être appuyé contre le mur? Convient-il à un bon chrétien de témoigner du respect à l'autel (25), de s'incliner au nom de Jésus, de se tenir debout au Gloria Patri (26)? Telles étaient quelques unes des graves questions agitées entre les partis; tels furent les leviers de discordes qui soulevèrent l'Angleterre protestante jusque dans ses fondemens.

Tandis que la frivolité de pareilles controverses versait le ridicule sur la religion, les dogmes antinomiens (27) qui dominaient alors dans tous les rangs, la déshonoraient encore davantage par leur immoralité (28). Au milieu de tout ce désordre, la multiplicité de sectes et de dénominations différentes que produisit dans tous les temps la fécondité du protestantisme, ne révéla jamais mieux l'esprit de division et d'hérésie (29). « L'Angleterre (dit un prédicateur devant la chambre des communes en 1647), n'a jamais été si méchante qu'au temps de la réforme. J'appelle en témoignage cette multitude innombrable d'erreurs et d'opinions hétérodoxes qui vont parmi nous jusqu'au blasphème. Le monde s'est étonné une fois d'être devenu arien; l'Angleterre peut s'étonner maintenant d'être devenue anabaptiste, antinomienne (30),

arminienne, socinienne, arienne, anti-scripturiste; que sais-je? Hélas! qu'étaient les cérémonies, comparées à tous ces excès? Tolerabiles ineptiæ (comme Calvin les appelle), des jeux d'enfant. C'était sans doute un moindre mal de s'incliner au nom de Jésus, que de nier et de blasphémer le nom de Jésus (II. Pet. II, I). »

« Pourra-t on croire (dit le célèbre hébraïsant Lightfoot (31), qui prêcha également devant la chambre des communes), que si peu de temps après un engagement si solennel, et pendant la session même du parlement qui a établi le covenant, nous eussions la douleur de voir le covenant oublié tous les jours? Nous avons prononcé des vœux contre l'erreur, l'hérésie et le schisme, et nous avons juré au Dieu de vérité et de paix de travailler de tout notre pouvoir à les extirper et à les détruire. Ces pierres, ces murs, ces colonnes, ont été témoins de notre engagement solennel. Et maintenant si le Seigneur venait nous demander ce que nous avons fait de conforme à ce vœu et à ce contrat, je tremble à la pensée de ce que ce grand Dieu trouverait au milieu de nous. Ne trouverait il pas maintenant dix schismes pour un qui existait alors, vingt hérésies pour une lorsque nous avons juré de les détruire? »

Les aveux et les plaintes des écrivains les plus distingués de l'Allemagne prouvent qu'à la même époque, les variétés sans nombre de l'hérésie et l'influence corruptrice des doctrines antinomiennes, désolaient ce pays également couvert de sectes. La ressemblance, ici comme presque partout ailleurs, est complète. « L'Eglise de Dieu (dit un écrivain allemand, cité par Walch) est tourmentée de mille troubles : les loups ont pénétré dans la bergerie; il n'est presque personne qui ne combatte la vérité; le monde est trompé par des prédicateurs de mensonge. Les fraudes des anabaptistes, l'humeur réservée des quakers, le fanatisme des millenaires, l'esprit étourdi de Böhme, commencent à se montrer de nouveau. La foule des piétistes se précipite de force. Les voilà, les voilà, ceux qui veulent régénérer le monde par leur fausse sainteté. Ils remplissent la maison de Dieu d'une multitude de maux; ils sèment dans le champ de Dieu le poison de Bélial. »

« La doctrine de la justification par la foi seule est (dit le pieux Spener) une sainte doctrine, et nous ne devons pas croire que ce serait trop faire que de répandre notre sang pour elle. Mais lorsque la multitude insouciante en abuse si honteusement, que même, en continuant à commettre et à aimer le péché, ils se consolent dans la pensée que par la foi seule ils arriveront à la vie éternelle; lorsqu'on les voit vivre et mourir dans cette

confiance, — alors, une telle doctrine, que beaucoup ne soutiennent que pour s'abandonner toujours à leur esprit charnel et à leur sécurité imprévoyante n'est pas une doctrine vraie, mais fausse ; c'est une honteuse altération de la vérité...., et il en est de même encore sur d'autres points. Aussi nous n'avons pas seulement à nous plaindre des désordres de ces absurdités, mais nous devons déplorer de plus qu'au milieu de tous ces discours sur la foi, il reste très-peu de foi, et que même plusieurs ignorent entièrement ce que c'est que la foi. »

CHAPITRE XLIV.

Continuation du parallèle entre le protestantisme de l'Allemagne et celui de l'Angleterre. — Ecrivains infidèles. — Théologiens anglais sceptiques. — South, Sherlock et Burnet. — Ouvrage extraordinaire de ce dernier. — Socinianisme de Hoadly, Balguy, Hey, etc. — Derniers traits du parallèle. — Progrès de l'irréligion en Angleterre.

Ces effrayantes altérations du dogme et de la morale ne pouvaient manquer de conduire à de funestes résultats. Quoique des deux pays qui marchaient ainsi vers une destinée commune, l'Allemagne ait été le plus prompt à atteindre la catastrophe, ce fut l'Angleterre qui sentit et donna la première l'impulsion vers le précipice. Les suites naturelles de cet abus et de cette dégradation de la religion ne tardèrent pas à se manifester dans ce dernier pays par une série d'attaques plus délibérées et plus systématiques contre le christianisme. Jamais, depuis que la lumière de l'Evangile avait éclairé le monde, l'impiété n'avait osé se montrer si ouvertement. Ces assauts de l'incrédulité furent si suivis et si forts, que l'on peut dire que tous les argumens du déisme ont été épuisés dans les productions que depuis l'année 1650, firent paraître successivement Hobbes, Tolland, Collins, Morgan, Woolston, Tindall et Chubb. Voltaire lui-même a emprunté les armes dont il s'est servi contre le christianisme à cet arsenal de destruction qu'avaient préparé ces libres penseurs anglais.

C'est à eux aussi, beaucoup plus qu'aux philosophes français, et même qu'à l'exemple de la cour impie de Frédéric II, que l'Allemagne doit attribuer l'impulsion que reçut sa littérature au commencement du dix huitième siècle; ce premier mouvement vers l'incrédulité ne fut que trop continué par ses propres

théologiens naturalistes, et il a été aboutir, comme nous l'avons vu, à l'extinction presque totale de sa religion. Ainsi, par un retour bien remarquable, de même que l'Allemagne a donné à l'Angleterre un exemple qui a servi à la rendre protestante, de même l'Angleterre a aidé l'Allemagne à devenir incrédule (1).

J'ai déjà remarqué que, sur le continent, l'Église calviniste moins exclusive que la luthérienne, et surtout moins habituée à la contrainte de formules de foi déterminées, se laissa proportionnellement plus aisément pénétrer par l'incrédulité. Sous ce rapport, l'Église anglicane, au moins aussi fortement retranchée que la luthérienne derrière ses confessions de foi et ses articles, paraissait devoir partager sa sécurité contre les innovations. Néanmoins les effets de la réaction produits par le puritanisme, commencèrent visiblement à s'étendre même dans ce rempart de l'orthodoxie, quelque sévère que fût la théologie qui l'avait élevé ; ce fut au point qu'avant la fin du dix-septième siècle, l'université d'Oxford eut à condamner, par un décret de son vice-chancelier, comme fausses, impies et hérétiques, certaines doctrines soutenues publiquement par un doyen de saint Paul (2).

La controverse qui donna lieu à ce décret est célèbre dans les annales de la théologie anglicane. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que le docteur South, que l'université soutenait dans cette occasion, était aussi peu orthodoxe que son adversaire sur le dogme de la trinité. Car tandis que le docteur Sherlock enseignait que les trois personnes de la trinité sont trois intelligences ou trois esprits distincts (3), et trois substances individuelles, le docteur South détruisait la triple personnalité, et en supposant une seule substance, avec quelque chose de semblable à trois modes d'existence, il tombait droit dans le sabellianisme.

Le langage du docteur South, cet ardent théologien, eût parfaitement convenu sur plus d'un point important aux rationalistes actuels du midi de l'Allemagne. Semler, lui-même, malgré toute la licence de son école, ne s'exprime pas avec aussi peu de respect au sujet de l'Apocalypse, que le fait ce chapelain du champion protestant Guillaume III. Dans un sermon, il en parle comme d'un « livre mystérieux, extraordinaire, qu'on comprend d'autant moins qu'on l'étudie davantage, et qui, ordinairement, trouve une tête déjà fêlée ou la rend telle (4). »

Peu de temps après la controverse honteuse dont nous venons de parler, se manifesta une autre preuve plus signalée encore des rapides progrès du scepticisme. Elle ne vint pas des rangs inférieurs du clergé, mais ce qui était bien plus extraordinaire, elle se montra sur la voie de la fortune et de la puissance. Le docteur Thomas

Burnet, maître de l'hôpital de Sutton, à Londres, et que l'on supposait destiné à succéder à Tillotson dans le siége de Cantorbéry, publia, vers la même époque, un ouvrage intitulé : Archæologiæ Philosophicæ; il part de ce principe, qu'il donne comme son opinion particulière, c'est qu'il appartient à la philosophie d'interpréter l'Ecriture (c'est la batterie cachée de tous les incrédules). De là il examine le récit que donne Moïse de la création du monde; et, mettant en avant tous les argumens que peut fournir un septicisme savant pour jeter le doute sur le degré de crédibilité que mérite une histoire, il prodigue tellement le sarcasme et le ridicule qu'un tel langage eût été blessant même de la part d'un laïque incrédule.

Afin de rendre compte de la fausseté prétendue du récit de la Genèse, il soutient que Moïse, dans tous les détails de sa cosmogonie, a voulu se conformer aux préjugés du vulgaire (5). Tel est le principe qui, dans ces derniers temps, a servi à expliquer et à dénaturer les dogmes les plus essentiels du christianisme. Au reste, même sous ce rapport, le révérend docteur ne se montre guère inférieur aux rationalistes. Il cite, comme exemple de cette politique qui consistait à flatter ainsi les fausses idées du vulgaire, la conduite du Christ et des apôtres, qui, dit-il, en traitant différens points du dogme, tels que la vie future, le jugement dernier, la nature du ciel et de l'enfer, ne se sont pas exprimés exactement, mais se sont attachés, au contraire, à conformer leur langage à ce qu'ils savaient être le plus dans les croyances populaires. Je ne citerai qu'un exemple de la liberté avec laquelle ce théologien traite de tels sujets : après avoir cru démontrer qu'il était physiquement impossible que la lumière eût été créée le premier jour, il insinue que Moïse peut avoir jugé prudent de commencer son Hexameron par cette création, de peur qu'il ne semblât « que Dieu eût travaillé trois jours dans les ténèbres (6). »

Nulle part, les effets du changement que la révolution produisit dans le pouvoir royal ne furent plus sensibles que dans l'Eglise. Ce fut pour elle surtout que la protection et toute la force de l'influence furent substituées au sceptre de la simple prérogative, et le Pactole royal ne versa dans aucun des canaux qu'il continua à parcourir l'opulence de ses flots, avec autant d'abondance que dans son sein. Ainsi, outre cette défense qu'assurait déjà la plume de la souscription, l'orthodoxie acquit encore un nouveau et puissant attrait dans la grandeur et la richesse qui brilla dans son enceinte. Cependant telle est la tendance irrésistible du protestantisme à se dépouiller lui-même de tout reste de doctrine et à rationaliser tous les mystères que, malgré ces innombrables avantages mondains qu'offrait une Église si riche en séductions, non seulement les dése-

tions *laïques* se multiplièrent au point de menacer de la renverser bientôt de son trône, mais même ses propres théologiens, les sentinelles de l'Etablissement, travaillèrent à ruiner les fondemens de leur foi, et en livrant l'un après l'autre les postes avancés, ils parurent vouloir préparer cette chute qui ne tardera pas à la mettre au niveau de son église-sœur d'Allemagne.

Il faut attribuer ce funeste résultat moins aux Burnets et aux Whistons, qui, par trop de sincérité, franchirent les remparts de l'Église, qu'aux Hoadlys et aux Balguys, qui surent s'y renfermer en embuscade. J'ai déjà parlé plus d'une fois du succès avec lequel ces deux derniers théologiens avaient ramené à la doctrine socinienne les sacremens de l'Église anglicane; quoique *ouvertement* ils ne poussassent pas plus loin leur principe, l'amitié étroite qui unit toujours Hoadly avec Samuel Clarke, et surtout le soin qu'il met dans la vie de cet homme célèbre à le défendre contre l'accusation d'avoir rétracté ses notions hérétiques au sujet de la trinité, ne permettent guère de douter que la croyance particulière du prélat sur ce dogme, ne fût au moins aussi hétérodoxe.

Plus sincère que l'évêque, son ami et son protecteur, le docteur Balguy manifeste clairement sa tendance antimystérieuse et rationaliste. L'impie Tolland, pour prouver que le christianisme devait être dégagé de mystères, avait soutenu que c'était une conséquence de sa révélation, puisqu'une vérité révélée ne saurait être mystérieuse. Le riche bénéficier, docteur Balguy, répète le même argument en ces termes: « Il n'est nullement essentiel à un mystère de n'être pas compris. Le mot se rapporte évidemment à l'ignorance antécédente des hommes, et non à celle actuelle. En ce sens, la révélation d'un mystère détruit son être propre; au moment où il devient un article de foi, il cesse d'être mystérieux.

C'est là manifestement du socinianisme déguisé. Car dire qu'au moment où une doctrine devient un article de foi elle cesse d'être mystérieuse, n'est ce pas établir en d'autres termes le rationalisme dont le principe est que, si une doctrine est mystérieuse, elle ne saurait être un article de foi? On reconnait en général ce caractère insidieux dans le langage du docteur Balguy sur ces matières. Quelquefois, néanmoins, le masque est soulevé d'une main plus hardie, comme dans ce passage tiré de l'une de ses exhortations: « C'est notre affaire, dit-il, de ne pas grossir par des inventions purement humaines les articles délicats de croyance que renferme l'Écriture, et au moins il ne faut pas censurer et persécuter nos frères, lorsqu'on a peut-être d'autre raison sinon que leur folie et la nôtre se présentent sous un extérieur différent (7). »

Il est un autre passage de cet habile théologien qui ne permet

pas de douter qu'il ne crut, comme Priestley et quelques autres, que le dogme de la trinité avait une origine païenne ; je le citerai ici afin de mieux faire comprendre ce qu'ont d'insidieux les expressions rapportées plus haut : « On ne doit pas craindre de croire trop peu, si l'on croit assez pour se repentir et obéir. Si nous sommes fermement persuadés que Jésus a été envoyé par Dieu (8), si nous désirons sincèrement obéir à ses lois, et si nous espérons notre salut en lui et par lui, nous ne serons pas accusés pour avoir mal compris certaines subtilités métaphysiques, qui ont été déduites de passages obscurs de l'Écriture par l'opération magique de la philosophie païenne. »

Lorsque des hommes si élevés dans l'Eglise par leur position et par leurs talens, avouent ainsi les principes les plus détestables du socinianisme, nous ne devons plus nous étonner de ce qui, autrement, nous paraîtrait incroyable. On a vu le professeur norrisien de théologie, à Cambridge, tendre la main du haut de sa chaire à tout le corps des sociniens et faire cause commune avec eux ! Dans une de ses leçons les plus remarquables d'ailleurs, le dernier docteur Hey, s'exprime ainsi : — « On dit que nous et les sociniens nous différons ; — mais sur quoi ? Ce n'est pas sur la morale ou la religion naturelle. Nous ne différons que sur ce que nous n'entendons pas, et sur ce qui regarde Dieu. Si on nous laissait échanger mutuellement à notre gré nos expressions (et quelle importance cela aurait-il lorsqu'il s'agit de ce qu'on peut appeler des mots vides de sens ?) nous n'aurions jamais besoin de nous tenir en garde les uns contre les autres (9). »

Dans ce petit nombre de phrases sceptiques, et surtout dans l'air froid et mortel d'indifférentisme qui y respire, nous reconnaissons le dernier effort de la religion sur son déclin. Après cela il ne nous reste plus (comme l'Allemagne nous en donne un si effrayant exemple), qu'à tomber au plat niveau d'une entière incrédulité. C'est à ce degré que l'hérésie, fatiguée de ses propres caprices et de ses continuelles variations, et cessant d'être réveillée par cet excitant mensonger que lui prodiguait autrefois le combat de la controverse, se laisse aller sans espoir à la léthargie de l'indifférence qui précède la mort de toute foi.

J'ai déjà fait allusion à ce monstre d'absurdité (comme Whitaker l'appelle avec raison), qui flétrit l'église anglicane, lorsqu'elle dut voir, en la personne du docteur Clayton, un arien reconnu, siéger sur le banc de ses évêques. Si les limites que je me suis prescrites me le permettaient, il me serait facile d'a-

jouter à ma liste de nos théologiens sociniens, les noms de Watson (10), Warburton (11), Fortin (12), du dernier docteur Parr (13) et de bien d'autres ; tant il est vrai que, malgré tous les engagemens et toutes les séductions, malgré les lois de la conconscience et les appâts offerts à la cupidité, l'esprit sceptique du protestantisme (14) continue à le pousser en avant, jusqu'à ce qu'il tombe dans le sombre abîme de l'incrédulité, qui l'attend aussi infailliblement que le précipice dans lequel le Niagara vient lancer l'impétuosité de ses flots.

J'ai déjà dépassé les limites que je m'étais prescrites. Je n'ajouterai donc qu'un dernier trait aux ressemblances si remarquables que j'ai évidemment montrées entre les différens degrés de la carrière du protestantisme en Allemagne et en Angleterre. Ce dernier rapport qui vient de se dessiner au moment même où j'écris est comme le couronnement du parallèle : c'est la proposition qui a été faite récemment d'une coalition entre l'Église anglicane et les dissidens. Cette copie, comme on peut l'appeler, du fameux compromis entre les luthériens et les calvinistes d'Allemagne, doit sa première esquisse à un théologien de l'Eglise anglicane d'un caractère et d'une dignité élevée (15). Pour prouver la convenance et même l'urgente nécessité d'une telle démarche, il se fonde sur le nombre toujours croissant des dissidens, ainsi que sur la conciliation possible des doctrines qui amènent ces séparations. Quiconque sait étudier les signes du temps ne saurait douter que cette pénultième scène du drame ne doive être bientôt représentée. Or on peut se faire une idée de la grandeur du sacrifice qui, en ce cas, sera exigé de l'Eglise par ses nouveaux alliés, d'après tous les points qu'un théologien anglican encore vivant trouve lui-même à objecter dans son rituel.

« Que gagnons-nous (demande le révérend M. Riland) à l'esprit de parti de la préface de la liturgie ; au mauvais choix de leçons, d'épîtres et d'évangiles propres ; à la conservation des noms tirés des légendes, et aux allusions dans le calendrier ; au choix de livres apocryphes et à l'omission de l'Apocalypse ; à la mention de jeûnes et de fêtes qui ne sont jamais observées ; à la répétition du *Pater noster* ; du *Kyrie eleison* et du *Gloria patri* ; à la longueur accablante des offices ; à la redondance et aux répétitions dans les prières réglées ; à l'insuffisance des trois symboles ; au caractère contestable des rites du baptême et des services pour les morts ; à la composition incomplète et douteuse du catéchisme et de l'ordre de la confirmation ; à la nature inapplicable et à l'absolution de la visite

des malades; à l'imperfection des services comminatoires; aux différences qui se trouvent entre la traduction des psaumes dans le livre de prières et dans la Bible; au langage outrageant et offensif des services réglés? Ajoutez à toutes ces sources de faiblesse les causes semblables d'inefficacité qui se rencontrent dans les articles et les homélies. » *Riland.*

Tandis que ces symptômes, d'une ressemblance effrayante avec ce que nous voyons en Allemagne, dénotent les progrès de l'indifférentisme et du scepticisme parmi le clergé de ce pays, l'autorité du clergé lui-même nous signale l'action toujours croissante de ces principes démoralisans parmi les laïques. « L'incrédulité, dit l'évêque Watson dans son apologie de la Bible, est la mauvaise herbe; elle menace de couvrir tout le pays, elle pullule surtout parmi les grands et les riches. » C'est ainsi encore que l'évêque Prettyman se plaint dans l'une de ses exhortations, que « l'incrédulité est évidemment le caractère propre du temps présent, qui se distingue par une indifférence inconnue jusqu'alors pour la religion du Christ. » L'évêque Barrington disait en 1797 : « Même dans ce pays, il y a une tiédeur presque universelle pour tout ce qui regarde l'essentiel de la religion. »

A l'époque où ces grandes autorités de l'Eglise anglicane (16) témoignaient si vivement de l'irréligion des hautes classes, les rapports des missionnaires du pays et d'autres pièces authentiques, nous donnent une peinture aussi désolante de la démoralisation du peuple.

A la première réunion annuelle (1820) de la société des missionnaires intérieurs, fondée par Parent, il est dit en parlant du Northumberland, du Cumberland, du Durham et d'une partie du Lancashire, que « la nuit couvre cette partie de l'Angleterre; et que le peuple y est plongé dans les ténèbres les plus grossières », tandis que le comté de Worcester « peut, dit-on, être regardé, en fait de lumière morale, comme un vaste désert. » Le même rapport dit que le comté de Stafford, contient trois cent mille habitans, dont la plupart sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » Ailleurs on nous apprend que « le comté d'Oxford présente un désert moral d'une effrayante étendue », et dans une partie du comté de Berk, « les villages sont dans un état complet de ténèbres intellectuelles. »

Il est dit dans le second rapport de la même société, que M. Sparkes prêcha en quatre lieux différens, qui étaient « des déserts moraux et ne connaissaient rien de la vérité évangélique. » Dans le troisième rapport, un des missionnaires dit

des lieux où il a été envoyé : « Je crois en vérité que c'est le pays le plus détestable qui soit sous les cieux ; car hommes, femmes et enfans semblent se glorifier de blasphémer le Seigneur. »

CHAPITRE L.

Retour en Irlande. — Incertitude des Écritures comme seule règle de foi. — Preuves. — Autorité de l'Église. — La foi ou la raison. — Catholique ou déiste. — Résolution définitive.

Le 23 avril 1830, juste un an et une semaine après cette soirée mémorable où dans ma chambre au second étage du collége de la Trinité, je m'écriais avec emphase : « Je serai protestant ! » je me retrouvais débarqué sain et sauf sur le sol irlandais, et je n'ai pas besoin de le dire, meilleur et plus franc catholique que lorsque je l'avais quitté. Ce désir honteux de l'opulence de Ballymudragget, qui si long-temps m'avait rendu aveugle à la vérité, ou plutôt qui m'avait excité à détourner mes regards des rayons pénétrans de cette lumière placée devant mes yeux, n'éveillait plus en moi que le mépris et le dégoût. Le premier dimanche qui suivit mon retour me vit de nouveau dans l'antique chapelle, la conscience libre de remords, et le cœur plein de la plus humble reconnaissance pour cet être dont l'œil avait veillé sur moi pendant les tentations que j'avais eues à combattre.

En jetant un coup-d'œil sur le vaste champ que mes recherches m'avaient fait parcourir, je ne pus m'empêcher de reconnaître que toutes les hérésies et tous les blasphèmes qui, depuis la première apparition du christianisme dans le monde, se sont levés comme de vains fantômes se jouant sans cesse autour de sa marche majestueuse, venait uniquement de ce qu'on avait voulu abandonner la Bible à la libre interprétation du jugement individuel, abus que les hérétiques ont soutenu dans tous les siècles, et que dans tous les siècles aussi, l'Eglise a invariablement condamné. Je soupirais en pensant à la longue ténacité de l'erreur, lorsqu'à mon arrivée en Irlande, j'entendis ce cri : « La Bible, toute la Bible et rien que la Bible. » Les gnostiques du second siècle le faisaient retentir alors pour détruire le catholicisme, et ce funeste dessein le fait répéter encore par les Lortons et les Rodens du dix-neuvième, quoiqu'ils n'entendent rien aux affreuses conséquences de cette guerre aveugle.

Dans le dessein de combattre les dissidens (1) et les avocats des sociétés bibliques, le docteur Balguy, l'évêque Marsh, le révérend M. Callaghans et autres théologiens protestans, ont signalé les tristes résultats auxquels on s'exposait en livrant l'Ecriture a l'imagination et au caprice de quiconque veut l'interpréter. Quelle que soit l'inconséquence de pareils argumens, en opposition avec les premiers principes du protestantisme, ils sont trop utiles à la cause de la vraie morale et de la religion; ils prouvent trop bien la sagesse de l'Eglise catholique, pour que nous nous permettions de railler leurs auteurs (2). Je me contente donc de renvoyer à ces écrivains ceux qui voudront prendre une vue générale de la question. Il me suffit d'employer le peu d'espace qui me reste à montrer par un petit nombre de faits et d'autorités que les Ecritures, comme règle de foi, ne peuvent être qu'obscures, incertaines et peu sûres. Elles ont besoin d'être soutenues et interprétées par la tradition, et c'est l'Eglise seule qui possède le dépôt de toutes les traditions chrétiennes.

Et d'abord pour commencer par les difficultés qu'une raison sans instruction et sans guide trouve dès le début (3), je demande s'il est toujours aisé de comprendre le sens littéral de l'Ecriture. « Ouvrez votre Bible, dit le docteur Balguy, prenez la première page qui se présente dans l'un ou l'autre Testament, et dites-moi de bonne foi n'est-il rien là de trop difficile pour votre intelligence? Si vous trouvez tout clair et facile, vous pouvez remercier Dieu qui vous a accordé un privilége qu'il a refusé à tant de milliers de vrais fidèles. »

Quant à l'Ancien-Testament, l'exemple seul des Juifs n'est-il pas une preuve évidente des méprises dans lesquelles on peut tomber? Ne se sont-ils pas trompés complètement sur la nature et le véritable caractère du Messie tant attendu? Voilà donc toute une nation qui s'égare dans l'interprétation des saintes Ecritures, sur un point vital, lié à ses intérêts les plus essentiels (4). Si vous ajoutez maintenant aux difficultés et aux obscurités qui embarrassaient les Juifs eux mêmes dans l'intelligence de leurs propres Ecritures, toutes celles que le laps des temps, la corruption des copies, la connaissance imparfaite de la langue, l'inexactitude des traducteurs (5) ont pu réunir depuis autour du sens du texte, n'est-ce pas une folie de prétendre que les esprits les plus ordinaires peuvent entendre, et interpréter d'aprés toute l'inconstance de leurs idées étroites une suite de monumens exposés à tant de méprises (6).

Ecoutons seulement ce que Lowth dit du texte hébreu sur lequel est fondé la traduction de l'Ancien-Testament, dont

il demande la révision. » Pour ce qui regarde l'Ancien-Testament, l'Eglise du Christ n'est plus l'esclave de la synagogue, et l'interprète chrétien ne suit pas aveuglément les docteurs juifs, ces guides aveugles. Leur infaillible Massore, qui se vantait d'être un édifice élevé par de sages architectes sur le rocher de l'autorité divine, a été façonnée par des mains mal habiles, et n'est bâtie que sur du sable. Ses fondations ont été ébranlées, et maintenant elle penche vers sa ruine. Les défauts du texte hébreu lui-même (car on ne saurait nier qu'il n'ait ses défauts, et puisqu'il nous a été transmis par des moyens humains, il n'était pas possible, qu'il fût sans défauts), ont été signalés, et on y a remédié en partie : on achevera de les corriger par une collation exacte des anciennes versions et des différentes copies. »

Tandis que pour ce qui regarde l'Ancien-Testament tel est le sable mobile et ruineux sur lequel la présomption du jugement individuel doit élever ses conclusions, les difficultés qui s'offrent au critique dans l'étude du Nouveau ne sont guère moins embarrassantes ni plus faciles à vaincre. Les idées fausses et grossières que les Juifs s'étaient faites du Messie ne prouvent pas plus fortement la faillibilité de la raison humaine, que ne le fait la corruption totale de toutes les doctrines évangéliques à laquelle furent conduits les gnostiques des premiers siècles par le même mode arbitraire d'interprétation. Lorsque nous nous rappelons que parmi les hommes qui entendirent mal ou altérèrent le sens de l'Ecriture, plusieurs contemporains des apôtres eux-mêmes parlaient le langage du Nouveau-Testament et de la version des Septante; que de plus, nés dans les pays où l'Evangile commença à être prêché, ils possédaient tous ces moyens d'interprétation que donne la connaissance des mœurs et des coutumes; quelle crainte ne doivent pas nous inspirer leurs erreurs! Si en dépit de tant de facilités pour la vraie intelligence de la parole, cependant parce qu'ils rejetèrent les lumières de la tradition et l'autorité de l'Eglise, ils tombèrent dans les méprises les plus honteuses et les plus puériles sur la doctrine chrétienne, je le demande, quelles conséquences meilleures faut-il attendre de nos interprètes de la Bible, ignorans et présomptueux? sur-tout lorsqu'à une défiance aussi arrogante de la tradition et de l'autorité, ils joignent encore l'ignorance la plus profonde même des découvertes des demi-savans modernes.

De l'obscurité que nous venons de prouver exister dans le sens de l'Ecriture (obscurité que ceux-là même qui sont les plus capables de la pénétrer (7), ont toujours été les premiers à re-

connaître) suit nécessairement le second défaut des livres saints comme seuls guides de la foi, je veux dire leur incertitude sans fin. Ceux qui ont parcouru les pages précédentes peuvent facilement se faire un idée des nombreuses variations de doctrine que cette incertitude a fait naître parmi les protestans. Là même où le texte est tellement simple, qu'il se refuse à toute méprise, la facilité d'éluder son vrai sens si familière à l'hérésie, vient toujours se jouer autour de la vérité. Nous avons vu qu'avant la fin du seizième siècle on avait donné jusqu'à deux cents interprétations différentes à ces mots : *Ceci est mon corps*. Osiandre, que cite Jérôme Taylor, affirme que pendant le même temps vingt opinions différentes sur la satisfaction furent tirées des Ecritures, seulement par les partisans de la confession d'Augsbourg : il compte encore seize opinions différentes sur le péché originel, et autant de distinctions de sacremens qu'il y avait de sectes qui ne s'entendaient pas sur eux.

Il n'est de paix que pour les catholiques qui, se reposant sur les promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise, sont certains que jusqu'à la fin des temps, l'esprit de vérité ne l'abandonnera pas. Qui ne serait en effet effrayé en pensant de quelles minuties font dépendre la grande affaire du salut ceux qui ne sont guidés dans leur foi que par le texte seul des Ecritures. La différence d'une virgule, d'un point d'interrogation, une légère négligence de copistes, peut produire un changement de sens qui influe sur la destinée éternelle de plusieurs millions d'hommes. Lowth, dans un passage cité plus haut, nous dit que le mode d'interprétation de l'Ancien-Testament qu'adoptèrent les massorètes est maintenant entièrement rejeté comme erroné et trompeur. C'est néanmoins sur ce mode d'interprétation que la traduction anglaise des Ecritures hébraïques est en grande partie fondée. L'exemple d'un seul passage pourra servir à faire comprendre combien le texte sacré a été ainsi altéré. Dans la prophétie de Daniel (IX, 24, 25) la nature de la prédiction est complètement changée, au point de « devenir absolument « inutile aux chrétiens » parce qu'on a mis un point et virgule à la place d'une virgule (8)!

Le texte même sur lequel les protestans s'appuient pour défendre la lecture illimitée de l'Ecriture, change essentiellement de sens, et peut devenir inapplicable à leur dessein, suivant que le verbe est mis à l'impératif ou à l'indicatif : « Interrogez les Ecritures », ou « vous interrogez les Ecritures. » Saint Cyrille soutient cette dernière leçon; saint Augustin, Théophilacte, et d'autres pères se déclarent pour la première. Il y a plus, si

on admet l'indicatif, on peut demander encore s'il ne faudrait pas ajouter un point d'interrogation, ce qui donnerait : « Interrogez-vous les Ecritures » ?

Mais c'est par rapport au dogme vital, au grand mystère de la sainte trinité que les incertitudes grammaticales deviennent horriblement embarassantes pour ceux qui ne font reposer leur foi que sur le texte seul de l'Ecriture. Il a suffi aux sociniens de substituer un point à une virgule, pour changer le sens de l'un des passages les plus forts en faveur de la divinité de Jésus-Christ. (Rom. IX, 5 (1). Ces paroles de l'épître à Timothée (III, 16) « Dieu s'est manifesté dans la chair », ont été également disputées aux défenseurs du dogme de la trinité ; car on a voulu prouver qu'au lieu de θεος il fallait lire ος, c'est-à-dire *il* s'est manifesté, au lieu de *Dieu* s'est manifesté. Ainsi l'omission de deux lettres sur quatre, voilà tout ce qui fait ici la différence entre l'humanité et la divinité de Jésus-Christ (10). Au chapitre 20 des Actes, v. 28, on a voulu également substituer au mot θεου celui de κυριου, toujours dans l'intention d'enlever les titres de la divinité du Christ. Enfin, que de disputes n'y a-t-il pas eu sur le fameux verset de la première épître de saint Jean, v. 7, où le dogme de la trinité des personnes et de l'unité de Dieu est si nettement exprimé.

Je le demande maintenant, que reste-t-il au protestant à qui on a appris à ne reconnaître d'autre règle de foi que la parole écrite ? Qui l'éclairera au milieu de ces discussions de textes ? L'Ecriture elle-même ; elle se tait. La tradition, l'Eglise ; ce sont des témoignages humains qu'il méprise. Les recherches de l'érudition ; elles sont, pour le plus grand nombre impossibles, et d'ailleurs elles n'ont fait que multiplier les doutes. Il n'a plus qu'à abandonner toute croyance à ce dogme dont les *seuls* appuis sont ainsi détruits l'un après l'autre. Tel *a été* en effet le funeste résultat de cette révolte contre l'antique autorité de la tradition que la réforme a malheureusement inspirée à une portion trop considérable du monde chrétien (11). Ce n'est pas assez d'être livré à la merci de tout vent de doctrines qui traverse dans tous les sens le sol aride et découvert du jugement individuel ; le protestant voit encore sa foi dépendre des differentes leçons des manuscrits et même de la position des points et des virgules. Balloté par toutes ces incertitudes, à chaque pas qu'il fait il s'éloigne du christianisme, et il voit le symbole de ses pères s'évanouir entre ses mains comme une monnaie fictive et sans valeur (12).

Les fondemens sur lesquels l'Église catholique appuie sa foi sont bien différens. Tenant la sainte Écriture dans une main, elle montre

de l'autre l'antique autorité de la tradition. C'est sous la sanction de cette autorité que nous avons reçu la doctrine « enseignée par les saints ; » c'est elle seule qui peut même témoigner de l'inspiration des Écritures. De cette source apostolique, l'Église, déjà vivante avant qu'un seul mot du Nouveau-Testament fût encore écrit, a reçu pour toute la suite des siècles le dépôt impérissable des deux grands mystères de la sainte trinité (13) et de la présence réelle. A travers toutes les persécutions et les changemens, au milieu des attaques de l'hérésie qui l'a toujours entourée, elle a conservé jusqu'à cette heure ces deux dogmes vitaux dans leur entière sainteté. Peu importe à sa sécurité que l'hérésie et le schisme lèvent de temps à autre l'audace de leurs fronts contre son pouvoir. Dès les premiers siècles de son existence, cette rébellion du mauvais principe a commencé. Les ébionites niaient la trinité, et les dokètes la présence réelle avec autant de confiance que les unitaires et les zwingliens mettent à attaquer maintenant ces boulevards de notre foi. Peu importe à son unité que les critiques et les commentateurs, cette tourbe que saint Paul appelle « les disputeurs de ce monde, » emploient leur science et leurs talens à torturer la parole de Dieu. L'autorité non écrite qui a dicté les saintes Écritures elles-mêmes, la conduit paisible et triomphante dans une voie bien élevée au-dessus de ces misérables influences.

C'est en vain que, dans sa course hasardeuse, la critique prétend avoir découvert de nos jours que les trois premiers Évangiles ne sont que des transcriptions de documens anciens, et *non* les ouvrages des écrivains dont ils portent les noms : un tel fait, s'il était vrai, devrait sans doute jeter la consternation parmi les protestans qui trouveraient ainsi leur seule règle de foi renversée. Eh bien ! quand ces conjectures téméraires d'érudits qui ne doutent de rien seraient aussi prouvées qu'elles sont vaines et futiles, l'Église que le Christ a fondée et instruite resterait encore tranquillement élevée sur ses antiques fondemens. Elle a été bâtie sur les apôtres, la lampe de la tradition transmise de siècles en siècles depuis ces hommes inspirés de Dieu, et à laquelle les saintes Écritures ont elles-mêmes emprunté leur lumière, brûle toujours entre ses mains, et elle répand sur sa marche sa lueur douce et salutaire. Quand bien même tout vestige de la parole écrite serait perdu en ce moment sur la terre, l'Église catholique se retrouverait ce qu'elle était avant qu'une syllabe du Nouveau-Testament ne fût écrite, et, se rappelant que le Christ lui a promis d'être avec elle tous les jours, elle poursuivrait jusqu'à la fin sa course paisible et immuable, restant toujours « la source unique de la vérité et la demeure de la foi (14). »

C'est donc ici, à l'abri de cette autorité infaillible, que j'établis

définitivement mon repos. Je me soumets implicitement au seul guide qui donne la paix à l'âme, convaincu que la raison qui, même dans les affaires de ce monde, est un triste guide, est pour les choses célestes un maître téméraire et insensé. Le peu de cas que Notre-Seigneur lui-même a évidemment fait des inductions de la raison humaine, montre assez combien il était loin de son intention de soumettre à un tel tribunal la foi qu'il venait enseigner (15). L'apôtre saint Paul condamne « la folie de la sagesse de ce monde » avec une chaleur et une véhémence qui ne permettent pas de douter qu'il ne prévît les maux qu'elle ferait à la cause du christianisme. Et les saints pères des premiers siècles, quoique si versés eux-mêmes dans toutes les branches des connaissances humaines, comprirent non seulement quel est le néant de ces dons aux yeux du Dieu suprême, mais ils sentirent surtout que la foi, la foi seule reine et maîtresse, demandait qu'on sacrifiât au pied de l'autel l'orgueil de la science et la témérité de la raison.

« Quand il s'agit de la foi, dit saint Ambroise, laissez-là tous les argumens. » — « Pourquoi scruter ce qui est impénétrable? demande saint Éphrem; en agissant ainsi vous prouvez votre curiosité et non votre foi. » Saint Chrysostôme regardait comme un blasphême d'essayer de juger des choses divines par la raison, car « le raisonnement humain n'a rien de commun avec les mystères de Dieu. » Et saint Cyrille d'Alexandrie déclare que « dans les choses de la foi, toute curiosité doit cesser ».

Au reste ce ne sont pas seulement ces grandes autorités de l'Église qui ont posé de telles limites à l'exercice du jugement humain. Deux des plus célèbres maîtres de raisonnement qui aient jamais existé, Bacon, dont la vue a tant d'étendue, et Bayle, dont le regard est si perçant et si subtil, ont également soutenu cette opinion catholique, je puis ajouter philosophique. « Nous ne devons pas, dit le sage lord Bacon, soumettre à notre raison les mystères de la foi. » Bayle ne pense pas autrement : « Si la raison était d'accord avec elle-même, dit-il, on devrait être plus fâché qu'elle s'accordât malaisément avec quelques-uns de nos articles de religion; mais c'est une coureuse qui ne sait où s'arrêter, et qui, comme une autre Pénélope, détruit elle même son propre ouvrage. Elle est plus propre à démolir qu'à bâtir; elle connaît mieux ce que les choses ne sont pas que ce qu'elles sont » (16).

Ainsi non seulement l'autorité de l'Écriture et des pères défend à la raison de s'ériger en juge de la foi; cette sentence est encore confirmée par l'opinion des hommes les plus versés dans la sagesse du monde, et surtout, hélas, par la grande et terrible leçon que doit donner à tout esprit attentif la ruine du christianisme partout où

ses mystères ont été livrés à l'examen de la raison. Il n'y avait donc plus à hésiter sur la conclusion à laquelle je devais m'arrêter. « Catholique ou déiste, disait Fénélon, il n'y a pas d'autre alternative. » Le spectacle qu'offre actuellement le monde chrétien justifie pleinement son assertion (17).

Salut donc, Eglise une et véritable. O vous, qui êtes l'unique voie de la vie, et dont les tabernacles seuls ne connaissent pas la confusion des langues. Que mon ame se repose à l'ombre de vos saints mystères ; loin de moi également et l'impiété qui insulte à leur obscurité, et la foi imprudente qui voudrait sonder leur secret. J'adresse à l'une et à l'autre le langage de saint Augustin : « Raisonnez, moi j'admire ; discutez, moi je croirai ; je vois la sublimité, je ne pénètre pas la profondeur. (18). »

NOTES.

CHAPITRE III.

(1) On doit compter au nombre de ceux qui prolongent tellement les *beaux jours* de l'Eglise le célèbre ministre Huguenot Claude, plus fameux par ses défaites que par ses victoires. Il est curieux de savoir quelle était l'opinion qu'avait de ce célèbre champion du protestantisme un de ceux qui vivaient habituellement dans sa société. « Cet homme là (dit Longuerue) était bon à gouverner chez madame la maréchale de Schomberg où il régnait souverainement, mais il n'était point savant. Parlez-moi, pour le savoir, d'Aubertin, de Daillé et de Blondel. »

D'après le livre des Homélies « la religion chrétienne au temps de Constantin (324) était pure et dans son âge d'or. »

(2) Priestley par exemple, pour suivre son système, ne fait durer l'âge de la pureté de l'Église que jusqu'à la mort d'Adrien (138).

(3) Μιαραν και ανοσιον στασιν.

(4) Il ne paraît pas que telle soit l'origine ni même le vrai sens de ce surnom. Les actes du martyre d'Ignace témoignent qu'il était appelé Théophore ou Christophore et on en trouve la raison dans la réponse qu'il adresse à Trajan : Tu portes donc le Christ au milieu de toi, dit l'empereur? oui sans doute, répondit Ignace; car il est écrit : J'habiterai en eux et j'accompagnerai tous leurs pas. (2 Cor. c. 6.) (*Note du traducteur.*)

(5) La lettre de saint Ignace aux Romains, écrite dans le premier siècle, s'adresse à l'Eglise qui *préside* (προχαθηπαι) dans le pays Romain.

(6) « Il paraît très probable qu'au temps de saint Ignace les communians étaient obligés de reconnaître la présence du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie en répondant *amen*, lorsqu'on leur présentait les espèces sacramentelles, aussi bien qu'en se joignant aux prières que l'on faisait à Dieu pour qu'il changeât les dons. Comme les dokètes ne voulaient pas se conformer à cet usage, ils s'absentaient des assemblées. » (Johnson.) Toutes les anciennes liturgies témoignent que cet acte de foi à la présence réelle était exigé des communians dans les premiers siècles de l'Église. Saint Augustin nous enseigne que tel était le sens que l'on attachait au mot *amen* que chacun devait répondre. « Habet magnam vocem Christi sanguis, in terrâ cum eo accepto, ab omnibus « gentibus respondetur *amen.* » Cont. Faust.

CHAPITRE IV.

(1) Saint Irénée, en citant le pasteur, l'appelle. « Écriture » Quelques-uns ont cru pouvoir en conclure qu'il le regardait comme inspiré : — « Illud etiam non omittendum quod Herme pastorem velut canonicam scripturam laudet Irenæus. » (Massuet, dissert. præv. in Iren.) Néanmoins, Lardner a prouvé que par le mot d'Ecriture, saint Irénée entendait simplement un ouvrage, un livre.

Saint Clément d'Alexandrie, ainsi qu'Origène, semblent avoir regardé le pasteur comme un livre inspiré. — Θειως Ιουν η δυναμις η τω Ερμα κατα αποκαλυψιν λαλουσα — *Strom.*; *lib.* 1.

(2) Origene parle du Pasteur comme d'un livre inspiré. Ruffin le nomme expressément un livre du Nouveau-Testament. (*Exposit. in simb. Apost.*) Whiston,

d'après sa disposition habituelle à admettre tout ce qui cadre avec son système, regarde le Pasteur comme un livre inspiré qui vient directement du Sauveur, comme l'Apocalypse même.

(3) Saint Ambroise jeûnait si sévèrement qu'on rapporte qu'il ne dînait jamais que les samedis, les dimanches et les jours de fêtes des martyrs. Sainte Monique, mère de saint Augustin, fut dit-on, fort surprise en venant à Milan de voir que saint Ambroise dînât le samedi ; ce jour était à Rome, et dans plusieurs autres pays catholiques, un jour de jeûne et de pénitence, et par conséquent elle s'étonnait que ce fût un jour de fête à Milan.

(4) Le savant évêque Beveridge, qui croit que ces canons furent rédigés par les disciples des apôtres vers la fin du second siècle, regarde le jeûne qui y est prescrit comme une institution apostolique. (*Codex. canon. ecc.*) Mosheim avoue aussi que ceux qui soutiennent, qu'au temps des apôtres ou aussitôt après, on jeûnait le quatrième et le sixième jour de la semaine, ne manquent pas d'argumens spécieux pour défendre leur opinion. »

(5) « Le jour viendra où l'époux leur sera enlevé ; alors ils jeûneront. » (*Mat.* 9. 15.) Saint Jérôme qui croit le carême d'institution apostolique, attribue la même origine au jeûne du samedi.

(6) Την περισσειαν τησ νεσιασ πτωχοισ επιχορηγειν. Ap. Const. lib. 5.

(7) Shakespeare. (*Roi Léar.*)

CHAPITRE V.

(1) Neque enim ut usitatum panem et usitatum potum hæc sumimus ; sed quemadmodum per Verbum Dei homo factus Jesus Christus salvator noster, et carnem et sanguinem salutis nostræ causâ habuit ; ità etiam eam in qua per preces Verbi ejus ab ipso profecti gratiæ sunt actæ, alimoniam, unde sanguis et caro nostra per mutationem aluntur, incarnati illius Jesu carnem et sanguinem esse docti sumus. *Apol.* 1.

(2) Anciennement on l'appelait le sacrifice du Nouveau-Testament, ou le sacrifice catholique (θυσιακαθολικη. *Saint Chrysostôme, de Cruce et latrone.*) Le mot messe ne fut introduit que vers le temps de saint Ambroise.

(3) Voyez aussi Justin ; *Dialog. cum. Tryph.*

Les centuriateurs de Magdebourg, dont le zèle et l'habileté à défendre la cause des protestans sont assez connus, ont été contraints d'avouer, malgré eux, que l'existence du sacrifice de la nouvelle loi est mentionnée dans les premiers monumens du christianisme ; par rapport à ce passage de saint Irénée que nous rapportons ici, ils expriment leur aveu dans des termes remplis d'indignation. (*Coombes, Essence de la controverse religieuse.*)

(4) Il est à peine nécessaire de dire que toutes les fois que je parle de la présence réelle, je n'en sépare pas le miracle de la transubstantion qui y est nécessairement lié. Si vous admettez la présence réelle, pour être conséquent, il faut admettre aussi le changement de substance des élémens sacramentels. Néanmoins, les protestans ont toujours eu pour politique, et cela par de bonnes raisons, de diriger spécialement leurs attaques contre ce qu'ils se plaisent à appeler le dogme absurde de la transubstantiation. Il est clair que c'est un moyen faux et illusoire d'argumenter. C'est comme si on n'objectait à la doctrine de la trinité que la seule difficulté numérique qu'elle semble entraîner.

Dans les controverses entre les catholiques et les protestans, sous le règne d'Edouard VI, ces derniers appuyèrent toujours sur ce point qui paraissait leur prêter une position plus facile à soutenir. Ce fut en vain que les catholiques s'efforcèrent souvent de discuter d'abord la question de la présence réelle dont la transubstantiation n'est qu'une conséquence. Bossuet a parfaitement exposé les motifs et la futilité de ce subterfuge. — « Pour conserver dans les cœurs des peuples la haine des dogmes catholiques, il a fallu la tourner contre un autre objet que la présence réelle. La transubstantiation est maintenant le grand crime : ce n'est plus rien de mettre Jésus-Christ présent, de mettre tout un corps dans chaque parcelle ; le grand crime est d'avoir ôté le pain ; ce qui regarde Jésus-Christ est peu de chose ; ce qui regarde le pain est essentiel. »

(5) Il y a encore un passage plus fort dans un des fragments attribués à saint Irénée publiés en 1715 par le docteur Pfaff, qui dit les avoir trouvés parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi de Sardaigne ; en décrivant les cérémonies du sacrifice, il dit que le Saint-Esprit est invoqué afin qu'il *fasse* du pain le corps du Christ et de la coupe le sang du Christ. Cependant on a élevé beaucoup de doutes sur l'authenticité de ces fragments. Mallei, au moment même où ils furent publiés, et plus tard le judicieux Lardner, ont soutenu qu'ils étaient supposés.

(6) Plusieurs croient qu'il est l'ange de l'Eglise de Smyrne auquel le seigneur ordonne d'adresser une lettre. (*Apocal.* c. 2. v. 8.)

(7) Nous trouvons le titre même de souverain Pontife donné à l'Evêque de Rome par une autorité aussi ancienne qu'imposante, par Tertullien.

CHAPITRE VI.

(1) A en juger par les reproches que l'on rencontre dans les pères à ce sujet, la honte d'être vu faisant un signe de croix n'était pas inconnue aux anciens catholiques. « Ne rougissons pas, dit saint Cyrille, de confesser celui qui a été crucifié, traçons sans crainte sur notre front le signe de la croix (σφραγισ). »

(2) « Je suis si loin, dit saint Augustin, de rougir de la croix, que je ne place pas la croix du Christ dans quelque lieu caché ; mais je la porte devant moi. »

(3) Dans un ouvrage curieux sur les vases sacrés des anciens chrétiens (par Doughty), l'auteur a énuméré avec sagacité les différentes matières dont ils étaient faits ; on y employait le bois, le cristal, l'onyx, etc. Parmi les figures qu'on y gravait, il parle spécialement de celle de Jésus crucifié et du bon pasteur qui rapporte sa brebis sur ses épaules.

(4) En l'année 814 lorsque Léon l'Arménien assembla plusieurs évêques pour les engager à briser les images, Eutymius, métropolitain de Sardes, lui adressa ces paroles ; « Apprenez, sire, que depuis 800 ans et plus que le Christ est venu au monde, il a été peint et adoré dans son image. Qui sera assez hardi pour abolir une si ancienne tradition ? »

(5) Clem. Alexandr. Opera curâ Potteri, p. 288. — Le poisson devint un emblème, du nom du Christ, parce que le mot grec ιχθυς est composé des initiales de ces mots : Ιησου Χριστος υιος Θεου σωτηρ. Dans les vers sybillins supposés, il est plusieurs acrostiches qui commence par ces lettres. Par allusion à cet emblème, et aussi sans doute à cause du rite du baptême, les gentils se plaisaient à donner aux premiers chrétiens le nom de poissons. « Sed nos pisciculi (dit Tertullien), secundum ιχθυν secundum nostrum Jesum Christum in aquâ noscimur. »

CHAPITRE VII.

(1) Il est bon de remarquer que tel est aussi le langage de l'église protestante. « L'église visible se compose de tous ceux qui dans le monde font profession de la vraie religion, hors de laquelle il n'y a point de possibilité ordinaire de se sauver. » (*Confession de Westminster, ratifiée par le parlement. A. D.* 1649). Le Christ, dit l'évêque Pearson, n'a pas enseigné deux chemins au ciel ; il n'a pas fondé une église pour en sauver quelques-uns et une autre pour le salut du reste des hommes. Comme au temps du déluge, ceux-là seuls furent sauvés qui étaient dans l'arche de Noé ; ainsi ceux-là seuls échapperont à la vengeance éternelle de Dieu qui appartiennent à l'Eglise de Dieu. » — (*Exposition du symbole.*)

Lorsqu'il y a ignorance ou nécessité invincible, l'Eglise catholique admet des exceptions à cette terrible sentence. Ainsi dans la *censure* que la Sorbonne prononça contre l'*Emile*, il est dit : « Tout homme qui est dans l'ignorance invincible des vérités de la foi ne sera jamais puni de Dieu pour n'avoir pas cru ces

vérités. Telle est la doctrine chrétienne et catholique. » (*Art.* 26) — « Quant aux communions séparées de l'Eglise, les enfans et les simples qui vivent dans ces communions ne participent ni à l'hérésie ni au schisme ; ils en sont excusés par leur ignorance invincible de l'état des choses. Il n'est pas du tout impossible à ceux qui vivent dans des communions séparées de l'Eglise catholique de parvenir, autant qu'il est nécessaire pour leur salut à la révélation chrétienne. » (*Art.* 32.)

L'éminent prélat catholique, Frayssinous, enseigne également cette doctrine, qui respire à la fois la charité et la raison : « L'ignorance involontaire de la révélation n'est pas une faute punissable... La révélation chrétienne est une loi positive, et il est de la nature d'une loi de n'être obligatoire que lorsqu'elle est publiée et connue. » — *Conférences.*

(2) Ce père embrassa le christianisme vers l'an 185, et mourut en 216. On le regarde par conséquent comme appartenant au second et au troisième siècles.

(3) Saint Augustin remarque sur ce passage que « l'avis que nous donne saint Cyprien de recourir à la tradition des apôtres, et de la suivre ainsi jusqu'à nous, est excellent et doit manifestement être suivi. » *De bapt. cont. donat.*, lib. 5. c. 26.

(4) Sur ce passage de saint Paul : « C'est pourquoi, mes frères, tenez ferme et gardez les traditions que vous avez reçues, soit de vive voix soit par écrit. » (II *Ad Thess.* II. 15.)

(5) Voyez comme Bossuet défend ce passage de saint Cyprien, dans sa réponse à Jurieu. « Il faut, dit-il (saint Cyprien), satisfaire à Dieu pour ses péchés ; mais il faut aussi que la satisfaction soit reçue par notre-Seigneur. Il faut croire que tout ce qu'on fait n'a rien de parfait ni de suffisant en soi-même ; puisque après tout, quoique nous fassions, nous ne sommes que des serviteurs inutiles, et que nous n'avons pas même à nous glorifier du peu que nous faisons, puisque, comme nous l'avons déjà rapporté, tout nous vient de Dieu par Jésus-Christ, en qui seul nous avons accès auprès du Père. » *Avertiss. aux prot.* Telle est, sur cet article, la doctrine catholique qu'on a tant calomniée.

Le langage de saint Augustin est tout aussi *papiste* que celui de saint Cyprien. « Ce n'est pas assez, dit-il, que le pécheur change ses voies et renonce à ses mauvaises actions ; il faut encore que par la tristesse de la pénitence, par d'humbles larmes, par le sacrifice d'un cœur contrit et par des aumônes, *il satisfasse à Dieu* pour les fautes qu'il a commises. » *Hom.* I, t. x.

(6) On lit dans Saint Ephrem d'Edesse un passage intéressant sur le même sujet ; il paraît avoir échappé à mon ami. Dans l'ouvrage qu'il a intitulé *mon Testament*, ce saint père parle ainsi : « Mes frères, approchez-vous de moi et préparez-moi à mon départ ; car toutes mes forces sont épuisées. Que je vous accompagne toujours dans vos psaumes et dans vos prières, et veuillez offrir constamment pour moi. Lorsque le trentième jour sera venu, ne m'oubliez pas ; car les morts sont soulagés par les offrandes des vivans. Maintenant écoutez avec patience ce que je veux vous rapporter des saintes Ecritures. Moïse bénit Ruben après la troisième génération (Deut. XXXIII. 6.), si on ne peut secourir les morts pourquoi les bénir ? et encore s'ils sont insensibles, comment entendre ces paroles de l'apôtre : « Si les morts ne ressuscitent pas, pourquoi donc se purifier pour eux ? » (1 Cor. XV, 29).

(7) En attribuant cette lettre à saint Bazile, mon jeune ami n'a pas montré sa sagacité habituelle. Le fragment d'où le passage cité est tiré, quoiqu'il se trouve parmi les actes du second concile de Nicée, est regardé, je crois, comme peu authentique, par les plus judicieux écrivains catholiques. Le zélé Baronius lui-même, quoiqu'il produise ce fragment, a soin de ne pas s'en servir comme d'une autorité certaine.

CHAPITRE VIII.

(1) A cet Evangile en est joint ordinairement un autre, également supposé, mais qui est de la même antiquité, l'Evangile de la naissance de Marie ; on y déclare que Joseph n'a épousé Marie que pour être le gardien de sa virginité ; le grand-prêtre lui dit : « Vous êtes la personne choisie pour veiller sur la Vierge du Seigneur, vous devez la lui conserver pure. »

(2) Le ministre Jurieu prétendait que le culte de Marie n'avait commencé qu'après que le concile d'Ephèse eut décidé, en condamnant Nestorius, qu'elle devait être appelée Mère de Dieu; mais Bossuet l'a suffisamment réfuté en lui prouvant que l'église même où le concile était assemblé, était un témoignage des honneurs que l'on rendait déjà à Marie, puisqu'elle était dédiée sous son nom. Il le renvoya aussi à un fait bien antérieur à la tenue du concile. Saint Grégoire de Nazianze raconte que dans le troisième siècle, une chrétienne, prête à souffrir le martyre, pria la sainte Vierge de secourir une vierge qui était en péril.

(3) Ces hérétiques, qui étaient pour la plupart des femmes, avaient coutume d'offrir à la Vierge une espèce de gâteau appelé *collyris*. Leur principale offrande, néanmoins, était un pain qu'à une époque déterminée de l'année on présentait avec beaucoup de solennité et ensuite on se partageait l'oblation. Dans cette cérémonie les femmes faisaient l'office de prêtre.

CHAPITRE IX.

(1) Le docteur Johnson paraît avoir partagé le sentiment de Paley sur le purgatoire. Il dit que « la plupart des hommes ne sont ni assez obstinément méchans pour mériter des peines éternelles ni assez bons pour être admis dans la société des esprits célestes, et que Dieu a bien voulu établir un état mitoyen où ils pussent être purifiés par quelques souffrances. »

Ces témoignages de Paley et de Johnson, en faveur du purgatoire, me donnent la pensée de réunir quelques autres aveux aussi sincères, dus à des protestans qui ont reconnu la vérité de plusieurs de nos dogmes catholiques.

TÉMOIGNAGES DES PROTESTANS EN FAVEUR DES DOCTRINES CATHOLIQUES :

Primauté du pape.

Grotius affirme également que la primauté du pape est appuyée sur les canons, et que cette suprême juridiction est indispensable pour conserver l'unité. Il s'exprime ainsi :

« Restitutionem christianorum in unum idemque corpus optatum à Grotio sciunt qui eum norunt. Existimavit autem aliquando incipi a protestantium inter se conjunctione. Postea vidit id plane fieri nequire; quia prætorquam quod calvinistorum ingenia ferme omnium ab omni pace sunt alienissima, protestantes nullo inter se communi ecclesiastico regimine sociantur. Quæ causæ sunt cur facile partes in unum protestantium corpus colligi nequeant; imo et cur partes aliæ atque aliæ sunt exsurrecturæ. Quare nunc plane sentit Grotius et multi cum ipso, non posse protestantes inter se jungi nisi simul jungantur cum iis qui sedi romanæ cohærent, sine qua nullum sperari potest in Ecclesiâ commune regimen. Ideo optat ut ea divulsio quæ evenit et causæ divulsionis tollantur. Inter eas causas non est primatus episcopi romani secundum canones, fatente Melancthone, qui eum primatum etiam necessarium putat ad retinendam unitatem. » *Dernière réplique à Rivet. Apol. discuss.*

Grotius, dans sa première réplique à Rivet, avait tenu à peu près le même langage sur ce qu'il appelait : » La *force* de la primauté. » — « Quæ vero est causa cur qui opinionibus dissident inter catholicos remaneant eodem corpore non rupta communione, contra qui inter protestantes dissident id facere nequeant, utcunque multa de dilectione fraterna loquantur? hoc qui recte expendent invenient *quanta sit vis primatus.* » (*Ad art. 7.*)

« Quiconque lit leurs écrits verra que ceux du quatrième et cinquième siècle accordent la primauté à l'évêque de Rome et affirment qu'à lui appartient la sollicitude de toutes les églises. » (*Dumoulin*, *Vocation des pasteurs.*)

« Rome étant une église consacrée par la résidence de l'apôtre saint Pierre,

que l'antiquité reconnaît avoir été le chef de l'Eglise apostolique, elle a pu facilement être regardée par le concile de Chalcédoine comme la tête de l'Église. » — (*Blondel, sur la primauté.*)

Au milieu de plusieurs observations sur le pouvoir pontifical et les services qu'il a rendus dans le moyen âge, Daines Barrington dit : « Ce fut un grand avantage pour l'Europe en général qu'il y eût un tribunal commun qui appelait à sa barre toutes les controverses nationales, sans pouvoir toujours penser lui-même à étendre son empire, quoiqu'il eût pu souvent faire un usage déplacé de son pouvoir comme médiateur. »

Après avoir reconnu l'incertitude des écritures comme règle de foi, un écrivain vivant, le docteur Arnold, continue ainsi : « Certaine que tel était l'état des choses, et certaine aussi avec cette sagesse qui la caractérise, que les divisions religieuses entraînent des maux innombrables, l'église romaine catholique attribua dans toute la suite des siècles au pouvoir souverain de la société chrétienne un esprit infaillible de vérité, capable d'interpréter avec certitude et autorité, tout passage contesté des Ecritures. Si l'Ecriture se tait, la voix vivante de l'église prend sa place, et, guidée par le même esprit qui a inspiré la parole écrite, elle prononce sur un nouveau point de controverse avec une autorité égale. » — *Principes de la réforme de l'Eglise.*

Pénitence, confession, etc.

« Les longues et pénibles pénitences qui étaient anciennement imposées aux personnes excommuniées, étaient elles-mêmes une preuve de la vigilance et de la tendresse des pasteurs pour les ames qui leur étaient confiées. Nos théologiens modernes se sont efforcés de prouver que le repentir n'impliquait qu'un acte purement spirituel, et il est vrai, en effet, que le repentir qui dispose les adultes au baptême n'implique rien de plus qu'un pur changement de résolution...

» Mais tel n'est pas le repentir exigé des chrétiens qui ont perdu la grâce, et qui se sont précipités dans les habitudes des vices ou dans des péchés très-graves. Les docteurs et les pères des temps apostoliques ont tous cru qu'il renfermait des austérités extérieures, des jeûnes fréquens, une longue suite d'humiliations en public comme en particulier. Leur pratique a été en cela conforme à leur enseignement... Nous avons des raisons de croire que, lorsque saint Paul parle de quelques Corinthiens qui ne s'étaient pas repentis des fautes qu'ils avaient commises, il veut dire qu'ils ne s'étaient pas humiliés ouvertement et solennellement pour leurs crimes en présence des fidèles. » — *Johnson, Sacrifice non sanglant.*

Le même écrivain ajoute encore : « Les chrétiens ont perdu la vraie notion du repentir, capable d'effacer les péchés commis après le baptême. La primitive église le faisait consister avec raison en une longue suite de jeûnes, de prières accompagnées d'une confession publique, où l'on déplorait ses anciennes fautes. Telle était cette douleur dont on ne se repent pas, et que les apôtres et les pères exigeaient des chrétiens qui avaient péché avec scandale.

« Il est reconnu que tous les prêtres et les prêtres seuls ont le pouvoir de remettre les péchés, et que la confession auriculaire, faite à un prêtre, est une pratique fort ancienne dans l'Eglise. » — *L'évêque Montague.*

« Notre confession doit être *integra* et *perfecta*, et non tronquée. Nous devons confesser tous nos péchés. — *Omnia venialia et omnia mortalia.* Dieu seul efface les péchés. — Cela est vrai, mais il est une autre confesseur qu'il ne faut pas négliger. Celui qui veut être sûr du pardon doit aller trouver un prêtre et se confesser humblement à lui. Le ciel attend la sentence du prêtre, et le Seigneur lie ou délie ce que son ministre a lié ou délié sur la terre. » — *L'évêque Sparrow, Sermon sur la confession.*

« Lorsque nous nous trouvons chargés et accablés, ayons recours à notre médecin spirituel, et découvrons-lui franchement la nature et la malignité de notre maladie. Vous ne devez pas aller à lui seulement comme à un homme éclairé, qui peut vous donner des conseils et des consolations, mais comme à un homme qui tient de Dieu lui-même l'autorité de vous absoudre de vos péchés. » *Chillingworth.*

« La confession est une excellente institution. — Un obstacle au vice. Elle est admirablement calculée pour disposer au pardon les cœurs ulcérés par la haine, pour engager ceux qui sont coupables d'injustices à restituer. » *Voltaire.*

« Que de restitutions et de réparations la confession ne produit-elle pas parmi les catholiques ! » *Rousseau.*

Tradition (1).

« Il est évident, d'après les Ecritures elles-mêmes, que tout le christianisme fut transmis aux évêques qui succédèrent aux apôtres par la tradition *orale*, et ils reçurent l'ordre de le conserver et de le transmettre de la *même* manière à leurs successeurs. Vous ne trouverez ni dans les écrits de saint Paul, ni dans ceux d'aucun autre apôtre qu'ils aient jamais eu le dessein d'écrire soit séparément, soit en commun tout ce qu'ils enseignaient être nécessaire au salut. Jamais il n'ont prétendu faire un canon complet de doctrines qui renfermât tout ce qu'il faut croire pour être sauvé. » *Docteur Brett*, *Nécessité de la tradition.*

« Ici (2 ad. Thess. VI) il est fait une mention expresse de la tradition de saint Paul, et par conséquent des traditions apostoliques, transmises par la parole aussi bien que par l'écriture, et on condamne également ceux qui méprisent l'une ou l'autre. » *Ibid.*

« Les traditions qui ont le Christ pour auteur dans les points de foi, ont une autorité divine aussi bien que la parole écrite; on doit autant de respect aux traditions des apôtres qu'à leurs écrits, et aucun protestant sensé ne peut nier que les apôtres ont enseigné plus de vive voix que par écrit. » *Montague.*

Le docteur Waterland observe, sur le témoignage de saint Irénée, que « Polycarpe convertit beaucoup d'infidèles par la force de la tradition. » Et il ajoute que « c'était un argument sensible et plus puissant alors que n'eût pu l'être toute dispute sur la lettre nue de l'Ecriture. » *Imp. de la doct. de la Trinité.*

Prières pour les morts et purgatoire.

« L'antique pratique de prier et d'offrir pour les morts ne doit pas être rejetée

---

(1) Le lecteur trouvera dans un écrit du docteur Lingard les argumens les plus forts en faveur de la doctrine catholique sur la tradition (*Observ. sur la vue comparative, etc., de l'évêque Marsh*). Les raisons par lesquelles ce théologien distingué prouve que sans la tradition on ne saurait démontrer l'inspiration des Ecritures sont sans réplique. « Comment demande-t-il, les Ecritures peuvent-elles prouver leur propre inspiration ? toute leur autorité doctrinale dépend de leur inspiration. Vous devez montrer qu'elles sont inspirées afin d'être en droit de déduire de leur témoignage aucun point de doctrine. Si en voulant démontrer l'inspiration d'un livre, vous commencez par la supposer, vous tombez dans une pétition de principes, vous partez de ce qui est précisément en question. Si vous ne supposez pas son inspiration, alors son témoignage n'a pas plus de valeur que celui d'un écrivain profane ou ecclésiastique.... Peut-être direz-vous que d'après une suite de témoignages historiques, il paraît que les écrivains étaient les apôtres du Christ; qu'ils ont écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit; qu'ils n'ont pas pu enseigner une fausse doctrine, et que, par conséquent, leurs ouvrages sont inspirés Mais d'où avez-vous recueilli tous ces faits ? Si c'est de la tradition, il est donc faux que l'Ecriture puisse seule prouver sa propre inspiration; si c'est de l'Ecriture, alors, avant d'exiger que le lecteur se soumette à son témoignage, il faut lui prouver quelle est inspirée. De-là je conclus qu'il est impossible de déterminer par l'Ecriture seule le canon ou l'inspiration des Ecritures. Cette connaissance ne peut nous venir que de la *tradition.*

par les protestans comme illégale. Cette pratique reçue dans toutes les Eglises du Christ, a toujours été regardée comme un devoir de piété et de charité. Un grand nombre de pères pensaient que les fautes légères qui n'ont pas été remises dans cette vie, étaient pardonnées après la mort par l'intercession de l'église dans les prières publiques, et surtout dans celles qu'on unissait à la célébration des terribles mystères. Ce n'est pas une absurdité de croire qu'il en est ainsi ; saint Chrysostôme affirme que la pratique de prier pour les morts vient des apôtres. » *L'évêque Forbes*, *du Purgatoire*.

« On ne saurait nier qu'Augustin n'enseigne positivement que plusieurs ames souffrent des peines temporelles après la mort. » *Fulke*, *du Purgatoire*.

Après avoir rappelé les différentes opinions des pères sur les souffrances d'expiation que les ames doivent traverser, Leibnitz termine ainsi avec autant d'éloquence que de vérité : « Quidquid hujus sit, plerique omnes consenserunt in castigationem sive purgationem post hanc vitam, qualiscunque ea esset quam ipsæ animæ ab excessu ex corpore, illuminatæ et conspectâ tunc imprimis prætéritæ vitæ imperfectione, et peccati fœditate maxima tristitia tactæ sibi accersunt libenter, nollentque aliter ad culmen beatitudinis pervenire. » *Systema theologicum.*

« Les opinions de la primitive église nous donnent une autre preuve de la nature propitiatoire de l'eucharistie, qui sans doute ne sera trouvée que trop forte. Je veux parler de ce soin avec lequel les liturgies ne manquent jamais de faire mention des ames des morts. Les pères rappellent souvent ce pieux usage, et il n'est pas, je crois une seule liturgie qui l'omette. Saint Chrysostôme prétend que c'est une institution des apôtres. Saint Augustin affirme que ces prières soulagent ceux qui ont vécu assez bien pour les mériter. Saint Cyrille de Jérusalem rapporte une prière pour ceux qui se sont endormis avant nous Et saint Cyprien parle du refus de ces suffrages comme d'une censure que quelques-uns de ses prédécesseurs ont lancée contre des coupables. Tertullien représente cette pratique comme générale de son temps, et les constitutions ordonnent aux prêtres de ne pas refuser ces suffrages aux ames de ceux qui sont morts dans la foi. » *Johnson*, *Sacrifice non sanglant.*

« On doit admettre qu'il y a dans les écrits de Tertullien des passages qui semblent supposer que dans l'intervalle du temps qui sépare la mort de la résurrection générale, les ames destinées à l'immortalité bienheureuse sont purifiées des taches que les hommes les plus vertueux contractent pendant leur vie. » *L'évêque Kaye.*

Parmi les témoignages que les protestans ont rendus à cet ancien usage catholique, de prier pour les morts, nous ne devons pas omettre les épitaphes que se sont composés à eux-mêmes l'évêque Barrow de saint Asaph et M. Thorndike Prébende de Westminster. Dans l'épitaphe de l'évêque on lit les paroles suivantes : « O vos, transeuntes in domum domini, domum orationis, orate pro conservo vestro, ut inveniat misericordiam in dei domini. » Thorndike supplie également le lecteur d'intercéder pour son ame. « Tu, lector, requiem ei et beatam in Christo ressurrectionem precare. »

Invocation des saints.

» Si l'église romaine veut déclarer qu'elle n'a d'autre confiance dans les saints que celle qu'elle pourrait avoir dans les hommes vivans, et que quels que soient les termes dans lesquels soient conçues ses prières, il ne faut les entendre que d'une simple *intercession*, c'est-à-dire : sainte Marie, priez pour moi votre divin fils ; si, dis-je, les catholiques veulent seulement déclarer cela (1) les prières sont dès-lors sans aucun danger. » *Molanus. Réponse à Bossuet.*

---

(1) Ils n'avaient pas attendu cette demande pour le déclarer. Voici comme s'exprime le concile de Trente : « Mandat sancta synodus episcopis... ut fideles

« Je ne nie pas que les saints ne soient des médiateurs de prières et d'intercession pour tous en général. Ils s'interposent auprès de Dieu par leur intercession, et ils font l'office de médiateurs par leurs prières. » *L'évêque Montague. Antidote.*

« Je reconnais véritablement que cela ne fait pas tort à la médiation du Christ. » *Montague, de l'invocation des saints.*

« Ce n'est pas une impiété de dire avec les papistes : Sainte Marie, priez pour moi. Si je pouvais approcher les saints ; je ne ferais pas difficulté de dire : Saint Pierre, priez pour moi. Je me prosternerais à genoux, les mains jointes et je les supplierais d'intercéder pour moi. Je ne vois pas qu'il soit absurde en soi ou contraire à l'écriture, et bien moins encore impie de dire : Saint ange gardien, priez pour moi. » *Ibid.*

« J'avoue que saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme, croyaient l'invocation des saints légitime. » *Fulke.*

« Il est reconnu que tous les pères grecs et latins, Bazile, Grégoire de Nazianze, Ambroise, Jérôme, Augustin, Chrysostôme, Léon, et tous ceux qui les suivirent s'adressèrent aux saints et implorèrent leur assistance. » *Thorndike.*

Le sacrifice eucharistique.

« Non seulement le sacrifice de la cène est propitiatoire, et peut être offert pour la rémission de nos péchés de chaque jour ; mais il est encore impétratoire, et on doit l'offrir pour obtenir toutes sortes de bénédictions. Quoique l'Ecriture ne nous enseigne pas cela expressément, néanmoins les saints pères ont tous d'un consentement unanime interprété ainsi les Écritures, la perpétuité de cette tradition a été démontrée par plusieurs théologiens, et personne maintenant ne saurait la mettre en doute. » *L'évêque Forbes, de Eucharistia.*

« Il vous semble étrange que si le sacrifice est un dogme aussi important que je parais vouloir le faire croire, il trouve si peu de témoignages dans la parole de Dieu et dans l'antiquité, et ne dépende que de quelques conjectures. Quant à l'écriture, si vous y cherchez les mots de sacrifice, je vous dirai que vous n'y trouverez pas non plus le mot de sacrement ni celui d'eucharistie dans le sens que nous lui donnons, pas plus que celui de consubstantiel. Mais la *chose* n'y est-elle pas ? Lorsque vous avancez que l'antiquité fournit peu de témoignages en faveur de cette doctrine, je ne puis m'empêcher de regarder cette proposition comme beaucoup plus étrange que ne peut vous le paraître mon opinion. Car quel est le dogme du christianisme pour lequel l'antiquité fournisse autant de de témoignages ?..... Eusèbe Altkircherus, calviniste, dit dans son ouvrage *de Mystico et incruento ecclesiæ sacrificio* : L'opinion constante, claire et unanime de tous les anciens pères de l'Eglise, est que le mémorial de sa passion et de sa mort, que le Christ a institué à la cène, renferme également l'institution d'un sacrifice. » *Mede, lettre à Twisse.*

« Il faut prouver que le corps et le sang du fils devaient être un sacrifice de consécration aussi bien que d'expiation, et que par conséquent le moment précis de l'offrir était celui qui précéda leur immolation...... Et si le Christ s'est donné ou s'est offert lui-même dans l'eucharistie, je présume que je n'ai pas besoin de prouver que les prêtres doivent faire ce qu'il fit alors. Il nous a commandé expressément de faire ou d'offrir ceci en mémoire de lui, et j'ai abondamment démontré que tel avait été le jugement constant et unanime de la primitive église pendant les quatre premiers siècles. » *Johnson, Sacrifice non sanglant.*

---

diligenter instruant docentes eos, sanctos unà cum Christo regnantes orationes suas pro hominibus Deo offerre, bonum atque utile esse suppliciter eos invocare ; et ob beneficia impetranda à Deo per filium ejus Jesum Christum, Dominum nostrum, qui solus noster redemptor et salvator est, ad eorum orationes, opem, auxilium confugere. »

« L'écriture¹ fournit encore dans les paroles même de l'institution une preuve plus évidente de l'obligation où nous sommes *d'offrir* le pain et le vin à Dieu, quand nous célébrons la sainte eucharistie. « *Faites* ceci en mémoire de moi. » Le docteur Hickes, dans son Sacerdoce chrétien, p. 58, établit par beaucoup d'exemples que le mot ποιειν *faire* signifie aussi offrir et que les auteurs profanes, aussi bien que les traducteurs grecs de l'Ancien-Testament, l'emploient souvent dans ce sens. On pourrait en dire autant de l'expression latine *facere*. Je vais rapporter quelques-uns de ces exemples. Ceux qui en désirent un plus grand nombre peuvent consulter l'ouvrage même du docteur.

» Hérodote, lib. I, chap. cxxxii. « Sans un mage il ne leur est pas permis, ποιειν d'offrir un sacrifice. » Dans la traduction des Septante, qui comme le savent tous les érudits, est suivie par les écrivains du Nouveau-Testament, même lorsqu'ils rapportent les paroles et les discours de N.-S., ce mot est souvent employé dans ce sens. Ainsi *Exod.* xxix. 36. Vous offrirez, ποιησεις, un veau. Verset 38. C'est là ce que, ποιησεις, vous offrirez, sur l'autel. Verset 39. Vous offrirez, ποιησεις, un agneau le matin et vous offrirez, ποιησεις, l'autre agneau le soir. Il en est de même *Exod.* x. 25. Ainsi ce mot qui dans ce texte et dans beaucoup d'autres, est traduit par offrir ou sacrifice et qui ne peut avoir d'autre sens, est le même qui, dans les paroles de l'institution, est traduit par *fa re....* Il est manifeste que les paroles de l'institution τυλο ποιειτε *faites* cela, doivent être entendues dans le sens d'un sacrifice, surtout d'après le commandement qui regarde le calice. Il est dit : faites ceci toutes les fois que vous buvez, en mémoire de moi. I. Cor. xi. 25. Il semble que pour éviter une répétition évidemment inutile, il faut entendre : *offrez* cela, toutes les fois que vous le boirez, en mémoire de moi. Ainsi le sens est naturel ; il s'ensuit donc qu'un prêtre est nécessaire et essentiel pour la légitime administration de ce sacrement. » *Docteur Brett.*, *de l'eucharistie.*

(2) Ce passage est tiré d'un commentaire que l'on joint ordinairement aux œuvres de ce père, quoiqu'il ne paraisse pas être de lui. Il est certain, du moins, qu'il appartient à un auteur fort ancien.

(3) Comme en ce monde l'abus des meilleures choses s'attache presque aussi nécessairement à leur usage que l'ombre à la lumière, on ne doit pas être surpris de voir le sacrement de pénitence mal compris par les chrétiens lâches de tous les siècles : saint Ambroise signale ces erreurs pernicieuses. « Il en est, dit-il, qui ne demandent la pénitence que pour être rendus à la communion ; ils ne désirent pas tant d'être déliés que de lier le prêtre ; car ils ne déchargent pas leur conscience et ils chargent la sienne... Ainsi vous voyez des gens qui se montrent vêtus de blanc, tandis qu'ils devraient pleurer la perte de la robe de grâce et d'innocence ; d'autres s'imaginent que, pourvu qu'il s'éloignent de la sainte table, ils font pénitence ; d'autres encore, en se proposant de faire pénitence un jour, s'excitent à multiplier leurs péchés, ne pensant pas que la pénitence est le remède et non l'aiguillon du péché. » *De pœnit. lib.* II ; c. ix.

(4) Saint Augustin a dit : « Notre Dieu, plein de miséricorde, veut que nous nous confessions dans ce monde, afin que nous ne soyons pas confondus dans l'autre. » *Hom.* 20.

CHAPITRE X.

(1) Εν τυπω γαρ αρτου διδοται σοι σωμα και εν τυπω οινου διδοται σοι αιμα.

(2) Αναδειξαι, qui, comme Suicerus le reconnait, veut dire ici *rendre* ou *faire*.

(3) Ουγαρ ειπε τουτο εστι συμβολον, αλλα τουτο εστι σωμα· δεικτικως ινα μη νομιζη τις τυπον ειναι.

(4) Ουκ εστιν Ευχαριστια τυπος του σωματος και αιματος ωσπερ τινες εφραψαρησαν πεπηρωμενοι τον νουν, μαλλον δε σωμα και αιμα. (*Advers. Theosten.*

(5) Saint Clément d'Alexandrie, entre plusieurs autres pères, dit expressément que Melchisédech distribua le pain et le vin comme une nourriture consacrée

en figure de l'eucharistie : Τὴν ἡγιασμένην διδοὺς τροφὴν εἰς τύπον εὐχαριστίας. *Strom.*, *lib* 4.

(6) Il est vrai de dire en un sens que les catholiques peuvent appliquer à l'eucharistie les mots de figure ou de symbole, car tout sacrement, comme tel, doit être un signe extérieur et par conséquent une figure ou un symbole. Pascal a parfaitement expliqué ce point de vue de la question. Les paroles d'un si grand homme méritent d'être rapportées : « Nous croyons que la substance du pain étant changée en celle du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est présent réellement au saint sacrement : voilà une des vérités. Une autre est que ce sacrement est aussi une figure de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux, voilà la foi catholique qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

« L'hérésie d'aujourd'hui ne concevant pas que ce sacrement contient tout ensemble et la présence de Jésus-Christ et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de ce sacrifice, croit que l'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre.

« Par cette raison, ils s'attachent à ce point, que ce sacrement est figuratif, et en cela ils ne sont pas hérétiques ; ils pensent que nous excluons cette vérité, et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des pères qui le disent. Enfin, ils nient la présence réelle, et en cela ils sont hérétiques. » *Pensées*, sec. part.

(7) « Nous avons un autel, dit saint Paul, dont n'ont pas droit de manger ceux qui servent au tabernacle, » et cependant, observe saint Thomas d'Aquin, ceux qui servent au tabernacle ont la figure de Jésus-Christ dans leurs sacrifices. Quel serait donc l'avantage que la loi de grâce aurait sur la synagogue? Si la manne du désert et l'eucharistie ne sont également que la figure de son corps, d'où vient que le Sauveur a remarqué entre elles cette différence essentielle, c'est que la première n'était qu'une nourriture miraculeuse, formée dans l'air et qui ne donnait pas la vie, tandis que la seconde est « le pain qui vient du ciel, » et que « celui qui en mangera vivra éternellement? (*Saint Jean*, 6.) *Voyez les conférences sur les mystères*, tom. II, p. 279.

(8) Eusèbe dit dans le même sens : « C'est avec raison que nous célébrons tous les jours la mémoire du corps et du sang de Jésus-Christ, et puisque nous sommes honorés d'une victime bien plus excellente et d'un sacrifice bien au dessus de ceux de l'ancien peuple, nous ne pensons pas qu'il soit sûr de revenir à la faiblesse des anciens élémens qui contenaient *des symboles et des images et non la vérité*. Demonst. évang.

CHAPITRE XI.

(1) Schelstrate, parmi les modernes, a vivement défendu l'origine apostolique de la loi du secret. Teutzelius et d'autres le combattent et la rapportent à la fin du second siècle.

CHAPITRE XII.

(1) Il me semble que c'est contre toute évidence que Teutzelius, Casaubon, et autres, ont soutenu que la loi du secret ne regardait ni la trinité, ni aucun autre dogme de la foi, mais qu'elle s'appliquait seulement aux rites et aux cérémonies du baptême et de l'eucharistie.

(2) Les écrivains catholiques attribuent à la discipline du secret le silence absolu sur les sept sacremens, dont aucun des monumens authentiques de l'antiquité ne fait une mention expresse. Ils ne sont jamais énuméré, et on n'en parle pas *ex-professo*. Suivant Schelstrate, qui interprète ainsi ce silence, ce n'est qu'au septième siècle qu'on trouve quelque mention des sept sacremens. — « Si pervol-

vamus omnia antiquitatis monumenta, si perscrutemur cuncta antiquissimorum patrum scripta, si investigemus ipsa synodorum decreta, nullum librum, nullum decretum reperiri, quod ante septimum sæculum egerit de septem sacramentis, eorumque ritus exposuerit. (*Schelstraten. De Discipl. arcani.*)

(3) Schelstrate croit que la loi du secret était dans toute sa force dès le second siècle. Aussi il ne sait guère comment expliquer la hardiesse si étonnante avec laquelle saint Justin révèle aux gentils la doctrine de la transubstantiation : « Cum enim romanum senatum gentilem tunc fuisse, Antoninum quoque cum ejus filiis paganos extitisse, certum sit, ostendi debet quomodo, salva disciplina arcani, tam clare de baptismi ritibus et eucharistiæ sacramentis tractare potuerit Justinus. » Il ne trouve d'autre solution à cette difficulté que la nécessité où se trouva saint Justin de justifier les chrétiens des calomnies dont ils étaient l'objet.

(4) Le second siècle offre plusieurs exemples de cette fidélité à la loi du secret. Ainsi le martyr Alexandre, prêchant à des prisonniers, ne parle ni du Saint-Esprit ni du mystère de la trinité, et lorsque Marc-Aurèle lui ordonne d'exposer les dogmes de sa foi, il répond que Jésus-Christ ne permet pas de mettre les choses saintes devant les chiens.

(5) Ce savant catholique, en rapportant les opinions hérétiques qui semblent exprimées dans les passages des pères que j'ai cités plus haut, ne sait si on doit les attribuer à l'impiété ou à l'ignorance. Mais la réserve que dans ces temps difficiles les saints docteurs étaient obligés de s'imposer à eux-mêmes donne la clef de toutes les difficultés.

(6) Ces paroles sont; si je me les rappelle bien, Εξισωσεις τῳ πατρι.

(7) En citant les paroles de saint Paul : « Nous parlons de la sagesse de Dieu en mystère, même en un mystère caché, « saint Clément remarque que le saint apôtre désigne ici « ces secrets prophétiques et réellement anciens, dans lesquels les philosophes de la Grèce avaient été puiser leurs excellentes doctrines. »

CHAPITRE XIII.

(1) Les dokètes.

(2) La doctrine de saint Pierre. — *Orig. de princip.*

(3) Le fameux Bretschneider, dans son traité sur l'évangile et les épîtres de saint Jean, établit d'une manière invincible, que le chap. 6 de saint Jean s'applique à l'eucharistie, et en même temps il montre la liaison qui existe entre la doctrine de l'eucharistie et celle de l'incarnation. Il ne faudrait pas mépriser l'opinion de cet écrivain, parce qu'il était désintéressé dans la question (au moins telle qu'elle existe entre les catholiques et les protestans.) L'objet de son livre est de prouver que l'évangile qui porte le nom de saint Jean, n'est pas l'ouvrage de cet apôtre mais celui de quelque imposteur gnostique d'une époque plus éloignée.

Je vais citer un passage de ce traité où l'auteur comparant, le récit que donne saint Ignace des erreurs des dokètes, ainsi que de la répugnance que ces hérétiques opposaient à la doctrine de la présence réelle, avec les promesses faites par N.-S. dans le sixième chap. de saint Jean, prouve que le langage de Jésus-Christ était expressément dirigé contre cette hérésie, et qu'il n'avait d'autre but que celui d'établir en opposition à ces notions spiritualistes la réalité et la vérité de sa propre chair dans le sacrement :

« Non vero eamdem omnibus fuisse sententiam et docetas nominatim negasse in eucharistia adesse Jesu carnem sive corpus, ex Ignatii epistolis videmus, quæ vel maxime non sint genuinæ, tamen haud dubio seculo secundo debentur. Hic vero et quidem Epist. ad Smyrnæos c. 6, p. 37 ed Cleric., legitur locus, mirum in modum cum nostro congruens. Ignatius enim de docetis ait : Ab eucharistia et precibus (i. e. precibus in eucharistia faciendis, puto hic agi de invocatione spiritus sancti) abstinent quia non agnoscunt eucharistiam esse carnem Salvatoris nostri Jesu-Christi, quæ propter peccata nostra passa est, quam pater sua benignitate suscitavit; illi ergo dono Dei contradicentes, in inquisitionibus suis moriuntur. Referet autem eorum agapen celebrare ut resurgant.

« Vide vero, quam apta sint ea, quæ Jesu in nostro loco tribuuntur, ad refellendos ejusmodi eucharistiæ contemptores.

1 Negant Eucharistiam esse carnem Jesu quæ propter peccata nostra passa est.	1. Affirmavit Jésus, v. 52, panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita, v. 56. Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.
2. Caro Christi appellatur donum Dei.	2. Dicitur de carne, v. 51 et 59, quod sit « Panis qui de cœlo descendit. »
3. Dicuntur adversarii Eucharistiæ et corporis Domini in inquisitionibus suis mori, sine spe immortalitatis esse, cum contra si Eucharistia uterentur efficeretur, ut etiam ipsius reliqui fideles, resurgerent ad vitam.	3. Docet Jesus; majorem judeorum panem cœlestem Mosis quidem comedisse, sed tamen mortuos esse, v. 493, 59.—Negat, v. 54 : « Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem non habebitis vitam in vobis. — Affirmat contra, v. 55, qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die. Idem promittitur, v. 50, 52, 59.

(4) *Johnson. — Sacrifice non sanglant*; Johnson remarque que la manière défectueuse et illusoire d'apres laquelle Witby s'efforce d'expliquer le sens des versets 16, 17 de la première épître aux Corinth. chap. x, et il ajoute : « Tout ce que peut faire le savant docteur Witby pour échapper à la force de ces expressions, est de dire : Le pain brisé peut être appelé la communion ou participation du corps de Jésus-Christ, comme étant la participation de ce pain qui représente son corps brisé, et la coupe à laquelle plusieurs boivent peut être dite la participation du sang du Christ, comme étant la participation de ce vin qui représente son sang repandu.—*Peut être appelée*, *peut être dite*. Le docteur n'ose s'exprimer plus hardiment, ce qui fait entendre que cette interprétation s'attache à un sens très-impropre et très-éloigné, uniquement afin d'empêcher qu'on n'accuse d'absurdité les paroles de Notre-Seigneur et de l'apôtre. »

(5) Le docteur Witby, adoptant sérieusement ce mode d'interprétation allégorique et anagogique que saint Clément d'Alexandrie et Origène employaient pour mystifier leur sauditeurs, ose bien soutenir que par ces paroles, manger sa chair et boire son sang, le Christ ne veut dire autre chose, sinon croire sa doctrine! Là-dessus Johnson remarque que c'est supposer que Notre-Seigneur a voulu envelopper sa pensée dans le langage le moins naturel, et que l'on aurait autant de raison de dire manger et boire la sainte Trinité, au lieu de la croire. L'évêque Hoadley, rejetant toute application du sixième chapitre de saint Jean à l'eucharistie, dit que Notre-Seigneur a voulu seulement convaincre les juifs de l'obligation qu'ils avaient de recevoir sa doctrine dans leurs cœurs et de la digérer comme la nourriture et la vie de leurs âmes. Le docteur Waterland, qui ne s'accorde pas avec les deux théologiens précédens, dit que le chapitre en question *s'applique* à l'eucharistie, mais qu'il ne faut pas l'*interpréter* de l'eucharistie, et il développe lui-même sa doctrine de la manducation spirituelle à peu près aussi nette que la distinction précédente. Telles sont les folies auxquelles seront toujours conduits ceux qui veulent mettre en question ce qui est plus clair que le jour.

(6) Le savant écrivain que nous venons de citer rapporte un passage remarquable de saint Augustin, qui confirme la doctrine catholique sur la haute autorité de la tradition et en même temps sur la nature vivifiante de l'eucharistie telle qu'elle est présentée dans saint Jean, chap. vi. « Les chrétiens d'Afrique ont raison de ne pas donner d'autre nom que celui de salut au baptême et que celui de vie au sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. D'où leur est venu cet usage, si ce n'est de la tradition apostolique qui leur a appris que l'église du Christ a toujours cru qu'on ne pouvait entrer dans le royaume des cieux sans le baptême. Et ceux qui appellent le sacrement de la table du seigneur vie, ne font que répéter ce qu'il a dit ; Je suis le pain de vie, et si vous ne mangez la chair

du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous.» Ce passage, dit Johnson, prouve incontestablement que les églises d'Afrique appliquaient à l'eucharistie le sixième chap. de saint Jean. Cette interprétation paraît avoir été dès-lors si ancienne que saint Augustin ne craint pas de l'attribuer à la tradition apostolique.

(7) « Saint Ignace, dit, en parlant des hérétiques qui s'abstenaient de l'eucharistie : Il vaudrait mieux pour eux recevoir ce sacrement, afin qu'ils pussent ressusciter un jour. » Or ce n'est qu'en entendant de l'eucharistie, le sixième chap. de saint Jean que l'on peut dire qu'elle est, d'après l'écriture, le principe d'une résurrection bienheureuse. Ainsi on ne saurait douter que lorsque le saint martyr attribue cette vertu à l'eucharistie, il ne crût que Notre Seigneur dans son discours aux capharnaïtes, ne parla des sacremens de son corps et de son sang. » *Johnson.*

(8) En appelant l'eucharistie une extension de l'incarnation, ils entendaient par là que tandis que dans ce dernier mystère le Verbe ne s'était uni qu'à une nature individuelle et à aucune personne; dans le second il s'unissait non seulement à toutes les natures individuelles, mais aussi à toutes leurs personnes. « Eam quam idcirco patres *incarnationis extensionem* appellarunt. In illa enim uni individuæ naturæ sese adjunxit, nulli personæ; at in ista, se singulis individuis, imo etiam personis adjunxit. — *Lingendes Conciones de s. Euch. Sacram.*

Liaison entre l'eucharistie et le mystère de l'incarnation.

(9) Les difficultés, dit le révérend M. Rutter, que les protestans opposent à la transubstantiation ne sont pas plus grandes que celles que les sociniens objectent contre l'incarnation. Le parallèle suivant prouvera la vérité de cette remarque.

Les protestans rejettent la transubstantiation :	*Les sociniens peuvent également rejeter l'incarnation:*
1° Parce que les sens ne voient dans l'hostie que du pain ;	1° Parce que les sens jugent que le Christ est un pur homme ;
2° Parce qu'un corps se trouverait à la fois en plusieurs endroits différens ;	2° Parce qu'il n'y aurait qu'une personne en deux natures ;
3° Parce que le même corps serait à la fois visible et invisible, mortel et immortel, passible et impassible ;	3° Parce que la même personne serait à la fois Dieu et homme, visible et invisible, mortelle et immortelle, passible et impassible.
4° Parce que le Christ s'offrirait sous la forme d'un peu de pain ;	4° Parce que Dieu se présenterait sous l'apparence d'un simple homme ;
5° Parce que le corps du Christ serait sous une forme opposée à la nature humaine ;	5° Parce que Dieu serait sous une forme opposée à la nature divine ;
6° Parce que le corps du Christ serait mangé par les pécheurs ;	6° Parce que Dieu eût été crucifié par les pécheurs ;
7° Comment le corps du Christ peut-il être renfermé dans le tabernacle, et être en même temps dans le ciel ?	7° Comment le Christ peut-il être renfermé dans le sein d'une vierge, et être en même temps dans le ciel ?
8° Parce qu'il semble absurde d'adorer le Christ dans le sacrement.	8° Parce qu'il semble absurde d'adorer celui qui est né d'une et femme qui a été crucifié par les hommes.

CHAPITRE XIV.

(1) Quid Deo cum vino est?
(2) Corinth. XI, 30.

3) Zuingle prend la liberté de changer les paroles de Jésus-Christ, et il lit « ceci *signifie* mon corps. » L'évêque Hoadley croit qu'il est mieux de suppléer un mot qu'il suppose oublié, et il lit « *J'appelle* ceci mon corps. » Il est remarquable que les protestans qui prétendent ne vouloir s'en tenir qu'au texte de l'Ecriture, la torturent tellement dans un point si important, et lorsque la simplicité des expressions ne peut évidemment souffrir qu'un seul sens; d'autant plus que trois évangélistes et saint Paul, rapportent cette solennelle déclaration à peu près dans les mêmes termes, et que le sauveur se commente et s'explique lui-même dans le chapitre VI de saint Jean. On veut n'en appeler qu'aux Ecritures, lisez, n'altérez pas; que disent-elles? « Unam perpetuo (dit un auteur obscur) scripturam clamitant; sed ubi ventum est, ad eam auditis quomodo legant. Tam aperta sunt verba; in omnibus evangelistis sunt eadem. Omnia tamen pervertunt, omnia ad hæresim suam trahunt. »

CHAPITRE XV.

(1) Il ne faut pas croire cependant que saint Cyprien ne laisse jamais échapper l'expression de la vraie doctrine. Ainsi il dit que dans l'eucharistie « nous touchons le corps du Christ et nous buvons son sang, » et dans sa lettre au pape Corneille, en parlant des victimes de la persécution, il dit: « Comment apprendraient-ils à répandre leur sang pour Jésus-Christ, si avant de les laisser aller au combat nous ne leur donnions pas *son* sang? »

(2) Eutichès ne niait pas précisément l'humanité de Jésus-Christ; il croyait qu'après l'incarnation il n'y avait plus de distinction entre la nature divine et la nature humaine, celle-ci ayant été absorbée et perdue dans la première, comme une goutte de miel dans la mer; c'est l'exemple dont l'hérésiarque aimait à se servir. Le concile de Chalcédoine, en 451, condamna cette hérésie, et il définit le mystère de la sainte Trinité. Le langage de l'Eglise exprima alors dans toute la rigueur théologique l'union des deux natures en Jésus-Christ, et le rapport de ce mystère avec celui des trois personnes en Dieu.

(3) Ailleurs le même père affirme que la volonté de Jésus Christ est que nous croyions que « la grâce opère un changement » dans les symboles ἐδηλωθη.... πιστευειν τη εκ της χαριτος γεγενημενη μεταβολη.

CHAPITRE XVI.

(1) On trouve dans une discussion entre Deylingius et Peiresc un témoignage assez curieux de la sévérité avec laquelle la discipline du secret était encore observée dans le quatrieme siècle, par rapport à l'eucharistie. Il s'agissait d'une médaille de Constantin-le-Grand que Peiresc avait découverte et sur laquelle il avait cru reconnaître la figure d'un autel qui portait un pain eucharistique ou une hostie. Deylingius, ardent adversaire du sacrifice de la messe, et intéressé par conséquent à contester toutes les preuves de son antiquité, prétendit (je crois avec raison quant à ce qui regardait la médaille) que la figure ronde que Peiresc, avait prise pour une hostie n'était que l'emblème ordinaire du globe du monde. Et il ajoute que lorsque la médaille fut frappée, Constantin n'était pas encore baptisé, et par conséquent ignorait absolument le dogme de l'eucharistie, et d'ailleurs l'eût-il connu, la loi du secret l'eût empêché de révéler aux païens rien de ce qui pouvait avoir rapport à un tel mystère.

(2) Ο αρτος αγιαζαι τη δυναμει τȣ πνευματος ȣ τα αυτα οντα κατα το φαινομενον ουκ ελειφθη, αλλα δυναμει ετι δυναμιν πνευματικην μεταβαλληται.

(3) Il « (Marc) avait deux vases, un plus grand et un plus petit. Il mettait le vin destiné à la célébration du sacrifice de la messe dans le petit vase et faisait une prière; un instant après la liqueur bouillonnait dans le grand vase et on y voyait du sang au lieu de vin. Ce vase n'était apparemment que ce qu'on appelle communément la fontaine des noces de Cana; c'est un vase dans lequel on verse de l'eau, l'eau versée fait monter du vin que l'on a mis aupa-

ravant dans le vase, et dont il se remplit. » — *Mémoires pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain*, etc , etc.

(4) Saint Cyprien étant consulté sur la nature des erreurs de Novacien, répondit : « Il n'est pas nécessaire de rechercher avec soin *quelles erreurs* il enseigne, *puisqu'il enseigne hors de l'Eglise.* »

(5) Interrogemus eum : manducas carnem Filii hominis et bibis sanguinem? Nescit quid dicimus, quia Jesus non se credidit ei? Nesciunt catechumeni quid accipiant christiani.

(6) Alger, qui a défendu la doctrine de la transubstantiation contre Béranger, s'appuie principalement, sinon uniquement, sur des textes tirés de saint Augustin.

(7) Zwingle ne dit pas néanmoins que saint Augustin fut opposé à la transubstantiation; il se contente d'affirmer qu'il l'aurait été s'il avait osé parler librement. « Il était retenu, dit Zwingle, parce que de son temps la foi en la présence charnelle avait universellement prévalu. » — *De verâ et fals. Relig.* Comment cette assertion de Zwingle se concilie-t-elle avec ce que nous racontent les protestans du moine Paschase qui, au neuvième siècle, a inventé le dogme de la transubstantiation? Voilà comme nos nouveaux docteurs écrivent l'histoire! On peut dire que leurs inconséquences et leurs contradictions sur ce point sont sans nombre.

(8) « *Quod norunt fideles.* » Ou, suivant l'expression grecque ισταστιν οι μεμυημενοι. Ces paroles sont comme le mot d'ordre du secret; on les rencontre très-fréquemment dans les pères ; Casaubon les compte cinquante fois dans saint Chrysostôme. Ainsi, en parlant de la langue, ce père dit : « Pensez que c'est le membre sur lequel nous recevons le sacrifice redoutable... *Les fidèles savent ce dont je parle.* » Rarement aussi saint Augustin se hasarde à désigner autrement l'eucharistie.

CHAPITRE XVII.

(1) Avant que l'hérésie eut attaqué les mystères de la trinité et de la présence réelle, l'Eglise, se confiant dans la foi de ses enfans était moins sévère dans son langage. Ainsi les pères emploient plusieurs expressions différentes pour désigner le changement des élémens dans l'Eucharistie. Le mot de Μετοστοιχειωσις, *Transélémentation* était le plus ordinaire. Nous trouvons dans Théophylacte μεταποιησις, employé dans le même but, et les mots μεταβολη μετασχηματισμος μεταρρυθμισις μετασκευασμος, se rencontrent dans les pères pour désigner le changement miraculeux. Mais lorsque l'hérésie s'efforça de spiritualiser la présence réelle, et en même-temps aussi de réduire à un simple accord de volonté la mystérieuse union du Père et du Fils dans l'unité divine, il devint nécessaire pour les orthodoxes d'affirmer la *substantialité* dans ces deux mystères. De là vint l'introduction de deux mots qui ne se trouvent pas dans les Ecritures : *Consubstantiel* et *transubstantiation.* »

(2) Ce saint docteur est un des évêques les plus distingués qui assistèrent au concile de Nicée, en 325. Cave l'appelle « Doctrinæ orthodoxæ vindex primarius. » Il mérite d'être compté parmi ceux qui donnèrent l'expression la plus clairement orthodoxe des deux grands mystères de la présence réelle et de la trinité.

(3) « Jésus-Christ s'offrit lui-même comme prêtre avant d'être crucifié » (Voyez *Johnson*; *Sacrifice non sanglant.*) Cet illustre protestant, aussi bien que Grabe, Chillingworth et autres lumières de la même église, avait assez ouvert les yeux à la vérité pour s'attacher à l'antique doctrine sur le sacrifice. Dans une autre partie de son ouvrage il s'exprime ainsi : « Je suppose que tous les protestans conviendront que le sacrifice de Jésus-Christ était destiné à expier les péchés. S'il en est ainsi, il ne doit pas leur paraître étrange qu'il ait été offert avant que la victime fût mise à mort, et cela par le prêtre lui-même; car il est clair que tel était le rite que Moïse avait prescrit « Et ailleurs : « Nous pouvons conclure sûrement qu'il s'offrit étant encore en vie, surtout puisque dans l'ancienne loi le sacrifice de consécration et d'expiation était offert ainsi par le prêtre avant que la victime ne fût mise à mort. »

(4) Les pères recommandent souvent de ne pas chercher à sonder les mystère de la foi. Ainsi saint Ambroise dit : « Manum ori admove, scrutari non lice superna mysteria. » (De Abrah. pat.) Saint Cyrille d'Alexandrie insiste avec l même soin sur la nécessité de réprimer la curiosité naturelle dans les matière qui tiennent à la foi. Το πιστει παραδεκτον απολυ πραγμονηλον ειναι χρη

(5) Les discours de saint Cyrille, d'où ces passages sont tirés, s'adressent au chrétiens nouvellement baptisés, et par conséquent récemment admis à la connaissance des mystères.

Le savant auteur protestant d'un ouvrage très-utile, publié il y a peu de temp (Clarke, *Succession de la littérature ecclésiastique*), témoigne douter très-fortemen de l'authenticité de ces discours de saint Cyrille, sans alléguer aucune raison d ses doutes. Nous avons à lui opposer de grandes autorités protestantes. « Il es également futile et insensé, dit Cave, de douter, comme l'ont fait quelques-uns si ces discours sont de saint Cyrille. Non seulement ils sont cités par Damascène, mais saint Jérôme en fait une mention expresse, et Théodoret les cit également. L'un était contemporain de l'auteur et les autres florissaient peu d'anné après lui. »

L'évêque Bull, théologien distingué, combat aussi fortement ceux qui contestent l'authenticité de ces catéchèses. On peut citer encore les témoignages d Vossius, Whitaker et d'autres savans protestans.

(6) Saint Cyrille d'Alexandrie, qui vivait dans le siècle suivant, est plus clai et plus exprès encore, s'il est possible. Ainsi dans son homélie sur la cène, i dit que Jésus-Christ était « à la fois prêtre et victime, celui qui offrait et celu qui était offert. » Et dans son commentaire sur saint Jean, nous trouvons le passages suivans : « Quelle est la signification et l'efficacité de cette mystiqu eucharistie? N'est-ce pas pour que Jésus-Christ puisse demeurer corporellemen avec nous par la participation et la communion de sa chair sacrée? Par la médiation de Jésus-Christ nous entrons donc en union avec Dieu le Père, puisqu nous recevons au-dedans de nous, corporellement, et spirituellement celui qui est so vrai Fils par nature et consubstantiel avec lui. » Saint Isidore de Peluse qui vivai vers la même époque, et avait été disciple de saint Chrysostôme, en écrivan contre les Macédoniens, prouve la divinité du Saint-Esprit par le miracle d la transubstantiation. « Puisque c'est lui, qui sur la table mystérieuse, fait du pai ordinaire le corps même de Jésus-Christ incarné. *Ep. ad. Mar. monach.*

(7) Saint Bonaventure cherche à éclaircir en quelque chose ce miracle, pa l'exemple d'un miroir dont chaque fragment réfléchit l'image que l'on voyait dan le miroir lorsqu'il était entier.

(8) Le trente-septième chapitre du grand discours catéchistique de sain Grégoire de Nysse, traite de l'eucharistie. Il y enseigne clairement la doctrin de la présence réelle. — Καλως ουν και νυν τον τω λογω του Θεου αγιαζομενον αρτον ει[ς] σωμα του Θεου λογου μεταποιεισθαι πιστευομαι. — Clarke. *Succession*, etc. Le docteu Grabe, savant protestant, reconnaît également que saint Grégoire de Nysse e saint Cyrille de Jérusalem, enseignent dans leurs écrits que la substance du pai est changée dans l'eucharistie en la substance de cette chair que le Christ a prise dans le sein de la bienheureuse vierge Marie.

(9) Clarke, dans l'ouvrage déjà cité, dit, en parlant de ce discours de sain Ambroise : « Quand on écrirait *maintenant* un ouvrage sur les cérémonies et l doctrine du baptême et sur la cène, telles que les enseigne l'Eglise catholique il ne pourrait pas exprimer plus nettement la foi romaine sur tous ces point que saint Ambroise ne le fait dans ce discours. » Après de tels aveux, qu'aucu protestant instruit n'ose démentir, que penser de ces controversistes qui ou encore la hardiesse de rapporter la prétendue invention du dogme de la tran substantiation au neuvième siecle?

Dans le traité des sacremens attribué à saint Ambroise, nous lisons encore « Quoiqu'ils aient l'apparence du pain et du vin, cependant après la consécration nous devons croire que c'est la chair et le sang, et rien autre chose. » Clarke en rappelant les doutes qu'on a voulu élever sur l'authenticité de ce traité, observ que la doctrine de cet ouvrage s'accorde parfaitement avec l'opinion bien connu de saint Ambroise sur la présence réelle, la forme et les cérémonies du baptême.

(10) La plupart des écrivains du quatrième siècle parlent de cette admirable vertu de l'eucharistie, ce qui prouve bien qu'on entendait de ce divin mystère le sixième chapitre de saint Jean. Julius Firmicus appelle le calice eucharistique « Poculum immortale; » et il ajoute qu'il accorde aux mourans le don de la vie éternelle. « Que font, dit saint Augustin, ceux qui donnent le nom de vie au sacrement de la table du Seigneur, si ce n'est répéter ses propres paroles: « Je suis le pain de vie, et si vous ne me mangez vous n'avez pas la vie en vous? »

(11) Le même père désigne les saints mystères par ces paroles remarquables: « Quand nous voyons une chose et que nous en croyons une autre. » — Ετερα ορωμεν ετερα πιστευομεν.

(12) On croit que le symbôle des apôtres était un des signes dont se servaient les initiés ou ceux qui avaient reçu le baptême, pour se reconnaître, c'est pour cela qu'il a reçu le nom de *symbole*. Voy. l'*Hist. du symb.*

(13) » On peut difficilement douter, dit l'archevêque Wake, que les prières qui dans toutes les liturgies se trouvent les mêmes au moins pour le sens sinon pour les mots, n'aient été prescrites dans les mêmes termes ou d'autres semblables, par les apôtres ou les évangélistes dont elles portent les noms. » — *Pères apostoliques.*

(14) « J'ajoute à ce qui a déjà été observé le consentement de toutes les églises chrétiennes du monde, quelque éloignées qu'elles fussent les unes des autres, sur la sainte eucharistie ou le sacrement de la cène; ce consentement est véritablement admirable.

« Toutes les anciennes liturgies s'accordent dans cette forme de prière, presque dans les mêmes mots, mais absolument dans le même sens, le même ordre et la même méthode. Pour tout esprit attentif c'est une preuve que les prières ont été données aux églises au moment même de leur fondation. » *Sermons sur la prière commune, par l'évêque Bull.*

(15) « Je trouve, dit le protestant Grotius, dans *toutes les liturgies* grecques, latines, arabes, syriaques et autres, des prières à Dieu, afin qu'il veuille consacrer par son Saint-Esprit les dons offerts, et *les faire le corps et le sang* de son Fils. J'avais donc raison de dire qu'une coutume si ancienne et si universelle, qu'elle peut être considérée comme venue des premiers temps, n'aurait pas dû être changée. » — *Votum pro pace.*

CHAPITRE. XVIII.

(1) Ciampini, dans son curieux ouvrage sur les restes des anciens bâtimens, soutient que les premiers chrétiens ne se réunissaient pas dans les catacombes, mais qu'ils tenaient leurs assemblées dans des maisons élevées au-dessus ou auprès des cimetières. Ce laborieux antiquaire ne compte pas moins de quatre-vingts églises bâties par les chrétiens depuis l'an 33 jusqu'en 275.

(2) Ainsi une note sur Eusebe nous dit (de die dominica) « Quod christiani mane quondam congregati, synaxes suas ad lumina accensa celebrarint, quæ deinceps, etiam interdiu, retenta sunt. »

(3) D'après Tertullien, l'aspersion de l'eau bénite était faite *in memoriam dedicationis Christi.*

(4) Saint Cyrille de Jérusalem fait aussi mention de cette formule. *Catech. illystah.* 5.

(5) Si non habemus peccata, et tundentes pectora, dicimus dimitte nobis peccata nostra, etc. » *Serm.* 35.

(6) Le docteur Waterland fait remonter le premier témoignage de l'application du mot « sacrement » à l'eucharistie, jusqu'à la lettre de Pline au sujet des chrétiens, dans laquelle il dit: « Seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed ne furta etc. » Mais il est évident que Pline se sert ici de ce mot dans le sens de *serment*, que lui donnait, la langue latine: je ne crois pas qu'on ait aucun exemple de l'application de cette expression à l'eucharistie avant le temps de Turtullien.

(7) Le dernier et le plus haut degré d'initiation était appelé par les mystago

gues païens, telêtes ou la consommation. De même souvent les pères expriment l'admission des néophytes à la communion par Ελθειν εισω το τελειον.

(8) On demandait aux candidats païens, lorsqu'ils avaient confessé leurs péchés : « Avez vous mangé des nourritures légales et vous êtes-vous abstenus des illégales ? « — Το σιτου και τομηνιτου δε ιγινσω.

(9) Notre-Seigneur, dit Théodoret, a mis ses morts (les martyrs) à la place de vos dieux; il a renversé ces divinités mensongères et transféré à ses martyrs, les honneurs qu'on leur rendait. Car à la place des fêtes de Jupiter et de Bacchus on célèbre maintenant celles de saint Pierre et de saint Paul. « On voit par le calendrier de Bucherus et par d'autres que les Romains avaient, le 25 décembre, une fête marquée *Dies invicti* en l'honneur du retour du soleil. Elle se faisait avec de grandes réjouissances. Ce fut apparemment pour s'opposer à la licence de cette fête que l'église romaine plaça en ce même jour celle de la naissance de Jésus-Christ. De même qu'on institua la procession du jour de saint Marc, pour s'opposer à celle que faisaient les païens ce même jour, 25 avril, en l'honneur du dieu Rubigo, et les luminaires de la fête de la Purification tout de même. » *Longuerue.*

Un grand nombre d'écrivains protestans ont aimé à signaler des rapports semblables. Il est difficile de concevoir comment ils n'ont pas senti que c'était fournir des argumens contre eux-mêmes, et qu'une des gloires de l'église romaine était d'avoir substitué la sainteté de ses fêtes à la licence des orgies du paganisme.

(10) Τον Θεον επι καλουμενοι δεομεθα αυτου, Κυριε, ελεησον. — *Dissert. Epict*

(11) Le savant Brisson (victime de la ligue), dit expressément dans son ouvrage sur les formes de l'Eglise catholique, que les mots, *Kyrie eleison*, viennent des païens : « Fontem hujus precationis esse paganorum consuetudine. »

CHAPITRE XIX.

(1) En parcourant les premiers anneaux de cette chaîne, depuis saint Pierre jusqu'à saint Eleuthère, le douzième évêque de Rome, saint Irénée dit : « C'est dans cet ordre et cette succession que la tradition qui est dans l'Église et la prédication de la foi nous viennent des apôtres. »

(2) Le même père dit encore ailleurs; « Saint Paul a dit : Nous parlons de la sagesse parmi les parfaits, mais ce n'est pas la sagesse de ce monde. Chacun de ces hommes (hérétiques) affirme que la sagesse est en lui, qu'il la trouve de lui-même, qu'elle est dans la fiction qu'il a inventée; ainsi, d'après eux, la vérité se trouve tantôt dans Valentin, tantôt dans Marcion, tantôt dans Cérinthe et après cela dans Basilides; mais *lorsque nous en appelons à cette tradition qui est venue des apôtres et qui est conservée dans l'Eglise par la succession des anciens, ils se révoltent contre la tradition.* »

(5) L'épître synodale du concile de Zesta, rédigée par saint Augustin, s'adresse ainsi aux donatistes : « Quiconque est séparé de l'Église catholique, quelque innocemment qu'il puisse se flatter de vivre, sera exclus de la vie, quand il n'aurait pas commis d'autre crime que celui d'être séparé de l'unité du Christ; et la colère de Dieu demeure sur lui. »

CHAPITRE XX.

(1) « Lorsque le prêtre, dit saint Jean Chrysostôme, est devant l'autel, élevant ses mains au ciel, invoquant le Saint-Esprit afin qu'il descende sur les dons, tout est calme et silencieux. » — Πολλη ησυχια πολλη σιγη.

(2) « Dans le rite même de la communion, toute la primitive Eglise faisait une profession publique et solennelle de la *vérité* du corps de Jésus-Christ dans le sacrement; le prêtre en donnant la communion disait ces mots : *Corpus Christi*, c'est-à-dire le corps du Christ, et le communiant répondait *Amen*, c'est-à-dire, *cela est vrai.* » — Rutter, *de l'Eucharistie.*

(3) Cette sotte plaisanterie sur le grand évêque de Milan appartient à Daillé;

il fait allusion à la découverte des corps de saint Gervais et saint Protais. « Idem præsul quo nemo fuit in odorandis ac cernendis sub terrâ quantûm vis altâ reliquiis sagacior et acutior. »

(4) « Il est impossible de désigner nos sectaires par aucun nom commun, si ce n'est celui de suiste, c'est-à-dire, celui qui dans le choix et l'interprétation des Ecritures ne veut écouter que les rêves de sa propre imagination. » *Doct. carier*, *Motifs de conversion à la foi catholique*, 1649.

(5) « Il paraîtrait étrange qu'un homme écrivît un livre pour prouver qu'un œuf n'est pas un eléphant et une balle de mousquet une lance. » *Tillotson, sur la Transubstant.*

(6) Le révérend prédicateur se montrait cependant injuste envers Luther; car ce réformateur était parfaitement orthodoxe sur le dogme de la présence réelle : il ne se trompait que sur le *mode*.

(7) Il est curieux de lire dans Luther même (*de abrog. missæ privatæ*) le récit de ses rapports avec le diable. Si le réformateur lui-même ne nous avait donné tous les détails de ces entrevues, décrivant le son de voix du diable, ses gestes en argumentant, de pareilles folies ne sembleraient pas croyables. Il nous dit que ces scènes avec Satan étaient fréquentes : « Multas noctes mihi satis amarulentas et acerbas reddere ille novit. »

(8) Luther décrit ainsi sa controverse théologique avec le diable : « Contigit me semel sub mediam noctem subito expergefieri : Ibi Satan mecum cœpit ejusmodi disputationem : Audi, inquit, Luthere, doctor perdocte. Nocte etiam te quindecim annis celebrasse missas privatas pene quotidiè ? Quid si tales missæ privatæ horrenda essent idolatria ? Cui respondi : Sum unctus sacerdos... Hæc omnia feci ex mandato et obedientia majorum : Hæc nosti : Hoc, inquit, totum est verum ; sed Turcæ et Gentiles etiam faciunt omnia in suis templis ex obedientiâ. In his angustiis, in hoc agone contra diabolum, volebam retundere hostem armis quibus assuetus sum sub papatu, etc. Verum Satan e contra, fortius et vehementius instans, age, inquit, prome ubi scriptum est quod homo impius possit consecrare etc., etc. Hæc fere erat disputationis summa. » *De unct. et Mis. Priv.*

Chillingworth suppose que l'intention de Satan, en argumentant contre la messe, était d'engager son adversaire à persévérer à la dire. (*Relig. des protest.*)

(9) C'était un instrument qui avait un clavier comme un piano ou un orgue. Des cochons de différens âges, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, y étaient disposés de manière à former la haute et la basse de l'échelle musicale. Lorsqu'on jouait dessus, une pointe placée à l'extrémité de chaque touche produisait les tons desirés, tandis qu'une muselière venait saisir le grouin de l'animal ; une fois qu'il avait fait entendre sa note. Le tout était arrangé de manière à présenter l'apparence d'un instrument de musique ; l'inventeur en joua, dit-on, en présence de la cour.

CHAPITRE XXI.

(1) Le *Tirrea bede* ou cinquième veda. Voyez sur cette plaisante histoire (dont une partie ressemble beaucoup au Janvier et Mai de Chaucer) la collection intitulée *Bahardanuih*.

(2) Pour expliquer ces métaphores de mon jeune ami, il faut dire que la difficulté de plonger dans la mer Morte se trouve mentionnée dès le temps de Strabon ; et qu'une croyance qui, quoique très-commune, est, je crois, peu fondée, attribue à ses exhalaisons un effet funeste sur les oiseaux qui volent au-dessus.

CHAPITRE XXII.

(1) Voyez Tillotson sur la transubstantiation. Ses paroles sont ici rapportées mot pour mot : il est assez curieux que la représentation que Tillotson donne de ce miracle pour le rendre ridicule, soit précisément celle que les pères ont le plus souvent offerte pour en faire sentir l'incompréhensible sublimité. Ainsi saint Au-

gustin, dans un passage déjà cité, dit: « Lorsque que nous confiant son corps, il dit : Ceci est mon corps, *Jésus-Christ se tenait dans ses propres mains.* » « Notre-Seigneur, dit saint Jacques de Nisible, *donne de ses propres mains son corps* pour nourriture. »

(2) « Beaucoup de ceux qui étaient présens ne comprirent pas cela ; ils ne pensaient qu'à leur propre chair. Il dit donc, la chair ne sert de rien, c'est-à-dire, elle ne sert de rien comme ils l'entendaient, car ils croyaient qu'il voulait parler de la chair comme elle est dans un corps mort, ou lorsqu'elle est exposée au marché, et non d'une chair vivante. » *Saint. Aug. Tract.* 27.

D'autres théologiens croient que ces paroles: « La chair ne sert de rien; c'est l'esprit qui vivifie, » se rapportent plutôt à l'action du Saint-Esprit qui, suivant la foi de la primitive Église, descend sur les élémens pour les transformer au corps de Jésus-Christ, et leur communique sa vertu vivifiante.

(3) Sur cette exclamation des Juifs, » Comment cette homme peut-il nous donner sa chair? » Saint Cyrille d'Alexandrie dit : « Ils ne pensaient pas que *rien n'est impossible à Dieu :* mais si tu oses encore, ô juif, insister sur ce *comment*, je te demanderai *comment* la verge de Moïse fut changée en un serpent? *comment* les eaux furent changées en sang? — Pour nous, soyons instruits par l'iniquité des autres, et nous attachant à ce divin mystère, n'ayons jamais l'audace, dans un dogme si sublime, de nous arrêter ni en pensées ni en paroles à ce *comment.* » In Joan.

La déclaration suivante, rédigée par saint Cyrille et approuvée par le troisième concile général, est la fidèle expression de la foi catholique sur ce point: « Nous ne la recevons pas (l'eucharistie) comme une chair commune, loin de nous cette pensée; ni comme la chair d'un homme sanctifié et uni au Verbe par une égalité d'honneur, ou parce que l'esprit de Dieu aurait habité en lui ; *mais nous la recevons comme la chair vraiment vivifiante et la propre chair du Verbe fait homme.* Car comme le Verbe de Dieu est essentiellement vie, au moment où il devint un avec sa chair, elle reçut une vertu vivifiante; c'est pourquoi, quoique le Christ ait dit: si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous (Saint Jean VI, 54), nous ne nous imaginons pas que ce soit la chair d'un homme semblable à nous, mais *vraiment la chair de celui* (ιδιαν αληθος γινομενην) qui pour nous a été fait et a été appelé le fils de l'homme. »

(4) « Depuis ce moment plusieurs de ses disciples se retirèrent et ils cessèrent d'aller avec lui. » *Saint Jean* VI, 67.

(5) Quelques-uns supposent que le mot *amen* répété ici deux fois est un serment réel. Basnage est, je crois, un de ceux qui prétendent qu'il était employé en ce sens par les Juifs. Quoi qu'il en soit, ces paroles expriment sans contredit, une affirmation très-positive, et supposer, « comme le remarque Johnson, que Notre-Seigneur ne s'en servit que pour confirmer une expression très-métaphorique, c'est supposer que lui qui était si sage et si simple dans ses enseignemens se montra alors si jaloux de figures que pour ne pas les sacrifier, il donna occasion à ses disciples de l'abandonner. »

Dans la curieuse conférence qu'on dit s'être passée à Ragland, entre Charles I et le marquis de Worcester, ce dernier en rappelant l'opinion de ceux qui croient que Jésus-Chrit s'est ici exprimé en figure, dit avec justesse: « S'il y avait eu moins de difficulté dans le *mystère*, il n'y en aurait pas eu tant dans la *foi*, on ne se serait pas tant offensé d'un *mémorial*, ni tellement rebuté d'une simple *figure.* »

(6) Les anciens chrétiens étaient loin de supposer que Notre-Seigneur avait institué un rite si mystérieux et si important sans l'avoir annoncé, et sans avoir ainsi préparé l'esprit de ses disciples à un tel événement; ils n'expliquaient même le calme avec lequel les apôtres entendirent les paroles de l'institution, qu'en l'attribuant à la connaissance que le Seigneur leur avait déjà donnée de ce mystère, dans le discours rapporté par Saint Jean chap. VI. Ainsi saint Chrysostôme dit : « Il les fit passer à un autre banquet, banquet terrible, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps; comment ne furent-ils pas saisis de terreur en entendant ces paroles? c'est qu'il les avait déjà entretenus au long sur ce sujet. » *Homil.* LXXXII *in Matth.*

« Ne brisons pas, dit Gaudence, cet *os solide :* ceci est mon corps, ceci est mon sang : s'il reste là quelque chose que nous ne saurions comprendre, que cela soit consumé par le feu ardent de la foi. » *Tract.* II *de Pasch.*

CHAPITRE XXIII.

(1) L'eucharistie n'était rejetée que par quelques branches des dokètes. Le plus grand nombre paraît l'avoir célébrée, mais seulement dans le sens des protestans, comme un type et un emblème.

« Professant tout le dokétisme, les gnostiques qui conservaient la cène, n'enseignèrent jamais l'union réelle de l'homme avec la chair ou le sang du Sauveur. Cet acte qu'ils célébraient en présence de leurs catéchumènes et qu'ils rangeaient dans la catégorie des choses exotériques, n'était pour eux que l'emblème de leur union mystique avec un être appartenant au plerome. » — *Hist. du Gnostic.*

Les marcionites dans les siècles suivans avaient aussi leur eucharistie, quoiqu'ils crussent avec les dokètes, que le corps de Jésus-Christ n'était qu'apparent. Saint Irenée et Tertullien leur reprochent qu'en admettant le sacrement du corps et du sang de Jésus-Chrit, ils réfutaient leur propre opinion. Après tout cela, osera-t-on soutenir *encore* que l'antiquité ne croyait pas la présence *réelle ?*

(2) Le nom de cette belle était Hélène. Parmi les différentes transmigrations qu'on lui faisait parcourir, avant qu'elle ne fût arrivée à la dignité de concubine de Simon, elle avait eu l'honneur, disait-on, d'être dans son temps cette célebre Hélène, qui fut cause de la guerre de Troie.

(3) De là on regarde Simon comme l'inventeur de la magie noire. Il est bon néanmoins de remarquer que plusieurs savans croient que l'hérésiarque père des gnostiques, n'est pas le même que le Simon dont il est fait mention dans les Actes. Entr'autres le savant Frieslander et Vitringa croient que c'étaient deux personnages différens.

(4) Il est plaisant d'observer la colère que produit dans la plupart des controversistes protestans la moindre allusion à ce colloque. Il n'y a pas moyen de nier le témoignage même de Luther; tous alors se réduisent à affirmer qus cette conférence n'influa en rien sur ses opinions par rapport à la messe. Ainsi Claude et d'autres nous assurent gravement que Luther écrivit et parla contre la messe, deux ans avant d'avoir reçu aucun conseil du démon.

(5) Ου δια πραξεων αγαθων, αλλα δια Χαριτος τευξεται της σωτηριας. (*Hær. Fab.*)

(6) A la conférence qui fut tenue à Worms par les ordres de Charles-Quint, on sait qu'Amsdorf, chaud disciple de Luther, alla même jusqu'à soutenir que *les bonnes œuvres étaient un obstacle au salut.*

(7) De Simon vient la doctrine des dokètes ou phantastiques : « Quoniam Christum dominum (dit Legrand au sujet de Simon) non veram carnem assumpsisse, nec ejusdem cum nostrâ naturæ esse profitebatur, ejusdem in eucharistia presentiam confiteri nolebat. (Ignat. *ap.* Théodoret *Dial.*)

(8) Quelques gnostiques qui prétendaient que Jésus-Christ n'était homme qu'en apparence, s'imaginaient échapper aux difficultés du crucifiement, en disant que sur le chemin du calvaire, Notre-Seigneur changea de forme avec Simon le Cyrénéen, qui porta sa croix et fut réellement crucifié par les juifs, tandis que Jésus-Christ, devenu invisible, se moquait de leur méprise.

(9) Les ébionites croyaient que Dieu avait donné l'empire du monde à deux personnes, Jésus-Christ et le diable ; que le diable avait tout pouvoir sur le monde actuel, et le Christ sur le monde à venir (Fleury, *Hist. eccles.*)

CHAPITRE XXIV.

(1) Il n'est guère d'opinions dans leurs riches théories qu'ils n'aient tâché d'appuyer de quelques passages des Ecritures. (*Hist. du gnosticisme.*)

(2) Ils appelaient ces principes les deux racines : Δυο ριζας οιδα πονηραι και αγαθων (*Dial. de rectâ fide.*)

(3) Cet Eon parfait, existant avant toutes choses habitait sur « des hauteurs invisibles et inabordables. »

Εν αορατοις και ακατονομαστοις υψωμασι. (*S. Irenée.*)

(4) Ce n'est que vers le commencement du cinquème siècle que les valentiniens

disparurent entièrement. Saint Grégoire de Nazianze, qui mourut vers la fin du quatrième siècle, les compte parmi les sectes à peu près éteintes.

(5) « Ces allégories et ces personnifications se comprenaient encore parfaitement au second siècle de notre ère. Cependant dès que les docteurs orthodoxes se furent séparés distinctement des partisans de la gnose, ils leur en firent des reproches, et saint Ephrem ne rapporte qu'en tremblant le blasphème de Bardesanes qui osait donner deux filles au Saint-Esprit. » *Hist. du gnostic.*

CHAPITRE XXV.

(1) Il paraît que ces *antithèses* étaient même du temps de saint Paul, l'arme favorite des hérétiques. L'apôtre avertit Timothée d'éviter αντιθεσεις της ψευδωνομυ γνωσεως « les antithèses du gnosticisme faussement nommé, » car telle me paraît devoir être la traduction, et non « les oppositions d'une science faussement appelée ainsi. »

(2) Voltaire a suivi le même système dans ses attaques contre l'ancien-testament (voy. *Dict. phil.*) «En effet, dit l'auteur de l'*Histoire du gnosticisme*, Marcion articula contre les codes et les institutions judaïques, plus d'accusations, ou si l'on veut plus de blasphèmes qu'il n'en est sorti de la bouche des libres penseurs et des esprits forts du dix-huitieme siecle. »

(3) Les rabbins supposaient aussi qu'il y aurait deux messies, l'un pauvre, misérable et dévoué à la mort, l'autre qui devait rétablir l'empire juif. On a attribué à Joseph la folie de croire que le Christ était l'un de ces messies et que l'empereur Vespasien était l'autre.

(4) Parmi les titres que les valentiniens donnaient à leur Sophie était celui de κυριος ou Seigneur. Tertullien les plaisante, avec plus de légèreté peut-être qu'il ne convient à un père de l'Eglise, sur cette confusion de sexe dont ce n'est pas le seul exemple. « Ita, *dit-il*, omnem illi honorem contulerunt feminæ, puto et barbam. — Ne dixerim cætera. » — *Ad. Valantim.*

(5) Telles étaient aussi les opinions des caïnites ou vénérateurs de Caïn ; ils partaient des mêmes principes, et s'accordaient en beaucoup de points avec les ophites. Comme toutes ces sectes prétendaient à quelque révélation particulière, les caïnites disaient que leurs dogmes étaient fondés sur ce que saint Paul leur avait appris de ces choses inénarrables qu'il avait vues dans son ravissement au troisième ciel.

(6) On dit que la secte des ophites se continua jusqu'au sixième siècle. Les peines que saint Ephrem le Syrien prend pour les dénoncer et les convaincre, semblent prouver qu'ils étaient encore nombreux et florissans de son temps.

(7) Dans les actes de l'apôtre saint Tomas (l'un des livres apocryphes des encratites et autres hérétiques), on trouve une ode qui se rapporte expressément à ce céleste mariage.

CHAPITRE VI.

(1) Ceux qui sont curieux d'étudier les anciennes hérésies peuvent consulter un ouvrage qui, quoiqu'il soit compilé par un homme dont les opinions personnelles supposent un jugement peu solide, est néanmoins riche en faits et en détails sur les singulières inventions de ces hérétiques. — *Eleuchus Hæreticorum omnium* par Pratéolus. — On trouvera moins de détails dans Legrand, *Historia hæresiarcharum*. — Si l'on préférait voir le sujet traité dans un sens protestant, on peut lire le savant Ittigius *Hæresiarchis ævi apostolici*, etc.

(2) Il est à croire que le fondateur des marosiens parti d'une fausse notion de Logos du Verbe. Il supposait que les émanations de la Divinité qui composaient le céleste Plérome, avaient été produites comme des *mots*, composés chacun d'un certain nombre mystérieux de lettres; ainsi le premier mot que prononça l'Être suprême fut une syllable de quatre lettres; chacune de ces lettres devint un être distinct, et forma ce que Marc appelait la première tetrade; le second mot

renfermait aussi quatre lettres et forma la seconde tetrade, ce qui compléta ce nombre d'entités spirituelles, que les valentiniens appelaient l'ogdoad; le troisième mot fut de dix lettres, et ainsi de suite. C'est une série arithmétique d'inconcevables absurdités.

(3) Prisca et Maximilla. Montan se vantait d'avoir reçu, ainsi que ses deux prophétesses, la plénitude de l'esprit de Dieu, qui n'avait été communiqué qu'en partie à saint Paul, comme cet apôtre l'avouait lui-même en disant (1 Cor. XIII, 9): « qu'il ne connaissait qu'en partie et qu'il ne prophétisait qu'en partie. »

(4) Une autre secte aussi sage les *discalceati*, pour prouver la perfection de leur science spirituelle, marchaient toujours sans souliers, parce que Dieu avait dit à Moïse (*Exod* III. 5): « Otez vos souliers de vos pieds. »

(5) Ainsi les ébionites faisaient usage de l'évangile hébraïque de saint Mathieu, ils en retranchaient néanmoins les trois premiers chapitres, comme contraire à leur croyance en la simple humanité du Christ. Marcion composa lui-même un évangile, en mutilant et altérant celui de saint Luc. Les rationalistes d'Allemagne ont long-temps agité la question de savoir lequel des deux évangiles, celui de saint Luc ou de Marcion, était authentique. L'hérétique Tatien, au lieu de choisir comme les autres un des quatre évangiles ou quelque récit apocryphe, composa avec les quatre évangiles, un code qu'il nomma l'harmonie des évangiles.

(6) Quoique cet ouvrage n'appartienne pas à l'illustre pontife dont il porte le nom, il paraît cependant avoir été écrit par quelque chrétien instruit du second siècle.

(7) L'auteur de l'histoire de gnosticisme va jusqu'à dire: « Plus on examine les opinions des premiers siècles, plus la gnosis y apparaît comme philosophie dominante. »

(8) Les nombreuses recherches sur l'histoire du gnosticisme dont le docteur Burton a enrichi le monde savant prouvent que ces investigations, si elles ne sont pas toujours utiles, peuvent au moins être curieuses, comme servant à l'éclaircissement du texte sacré.

CHAPITRE XXVII.

(1) Je puis affirmer que mon jeune ami, au moment où il fit cette découverte, ne savait nullement que l'évêque Tomline dans sa réfutation du calvinisme, a avancé le même fait. L'un des chapitres de l'ouvrage est ainsi intitulé: « Opinions des premiers hérétiques qui ressemblent au calvinisme. »

Mais il est trop évident que le calvinisme n'est qu'une reproduction du gnosticisme et d'autres hérésies, pour que ce fait n'ait point été remarqué longtemps avant l'évêque Tomline. L'illustre théologien allemand Lindanus, dans ses dialogues sur la renaissance des anciennes hérésies, prouve ce point d'une manière invincible. Le célèbre père Petau l'établit aussi fortement dans la préface qu'il a ajoutée aux œuvres de saint Épiphane.

(2) En parlant des carpocratiens, branche de gnostiques, l'auteur de l'histoire du gnosticisme, dit: « C'est la gnosis, c'est la science des carpocratiens qui donne cette science. Ce n'est pourtant ni une science nouvelle, ni une science exclusive; elle a été donnée à tous les peuples, ou plutôt les grands hommes de tous les peuples ont pu s'élever jusqu'à elle. Païens ou juifs, Pythagore, Platon, Aristote, Moïse et Jésus-Christ ont possédé cette gnosis, la vérité. Cette gnosis affranchit des lois du monde. Elle fait plus, elle affranchit de tout ce que le vulgaire appelle religion. » L'auteur ajoute en note: « Voilà une école *méprisable* qui proclame, il y a seize siècles, l'universalisme le plus philosophique et le plus religieux que connaisse notre temps. » On voit que la philosophie du dix-huitième siècle n'a pas droit de se vanter d'avoir prêché des erreurs nouvelles; elle a seulement eu la gloire de mettre en honneurs les folies que la foi de nos pères *méprisait*.

(3) *Αυτους δε μη δια. πραξεος αλλα το φυσει πνευματικους ειναι παντη τε και παντως δογματιζουσιν σωθησεσθαι.* (Saint Irénée.)

(4) Il semble y avoir une sorte de contradiction dans ce que l'on rapporte des opinions de cet hérétique. Eusèbe lui attribue un ouvrage contre la destinée, et cependant on le représente comme un défenseur de la fatalité. Il paraît qu'il affranchissait *les âmes pures* des lois de la destinée ; mais qu'il soumettait à la fatalité et à l'influence des astres tout ce qui est lié avec *les corps*.

(5) « Ceux qui ont reçu cette grâce par la foi ne peuvent jamais la perdre entièrement et totalement, quelque énormes que soient les péchés qu'ils puissent commettre. » (Synode de Dordrecht, art. 5). Nos saints modernes ont emprunté à la même source jusqu'à leur phraséologie. Ainsi saint Justin nous parle de certains élus qui disaient d'eux mêmes que, « quoiqu'ils *fussent* pécheurs, cependant, s'ils *connaissaient* Dieu, le Seigneur ne leur imputerait pas leurs péchés. »

(6) Quelques-une de ces sectes, digne de précéder les anabaptistes, déclaraient que la communauté de biens et de femmes était le vrai bonheur de leurs élus : πασων κτισων και γυναικων πηγη της θειας εστι δικαιοσυνης. Ces mots forment le commencement de l'une de ces inscriptions curieuses qu'on dit avoir été découvertes près de Cyrène, et qui ont été publiées pour la première fois par le savant rationaliste Gesenius.

(7) L'historien du gnosticisme dit, au sujet des carpocratiens : « Tout ce que les docteurs orthodoxes appelaient les *bonnes œuvres*, ils le traitaient de choses extérieures, indifférentes.... C'est par la *foi* et sans les œuvres que les orthodoxes se recommandaient à côté d'elles. » La ressemblance qui existe entre ces fanatiques et les fous de la réforme n'a pas échappé à l'observation de cet écrivain. » Rien, dit-il ne me paraît plus propre à faire juger les carpocratiens de la Cyrénaïque que les anabaptistes de Munster. »

CHAPITRE XXVIII.

(1) « Que nous importe cela (dit Origène), à nous qui appartenons à cette Eglise qui condamne ceux qui soutiennent qu'il est des personnes formées par nature pour être sauvées, et d'autres formées par nature pour périr ? » *Cont. Cels.*

(2) C'est Calvin lui-même qui applique cette épithète à la doctrine de la réprobation : « Decretum *horribile* fateor. » — « N'est-il pas incompréhensible, dit l'évêque Tomline, qu'on ose attribuer au Dieu des miséricordes un décret qu'on trouve soi-même horrible. »

On a vu plusieurs fois dans cet ouvrage, que les armes de nos hérétiques modernes, étaient encore celles des anciens. Pour prouver la vérité de cette remarque, nous observerons ici que les textes que citent les calvinistes pour défendre leur doctrine favorite, sont ceux que dans le même dessein, les gnostiques objectaient avant eux, il y a à peu près seize ou dix-sept siècles. Après avoir rapporté quelques-uns de ces textes (Gal. I, 15 16. Rom. 4, 1. Jérémie I, 5. Ps. XXII. 10, LVIII, 3.), saint Jérôme dit : « Les hérétiques qui prétendent qu'il y a différentes natures, et que les unes sont sauvées et les autres damnées, soutiennent, d'après ces passages, que personne ne peut être dit juste, avant qu'il n'ait fait quelque bien ; ou être haï comme pécheur, avant que quelque crime ne soit commis, à moins que la nature de ceux qui périssent ne soit pas celle de ceux qui sont sauvés.

(3) « Il (saint Justin) attribue à l'homme, le pouvoir de se déterminer par lui-même (αυτεξουσιο). En raisonnant sur le libre arbitre, il se sert d'argumens qui, dans un sujet aussi obscur, ont paru convenir à un grand nombre de personnes depuis les jours d'Arminius. » (Milner. *Hist. de l'Eglise.*)

(4) D'après un passage des Instituts (Lib. II. c. 5. sect. 15), il est clair que Calvin lui-même regardait saint Augustin comme le seul des anciens pères qu'il crût être favorable à sa doctrine.

Au reste les enseignemens de cet illustre docteur ont été tant de fois dénaturés et tant de fois justifiés que c'est une question sur laquelle. il semble qu'il ne soit plus permis de revenir.

(5) « L'âme est douée d'une volonté libre, dit Origène, et elle peut incliner

d'un côté ou de l'autre. » Pour prouver que « l'homme est libre de croire ou de ne pas croire, » saint Cyprien cite le Deutéronome xxx, 19. « J'ai mis devant vous la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, choisissez donc la vie afin que vous et votre race vous viviez. »

(6) Basnage se plaint également (*Hist. des églises reformées*), que les anciens chrétiens s'exprimaient *maigrement* sur ces articles.

CHAPITRE XXIX.

(1) Cet écrivain florissait dans le quatrième siècle. M. Clarke (*Succession de la littérat. ecclésiast.*) dit « qu'il n'était pas moins éloquent que pieux, » et il ajoute « qu'il n'est point de pere qui défende peut-être la moitié autant d'erreurs de l'Eglise romaine, et surtout qui les soutienne avec autant de hardiesse et d'une manière aussi ouverte. » Malgré toutes ces honteuses erreurs, en foule dans ses ouvrages, comment se fit-il, dites-moi, que saint Pacien, loin d'être regardé comme un *novateur* par ses contemporains, eut au contraire la réputation d'être le théologien le plus habile et le plus orthodoxe de son temps? la solution est facile.

(2) L'argument principal d'Eunomius était, d'après le témoignage de Cave : qu'une simple essence, tel que l'Etre divin, ne peut contenir deux principes dont l'un prie et l'autre est prié, ou en termes plus précis, un être simple tel que Dieu ne peut être à la fois priant et prié.

(3) Parmi les textes que la dangereuse curiosité du jugement individuel cherche à opposer à la divinité du Sauveur, celui dont se servaient les agnoetes a paru aux pères l'un des plus difficiles à expliquer. Quelques-uns répondaient que le fils de Dieu entendait dire seulement qu'il n'avait pas une connaissance expérimentale de la chose. Saint Augustin s'efforce de défendre une interprétation vraiment forcée. Il veut qu'ici *connaître* signifie faire connaître. Quelques théologiens modernes se sont contentés de dire que lorsque Jésus-Christ avait dit à ses apôtres qu'il ne connaissait pas précisément quel serait le jour du jugement général, peut-être ne voulait-il pas appliquer son attention à cette circonstance (*Forbes. Inst. théol. lib* 3, *c.* 21). La distinction des deux natures définie par le concile de Calcédoine, est la seule vraie solution de cette difficulté et de toutes les autres du même genre. Tandis que comme *Dieu* Jésus-Christ savait toutes choses, il en est beaucoup qu'il a pu ignorer comme *homme*.

(4) L'ambition désappointée est souvent l'unique motif de ces troubles dont des esprits inquiets ont agité le genre humain. Ainsi Marcion devint hérétique, parce qu'on lui refusa de l'avancement dans l'Eglise. C'est dans le même esprit que Vannini écrivît au pape, que si sa sainteté ne lui donnait un bénéfice, en douze mois il bouleverserait tout le christianisme.

(5) Dans sa réponse à Vigilance, saint Jérôme dit : « L'évêque de Rome a donc tort d'offrir le sacrifice à Dieu sur les ossemens vénérables de ces hommes morts, Pierre et Paul (qui ne sont plus, d'après vous, qu'une vile poussière), et de regarder les tombes de ces saints comme des autels. »

CHAPITRE XXXII.

(1) Ceux qui s'amusent de telles folies n'ont rien de mieux à faire que de recourir aux numéros du Critique Britannique de cette époque (vers la fin de 1827). Ils pourront y voir la plaisante histoire de toute cette mascarade de nouvelle façon ; ce sont des annonces pompeuses des progrès de la « réforme » dans les ténébreuses régions de Ballinasloe Loughrea et Ahascrah, jusqu'a ce qu'au *contact* (suivant l'expression de ces messieurs) « des ténèbres de la terre Sligo, » la lumière évangélique commence à pâlir peu à peu, et enfin, dans le district si justement nommé de Kilmmunery, elle expire!

(2) Ce « livre édifiant » de Luther, renferme les conservations que tenait le jovial réformateur, entre les verres et les bouteilles ; elles sont rapportées par Rebenstok,

l'un de ses disciples les plus fidèles, et, après sa mort, ses amis ont eu la cruelle bonté de les publier. On a fait de grands efforts pour contester l'authenticité de cet ouvrage ; mais le zélé théologien allemand Voet, le reconnaît comme authentique, et Seckendorf, l'historien partial de Luther, n'a d'autre ressource que de déplorer l'imprudence des amis qui l'ont publié. Et, en effet, les obscénités dont ce livre abonde peuvent bien exciter les regrets de ceux qui prennent quelqu'intérêt à la réputation du réformateur.

(3) Miss*** n'était pas la seule qui se trompât sur le sujet du Pastor Fido ; déjà, par suite de la même méprise, Aubert le Mire avait placé le poète Guarini au rang des écrivains ecclésiastiques. *Voy. Querelles littéraires, tome* 1.

(4) C'est l'année où la confession d'Augsbourg fut rédigée par Luther et Mélancthon.

CHAPITRE XXXIII.

(1) Nous avons omis ici un chapitre qui nous a paru un hors-d'œuvre. Il n'est dû qu'à une fantaisie poétique de l'auteur, à laquelle nous eussions craint de ne pas faire honneur en essayant de la partager. Un peu long à se convertir, notre gentilhomme irlandais cherche à calmer l'impatience de Miss***, et afin de l'entretenir en belle humeur avec lui et avec les pères, il choisit dans les ouvrages des saints docteurs quelques passages qu'il revêt des couleurs de la poésie, et il les lui adresse. Nous nous contenterons de donner la traduction latine des extraits de saint Basile et de saint Grégoire, que notre jeune ami a cru dignes d'être transcrits sur l'album couvert en maroquin de la future rectoresse de Ballymudragget.

Dans la lettre si éloquente que saint Basile adresse à une vierge coupable, on remarque ces reproches si admirablement exprimés (1) : « Memento ut frequentaveris virginales illos et similes angelis choros et ut in carne posita spiritualiter vixeris : ut celestem habueris in terris conversationem. Memento ut dies quietos et noctes lucidas duxeris, in psalmis, et hymnis et canticis spiritualibus delectata : ut sanctas orationes profuderis ad Deum ; castum et immaculatum cubile servaveris, mensam quoque frugi, sobriaque convivia, et incessum tota virginali reverentia decoratum. Ubi nunc tibi est honestus ille habitus ubi vultus verecundia, et index animorum simplicitas vestis ? Ubi honesti pudoris ille laudabilis rubor, quem tamen gratus ex abstinentia pallor obduceret, et æmula vigiliarum macies omni decore gratior obfuscaret ? (2)

---

(1) L'éditeur bénédictin des ouvrages de saint Ambroise, dans une note sur ces paroles du traité « De Mysteriis » « ad Christi contendit altaria » donne la description des cérémonies usitées au temps de ce père lorsqu'on admettait les jeunes néophytes dans le sanctuaire pour leur donner la communion. En décrivant leur procession du baptistère à l'autel, chacun marchant en ordre avec un cierge allumé entre les mains, il remarque que les jeunes filles qui avaient nouvellement fait profession, se joignaient à cette troupe innocente. « Si quæ puellæ virginitatem in paschalio festo essent professæ, ipsæ etiam inter hos innocentes greges deducebantur. »

Ceux qui regardent les religieuses comme une création du papisme moderne, peuvent apprendre par là que dès les premiers siècles du christianisme on avait la coutume de consacrer ainsi des vierges à Dieu. Il n'est pas jusqu'à la religieuse échappée qui épousa Luther, qui n'ait pu trouver dans ces bons vieux temps quelque exemple de son *escapade*. Saint Jérôme nous parle dans l'une de de ses Épîtres (93) d'une tentative faite pour enlever une religieuse de son couvent.

(2) Les amateurs de la poésie anglaise jugeront si la fidélité de cette traduction ne fait pas autant d'honneur à l'original que même les excellens vers de Thomas Moore.

Le morceau suivant est tiré d'un discours de saint Chrysostôme; il reprend avec vivacité les dames de Constantinople sur le luxe de leurs vêtemens : « Deum precatura accedis, et ornamenta aurea circumfers ? Num ad choreas agendas venisti ? Num ad nuptias celebrandas, num ad pompam ? Illic aurea, illic torti crines, illic magnifica vestimenta adhiberi solent. Nunc autem iis nihil opus est. Venisti ad orandum et precandum supplicatura pro peccatis et pro offensis tuis, rogatura Dominum, ut propitium illum tibi reddas. Cur teipsam ornas ? Non sunt hæ vestes supplicantis. Quomodo potes ingemiscere ? quomodo lacrymari ? Quomodo intente orare tali ornata vestimento ? Si lacrymaris risu dignæ videbuntur lacrymæ; non enim aurum gestare oportet lacrymantem ; illud quippe ad scenam et histrionicam pertinent. » (1)

Remember now that virgin choir
Who loved thee, lost one, as thou art,
Before the world's profane desire.
Had warm'd thine eye and chill'd thy heart.

Recal their looks, so brigthly calm,
Around the lighted shrine at even,
When mingling in the vesper psalm,
Thy spirit seem'd to sigh for heaven.

Remember too the tranquil sleep
That o'er thy lonely billow stole,
While thou hast pray'd God would keep
From every harm thy virgin soul.

Where is it now — that innocent
And happy time, where is it gone ?
Those light repast, where young content
And temperance stood smiling on ;

The maiden step, the seemly dress
In wich thou went'st along, so meek;
The blusth that, at alook, or less,
Came o'er the paleness of thy cheek;

Alas! alas! that palenesse too,
That bloodless purity of brow ;
More touching than the rosiest hue
On beauty's cheek-where is it now?

(1) Why comme ye to te place of prayer
With jewels in your braided hair ?
And wherefore is the house of God
By glittering feet profanely trod,
As if vain things! ye came to keep
Some festival and not to weep.
Oh! prostrate weep before that lord
Of earth and heaven of life and death,
Who blights the fairest with a word,
And blasts the mightiest with a breath!

Go—'tis not thus in proud array
Such sinful souls should dare to pray
Vainly to anger'd heaven ye raise
Luxurious hands where diamonds blaze,
And she who comes in broider'd veil
To weep her frailty, *still* is frail.

La même homélie offre un passage assez curieux où le saint montre qu'il avait su démêler l'art avec lequel les femmes s'entendent à relever leurs charmes par l'artifice même de la plus simple parure. « Ne dixeris : Væ mihi, detritam vestem fero, viles calceos, velamen nullius pretii. Qualis hic ornatus est? Ne teipsam decipias. Licet, ut dixi, per hæc melius ornari quam per illa, magis per detritas vestes quam per illas accurate concinnatas, et ad corpus ornandum paratas, impudentiam præ se ferentes et splendidas. » (1)

L'auteur n'emprunte à saint Grégoire de Nysse que quelques vers, dont la morale semblera peut-être un peu rigide pour la circonstance dans laquelle ils étaient offerts:

Quin etiam velut in thalamo tua lumina claude
Involucris devincta suis : nec motibus illa
Lascivis stimulent vesano pectus amore.
Utque latet rosa verna suo putamine clausa,
Sic os vincla ferat, validisque arctetur habenis,
Iudicatque suis prolixa silentia labris. (2)

Le passage suivant est extrait d'une lettre de saint Jérôme à sainte Paule pour la consoler de la perte de sa fille Blesîlla, morte peu de temps après avoir vu expirer son mari. « Dum spiritus nostros reget artus, dum vitæ hujus fruimur commeatu, promitto, polliceor illam mea resonabit lingua, illi mei dedicabuntur labores, illi sudabit ingenium. Nulla erit pagina quæ non Blesillam resonet; quocumque sermonis nostri monumenta pervenerint, illa cum meis opusculis peregrinabitur. Hanc mea mente fixam legent virgines, viduæ, monachi, sacerdotes.

---

(1) « Behold » thou say'st my gown is plain,
My sandals are of texture rude;
Is this like one whose heart is vain?
Like one who dresses to be woo'd? »

Deceive not thus young maid thy heart
For far more oft in simple gown
Doth beauty play the tempter's part
Than in brocades of rich renown;

And homeliest garb hath oft been found
When typed and moulded to the shape
To deal such shafts of mischief round
As wisest men can scarce escape.

La traduction latine ne rend pas une expression que l'auteur anglais s'est efforcé de reproduire, et qui méritait en effet de l'être parce qu'elle peint parfaitement les vêtemens qui dessinent les formes. — Ιματιων... προσπεπλασμενων τω σωματι και εκτετυπωμενων.

(2) Let not those eyes, whose light forbids
All love unholy, ever learn to stray,
But save within thy snowy lids
Like timid virgins, in their chambers, stay,
Keeping their brightness to themselves all day.
Let not those lips by man be won
To breathe a thought that warm sthy guilelesse breast,
But like May — buds, that fear the sun
Shut up in rosy silence, ever rest, —
Silence, that speaks the maiden's sweet thoughts best.

et brevis vitæ spatium æterna memoria compensabit. Quæ cum Christo vivit in cœlis in hominum quoque ore victura est.... Inter Paulæ Eustochii que nomen media ponetur; nunquam in meis moritura est libris. » (1) Toute cette lettre est admirable. Saint Jérôme attachait une grande importance à consoler sainte Paule, parce que la douleur de cette mère exaspérait encore les murmures des païens, qui accusaient les austérités de Blésilla d'avoir causé sa mort. Plus haut le langage du saint avait été plus sévère. « Ignoscimus matris lacrymis, sed modum quærimus in dolore. Si parentem cogito, non reprehendo quod plangis. Si christianam et monacham, istis nominibus mater excluditur... Quod tempore mitigandum est, cur ratione non vincitur? »

L'auteur termine par un extrait du traité *de Virginitate*, attribué à saint Bazile, mais que quelques savans néanmoins lui contestent. « Virgo debet... etiam naturalem corporis pulchritudinem, quantum fieri potest etiam data opera obumbrare. Nam cum.... fomentum sit voluptatis mari femina, et oculo molliori, quam masculus, ad oblectamentum visus efficta, ac canora voce ad pelliciendas aures instructa, membrorum apparenti mollitie, ac uno verbo tota corporis specie ac motu ad decipulam voluptatis formata, cumque non loquens solum mulier et aspiciens, sed et sedens ac ambulans, ob insitam in marem illi naturalem potestatem, eum ad se, ut ferrum eminus magnes, attrahat; propterea opertet ut virgo, nullo modo voluptatis retibus implicetur providens et cavens, masculum aspectum et firmam efficiat vocem, ac incessu et omni prorsus corporis motu illecebras corporis coerceat. (2)

---

(1) She sleeps among the pure and blest,
But here upon her tomb I swear,
That while spirit thrills this breast,
Her worth shalle be remember'd there.

My tongue shall never hope to charm,
Unless it breathes Blesilla's name;
My fancy ne'er shall shine so warm,
As when it lights Blesilla's fame.

On her, where'er my pages fly,
My pages still shall life confer,
And every wise and brilliant eye
That studies me, shall weep for her.

For her the widow's tears shall fall,
In sympathy of wedded love;
And her shall holy maiden call
The brightest of their saints above

Throughout all time, the priest, the sage,
The cloister'd nun, the hermit hoary
Shall read, and reading bless the page
That wafts Blesilla's name to glory:

(2) There shines an all — pervading grace,
A charm diffused through every part
Of perfect woman's form and face,
That steals, like light, into man's heart.

Her look ts to his eyes a beam
Of loveliness that never sets;
Hec voice is to his hear a dream
Of melody it ne'er forgets:

(2) « Neque vero tutum est a communi sententia veteris ecclesiæ discedere. »

(3) « Meo quidem judicio, magna est temeritas dogmata serere inconsulta Ecclesia veteri. »

(4) *Epist. ad Argentin.*

(5) *Supplém. du Comment. Phil. œuvr. tom.* 2.

(6) Lavater.

(7) Cette observation n'a pas même échappé à quelques-uns de leurs propres disciples. Par exemple Dudith (qu'on dit avoir fini par le socinianisme), demande à Bayle, dans une des lettres qu'il lui adresse : « Sur quel dogme ceux qui ont déclaré la guerre au pape s'accordent-ils entre eux? Si vous prenez la peine de parcourir tous les articles, depuis le premier jusqu'au dernier, vous n'en trouverez pas un qui ne soit admis par les uns et condamné par les autres. »

(8) « Vetustis Ecclesiæ scriptoribus pium esse visum suffragari pro mortuis. »

(9) *Instit.*, *lib.* 2, *c.* 2. Gomarus et quelques autres disciples de Calvin, admettent même que les doctrines de leur maître, telles qu'il les a développées, ne se trouvent pas dans l'Evangile.

(10) Voyez une de ses lettres (*lib.* 3, *Epit.* 126), où il reconnaît qu'il ne trouve, dans les pères rien de semblable à cette doctrine.

(11) « Le père de la réforme, Luther (dit de Starck), écrivit que chacun, en se levant le matin, devait faire le signe de la croix. »

Gerhard, illustre et savant luthérien, a porté le zèle pour la défense de ce signe jusqu'à produire en sa faveur une autorité singulièrement forcée. « Le patriarche Jacob, dit-il en plaçant ses mains sur ses petits-fils Ephraïm et Manassé, les croisa l'une sur l'autre, leur présageant ainsi la croix de Jésus-Christ. « *Loci*, *Theol*, t. 4, *de baptism.*

(12) *Resp. ad Bel.* L'illustre Grotius s'appuie lui-même sur cette opinion de Mélanchton pour défendre la suprématie du siége de Rome, qu'il regardait comme le seul moyen de conserver l'unité, entre toutes les églises. « Ideo optat (dit Grotius en parlant de lui-même), ut ea divulsio quæ evenit, et causæ divulsionis tollantur. Inter eas causas non est primatus episcopi romani, secundum canones, fatente Melanchtone, qui eum primatum etiam necessarium putat ad retinendam unitatem. » — Au témoignage de Grotius en faveur de la primauté du pape, on peut joindre celui d'un homme non moins illustre, du philosophe Leibnitz. Voyez son *Systema theologicum.*

Parmi les écrivains protestans plus récens, le baron Seukenberg, professeur de droit dans les universités de Gottingue et de Giesen, et conseiller aulique, etc., sous l'empereur François Ier, exprime ainsi son opinion sur le même sujet : « Il est juste qu'il y ait parmi les chrétiens un système de gouvernement, et il est également juste qu'un chef préside à ce gouvernement. Or personne n'est plus propre à occuper ce haut rang que le vicaire de Jésus-Christ, celui qui, par une succession non interrompue, représente saint Pierre. » *Method. Jurisprud.* 4, *de libert. Eccles. Germ.*

Alike in motion or repose,
Awake or slumbering, sure to win:
Her form, a vase transparent, shows
The spirit's light enshrined within.

Nor charming only when she talks,
Her very silence speaks and shines;
Love gilds her pathway when she walks,
And lights her couch when she reclines.

Lether in short, do what she will,
'Tis something for wich man must woo her;
So powerful is that magnet still
Wich draws all souls and senses to her.

(13) *Prop. ad Conc.*
(14) *Epist. ad Farel, inter Ep. Calvin.*
(15) Nene quid dissimulem hæc tanta diversitas a fide veteris ecclesiæ non parum turbat?
(16) Si sic pergimus, quis tandem erit exitus?
(17) Non est quod conemur ex patribus hunc articulum demonstrare de cœna. *Scaliger.*
(18) *Mémoires posthumes.*

CHAPITRE XXIV.

(1) La faute grossière que le controversiste français Claude commit, malgré son savoir et ses talens, par le malencontreux appel qu'il fit aux églises d'Orient, lorsqu'il s'avisa d'invoquer leur témoignage contre la transsubstantiation, ouvrit un beau champ au célèbre Arnaud et à ses savans collaborateurs.

(2) Il est probable qu'un des motifs qui porta Calvin à mépriser les pères, c'est qu'il ne les avait pas étudiés. — Calvin (dit Longuerue), avait lu saint Augustin et saint Thomas; mais il n'avait pas lu les autres pères. »

Dans une satire contre les calvinistes, que l'évêque Womack a publiée sous le titre d'Examen de Tilenus, un des examinateurs tourne ainsi en dérision le mépris que cette secte témoigne pour les anciens pères... « Hélas! les pères renonçaient à tous les plaisirs, et plusieurs même à la vie, pour ce qu'ils ne connaissaient pas. Ils comprenaient peu de choses ou plutôt ils n'entendaient rien aux divins décrets, au pouvoir de la grâce et de la justification. Cette grande lumière était réservée pour la gloire des siècles suivans. »

(3) *Lettres à Daniel Heinsius*, 1610.

(4) Ce défi téméraire a du moins son bon côté; il est un aveu évident de l'autorité de la tradition, comme interprète et complément nécessaire des saintes Ecritures. Les anciens docteurs, les conciles, l'enseignement et la pratique de la primitive Eglise, concourent a établir cette double règle de foi. Le défi de l'évêque commence ainsi: « Si quelque homme vivant est capable de prouver un seul de ces articles par quelque passage clair et net, soit de la sainte Ecriture, soit des anciens docteurs, soit d'un ancien concile général, ou par quelque exemple de la primitive Eglise, » etc., etc.

(5) D'un autre côté, Whiston, que l'intérêt de ses controverses conduisait à une marche tout opposée, fait cesser le pouvoir d'opérer des miracles au temps de saint Anathase; il en donne pour raison que: « Les inventions d'Anathase qui prévalurent dans l'église du Christ, engagèrent Dieu à retirer le pouvoir de faire des miracles. »

CHAPITRE XXXV.

(1) Witby fut lui-même un exemple des excès auxquels conduisent ordinairement ces spéculations hardies. Dans un ouvrage posthume, intitulé « Les dernières pensées du docteur Witby, » il s'exprime ainsi au sujet de la trinité: « Un examen exact nous prouve souvent que ce que nous avions cru vrai n'est qu'une erreur; je ne rougis pas de convenir qu'ici je me trouve dans ce cas. Lorsque j'écrivis mon commentaire sur le nouveau testament, je suivis trop promptement, je l'avoue, le chemin battu par tous les théologiens réputés orthodoxes. Je pensais que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, conçus en une notion complexe, n'étaient qu'un seul et même Dieu, en vertu de la même essence individuelle communiquée par le Pere. Les argumens que je fais ici, et ceux que j'ai présentés dans la seconde partie de ma réplique au docteur Waterland, m'ont pleinement convaincu maintenant que cette notion confuse est une chose impossible et pleine de contradictions et d'absurdités grossières. »

(2) Il avoue hautement ce but: « Le christianisme papiste (dit-il) qui pos-

sède la plus grande partie de la chrétienté, serait *détruit d'un coup* si tous les chrétiens s'accordaient à rejeter l'autorité des anciens pères et les premiers miracles. » — *Remarques sur les observat.* etc, vol. 2.

(3) Un de ses adversaires exprime ainsi nettement quelques-unes des conséquences de cette doctrine : — « L'auteur doit renoncer ou à ses argumens ou à l'Évangile ; ceux qui croient les pères du second et du troisième siècle plus crédules que ceux du quatrième, doivent penser que les apôtres étaient les plus crédules de tous. — Si le monde était si crédule immédiatement après les apôtres, on comprendrait difficilement comment il l'était moins au temps même des apôtres. Les accusations de l'auteur s'arrêtent aux pères, mais ses argumens vont plus loin ; car, si on peut prouver que les pères ont forgé des mensonges, il n'est plus de bornes aux conséquences. »

Un ami et un correspondant de Middleton, l'archidiacre de Carlisle, semble avoir été aussi aveugle que Middleton lui-même sur les conséquences qui résultaient de ce mépris des pères. « Le christianisme, dit ce sage théologien, était dans son berceau ou au moins dans son enfance lorsque ces hommes écrivirent ; on ne doit pas s'étonner s'ils parlèrent comme des enfans, s'ils comprirent comme des enfans et s'ils pensèrent comme des enfans. » Ailleurs, l'archidiacre, évidemment impatienté des témoignages des pères en faveur des doctrines papistes, s'écrie : « Qu'on ne me blâme pas, si j'ose dire que nous eussions mieux compris les Écritures si nous n'eussions pas eu les écrits des pères. »

(4) « Le docteur Middleton (dit le professeur Norrisien, Hey), paraît s'accorder à peu près avec M. Hume sur l'article des miracles. »

(5) Le passage suivant, tiré des leçons du docteur Hey, exprime nettement les motifs des deux partis dans ces vues si opposées aux pères : « Ceux qui défendent les enseignemens des pères craignent que, s'ils paraissent insoutenables, la cause du christianisme ne souffre de la condamnation de ses premiers apôtres. Ceux qui accusent les pères de superstition, de faiblesse ou de mensonge, ne considèrent que le tort qu'ils feront au papisme, en montrant l'impureté *des sources d'où lui viennent toutes ses principales doctrines.* »

Quant aux accusations de superstition et de faiblesse, que l'on ose adresser aux pères, elles sont les mêmes que celles que l'on a opposées dans tous les siècles à la religion, qui se glorifie elle-même d'être fidèle à leurs enseignemens. La meilleure réponse que l'on puisse faire à ces attaques insensées contre les premiers docteurs du christianisme se trouve sans doute dans ce spirituel sarcasme de Lardner, que j'ai déjà cité : « Pauvres chrétiens de la primitive église ! je m'étonne que dans leur ignorance ils aient pu trouver le chemin du ciel. Ils vivaient près du temps du Christ et des apôtres ; ils estimaient beaucoup, ils lisaient avec soin les saintes Écritures, et plusieurs même les ont commentées. Il paraît néanmoins qu'ils connaissaient peu ou même qu'ils ignoraient entièrement leur religion..... Nous avons vraiment droit, dans les temps modernes, de nous féliciter de notre orthodoxie. »

(6) Les deux ouvrages intéressans de l'évêque Kaye, sur saint Justin et Tertullien, ne doivent réellement pas être comptés comme des exceptions au système politique dont il est question ici ; ce savant distingué traite son sujet plutôt en littérateur qu'en théologien. Les pères ne sont guère pour lui que des écrivains d'un âge barbare dont les ouvrages sont bons à faire connaître les coutumes particulières et les croyances de leur temps. On se fait difficilement idée de la froide indifférence avec laquelle sa seigneurie traite des points de foi qui, aux beaux jours des controverses théologiques, faisaient soulever mille in-folio de leur poussière. Ainsi, en rapportant l'opinion de Tertullien sur l'eucharistie, l'évêque dit que ce père parle « de se nourrir et de s'engraisser du corps du Seigneur, c'est-à-dire de l'eucharistie, » et qu'il veut que notre chair se nourrisse du corps et du sang de Jésus Christ, afin que notre âme soit engraissée de Dieu ; ce sont là, il faut l'avouer (ajoute l'évêque), de fortes expressions. » Bien fortes, sans doute ! et cependant, comme sa seigneurie doit le savoir, il est une multitude d'autres témoignages tout aussi *forts* qui prouvent tous que l'Église chrétienne des premiers siècles croyait universellement que dans l'eucharistie nous mangeons réellement et substantiellement le corps de Jésus-Christ.

(7) « Le clergé évangélique (dit M. Scott, l'habile adversaire de l'évêque), ne prétend pas que nos articles, notre liturgie, soient exactement conformes aux sentimens de Calvin, mais seulement il soutient qu'ils contiennent, sous une forme moins exclusive, tout ce qu'ils regardent comme essentiel dans sa doctrine. »

Le docteur Maclaine dit également, en parlant des décisions du synode ultra-calviniste de Dordrecht : « Ces décisions, dans les points de doctrine, parurent, avec raison, à beaucoup de personnes, conformes à la teneur du livre des articles établis par la loi dans l'église anglicane. »

CHAPITRE XXXVI.

(1) On reconnaît ici l'immense différence qui se trouve entre la sensibilité personnelle d'un homme de génie, et la générosité si ardente, si dévouée, si peu raisonnée d'une femme naturellement sensible. Ce contraste ressort bien vivement dans les caractères de Klopstock et de sa femme, tels qu'ils sont peints dans leurs mémoires.

Le tombeau de ce poète est à Ottenson, petit village près de Hambourg; Klopstock est enterré dans le cimetière, sous un beau tilleul, à l'ombre duquel il avait l'habitude de s'asseoir.

(2) « Il est assez remarquable, dit le commentateur de Mosheim, que presque tous les sectaires portés à l'enthousiasme, désirèrent se mettre en rapport avec Labadie. Les Brownistes lui offrirent leur église à Middelbourg, lorsque le synode français le suspendit de ses fonctions épiscopales ; les quakers députèrent à Amsterdam, où il résidait alors, deux de leurs membres les plus influens, Robert Barcly et George Keith, pour examiner sa doctrine. »

(3) « Pectus meum tam magno gaudio atque intimo amoris Christi sensu fuisse perfusum, ut omnes subsequentes anni istius momenti vivam memoriam delere potuerint nunquam. » Ευκληρια, *seu melioris partis electio.*

(4) Epist. quæst. Roterod. 1644. On trouve aussi parmi les *Responsa doctorum*, que le même écrivain a publiées en 1639, une réponse de Marie Schurman. A la liste de ses illustres correspondans on doit ajouter les noms de Salmasens et de Huygens.

(5) C'était un jeu d'esprit, qui ne prouve que le ton indécent sur lequel ce ministre réformé se permettait d'écrire à une femme. Barlœus n'avait jamais vu sa belle correspondante. La fin de ce poète fut triste ; soit chagrin du triomphe des gomaristes, soit à cause de la perte de ses places dans l'Eglise, son esprit se dérangea tellement qu'il s'imagina être de beurre, et il vécut dans une crainte continuelle d'approcher du feu.

(6) Il y a une édition de ses ouvrages en hébreu, grec, latin et français. — Lugd. Batav. Elzevir 1648.

(7) « Eoque omnia mea scripta, quæ ejus modi turpem animi mei laxitatem vel mundanum et vacuum istum genium redolent, hoc loco, coram sole (ad exemplum candidissimi patrum Augustini) retracto ; nec amplius pro meis agnosco : simulque omnia aliorum scripta et potissimum carmina panegyrica quæ vanæ gloriæ atque istius impietatis charactere notata sunt, tanquam a mea conditione a professione aliena procul a me removeo ac rejicio. »

CHAPITRE XXVII.

(1) Celari interdum a Deo aliquid ei quod in verbo patefacit repugnans. — *Resp. ad act. colloq. mompel.* Le calviniste Piscator attribue également à Dieu cette fourberie. « Deum interdum verbo significare velle, quod revera non vult, aut nolle quod revera vult. » (*Disp. cont. Schafm.*) « Quelquefois Dieu par sa parole dit vouloir ce que réellement il ne veut pas, et ne pas vouloir ce que réellement il veut. »

(2) Deus dixit ad Abrahamum : Occide filium, etc. — Quomodo? *Ludendo, simulando, ridendo.*

(3) « Atque apud Deum est *lusus*, et, si liceret ita dicere, *mendacium* est, « C'est

ainsi qu'un rationaliste, ou plutôt un incrédule du dix-septième siècle, explique la conduite de Dieu par rapport à Isaac, et sur cette interprétation, il fonde une théorie pour la solution des doctrines mystérieuses, telles que le péché originel, la justice imputée, etc. — Tous ces mystères ne sont, suivant lui, qu'une espèce de *fictions légales* dont Dieu se sert pour accomplir ses desseins, parce qu'il préfère conduire le genre humain par ces voies sinueuses et obscures, plutôt que de suivre un chemin plus naturel et plus direct. — « Noluit Deus opus hoc perficere directo illo et naturali ordine, quo pleræque res geruntur apud homines, sed per sinuosos mysteriorum anfractus. » — *Præadamitæ sive exercitatio*, etc.

(4) *De l'Allemagne* : par Russell.

(5) On ne peut douter qu'il ne fasse allusion à cette bière, dans le fameux sermon qu'il prêcha à Wittenberg ; en annonçant à ses auditeurs que ce n'est pas par la force des mains que la reforme des abus doit s'opérer, il leur apprend que la parole a déjà tout fait pour eux. « Ce fut la parole, dit-il, qui, tandis que j'étais endormi, ou que peut-être je buvais ma bière avec mes chers Mélancthon et Amsdorf, ce fut la parole qui alors ébranla la papauté comme aucun prince de l'Empire n'aurait pu le faire. » C'est dans le même sermon qu'insultant tout ensemble et sa cause et ses adhérens, il menaça, si on ne suivait pas ses avis, de rétracter sans hésitation tout ce qu'il avait fait, de renier ce qu'il avait écrit et ce qu'il avait enseigné, et de les abandonner à eux-mêmes, ajoutant avec moquerie : « Je vous dis cela une fois pour toutes. » — « Non dubitabo rursum reducere, et omnium quæ aut scripsi aut docui palinodiam canere et a vobis desciscere : hoc vobis dictum est. » *Sermo docens abusus non manibus*, etc.

(6) Le voyageur (Williams) à qui j'emprunte cet extrait, après avoir observé qu'un baril de cette bière était alors un présent digne d'un prince, ajoute que si elle n'était pas meilleure que celle que l'on a maintenant, les princes devaient avoir « d'exécrables goûts et de robustes estomacs. »

CHAPITRE XXXVIII.

(1) Cum de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scevolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor.. A te, philosophe, rationem accipere debeo religionis ; majoribus autem nostris, nulla etiam ratione reddita, credere. — *Cic. lib. 3, de nat. deor.*

Un autre philosophe païen développe ainsi la même pensée : « Puisque tout est naturellement si incertain, n'est-il pas meilleur et plus respectable de s'attacher à la foi de nos ancêtres, comme au dépôt sacré de la vérité ? Ne faut-il pas professer les religions que la tradition nous a transmises, et craindre les dieux que nos pères et mères nous ont appris à craindre ? » Quanto venerabilius ac melius antistitem veritatis majorum excipere disciplinam, religiones traditas colere, etc. » — *Cæcil. ap. Min. Fels.*

(2) Nec vero non omni supplicio digni P. Clodius et L. Junius, qui contra auspicia navigaverunt ; parendum enim fuit religioni, nec patrius mos repudiandus. — *De Div.*

(3) *Vie d'Epicure*, par de Rondel.

(4) Ces expressions paraîtront modérées, si on les compare à l'audacieuse insolence avec laquelle plusieurs écrivains protestans ont parlé de ces vénérables assemblées, dont les décisions ont été reçues par l'obéissance des siècles. Tel n'était pas le langage des premiers réformateurs ; la plupart en appelaient avec respect à l'autorité des anciens conciles, mais ces vaines concessions faites à l'esprit de l'époque contredisaient trop ouvertement le principe même de la réforme pour n'être pas bientôt abandonnées. Ici en effet, est le point précis de la difficulté : il s'agit de savoir si les questions de foi doivent être décidées par *raisonnement* ou par *témoignage*. Ce dernier mode a toujours été seul admis par l'Eglise catholique, en cela parfaitement conséquente le motif de sa foi n'est pas la connaissance intrinsèque de la vérité des dogmes qui en sont l'objet, mais uniquement et exclusivement leur révélation. Si donc un de ces dogmes est contesté, la question soulevée n'est pas une question philosophique qui relève du raisonnement, mais bien une question de fait qui ne peut être décidée que par le témoignage. La voix du premier pasteur réunit tous les évêques, les lumières, les *anges* des églises, et elle leur demande, non si telle doctrine leur semble vraie, mais si elle est conforme

à la foi ancienne. Tous, en face des saints Évangiles, témoignent quel est l'enseignement qu'ils ont reçu de leurs prédécesseurs, et l'Église demeure fidèle à sa mission, qui se borne à conserver pure la vérité qu'elle a *reçue* toute entière, dès le commencement.

(5) Comment cela est-il possible? Cette question insensée n'a besoin que d'être répétée toutes les fois que l'occasion la fait naître pour qu'on en reconnaisse la folie. Comment Dieu, pur esprit, a-t-il pu créer la matière? Comment l'âme peut-elle agir sur le corps? etc., etc. Si les croyances ne doivent commencer que là où finissent les mystères, il ne reste plus à l'intelligence de l'homme que d'aller mourir, vide de vérités, dans un doute sans fin et sans remède. Il y a long-temps qu'on a défié la philosophie *d'affirmer* la proposition la plus simple, sans qu'il soit facile d'en déduire sur-le-champ une série de questions insolubles. Nous ne répéterons pas cette remarque qui trouve souvent son application dans toute la suite du discours du professeur rationaliste.

(6) Saint Épiphane explique ainsi l'omission du Saint-Esprit dans ce texte de saint Paul. « Il n'y a qu'un Dieu, le Père de qui sont toutes choses, et un Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses. — Nobis tamen unus Deus Pater ex quo omnia et nos in illum; et unus dominus Jesus Christus per quem omnia, et nos per ipsum. « I Cor. VIII. 6.

(7) Il était passé en proverbe à cette époque que « Quanto melior grammaticus, tanto pejor theologus. »

(8) Savonarole écrivit un traité; Della revelazione della riformazione della chiesa.

CHAPITRE XXXIX.

(1) « Ut non est in meis viribus situm ut vir non sim, tam non est mei juris ut absque muliere sim. — *Colloq. Mensal.* — Voyez aussi son sermon *de Matrimonio.*

(2) Le fameux gobelet que cet apôtre du protestantisme appelait sa « coupe catéchistique » et qu'il se vantait de vider d'un coup. — Voyez les *Colloq. Mens.* — S'il fallait appuyer encore de quelque témoignage l'autorité de cet ouvrage, il suffit de dire que Jortin, dans sa vie d'Érasme, y renvoie comme à un récit authentique.

(3) Le lecteur pourra trouver les parodies les plus relevées du réformateur dans un appendix ajouté à la vie de Luther par Bower. Pour ses farces plus grossières, on peut consulter les Propos de table, Bayle, etc.

(4) Buvons, et chantons ce que disait Martin Luther : Celui qui n'aime pas le vin, les femmes et la musique, reste fou toute sa vie; et nous ne sommes pas des fous.

CHAPITRE XL.

(1) Le professseur fait ici allusion à différentes pratiques que Luther conserva, telles que les exorcismes dans le baptême, la confession auriculaire avant la communion, le signe de la croix, les images et quelques autres observances catholiques qui subsistèrent dans le luthéranisme.

(2) La sincérité de la foi de Luther en la présence réelle est fortement exprimée dans sa propre déclaration à Bucer : « Quidquid dico in hac sermone eucharistiæ causa, ex corde dico. — Tout ce que je dis sur l'important sujet de l'eucharistie, je le dis de cœur. » Il déclara aussi qu'il aimerait mieux retenir avec les romains *seulement* le corps et le sang, que d'adopter avec les Suisses le pain et le vin *sans* le corps et le sang de Jésus-Christ « Malle cum romanis *tantum* corpus et sanguinem retinere, quam cum Helvetiis panem et vinum *sine* (physico) corpore et sanguine Christi. »

Nous avons de la plume même de Luther (dans son « Sermo quod verba stent »), une savante défense de la vérité de la foi ancienne sur la présence réelle et en même temps une réponse aux futiles objections que les autres réformateurs élevaient contre ce mystère. Il soutient que les paroles de Notre-Seigneur doivent être prises simplement et littéralement, et comme pour prévenir les funestes conséquences qui découleront de l'abus que firent les sociniens des interprétations figurées, il signale le grand danger qu'il y a à expliquer ainsi l'Écriture et à souffrir que les mystères du salut soient convertis en vaines allégories. Il prouve que la soumission avec laquelle nous

admettons les autres points de notre foi, doit nous obliger à croire également celui-ci sans nous laisser effrayer des objections tirées de la raison ou des lois de la nature, mais en bornant simplement nos pensées à Jésus-Christ et à ses paroles. Aux difficultés que l'on fait en demandant comment un corps peut être à la fois en tant de lieux différens, comment un corps humain entier peut être contenu dans un si petit espace, il oppose d'autres questions également insolubles; ainsi comment l'unité s'accorde-t-elle en Dieu avec la trinité des personnes? comment le Verbe a-t-il pu s'unir à la chair? comment a-t-il pu naître d'une vierge? Les pères raisonnaient de la même manière et c'est à tort que ceux qui admettent le dogme de la trinité voudraient nier la parité.

(3) Cependant lorsque l'autorité de ces saints personnages combattait ses propres idées, comme par rapport à sa doctrine favorite de l'entier esclavage de la volonté humaine, il ne se faisait pas scrupule de la rejeter. — Voyez sa réponse à Erasme. *De Serv. arb.* t. 2.

(4) Lorsqu'on objectait à Zwingle l'autorité des pères, il avouait qu'il n'avait pas le loisir de consulter ces écrivains. Ainsi Faber, appelé « le marteau des hérétiques, » le pressant de textes contraires à ses doctrines, il lui répondit : « At qui vel annum totum disputando consumere licebit, priusquam vel unicus fidei articulus conciliari possit. » Tant ces novateurs étaient pressés d'altérer tout le système du christianisme! Ils ne supportaient pas qu'on voulût les rappeler à ses premiers, et par conséquent, à ses plus purs docteurs.

(5) Une preuve évidente de la vérité de la doctrine catholique sur l'eucharistie, c'est que les trois sectes réformées qui, en s'écartant de cette foi ancienne, ne s'accordent pas non plus entre elles, ne pouvaient s'attaquer mutuellement sans que leurs objections et leurs argumens ne fussent entre les mains des catholiques des armes contre elles toutes. Ainsi Luther était accusé par Calvin de faire violence aux paroles de Notre-Seigneur, qui n'a pas dit. « Mon corps est *dans* ou *avec* ceci, » mais bien « Ceci est mon corps. » Vous devez, disait Calvin, ou rejeter avec moi la présence réelle, ou admettre, avec les papistes, le mystère de la transubstantiation. D'un autre côté, les luthériens avaient autant de droit d'accuser Zwingle et Calvin d'altérer les paroles de Notre-Seigneur, qui n'a pas dit; « Ceci est la *figure* ou le *signe* de mon corps, » mais « ceci est mon corps. » Zwingle répondait aux luthériens qu'il était imprudent à eux d'admettre que le mot *est* dût être pris dans son sens propre; car cela donnait gain de cause aux papistes, et ils avaient droit d'en conclure que le pain est changé au corps. « Fieri nequit qui in panis substantia in ipsam carnis substantiam convertatur. » *De Cœna.* — Voyez aussi sa réponse à Bellicanus.

(6) Les conséquences pratiques qui furent immédiatement déduites de cette doctrine, sont ainsi décrites par Martin Bucer, un des disciples de Luther : « La plus grande partie du peuple ne semble avoir embrassé l'Évangile que pour secouer le joug de la discipline, l'obligation du jeûne, de la pénitence, etc., auxquels ils étaient soumis du temps du papisme, et pour vivre à leur fantaisie, se livrant sans contrôle à la débauche et aux passions les plus effrénées. Aussi ils prêtent volontiers l'oreille à la doctrine de la justification par la foi seule, et non par les bonnes œuvres pour lesquelles ils n'ont aucun goût. » *De Reg. Christi.*

(7) *Prop Heidls. an* 1518.

(8) Quoique simple prêtre, Luther eut l'audace de s'attribuer le droit de consacrer cet Amsdorf évêque.

(9) La question de la nécessité des bonnes œuvres pour le salut devint, après la mort de Luther, le sujet des controverses les plus violentes et les plus intolérantes entre ses propres partisans Pour avoir soutenu l'affirmative dans cette dispute, le luthérien Horneius fut dénoncé comme papiste, majoriste, anabaptiste, etc., etc., et sévèrement condamné par les trois universités de Witemberg, de Jéna et de Leipsick.

(10) Il suffit de citer comme exemple des opinions de ces antinomiens anglais, les paroles de leur grand champion, le docteur Thomas Crisp, qui mourut en 1642 : — « Souffrez que je vous parle librement et que je vous dise que le Seigneur n'a rien à imputer à un élu, quand même il serait plongé dans toutes les profondeurs de l'iniquité, dans les excès de la débauche, et qu'il commettrait

toutes les abominations qui peuvent être commises. Je dis que, lors même qu'un élu mènerait une telle vie, le Seigneur ne peut rien lui imputer, pas plus que Dieu ne peut imputer à celui qui a la foi. Oui, je l'affirme. Dieu ne peut pas plus imputer à une telle personne qu'à un saint triomphant dans la gloire! »

Dans un des sermons du docteur Crisp, l'un des fondateurs de l'antinomianisme en Angleterre; il est dit que « le Christ était réellement le péché même! » C'est ainsi que le jugement particulier interprétait ce texte: « Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso » (II. Cor. v. 21.)

(11) Plusieurs des sectes fanatiques de l'Angleterre ont à diverses époques de leur carrière, adopté cette doctrine de Luther. Ainsi c'était un des dogmes favoris de Whitfield; il enseignait que nous sommes justifiés uniquement par un acte de foi, sans aucun égard aux œuvres passées, présentes et à venir. Fletcher, habile disciple de Wesley nous donne une idée de l'excès auquel les méthodistes Wesleyens portaient cette commode doctrine. « Je les ai entendus, dit-il, accuser la *légalité* de leurs cœurs corrompus qui, disaient-ils, leur suggéraient *de faire quelque chose pour leur salut.* » Le même écrivain nous assure que quelques-uns de ces fanatiques enseignaient que « le meurtre et l'adultère ne souillent pas les enfans agréables à Dieu, mais qu'ils servent plutôt à leur bien. Dieu ne voit pas de péchés dans les fidèles, quelque péchés qu'ils puissent commettre: mes péchés peuvent déplaire a Dieu; ma personne lui est toujours agréable; quand je surpasserais les iniquités de Manassès, je n'en serais pas moins un enfant agréable à Dieu, parce qu'il voit toujours en moi Jésus Christ. « — Fletcher, *Obstacles à l'antinomianisme.*

(12) La secte de luthériens qui paraît avoir suivi le plus constamment cette doctrine de son chef est celle des moraves; dont le fondateur, le comte de Zinzendorf, soutenait, entr'autres maximes, que « pour se sauver et pour devenir à jamais le favori de Notre Seigneur, il suffit de croire qu'un autre a payé pour nous, qu'il a travaillé, sué et été torture pour nous. » — *Maximes du comte de Zinzendorf*, ouvrage revu et corrigé par le comte lui-même.

(13) Staphylus, Emser et autres, découvrirent encore plusieurs altérations du texte du Nouveau-Testament, et toutes dans le même but. Ainsi dans le sixième verset de l'épître de saint Paul à Philémon, Luther omit le mot *œuvre* après l'épithète *bonne* quoique ce mot se trouvât, comme ces savans l'affirment, dans la fameuse édition complète aussi bien que dans les anciennes éditions latines de Robert Etienne.

(14) Dans son ouvrage, *de Serro Arbitrio*, Luther déclare expressément que « Dieu fait en nous le mal autant que le bien; que la perfection de la foi consiste à croire que Dieu est juste, quoique par sa propre volonté il nous rend nécessairement dignes de damnation, au point de paraître se complaire dans les tourmens des malheureux. »

Nous avons déjà montré dans les chapitres précédens que les principaux dogmes du protestantisme avaient été empruntés aux écoles monstrueuses de Simon le magicien et des gnostiques; c'est de cette respectable source que vient encore cette doctrine commune a Luther et à Calvin, qui fait Dieu auteur du péché et de la ruine de l'homme. « Simon le magicien croyait (dit saint Vincent de Lerins,) que Dieu est la cause de tout péché et de toute corruption, parceque de ses mains il a lui-même créé l'homme avec une nature telle que de son mouvement propre et par l'impulsion irrésistible de sa volonté, il ne peut ni ne veut faire autre chose que le péché. » *Comm. c.* 34. Il n'y a qu'à comparer à cette doctrine ce que nous avons cité de Luther et les paroles suivantes de Calvin: « Quoique Adam se soit détruit lui-même avec sa postérité, *cependant nous devons attribuer la corruption et le péché à un secret jugement de Dieu.* » (Calvin, *resp. ad calumn. nebul. ad art.* 1.) Ajoutez à cela cette proposition de Szydlovius, calviniste du dix-septième siècle: « Je reconnais moi-même que, d'après la manière commune de penser, il semble trop dur de dire que Dieu peut commander le parjure, le blasphème, le mensonge, etc, et qu'il peut commander aussi qu'on ne l'adore pas, qu'on ne l'honore pas, qu'on ne l'aime pas, etc. — *Cependant tout cela est très-vrai en soi* » — *Vindiciæ quæst aliquot*, etc. Un des théologiens de Dordrecht, Macovius, professeur de théologie à Franeker, soutenait en termes encore plus exprès que « Dieu ne veut nullement le salut de tous les hommes, qu'il veut le péché et qu'il destine les hommes au péché *comme péché.* »

(15 Non seulement ils abandonnèrent la doctrine de leur fondateur sur ce point, mais ils portèrent encore dans l'opinion extrême qu'ils embrassèrent ce même esprit d'intolérance qu'ils avaient manifesté en défendant leur première croyance. « Les luthériens, dit Gilbert, se sont donnés si entièrement au semi-pélagianisme, qu'ils refusent de tolérer ceux qui ont une autre croyance; ils ne communiquent pas même avec eux. » (*Exposition des 39 articles.*)

CHAPITRE XLI.

(1) Les vues de Zwingle au sujet de la cène, « ont été adoptées, dit Bower, non seulement par les églises de la Grande-Bretagne, mais par un grand nombre de celles du continent. » *Vie de Luther. Appendix.*

(2) Quoique l'idée que Zwingle (on aurait autant de droit de dire Socin) se fit du baptême, ait pénétré dans l'église anglicane long-temps avant Hoadly et Balguy, cependant ces deux théologiens furent les premiers qui enseignèrent hautement une innovation si hardie et si peu conforme aux doctrines de l'église anglicane, telles qu'elles sont exprimées dans son catéchisme et ses articles. » Le rite du baptême, dit le docteur Balguy, n'est rien autre chose qu'une *représentation* de notre entrée dans l'église du Christ. » (*Des sacremens.*) Il explique sa pensée en ajoutant que le signe d'un sacrement est *déclaratoire* et non *efficient.* Ainsi, il nie cette action réelle et invisible de la grâce que les articles et le catéchisme enseignent nous être donnée par la voie des sacremens. C'est avec ce même esprit socinien, que ce théologien protestant nous dit que : « Les bienfaits de la cène ne sont pas présens, mais futurs ; le sacrement n'est qu'un *signe* ou un *gage* qui nous les assure. »

L'évêque Hoadly regarde aussi la cène comme un rite sans action et sans mystère ; il s'accorde avec Zwingle et Socin pour n'y voir qu'un simple mémorial. Son habile adversaire protestant, le Rev. W. Law, donne une juste idée de sa doctrine, lorsqu'il dit que : « Cet auteur enleve ainsi à cette institution tout mystère de salut, tandis que les paroles de Notre-Seigneur montrent cependant si clairement qu'elle en renferme, et que tout chrétien est sûr d'en trouver, quand il n'aurait de la foi que comme un grain de sénevé. »

(3) L'auteur de l'histoire de Léon X reproche avec raison à Luther « la sévérité avec laquelle il traitait ceux qui avaient le malheur de croire trop d'un côté ou trop peu de l'autre, et qui ne marchaient pas invariablement dans la ligne étroite de ses propres conceptions. » Le même écrivain observe que : « Tant que Luther eut à combattre l'église de Rome, il défendit le droit du jugement individuel avec la confiance et le courage d'un martyr ; mais sitôt qu'il eut affranchi ses disciples du joug de la domination pontificale, il leur en imposa un autre qui, sous bien des rapports, était au moins aussi intolérable, et il employa ses dernières années à contrarier les heureux effets qu'avaient produits ses premiers travaux. »

Il y a long-temps que les protestans sincères ont reconnu ce vice du caractère de Luther. Le Rev. docteur Sturges, dans ses « Réflexions sur le papisme, » avoue que Luther était, « dans ses manières et dans ses écrits, âpre, présomptueux et ardent. » Et l'évêque Warburton, dont l'autorité est bien supérieure, dit en parlant d'Érasme : Que les autres réformateurs tels que Luther, Calvin et leurs disciples, comprenaient si peu le christianisme qu'ils introduisirent avec eux, dans les églises réformées, « cet esprit de persécution qui les avait fait sortir de l'église de Rome. » *Notes sur l'essaie, sur la critique, de Pope.*

(4) *Ap. Hospin.*

(5) *Epist. ad Jac. Prep. Bremeus. ap. Hospin.*

(6 *Confess. Parv.*

(7) *Form. Miss.*

(8) Ab ipso colaphos acceperim. — *Ep. ad Theodorum.* Quelques-unes des lettres de Melancthon donnent des détails touchans sur la vie malheureuse que son tyran lui faisait souffrir. Il écrit à son ami Camerarius : « Je suis dans un état de servitude aussi affreux que si je vivais dans l'antre des cyclopes, et je pense souvent à m'échapper. »

(9) Lorsque Luther, allant visiter le nonce du pape en 1535, monta en voiture

avec Pomeranus, qui devait l'introduire, il dit gaîment: « Là, sont assis le pape de l'Allemagne et le cardinal Pomeranus. »

(10) Cette intolérance des luthériens a été signalée jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, par tous les voyageurs qui ont visité l'Allemagne. Ainsi, le baron de Riesbeck, dit en parlant de Francfort : « La seule chose qui nuise à la liberté de penser, à l'humanisation des mœurs, et aux progrès du commerce et de l'industrie, c'est l'inquisition qu'exerce le clergé luthérien, qui forme ici la principale église. »

(11) Wegscheider ne veut sans doute pas dire autre chose que ce qu'affirment beaucoup de rationalistes allemands, comme nous l'apprend M. Pusey, c'est-à-dire que « *leur but est de perfectionner cette réforme que Luther a laissée incomplète.*

(12) Un des rationalistes les plus récens, Meyer, dans son ouvrage intitulé « Philosophia scripturæ interpres » (publié de nouveau par Semler), combat vivement ce principe de Luther, qu'il y a beaucoup de choses : « quæ sunt vera theologice, ac philophice falsa. »

(13) Luther ne se gênait pas plus pour exprimer son opinion sur le mérite relatif des autres livres de l'Ecriture. Il appelait l'évangile de saint Jean le meilleur évangile, et il le préférait beaucoup aux trois autres. Il mettait aussi les épîtres de saint Pierre et de saint Paul fort au-dessus des trois évangiles de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc ; il allait jusqu'à dire que ces epîtres, avec l'évangile et la première épître de saint Jean, contenaient, dans son opinion, tout ce qu'il était nécessaire à un chrétien de savoir. Voyez *sa préface du nouveau testament* 1524.

(14) « Il est impossible, dit Calvin dans une lettre à Bullinger, de supporter plus long-temps les violences de Luther, à qui son amour-propre voile ses propres défauts, et qu'il rend impatient de toute contradiction. » Ceux qui veulent des portraits flatteurs des réformateurs ne doivent pas consulter les peintures qu'ils ont tracées les uns des autres. En retour des noms polis que Luther prodiguait aux *protestans* ses confrères, les appelant blasphémateurs, hérétiques, diables, etc., etc., ceux-ci lui rendaient avec la même liberté les titres de nouveau Pape, nouvel Antechrist, et ils disaient que ceux qui pouvaient supporter ses violences, devaient être aussi fous que lui-même. La même candeur mutuelle paraît avoir gagné tout le cercle des réformateurs ; tandis que Mélancthon nous dit (*Testim. ad. Frid. Mycon.*) que Carlostad était un brutal et un ignorant, plutôt juif que chrétien, Calvin nous apprend (*Ep. Calv.*) que Bucer ne se plaisait que dans les voies tortueuses et détournées, et qu'Osiandre (dont les plaisanteries amusaient tant Luther), était un homme dont la conversation était licencieuse et la morale infâme (*Mel. Ep. ad Camer. — Calv. Ep. ad Mel.*)

(15) Outre les imaginations de Luther sur ses entrevues et ses dialogues avec le diable, il attribua aussi à cet ami familier la grande maladie dont il manqua de mourir en 1532. Sekendorf nous apprend encore que Luther regarda comme un effet de l'action diabolique, un météore remarquable qui parut l'année suivante. Cet historien nous a également conservé une lettre du réformateur à une servante qu'on disait possédée du démon ; rien de plus faible ni de plus digne d'une vieille femme que son contenu.

Si on en excepte les rapports avec le diable, article sur lequel la crédulité de Luther brillait sans rival, Mélancthon était encore plus grossièrement superstitieux. On voit par ses lettres que, lorsqu'il s'occupait de la confession d'Augsbourg, il donnait une attention inquiète à toutes les histoires de prodiges qui se répandaient, espérant y trouver quelque présage favorable au succès de sa cause. Un débordement extraordinaire du Tibre, une cavale qui mit bas un poulain avec un pied de grue, lui semblaient des signes certains de quelques grands événemens ; tandis que la naissance d'un veau à deux têtes dans le territoire même d'Augsbourg, lui parut présager la destruction prochaine de Rome par le schisme. Il alla jusqu'à communiquer sérieusement ce prodige à Luther, lui apprenant qu'au même temps, le même jour, la confession d'Augsbourg devait être présentée à l'empereur. Il ne faut pas s'étonner qu'un esprit capable de telles absurdités, ajoutât également foi à l'astrologie. Aussi nous apprenons que cette noble victime de la superstition tremblait continuellement des horreurs de son

horoscope qui, entre autres infortunes, lui prédisait un naufrage dans la Baltique.

Les lettres de Mélancthon prouvent que le plus grand nombre de ses correspondans croyaient comme lui à l'astrologie. On doit supposer qu'aucun d'eux ne connaissait l'horoscope de Luther, que les calculs astrologiques de Landini avaient reconnu dans l'enfer du Dante. *Infern. cant.* 1. (Voyez les remarques de M. Taafe, sur ce passage, dans son ingénieux *commentaire sur le Dante. Murray*, 1822). Pour achever de prouver que le poète avait en vue Luther, M. Rosetti a découvert, à ce qu'il paraît, que le mot *veltro* n'est qu'un anagramme du nom du grand réformateur !

CHAPITRE XLII.

(1) Un savant protestant expose ainsi le dogme calviniste de l'eucharistie : « Calvin et Bèze ne voulaient pas avouer que le pain et le vin fussent les véhicules du corps et du sang, mais ils enseignaient que ces choses étaient non seulement distinctes, mais très-éloignées les unes des autres. Ils disaient que le consécrateur ne donnait que les élémens purs, et, si les hommes, en outre, reçoivent le corps et le sang du Christ, il ne faut l'attribuer qu'à leur propre foi, en vertu de laquelle ils s'imaginent qu'ils pourraient communiquer au corps et au sang en tout autre lieu et en toute autre action religieuse, aussi bien qu'à la table du Seigneur et au sacrement. » *Johnson, Sacrifice non sanglant.*

Le même écrivain, si habile à étudier l'antiquité chrétienne, s'exprime ainsi sur la vue de ce sacrement qui a maintenant prévalu dans l'église d'Angleterre : « Ce que les chrétiens de tous les siècles avaient cru jusqu'alors trop vil et trop bas pour être l'unique nourriture des âmes pieuses à la table du Seigneur, c'est-à-dire le pain et le vin seuls, séparés du corps naturel ou spirituel, vides de toute grâce divine et entièrement étrangers à la bénédiction du Saint-Esprit, — ces élémens communs, qu'on met simplement à part pour un usage pieux, nos arminiens et nos sociniens les ont substitués au remède de l'immortalité, à la nourriture sanctifiante, à la chose en même temps céleste et terrestre, à l'aliment spirituel, à la substance divine, au mystère terrible des anciens. »

(2) L'immortel Leibnitz reconnaît que cette foi était celle de l'antiquité. Il s'exprime ainsi à ce sujet : Aiunt enim (impanatores) corpus Christi exibere in, cum, et sub pane : itaque cum Christus dixit : Hoc est corpus meum, intelligunt quemadmodum si quis sacco ostenso diceret : Hæc est pecunia. Sed pia antiquitas aperte satis declaravit panem mutari in corpus Christi, vinum in sanguinem, passimque hic veteres agnoscunt metastoicheisin quam latini transubstantiationem recte verterunt. — *Systema theologicum.*

(3) Περι της Τριαδος scis me semper veritum esse fore ut hæc aliquando erumperent. Bone Deus, quales tragœdias excitabit hæc quæstio ad posteros, Ει εστιν υποστασις ο Λογος ; ει εστιν υποστασις το πνευμα ; L. 4, *Ep.* 140.

(4) Les anciens hérétiques ont précédé les modernes dans ce mode d'interprétation comme dans tout le reste. Ainsi, Tertullien nous dit (*de Resurrect. carnis*) que ceux qui, de son temps, niaient la résurrection de la chair, argumentaient de ce que « le langage des Écritures est souvent figuré, et ils soutenaient qu'il fallait ici le considérer comme tel, la résurrection qu'il annonce ne devant être qu'une résurrection morale ou spirituelle.

(5) Ainsi le dogme de la satisfaction de Jésus-Christ est anéanti par Socin. Il s'exprime avec une franchise vraiment curieuse. « Quand même je trouverais, dit-il, cette doctrine, non pas seulement une fois mais souvent dans les saintes Ecritures, je ne la croirais pas dans le sens que vous lui donnez. Car, comme cela est absolument impossible, c'est d'après cette idée que je chercherais à interpréter ces passages, leur donnant le sens qui s'accorderait avec mes vues sur ce sujet, comme je l'ai déjà fait pour beaucoup d'autres passages des Ecritures » — *Socin*, *lib.* 3, *de Servatore.*

Si l'on veut multiplier les exemples de la manière dont il appliquait sa règle d'interprétation, on peut citer encore la facilité avec laquelle il échappe dans

son exposition du premier chapitre de l'évangile de saint Jean, à la difficulté qui s'offrait à lui tout d'abord. Il soutient que saint Jean, en appelant Jésus le Verbe de Dieu, se sert d'une *métaphore* ou d'une *métonymie* ; quant au verset 14, « Et Verbum caro factum est, — Et le Verbe fut fait chair, » il l'explique en disant que le mot Εγενετο que l'on traduit par *fut fait*, signifie souvent *était*. « Ainsi, dit-il, il ne faut pas traduire ici *fut fait chair* mais *était chair* ; car il a été suffisamment prouvé que par le *Verbe* il faut entendre l'homme qui naquit de la Vierge Marie, qui ne put pas *être fait chair* mais qui *était chair*. — J'espère que le disciple était digne de celui qui avait le premier montré que ces paroles, « ceci est mon corps, » veulent dire « ceci signifie mon corps ! »

(6) Le biographe de Socin, Toulmin, en défendant cette manière « d'avoir recours pour de tels passages à un sens figuré et plus large, parce que autrement ils offriraient des choses contraires aux perfections divines, ajoute : Que c'est le seul moyen d'échapper à la force de l'argument que les papistes tirent des paroles de l'institution en faveur de la transubstantiation. »

CHAPITRE XLIII.

(1) Nous trouvons parmi les sociniens le même esprit de variation et de discorde qui a signalé la marche de toutes les autres sectes protestantes. Après l'arrivée de Socin en Pologne, les unitaires y formaient trente-deux sociétés distinctes, dont l'unique principe commun était que Jésus-Christ n'était pas Dieu. *Dictionnaire des hérésies.* Ceux qui prennent intérêt à l'histoire des doctrines unitaires, pourront satisfaire leur curiosité en lisant ce que le docteur Rees dit des progrès du socinianisme, dans l'édition qu'il a donnée du catéchisme Racovien.

(2) Un digne confrère d'impiété, plaisante ainsi l'absurdité du système de Socin : « Et quoique les sociniens désavouent cette pratique (celle d'admettre des contradictions apparentes en religion), je me trompe fort si eux, ou les ariens, peuvent faire paraître leurs notions d'une créature *dignifiée* ou d'une *créature-Dieu*, *capable d'un culte divin*, plus raisonnables que les extravagances des autres sectes sur l'article de la trinité. » Toland. — *Christianisme sans mystère.*

(3) Qui pourrait croire que c'est à un homme capable de prononcer de tels blasphèmes, que s'adresse l'éloge suivant ? « Les illustres réformateurs Luther, Zuingle et Calvin, sont grands, très grands sans doute dans le livre de la renommée, mais Faustus Socin est au moins aussi grand dans le livre de vie, ce qui est bien plus précieux. » — *Recueil théologique*, *vol.* 1.

(4) S'il faut s'en rapporter à Socin, son persécuteur (car quelque étrange que cela puisse paraître, ces apôtres de la liberté de penser ont presque tous été persécuteurs), David alla jusqu'à affirmer « qu'invoquer Jésus-Christ, c'était la même chose que de prier la sainte Vierge ou d'autres saints morts. » — Socini. *Opera*, *t.* 2.

(5) Quelques-uns des unitaires anglais, contens de rejeter seulement les deux premiers chapitres de saint Mathieu, conservent ceux de saint Luc. Un de leurs plus savans écrivains s'est efforcé d'expliquer les passages qui se rapportent à la conception miraculeuse, et il a cru prouver que rien n'obligeait de supposer que la conception de Jésus ait été surnaturelle. *Unitairianisme ou Doctrine de l'évangile*, *par le docteur Carpenter.* On voit que pour sauver, aux yeux de nos critiques, l'authenticité des Ecritures, il ne s'agit que de parvenir à en altérer le sens.

(6) Après avoir rapporté beaucoup d'autorités sur ce point, l'un des éditeurs du catéchisme Racovien (Wisowatius) conclut ainsi : » — Il est donc plus sûr de s'attacher à la signification propre du mot, et de croire que le saint-Esprit est la puissance et l'énergie de Dieu, et par conséquent son don, comme cela nous est clairement révélé dans les saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. » Il y eut cependant, sur ce point, quelque différence d'opinion parmi ces sectaires, et le père des unitaires anglais, John Bidle, fut à ce qu'on dit un de ceux qui « regardaient le Saint-Esprit comme une personne, chef des esprits célestes, premier ministre de Dieu et du Christ, et conséquemment appelé esprit par excellence. » — *Hist. abrégée des Unit.* 1687.

(7) Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore deux traits au portrait de Luther, que ces pages ont déjà peint au naturel. La main fidèle du réformateur lui-même tracera le premier. La remarque du professeur me rappelle un passage qui se trouve dans une préface, que Luther ajouta à ses œuvres peu de temps avant sa mort; il dit: « Lorsque je m'engageai dans la cause de la réforme, j'étais un fou papiste si embarrassé, si bien plongé dans les dogmes du pape, que j'étais prêt à mettre à mort, si j'en avais été capable, ou à aider ceux qui auraient voulu mettre à mort quiconque aurait refusé obéissance au pape sur un seul article. » On ne saurait douter que cet aimable caractère ne l'ait suivi dans l'extrémité opposée où il s'était jeté. Aux preuves que j'ai déjà données de sa tolérance, j'en ajouterai une seule, que Seckendorff, l'habile apologiste du luthéranisme et de son auteur, nous a laissé comme un précieux souvenir des dispositions de son héros à l'égard des juifs. « L'opinion de Luther était, dit Seckendorff, qu'on eût dû raser leurs synagogues, détruire leurs maisons, leur enlever leurs livres de prières, le Talmud et l'Ancien-Testament, empêcher leurs rabbins d'enseigner, les obliger de gagner leur vie par de pénibles travaux, etc., etc. »

« Severam deinde sententiam adversus eos promit, censetque synagogas illorum funditus destruendas, domos quoque diruendas, libros precationum et talmudicos omnes.... immo et ipsos sacros codices veteris testamenti, quia illis tam male utuntur, auferendos, etc, etc. » *Seckendorf*, *Comm. de Luth*, *lib.* 3, *sect.* 27.

Telle était la tolérance de ce champion du jugement individuel. Seckendorf lui-même se croit obligé de désapprouver de tels sentiments: « Acria hæc sunt, et quæ approbationem non invenerunt. »

(8) Le professeur fait allusion sans doute à l'opinion de Mélancthon en faveur de la primauté du pape, comme aussi à son langage décidément catholique au sujet de l'eucharistie dans l'apologie de la confession d'Augsbourg. Il est assez singulier que le même passage de l'antique canon de la messe (impliquant expressément un changement de substance après la consécration), qui excita un tel scandale lorsqu'on le lut dans l'apologie de Mélancthon, fut introduit ensuite dans la liturgie que Charles Ier s'efforça d'imposer au peuple d'Ecosse.

(9) Le professeur ne pouvait choisir une expression plus propre à représenter la suite de jongleries que Calvin se plait à jouer dans sa vraie parodie du sacrement. Il fait d'abord paraître devant nous « la propre substance » (comme lui-même le proclame), du corps de Jésus-Christ, nous assurant qu'il est aussi substantiellement présent au communiant que le Saint-Esprit l'était sous la forme d'une colombe, et alors *præsto*, en un tour de main, il change cette présence réelle en une absence, et il montre que celui qui reçoit, et la chose qui est reçue, sont aussi éloignés l'un de l'autre que le ciel l'est de la terre.

Au reste, il n'est pas de preuve plus manifeste de la force des expressions dont Notre-Seigneur s'est servi en instituant l'eucharistie; tandis qu'elles obligent Luther à croire malgré lui à la présence réelle; elles contraignent Calvin avec non moins de résistance à s'efforcer de *sembler* y croire. Cependant, après tout, la véritable explication de la doctrine de Calvin sur ce point, se trouve dans ce jeu de mots impie de son disciple Bèze, qui disait que le corps du Christ « non magis esse in *cœnâ* quam in *cœno.* »

(10) Nous empruntons au traité clairement raisonné de l'évêque Copleston, cet exposé succinct et exact de l'effrayante hypothèse du calvinisme: « Nous ne pouvons, en vérité, comprendre comment un être qui *connaît* toutes les choses à venir, peut soumettre un autre être de sa création à une *épreuve*. Comment il peut exposer cet être à la tentation, *sachant* quelle en sera l'issue, et cependant lui parler avant et le traiter après comme s'il n'avait rien su. » J'ai déjà montré les horribles blasphêmes que les conséquences naturelles de cette doctrine arrachèrent à Luther et à ses autres défenseurs.

C'est avec une égale concision qu'un certain landgrave de Turinge, pussant patron des doctrines réformées, opposa une conséquence nécessaire du calvinisme aux reproches que lui faisaient ses amis sur ses désordres. Il leur répondit: « Si prædestinatus sum nulla peccata poterunt mihi regnum cælorum auferre: si præscitus, nulla opera mihi illud valebunt conferre. » Cette objection est aussi ancienne que commune; elle ne saurait trouver de réponse que dans les principes de la foi catho-

lique qui, sans expliquer aux hommes les secrets desseins de Dieu, leur enseigne avec une infaillible autorité que leur salut est entre leurs mains. Ainsi la raison de l'homme n'a pas sondé le mystère, mais elle se repose dans l'espérance dont on lui a fait un devoir.

(11) La position de l'unitairianisme, parmi les différentes sectes chrétiennes, est parfaitement décrite par l'évêque Hebert; il l'appelle un système qui « penche sur la dernière extrémité du christianisme, et qui, en beaucoup de cas, a servi de degré vers le simple déisme. » Le respectable évêque serait sans doute choqué si on lui disait (ce qui néanmoins n'est que trop vrai) que dans ce chemin sa religion est un des derniers degrés qui reste à franchir pour arriver à l'incrédulité.

(12) Le zélé Witaker s'exprime ainsi au sujet de l'*essai sur l'esprit,* que ce prélat distingué de l'Irlande publia sous son propre nom en 1751. » Cette folie (l'arianisme), a été ressucitée par ce qui semble un monstre d'absurdité en ces derniers âges; un arien évêque de l'église. (L'évêque Clayton), l'a ressuscité dans son Essai sur l'esprit.

On a dit que Clayton était seulement coupable d'imprudence pour avoir mis son nom à un ouvrage qui appartenait réellement à un jeune membre du clergé de son diocèse; mais l'opposition de cet évêque, non seulement au symbole d'Athanase, mais à celui de Nicée, et l'effort hardi qu'il fit en demandant à la chambre haute que ces deux symboles fussent effacés de la liturgie de l'église d'Irlande, montrent bien que quand même il ne serait pas l'auteur de l'essai en question, il en partageait assez les principes, pour être rendu responsable de toute son hétérodoxie.

(13) En accusant de socinianisme le système de Hoadly, sur le sacrement, le professeur n'est que l'écho de l'un des évêques qui crurent devoir protester contre l'opinion qui a prévalu maintenant parmi les membres de l'établissement. Dans un sermon prêché devant l'université d'Oxford, le dernier évêque Cleaver, après avoir fait sentir à ses auditeurs la connexion qui existe entre l'importance de la cène et la dignité de la nature du Christ, en prouvant que déprécier les grands bienfaits du sacrement c'est nier la divinité de Jésus-Christ, ajoute, que la réputation que s'était acquise en certains lieux le simple exposé du sacrement, par l'évêque Hoadly, était *de confirmer ses liaisons avec les notions sociniennes.*

CHAPITRE XLIV.

(1) « Il n'est pas nécessaire d'ajouter (dit le Rev. M. Rose, avocat chrétien à l'université de Cambridge), que l'*Église protestante d'Allemagne n'est que l'ombre d'un nom;* car cette *abdication du christianisme* ne s'est pas bornée aux calvinistes ou aux luthériens; sa triste et flétrissante influence s'est étendue avec une égale force sur les uns et sur les autres. » — *Sermons.*

Tel est aussi l'exposé que nous donne le baron Starke, écrivain allemand : « Le protestantisme, dit-il, est tellement dégénéré, qu'il ne conserve plus guère aujourd'hui que son nom seul. A tout événement, il faut avouer qu'il a subi tant de changemens que, si Luther et Mélancthon se réveillaient au milieu de nous, ils ne reconnaîtraient pas l'Église qui a été l'ouvrage de leur industrie. » *Entret. phisoph.*

(2) « Une théorie d'inspiration, tellement exagérée, contribua, sans contredit, dit M. Pusey, à ébranler en Allemagne la foi en la vraie doctrine, parce que tout semblait dépendre de ce système théologique vicieux. Les protestans s'étaient imaginés réussir par là à défendre contre les catholiques la position dans laquelle ils s'étaient placés. Leurs descendans ont à regretter amèrement cette politique si étroite et si imprévoyante. »

C'est ainsi que l'esprit de parti était au fond de toutes les questions dans les premiers débats du protestantisme. En opposition avec la doctrine catholique, on avait voulu prouver que la Bible était la seule règle, la seule lumière qu'on fût obligé de suivre; soutenir son inspiration dans chaque mot et chaque syllabe devint alors pour le parti un point d'honneur aussi bien que de religion. La conséquence a été celle de tout ce qui est extrême; on voit les descendans de ces hommes qui croyaient que la Bible était *tout* dégrader successivement la Bible jusqu'à la réduire à *rien.*

(3) L'extrait suivant des sermons de M Rose, à qui nous devons les premières notions exactes sur l'état du protestantisme en Allemagne, contient en peu de mots une vue si générale du sujet, qu'il m'épargnera la peine de recourir à son autorité pour les détails. « Ils (les protestans rationalistes de l'Allemagne) ne reconnaissent de loi que leur imagination; les uns sont plus, les autres moins extravagans : mais apres cette déclaration, je ne leur fais aucune injustice en disant que la tendance générale de leurs opinions (plus prononcée chez les uns, un peu moins chez les autres), peut se réduire aux propositions suivantes : Dans le Nouveau-Testament nous trouvons seulement les *opinions* du Christ et des apôtres conformes au siècle dans lequel ils vivaient, et non des vérités éternelles ; le Christ lui-même n'avait ni le dessein ni le pouvoir d'établir un système qui pût durer; lorsqu'il enseigne quelque vérité durable, comme il le fit en effet quelquefois, c'était sans être certain de sa nature; les apôtres comprenaient moins bien encore la vraie religion ; comme toute la doctrine du Christ et des apôtres ne s'adressait qu'aux juifs, elle était aussi uniquement puisée dans la philosophie juive; le Christ lui-même s'est trompé, et les apôtres ont répandu ses erreurs; par conséquent il ne faut recevoir aucune de leurs doctrines sur leur autorité; mais sans aucun égard pour les livres de l'Ecriture et leur origine prétendue divine, chaque doctrine doit être examinée d'après les principes de la droite raison, afin de s'assurer si réellement elle vient de Dieu. »

(4) « Ils soutenaient, dit M. Pusey en parlant de ces premiers théologiens de l'Allemagne, que toutes les doctrines principales du christianisme étaient aussi bien révélées aux juifs dans l'ancien testament qu'elles le sont dans le nouveau, et, que la connaissance de ces dogmes était aussi nécessaire à leur salut qu'elle l'est au nôtre » Il ajoute, que, « nulle erreur ne semble avoir plus contribué à préparer la réaction subséquente, qui *congedia toute prophètie* et considéra toute doctrine comme précaire.» *Recherches historiques.*

Ces idées étaient portées si loin à cette époque (vers 1640), que le célèbre luthérien Calixte fut accusé d'arianisme et de judaïsme, parce qu'il pensait que le dogme de la trinité n'était pas révélé aussi clairement dans l'ancien que dans le nouveau testament, et que sous l'ancienne loi il n'était pas aussi nécessaire au salut.

(5) On disait, au sujet de leurs différentes manières d'interpréter l'Écriture, que : « Cocceius trouvait le Christ partout dans l'ancien testament et Grotius, nulle part. »

(6) Sur ce point les théologiens allemands n'ont pas gardé tout le rationalisme pour eux seuls; le Rev., auteur du *Libre examen* a bien osé, avant ces critiques, jeter le ridicule sur le récit de Moïse ; il s'amuse à plaisanter « sur le serpent qui parle et qui raisonne. » — Voyez l'*Essai de Middleton* sur ce sujet, et aussi *sa lettre au docteur Waterland.*

(7) Dans la préface de son ouvrage, Bretschneider justifie les motifs qui le lui ont fait écrire, par l'exemple de Luther et par les principes de l'Eglise évangélique. — « Eam enim judicii libertatem non solum antiquissima sibi vindicabit ecclesia, sed ea quoque usus est Lutherus, eademque denique principiis Ecclesiæ evangelicæ est quam convenientissima. » Plusieurs théologiens allemands, outre Bretschneider, et entr'autres Cludius (surintendant de l'Eglise luthérienne à Hildesheim!) regardent également les écrits attribués à saint Jean comme supposés.

(8) Berthold, l'un de ces critiques qui affirment l'existence d'un document commun, soutient que l'original des trois premiers évangiles était écrit en araméïque. Les épitres de saint Paul, aussi bien que toutes les autres, ne sont plus aussi pour lui que des traductions de l'araméïque. Ainsi, d'après la remarque d'un écrivain spirituel (*Critique britannique*), « Au lieu de croire, comme nos bons aïeux, que le Nouveau-Testament est une collection d'ouvrages composés par les auteurs dont ils portent les noms, et qui écrivaient sous l'inspiration immédiate du Saint-Esprit, il nous faut penser maintenant que l'historien original du récit évangélique est un inconnu, et que les épîtres et les évangiles que nous lisons en grec, ne sont que des traductions faites par des personnes dont les noms sont perdus, et qui se sont trahies elles-mêmes par plusieurs bevues, dans l'ouvrage qu'elles ont entrepris. » *Juillet*, 1828. Les folies de la raison cessent d'être dangereuses lorsqu'elles arrivent à cet excès.

(9) La vérité a trouvé de savans défenseurs en Allemagne, mais il est à remarquer que chacun des deux partis s'appuie sur un ordre d'argumens dont son adversaire conteste la force. Ainsi les catholiques en appellent surtout à la tra-

dition; ils pensent que l'authenticité des livres saints étant un fait historique, elle doit être discutée et prouvée comme les faits, c'est-à dire, par le *témoignage*. Or les témoins ou contemporains ou très-rapprochés s'offrent en foule et leurs dépositions sont unanimes. Les rationalistes au contraire, toujours fidèles à leur système *d'isolement*, veulent juger ce fait par leurs seules lumières; discutant peu les preuves de la tradition, ils s'attachent à une multitude de petites difficultés tirées des caractères intrinsèques de l'ouvrage. Ainsi une différence de style leur suffira pour prononcer que deux épîtres ne peuvent pas appartenir à la même main.

(10) D'après la solution de ce miracle, que nous devons à un *professeur de théologie*, Paulus, les mots Επι την θαλασσαν περιπατουντα doivent être traduits, marchant *près* de la mer, au lieu de marchant *sur* la mer. Les autres circonstances rapportées dans l'Evangile s'arrangent comme elles peuvent avec cette interprétation arbitraire. L'explication du miracle de la pièce de monnaie trouvée dans le ventre d'un poisson est également digne d'un théologien protestant. « Quel est le miracle, demande Paulus, que l'on croit ordinairement voir ici? Je ne dirai pas que c'est un miracle de seize ou vingt *groschen* (2. s. 6. d.), car la grandeur de la somme, ne fait pas la grandeur du miracle; mais on peut observer que comme en général Jésus était assisté par plusieurs personnes (Judas gardait la bourse, saint Jean XII. 6.) à l'exemple des rabbins qui vivaient d'aumônes, comme en second lieu beaucoup de femmes pieuses pourvoyaient à tous ses besoins et qu'enfin le tribut ne fut pas réclamé en quelque lieu écarté, mais à Capharnaüm où le Christ avait des amis, un miracle pour un dollar eût été certainement superflu. » Si l'on veut mieux connaître les écrits de ce précieux théologien, on peut consulter Rose. *Etat du protestantisme en Allemagne.*

(11) En parlant des enthousiastes du magnétisme animal, qui ont été jusqu'à lui attribuer l'évocation de l'ombre de Samuel par la pythonisse, l'abbé Grégoire dit: « Comme les néologues protestans, ils appliquent à d'autres faits surnaturels racontés dans la Bible cette thaumaturgie médicale qui tendrait à démolir tout le plan de la révélation. »

(12) Parmi eux il faut compter Paulus qui dans son commentaire affirme que le Christ ne mourut pas réellement, mais qu'il fut seulement en léthargie. Semler, l'un des pères du rationalisme, ne voit dans la résurrection qu'une espèce de mythe poétique qu'il faut entendre dans un sens moral ou allégorique; et Wegscheider dit que quoique le Christ *parût* aux assistans avoir expiré, cependant après quelques heures ayant été confié aux soins de ses amis, il revint à la vie le troisième jour.

M. Pusey est assez hardi pour croire discerner dans l'état présent de l'Allemagne, un retour de respect pour le christianisme. Entr'autres preuves, il s'appuie sur ce que le dogme de la résurrection a repris sa place dans le symbole protestant « Beaucoup de ceux, dit-il, dont j'ai entendu parler, plusieurs que j'ai vus en Allemagne d'abord froids rationalistes, commencent maintenant à se rapprocher plus ou moins de la plénitude du christianisme. Du moment où le grand miracle de la résurrection de notre Sauveur est regardé comme le fondement de la révélation chrétienne, de ce moment, dis je, date le progrès. »

(13) « Les ministres de Genève, dit Grenus, écrivain protestant, ont déjà franchi l'immuable barrière; ils ont donné la main et se sont unis aux déistes et aux ennemis de la foi. Ils rougissent même de faire mention dans leur catéchisme du péché originel, sans lequel l'incarnation du Verbe éternel n'est plus nécessaire. »

Rousseau dans ses lettres de la Montagne, nous donne la même idée des ministres de Geneve de son temps: « Lorsqu'on leur demande, dit-il, si Jésus-Christ est Dieu ils n'osent répondre. Lorsqu'on leur demande quels mystères ils admettent, ils n'osent encore répondre..... Un philosophe jette sur eux un regard rapide et en même temps il les pénètre, il voit qu'ils sont ariens, sociniens. »

Les ministres de Genève, dans leur déclaration en réponse à l'article de *Genève*, que d'Alembert avait inséré dans l'Encyclopédie, dirent qu'ils avaient pour Jésus-Christ *plus que du respect.*

(14) Cannabich, théologien allemand, s'est expliqué nettement sur tous ces mystères dans sa *Revue des dogmes anciens et nouveaux de la foi chrétienne* Il met froidement de côté la trinité, le péché originel, la justification, la satisfaction du Christ, le baptême, la cène telle qu'elle est enseignée dans sa propre église. Ce théologien niveleur (qui occupait une des plus hautes dignités de l'église luthérienne), s'exprime ainsi sur la trinité : « On peut écarter sans scrupule de l'instruction religieuse le dogme de la trinité, comme une doctrine nouvelle, sans fondement et contraire à la raison; mais il faut procéder avec une grande circonspection, de peur de scandaliser les chrétiens faibles, et de leur donner un prétexte pour rejeter toute religion. »

(15) Rousseau dit avec une juste sévérité : « De toutes les sectes du christianisme, la luthérienne me paraît la plus inconséquente; elle a réuni comme à plaisir contre elle seule toutes les objections qu'elles se font l'une à l'autre. Elle est en particulier intolérante comme l'Eglise romaine; mais le grand argument de celle-ci lui manque; elle est intolérante sans savoir pourquoi. » *Lettres de la Montagne.*

(16) Ainsi un savant professeur, Fecht, dans un ouvrage « De Beatudine mortuorum in Domino » enseigne que tous les hommes hors les luthériens, et *certainement* tous les réformés, sont exclus du salut; mais quant aux luthériens il avance que le terme de *bienheureux* ou *morts dans le Seigneur*, doit dans tous les cas leur être appliqué quand même ils auraient mené une vie impie et débauchée sans donner sur leur lit de mort aucun signe de repentir. — Voy. M. Pusey. *Recherches historiques.*

(17) Parmi les exemples de luthériens persécutés par des luthériens, je ne citerai que Strigel, emprisonné pendant trois ans pour avoir soutenu que l'homme n'était pas purement passif dans l'œuvre de sa conversion; Hardenberg déposé et banni de la Saxe, pour avoir seulement *approché* des doctrines réformées, au sujet de la communion; Peucer, filleul de Mélancthon, emprisonné dix ans pour avoir épousé la cause des disciples de son parrain, et Cracau mis à la torture pour la même offense anti-luthérienne,

(18) L'origine de la controverse était l'assertion extravagante de Flaccius, qui disait que le péché originel était la substance de la nature humaine.

(19) Osiandre soutenait que notre justification par le Christ ne venait que de sa nature *divine* seule, tandis que Stancarus attribuait l'œuvre de la justification à sa nature humaine seule. Ainsi ces disgracieux bigots combattaient toujours pour des extrêmes et toujours dans les ténèbres.

(20) L'un des compromis qui ont donné lieu à cette étrange union est singulièrement curieux. Les luthériens étaient accoutumés comme les catholiques à faire usage d'une *hostie entière ;* les calvinistes se servaient d'un pain qu'ils *brisaient.* Maintenant ils font usage en commun d'une grande hostie luthérienne, que l'on brise comme le pain calviniste.

Nous avons là un type, si on peut s'exprimer ainsi, de la destinée du protestantisme en Allemagne; c'était par rapport à la substance de l'eucharistie que les églises différaient entre elles, et maintenant un pur compromis sur la *matière* dont on fait usage, a suffi pour les réunir. L'abbé de la Mennais a droit de dire : *Le protestantisme fatigué s'est endormi sur des ruines.*

(21) Pour confirmer tout ce qu'avance ici le professeur, j'extrais le passage suivant de M. Jacob, voyageur anglais qui, en parlant de la réconciliation en question, s'exprime ainsi : « On dit que cette union a répandu un esprit d'indifférence encore plus absolu pour tout ce qui est sacré. Le dogme distinctif des luthériens, celui qui est contenu dans leurs livres de foi, auquel le clergé déclare adhérer, est la doctrine de la présence réelle du corps et du sang de Jésus Christ dans le pain et le vin à la cène. Ce dogme, quoiqu'il ait été toujours la profession extérieure de l'Eglise luthérienne, a depuis long-temps été abandonnée par la presque totalité de ses ministres; les ministres réformés ou calvinistes, ont comme leurs confrères les luthériens, à renoncer à peu de chose; leurs dogmes distinctifs de la prédestination, de l'élection, de la persévérance et de la grâce excitante étaient omis aussi dans leurs offices publics comme des croyances vieillies qui n'auraient jamais dû être introduites, et on sait généralement que depuis un siècle ils sont à peine soutenus par une partie un peu notable du clergé; ainsi il ne faut pas s'imaginer que l'union qui a eu lieu ait eu d'autre

effet pratique que de faire croire au commun du peuple que le culte religieux sous telle ou telle forme, est chose aussi indifférente que paraissaient l'être à leurs docteurs leurs diverses opinions, d'après la facilité avec laquelle ils s'étaient entendus. »

(22) Il pensait que c'était un malheur, une maladie de la nature humaine et non un péché digne de damnation. « Colligimus ergo peccatum originale morbum quidem esse, qui tamen per se non culpabilis est, nec damnationis pænam inferre potest. » *Tractat. de baptism.*

(23) Calvin fut également accusé d'hétérodoxie sur ce sujet par les luthériens. Hutter, l'un de leurs plus violens théologiens, publia un livre pour prouver que Calvin « avait corrompu d'une manière détestable les passages des Ecritures qui renfermaient les témoignages les plus célebres sur la très-sainte trinité, la divinité du Christ et le Saint-Esprit. »

Les motifs de cette accusation contre Calvin se trouvent dans la manière dont ce réformateur expliquait quelques-unes des prophéties et des figures des écritures hébraïques que beaucoup de chrétiens regardent comme se rapportant au Christ. Calvin prévenant le système des rationalistes, ne les applique qu'à la condition temporelle et aux espérances des Juifs. En remarquant ce mode d'interprétation (que le professeur Scratchenbach aurait pu citer parmi ses exemples de l'esprit *rationalisant* du protestantisme), Mosheim s'exprime ainsi : « Il faut cependant observer que quelques-uns de ces interprètes et particulièrement Calvin, ont été amèrement censurés pour avoir appliqué à l'état temporel et à la foi des Juifs, plusieurs prophéties qui se rapportent au Messie et à la foi chrétienne de la manière la plus évidente ; on les accusait d'avoir par là, écarté plusieurs des argumens les plus forts en faveur de la divinité de l'Evangile. »

CHAPITRE XLV.

(1) *Extraits du journal d'un amateur de littérature.* Le spirituel auteur de cet ouvrage, M. Green, était intimement lié avec les hommes les plus éminens de la dernière moitié du siècle précédent. C'est en parlant du poème de Dryden intitulé : *La biche et la panthère*, qu'il dit : « La biche démontre ce que j'ai pensé souvent, mais ce que je tremblais d'exprimer, c'est que le premier pas fait pour se séparer de l'église de Rome, est le premier pas vers l'infidélité. »

(2) « L'unité des protestans consiste à ne pas croire et non à croire ; à savoir plutôt qu'ils sont contre, qu'à savoir qu'ils sont pour ; moins à connaître ce qu'ils ont que ce qu'ils ne veulent pas avoir. Que ces religions négatives prennent garde de ne trouver qu'un salut négatif. » *Marquis de Worcester*, *dans sa conférence avec Charles I*, *à Ragland.*

(3) Les luthériens témoignèrent assez singulièrement à Erasme leur reconnaissance pour la part qu'on suppose qu'il prit à préparer les voies de la réforme. « Ils avaient un tableau où Luther et Hutten étaient représentés traînant l'arche de Dieu, et Erasme dansait devant eux de toute sa force. » — *Critiq. de l'apologie d'Erasme* cité par Fortin.

(4) Le nom de cette dame était Ideletta.

(5) « Ce que M. de Meaux observe, qu'en ce temps-là le mariage était une recommandation dans le parti, n'est pas entièrement faux ; car il est certain qu'un ecclésiastique qui ne se serait point marié, eût fait naître des soupçons qu'il n'avait pas renoncé au dogme de la loi du célibat. Je crois que Bucer insinua cette raison à Calvin lorsqu'il le pressa de se marier. » — *Bayle.* Il est si vrai que tel était l'esprit de l'époque, que les visiteurs envoyés sous le règne d'Edouard VI exhortaient tous les ecclésiastiques à se marier afin de donner ainsi un signe certain de leur abjuration du papisme.

(6) Boxhornius, grand-père du célebre Marcus Zuérius, fut aussi un de ceux qui, au temps de la réforme abandonnèrent l'Eglise pour une femme. « Lorsqu'il fut question, dit Baillet, de prendre une femme à la place de son bréviaire, et de se rendre homme de qualité, il se dit de la maison de Boxhorns, noblesse connue dans la Brabant. » *Anti-Cuyckius.*

(7) Il les assurait qu'une seconde femme était tout-à-fait nécessaire à sa conscience, et que cela le mettait à même « de vivre et de mourir plus gaîment pour la cause de l'Evangile ! »

Le lecteur trouvera dans Bossuet (*Hist. des Variat l. 6*) et dans Bayle (*Art. Luther*), toutes les particularités de cette honteuse transaction. Le silence soigneusement ménagé par les parties la conserva long-temps secrète, jusqu'à ce qu'à la fin la publication que l'électeur palatin Charles-Louis fit des documens qui s'y rattachaient, révéla le tout au monde. Bayle touche malicieusement quelques mots des motifs qui engagèrent les trois chefs de la réforme à cette infame concession. Après avoir donné plusieurs extraits du mémoire du landgrave il continue : « Il joignit à tout cela je ne sais quelles menaces et quelles promesses, qui donnèrent à penser à ses casuistes ; car il y a beaucoup d'apparence que si un simple gentilhomme les eût consultés sur un pareil fait, il n'eût rien obtenu d'eux. On peut donc s'imaginer raisonnablement qu'ils furent de petite foi : ils n'eurent pas la confiance qu'ils devaient avoir aux promesses de Jésus-Christ ; ils craignirent que si la réformation d'Allemagne n'était pas soutenue par les princes qui en faisaient profession, elle ne fût étouffée. »

(8) L'exemple de ces religieuses fut suivi par une autre bande, composée d'un nombre double, et qui peu de temps après s'échappa du monastère de Wederstetten.

(9) Il est juste de dire que ce blasphème est rapporté par Cochlœus dont l'extrême violence contre Luther peut faire suspecter le témoignage. Cet écrivain s'exprime ainsi. — « Felicem raptorem sicut Christus raptor erat in mundo, quando per mortem suam.... et quidem opportunissimo tempore in pascha quo Christus suorum quoque captivam duxit captivitatem. »

(10) Venit Catharina ad Nicolaum Amsdorffium, conqueriturque se de consilio Lutheri D. Glacio contra voluntatem suam nuptiis locandam : scire se Lutherum familiarissime uti Amsdorffio ; itaque rogare ad quævis alia consilia Lutherum vocet. Vellet Lutherus, vellet Amsdorffius se paratam cum alterutro honestum inire matrimonium. — Cum D. Glacio nullo modo. — *Seckendorf. Comment. de lutheranismo.*

Tout ce plan fait beaucoup d'honneur à l'ingénuité de Catherine qui déjà n'ignorait pas que Luther était un de ses admirateurs. Il s'était élevé certaines rumeurs peu honorables à la réputation de l'un et de l'autre, à propos des témoignages assez notoires de tendresse que lui avait donnés le réformateur ; Luther y fait lui-même allusion dans une de ses lettres. « Os obstruxi, *dit-il*, infamantibus me cum Catharina Borana. » Son zélé défenseur Seckendorf dit sans réserve « qu'il aimait beaucoup cette fille et qu'il l'appelait sa Catherine. » — « Optime enim cupiebat virgini et suam vocare Catharinam solebat. »

(11) Ce peintre s'appelait Carnachius. M. Mayer a mis en tête de sa dissertation de Catharina Lutheri conjuge, une gravure faite d'après le meilleur des portraits de Catherine, dans l'unique intention de justifier Luther de l'accusation d'avoir épousé une *jolie* femme.

(12) « Sic me vilem et contemptum his nuptiis feci, ut angelos ridere et omnes dæmones flere sperem. » — *Epist. ad Spalat.*

(13) Dominus me subito aliaque cogitantem conjecit mire in conjugium cum Catharina borensi moniali illa » *Epist. ad vinces.* Mélanchton alla même jusqu'à penser (ou au moins jusqu'à dire) qu'il pouvait y avoir quelque chose de « secret et de divin » dans ce mariage. — « Isto enim sub negotio fortasse aliquid occulti et quiddam divinius subest ! » *Epist. ad camerar.* L'infatuation ou l'hypocrisie, car c'est nécessairement l'une ou l'autre, peuvent-elles aller plus loin ?

(14) En se vantant que les *sages* du parti, d'abord si vivement affligés par ce mariage, s'étaient vus forcés de reconnaître ensuite le doigt de Dieu dans cet événement, il s'exprime ainsi : Vehementer irritantur sapientes inter nostros : rem coguntur Dei fateri, sed personæ larva tam meæ quam puellæ illos dementat. — *Lutheri epist. ad Seckendorf.*

(15) Epistola ad Galatas est mea epistola cui me despondi. — Est mea Catharina de Bora.

(16) La seule exception qu'admette ici mon ami ne peut regarder que Mélanchton ; cependant il serait difficile, d'après la conduite de cet homme aimable mais très-irrésolu, de le justifier complètement au moins de duplicité en déguisant ses véritables opinions et en défendant des mesures qu'il désapprouvait. Tandis qu'il offrait au public comme des documens de foi exacts, la confession d'Augsbourg et son apologie; dans ses lettres particulières il déplore cet acte qu'il reconnaît renfermer des erreurs et des obscurités qu'il eût été très-important de corriger. Ce fait ne renferme-t-il pas déja un sacrifice si coupable à l esprit violent du parti, que les remords seuls qu'il en ressentit peuvent pallier ou expier sa faute. Il est vrai que sa position était pénible, il ne se compare que trop justement à Daniel parmi les lions, jamais esprit doux ne se trouva associé à des caractères aussi violens ; mais comment le justifier d'avoir approuvé le supplice de Servet ? Il appartenait à des hommes tels que Bucer et Farel de demander que celui qui osait douter de la trinité eût « les entrailles arrachées, mourût de dix mille morts. » — Mais Mélanchton !

(17) Quant à cette accusation, Bucer lui-même, le plus hypocrite de toute la bande, avoue leur culpabilité ; dans une lettre écrite à Calvin lorsque Charles-Quint poursuivait le cours de ses victoires, il dit : « Dieu nous a punis à cause de l'injure que nous avons faite à son nom par notre longue et funeste hypocrisie. »

(18) Dès les premiers temps de l'Eglise chrétienne, ces noms empruntés à des hommes tels que marcionites, ariens, donatistes, luthériens, calvinistes ont été invariablement la marque de l'hérésie et du schisme. Saint Paul semble avoir voulu réserver ce caractère aux sectes séparées de l'unité, lorsqu'il reprend sévèrement quelques chrétiens dont les uns disaient appartenir à Paul, d'autres à Apollon, d'autres à Céphas. « Les apôtres (dit saint Ephrem d'Edesse), ne donnaient aucun nom et lorsqu'on le fit on s'éloigna de leur règle. »

Un catholique de nos jours pourrait avec une parfaite justesse appliquer à cet essaim de calvinistes, d'arminiens, de sociniens, etc. cette simple réponse que saint Augustin faisait aux donatistes : « *Je suis appelé catholique ; vous, vous êtes avec Donat.* » — Ego catholica dicor, et vos de Donati parte. — *Psalm. contra. part. Donati.*

(19) *Luther*, t. 2, *Jen.* 447, *Cadix*, *Julic. n.* 49. *Hospin.* 9, *par. ad ann.* 15[illegible].

L'incroyable grossièreté de cette scène à l'Ours-Noir pourrait faire naître quelques doutes. Pour les prévenir, nous allons citer le récit qu'en donne Hospinien : « Tandem hinc inde multis inter ipsos permutatis sermonibus exacerbato utrinque animo, Lutherus Carlestadium, ut contra se publice scribat, invitat. Simul ex concitato isto animi fervore aureum nummum extractum ex pera ipsi offert, inquiens : En, accipe, et quantum potes animose contra me dimica. Age vero, vergas in me alacriter. Quod etsi recusaret primum Carlostadius, et rem cognitioni piæ permittendam moneret ac peteret, tandem cum urgeretur, hunc aureum nummum acceptturum se respondit, cumque omnibus astantibus ostendens dixit : En, chari fratres, istud est signum et Arrabo, quod potestatem acceperim contra doctorem Lutherum scribendi. Rogo itaque vos, ut ejus rei testes esse velitis. Cumque aureum nummum marsupio suo recondidisset, Luther manum in sponsionem pactæ et susceptæ contentionis porrexit, pro cujus confirmatione Lutherus ipsi vicissim haustum vini propinavit, adhortans eum ne sibi parceret, sed quanto animosius et vehementius contra se ageret, tanto illum sibi cariorem futurum. » *His. sacram. pars altera. de prima orig. certam. sacram.*

Hospinien ajoute : « Hæc, Christiane lector, fuerunt infelicissimi istius certaminis, quod ex pacto et sponsione susceptum, tot jam annis ecclesiam gravissime exercuit, infausta auspicia. »

CHAPITRE XLVI.

(1) « Il est un livre composé par Scherer (*ecclésiastique* de Hesse-Darmstadt), dans lequel il représente les prophètes de l'Ancien Testament comme autant de jongleurs indiens qui firent usage de la prétendue inspiration de Moïse et des révélations des prophètes pour tromper le peuple. » — Rose, *Etat du protestantisme en Allemagne.*

(2) Jesum personam Messiæ suscepisse. — *De Wette*

(3) Un rationaliste prussien a encore enchéri sur cette idée de Wieland : « Il existe (dit Staller), un livre publié en Prusse dans des intentions pieuses, et dont le titre dit plus que les plus longs développemens historiques ne pourraient apprendre à ceux qui aiment à douter encore de l'empire des opinions rationalistes en Allemagne; le voici : — « Jésus Christ fut-il autre chose qu'un simple rabbin de campagne juif. » *Archives du christianisme.*

(3) Etsi enim apostolorum innocentiam, integritatem, pietatem, fervorem et Ενθουσιασμον ea qua par est veneratione agnoscimus, dissimulare tamen non possumus fuisse eos non solum variis superstitionibus et falsis opinionibus imbutos, sed tamen indociles quoque et tardos, ut si Jesus paulo obscuriore loquendi genere uteretur, eum porsus non intelligerent. — *De Wette de morte Jesus Christi expiatoria.*

(5) Voluit Jesus, veterum prophetarum more, morte sua doctrinæ veritatem profiteri, sperans fore ut difficultatibus quibus se vivo pressum videbat, morte sua superatis, victrix tamen illa evaderet, et vanis Messiæ opinionibus destructus, in hominum animos vim suam salutarem exereret. — De Wette.

Au sujet d'une leçon particulière d'un texte de Daniel que Jésus-Christ *s'appliqua* à lui-même, cet écrivain discute froidement les qualités de notre Sauveur pour interpréter l'Ancien Testament. Il dit : « Quoiqu'on ne pût pas attendre sans doute qu'il connût le nouveau mode grammatico-historique d'interprétation, il est impossible cependant qu'il négligeât assez le vrai sens du passage, pour l'entendre de la manière qui lui est attribuée. — « Is enim in lectione Vet. Testamenti, licet *nostræ* exegescos grammatico-historicæ rudis, contextus tamen non adeo negligens esse potuit, ut locum, etc... »

(6) « Dans la Poméranie suédoise, *où il n'y avait pas de calvinistes*, un ordre des autorités locales qui défendait les déclamations contre eux et effaçait de la liturgie cette prière : « Réprimez les Turcs, les papistes et les calvinistes; » fut annulé par un appel a Stokholm, et le mariage entre luthériens et calvinistes fut déclaré inadmissible. » — Pusey. *Recherches historiques.*

(7) On ne doit pas s'étonner si la doctrine de saint Augustin a été souvent mal comprise; dans une question si délicate il semble qu'on ne puisse défendre le libre arbitre sans paraître nier la grâce et réciproquement. L'hérésie de Pélage, qui attaquait les fondemens même du christianisme, dut exciter vivement le zèle du saint évêque d'Hippone; il la combattit avec toute l'ardeur de son génie. L'erreur si pleinement réfutée s'efforça de voiler ce qu'elle avait de plus hideux, et le semi-pélagianisme, en adoucissant les blasphèmes de Pélage, les rendit plus dangereux encore. Saint-Augustin défendit de nouveau la doctrine catholique contre cette seconde hérésie; l'écueil devenait de plus en plus difficile à éviter; et en soutenant tous les droits de la grâce, on courait risque d'anéantir le libre arbitre. Des moines d'Adrumet, en Afrique, crurent en effet que telle était la conséquence de la doctrine de saint Augustin, et ce grand docteur fut obligé d'écrire son traité *de Gratia et libero arbitrio* pour prévenir leur erreur; mais il ne réussit pas à la détruire entièrement, et après sa mort, on continua à abuser de ses écrits pour établir le dogme désespérant de la prédestination à l'enfer. Aussi voyons-nous plusieurs conciles tels que celui d'Arles en 475, celui d'Orange en 529, condamner à la fois et l'hérésie de Pélage et le prédestinatianisme encore plus dangereux. Au neuvième siècle Hincmar se plaint que : « Prædestinatiani moderni hæresim, *quasi de sancti Augustini verbis compilatam*, instaurare laborant. » Le concile de Kiersi en 849 anathématisa cette nouvelle tentative de l'erreur.

(8) J'ai déjà donné quelques exemples des opinions effrayantes des Maccovius et

autres théologiens de Dordrecht également extrêmes dans leurs opinions. La doctrine de la réprobation ferait détester Dieu, tandis que celle de l'élection le ferait presque mépriser. On est étonné de la familiarité impie avec laquelle un de leurs théologiens exprime les termes du contract, de la convention qu'il suppose avoir été réglée entre Dieu et la postérité des fidèles. « Ils (les enfans) ont un véritable intérêt sur Dieu, il devient leur propriété; comme ils sont à Dieu, de même il est à eux; il y a intérêt et propriété mutuelle; ils tiennent Dieu sous une obligation actuelle résultant de sa promesse d'occuper et d'employer tous ses attributs pour leur bien, leur bénéfice et leur avantage, conformément aux termes de la convention et des différentes promesses qu'elle contient. » — Whiston. *Doctrine primitive des enfans régénérés par le baptême.*

(9) « Je reconnais (dit Jacques I, dans un discours public à son parlement 1603), l'église de Rome comme notre église-mère. »

(10) Cet homme simple et fidèle arriva calviniste à Dordrecht; mais lorsque Episcopius le pressa sur le texte de saint Jean, III. 16 « Alors, dit-il, je souhaitai le bonsoir à Jean Calvin. »

(11) « Je suis certain, dit l'évêque Tomline, que des personnes actuellement vivantes qui semblent se glorifier du nom de calvinistes soutiennent la doctrine de l'élection et rejettent celle de la réprobation. Il n'est qu'à citer Calvin pour prouver que tel n'était pas son système, et si l'on consulte le premier des articles de Lambeth, on reconnaîtra également que tel n'était pas le système des calvinistes à la fin du règne d'Elisabeth. » — *Réfutation du calvinisme.*

« Beaucoup de calvinistes, surtout les principaux théologiens d'Amérique, rejettent le second article fondamental du symbole calviniste, et croient à la rédemption universelle. » Adam. *Exposé du monde religieux.*

CHAPITRE XLVII.

1) « Vous me permettrez de vous rappeler, par forme de préliminaire à l'histoire suivante, qu'au synode de Dordrecht, les contra-remontrans, condamnèrent les opinions relâchées des remontrans sur le péché originel et le libre arbitre.

« Deux de leurs théologiens (contra-remontrans), fiers de leur victoire s'amusaient à plaisanter un pauvre diable qui était remontrant et lui dirent : A quoi pensez vous avec cet air de gravité? Je pensais, Messieurs, répondit-il, à une question controversée. — Quel est l'auteur du péché? Adam s'en excusa et le rejeta sur sa femme; Eve le passa au serpent. Le serpent, qui alors était jeune et timide, ne trouva pas un mot à dire en sa faveur; mais ensuite devenu vieux et hardi, il vint au synode de Dordrecht et il eut l'audace d'en accuser Dieu lui-même! » — *Lettres du dernier lord Chedworth au rev. Thomas Crompton.*

(2) Sur cette école de théologiens on peut consulter Bayle. *Réponse aux accusations d'un provincial*, c. 130.

(3) Præadamitæ sive exercitatio super versibus, 12, 13, 14, cap. 5, *Epist. Paul, ad Rom.*

(4) Fulgor solis, sine sole ipso et miraculo maximo superesset in atmosphæra, vel regione vaporum illa, quæ civitati Gabaonicæ, cœli et æris medio, incubabat: solis vero fulgor civitatem Gabaonicam et montem Gabaon verberaret, etc. — L'auteur ajoute qu'il a lui-même été souvent témoin de ce phénomène dans les montagnes du Quercy, qu'il habitait; preuve nouvelle qu'un fait si vulgaire n'a pas pu être pris par tout un peuple auquel il devait être familier, pour un miracle qui dérogeait tellement aux lois communes de la nature : mais aucune supposition n'étonne nos critiques.

(5) Quod de calceamentis eorum itidem dejerant, nulla unquam vetustate fuisse consumpta, atque adeo ubi primum induxissent calceos infantibus, crescentibus infantium pedibus, crevisse eorum calceos. — « Non seulement, dit Voltaire, les habits des Hébreux ne s'usèrent pas dans leur marche de quarante années, au soleil et à la pluie et en couchant sur la dure, mais que ceux des enfans croissaient avec eux, et s'élargissaient merveilleusement, à mesure qu'ils avançaient en âge. »

(6) En parlant de la discussion sur le mystère de la sainte Trinité, il dit : » Quanto sane satius fuisset *illam* pro mysterio *non* habuisse, et philosophiæ ope, antequam *quod* esset statuerent, secundum veræ logices præcepta, *quid* esset cum Cl. Kekkermanno investigasse. »

De tout temps les absurdités d'une théologie de mensonge ont été l'aliment du scepticisme. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir l'usage que fait cet écrivain de l'idée monstrueuse de quelques théologiens protestans, qui supposaient que Dieu avait donné, à dessein, un double sens à plusieurs de ses préceptes, et qu'il *désirait* plutôt, que ceux a qui ils s'adressaient, se méprisent sur la vraie signification. Telle est la doctrine avancée dans un passage de Wolzons que cite Meyer : « Quandoque Deus ut dubios et suspensos relinquat vel ipsos eos, quos sufficienti gratia spiritus donavit, ut quæcunque ex illa tunc oratione hauriri possint, eliciant, non tamen omnem eliciant veritatem : orationem enim volvat et revolvat centies, sit vacuus præconceptis opinionibus, omnia examinet quæ usus linguæ requirit, ut intuenti textum nil appareat neglectum, noluit tamen hoc tempore intelligi Deus, imo voluit permittere ut aliquantisper erraretur. »

CHAPITRE XLVIII.

(1) *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins.*

(2) Quoique paraissant professer une rétractation de leurs idées sceptiques, ces deux écrivains ont publié de nouveau, avec très-peu de changemens, les ouvrages qui les contiennent; et, dans la préface que De Wette a mise à la tête de son livre, De Morte expiatoria, etc, nous ne trouvons guère autre chose qu'une espèce d'apologie de son assertion impie que « Jésus s'est attribué le personnage du Messie. »

(3) L'auteur d'un article de la Revue d'Edimbourg, sur l'admirable ouvrage de M. Hallam, l'Histoire constitutionnelle, peint ainsi les fondateurs de la réforme anglicane : — « Un roi, dont le caractère ne peut être mieux tracé qu'en disant qu'il était le despotisme personnifié, des ministres sans principe, une aristocratie rapace, un parlement servile : tels furent les instrumens qui délivrèrent l'Angleterre du joug de Rome. L'ouvrage qui avait été commencé par Henri, l'assassin de ses femmes, fut continué par Sommerset, le meurtier de son frère, et achevé par Elisabeth, qui assassina son hôte. »

(4) Il est curieux de remarquer que de même que l'église de Luther hérita largement de la violence et de l'intolérance de son auteur, de même l'hypocrisie et l'esprit servile de Cranmer ont survécu jusqu'à ce jour dans l'Etablissement qu'il a fondé. Cette teinte d'hypocrisie, si profondément empreinte, ne s'est jamais peut-être mieux montrée que dans ces nombreuses justifications du caractère de Cranmer, que des théologiens, même respectables, tels que le Rév. M. Todd, se sont crus obligés d'entreprendre contre toute vérité et toute décence, pour le soutien et les intérêts de leur ordre.

(5) L'auteur de l'article de la Revue d'Edimbourg cité plus haut, qui se fait assez connaitre par la puissance de pensée et de style avec laquelle il l'a écrit, parle ainsi de Cranmer : « L'intolérance est toujours mauvaise, mais l'intolérance sanguinaire d'un homme si chancelant dans ses symboles, excite un sentiment de dégoût auquel on ne saurait guère donner carrière que par des grossièretés. Egalement faux dans ses liaisons politiques et religieuses, il fut d'abord l'agent de Sommerset et ensuite celui de Northumberland; lorsque le premier désira mettre son frère à mort, sans aucune forme de jugement, il trouva un instrument tout prêt dans Cranmer, etc., etc. »

(6) — Nec instabili fama superabere Delo. — Stat.

(7) L'Eglise anglicane porta si loin le principe servile par lequel elle débuta, qu'à la mort de Henri VIII, Cranmer remit son autorité archiépiscopale au monarque enfant, et la reçut de nouveau de ses mains.

(8) Cité par M. Pusey

(9) Ailleurs Andrea dit : « Celui qui connaît l'avarice du clergé et sa vie licencieuse ne s'étonnera pas que le peuple ait perdu pour lui le respect dont il était autrefois pénétré. » Si nous devons nous en rapporter à cet écrivain si pieux et si consciencieux, Luther prévit lui-même, ou plutôt il connut par expérience les funestes conséquences de la foi qu'il prêcha si imprudemment. « Il n'est point de plaintes, dit Andrea, qui me reviennent plus souvent que celles de cet homme divin (Luther), qui prévit la licence de l'Eglise évangélique, et dont la plume invincible pour ses ennemis, a fléchi sous le poids de la dissolution de ses partisans et des spécieux prétextes de l'Evangile. »

(10) Camden. *Introduction aux Annales de la reine Elisabeth.*

(11) C'est presque mot pour mot le langage qu'emploie Bucer pour décrire les effets de la réforme en Allemagne — Voyez son ouvrage *de Reg. Christi.*

(12) *Histoire de la Réforme.* A ces témoignages incontestables on peut ajouter celui de Strype : « Les ecclésiastiques cumulaient beaucoup de bénéfices et ne résidaient dans aucun; ils négligeaient leurs cures. Beaucoup aliénaient leurs terres, passaient des baux déraisonnables et laissaient dévaster leurs bois. Pour tout cela ils stipulaient des reversions ou des patronages pour leurs femmes et leurs enfans, ou pour d'autres à leur avantage. Les églises étaient pillées et tombaient en ruines; elles étaient malpropres, et le service divin ne pouvait s'y faire avec décence. Il y avait peu de dévotion parmi les laïques; le jour du Seigneur était profané et mal observé; les prières communes désertes. Plusieurs vivaient sans Dieu et sans culte. Beaucoup étaient de vrais païens et des athées; — la cour de la reine était devenue un refuge pour les épicuriens et les athées, une espèce de lieu affranchi de toute loi, parce qu'elle ne dépendait d'aucune paroisse. » — *Vie de Parker.*

(13) Luther devint même encore plus papiste sur ce point avant sa mort. Dans une note qu'il publia contre les docteurs de Louvain en 1545, une année seulement avant de mourir, il appela l'eucharistie le sacrement *adorable*, ce qui ne consterna pas peu les sacramentaires qui, après s'être réjouis de lui voir abolir l'élévation, étaient confondus par un aveu aussi inconséquent. Calvin écrit à Bucer à ce sujet : « Il a élevé l'idole dans le temple de Dieu ».

(14) On trouve la même ambiguité et la même hypocrisie d'expression dans le petit nombre de controversistes protestans qui, pour n'être pas tout-à-fait en opposition avec le catéchisme de l'Église anglicane, affectaient de soutenir la présence réelle. Ainsi, les Théologiens du Critique britanique, affirment que « une présence réelle est la doctrine de l'Église anglicane, » tandis que M. Faber parle d'un changement des élémens, — un changement moral. Ce n'est là, au bout du compte, qu'une répétition usée de la vieille ruse de l'hérésie, — « disant les même choses mais les entendant différemment. » Ομαια μεν λαλουντες, ανομοια δε φρονουντες

C'était ainsi, comme saint Irénée nous l'apprend, qu'agissaient les premiers gnostiques; ils se servaient du langage de l'Église orthodoxe, mais leurs pensées étaient différentes.

(15) Dans l'une des disputes entre les protestans et les catholiques, sous le règne d'Edouard VI, M. Penn, avocat des protestans, reconnut la présence réelle, Redley présidait à cette conférence.

(16) Voici ce paragraphe : « Comme la vérité de la nature humaine exige que le corps d'un seul et même homme ne puisse être en même temps en plusieurs lieux; mais qu'il faut qu'il soit en une place certaine, le corps du Christ ne peut pas être à la fois en plusieurs places différentes, et puisque l'écriture sainte nous apprend que le Christ est monté aux cieux, et qu'il y demeurera jusqu'à la fin du monde, un fidèle ne doit ni croire ni confesser ouvertement la présence réelle et corporelle, comme ils l'appellent, de la chair et du sang du Christ dans le sacrement de la cène. »

En expliquant le sens protestant de la présence réelle, Gilbert dit. En ce sens, cette expression est innocente, et on peut en user légitimement, quoiqu'il fût peut-être plus prudent de ne pas l'employer, depuis qu'on en a pris avantage et qu'on a voulu la pousser de ce que nous entendons. »

(17) « Nos vero in mysteriis carnem Christi adoramus cum Ambrosio. » *Réponse à l'Apologie de Bellarmin.* Si on se rappelle que saint Ambroise défendit la doctrine de

la transubstantiation dans son sens le plus catholique, on appréciera mieux encore cette déclaration de l'Évêque Andrews. Voyez l'extrait que j'ai donné de la littérature ecclésiastique de Clarke. « Dans la doctrine, dit ce savant écrivain protestant, saint Ambroise est tout ce que Rome peut désirer. »

(18) Presentiam, inquam, credimus nec minusquam vos veram. » — *Réponse à Bellarmin.*

(19) Immanis est rigidorum protestantum error qui negant Christum in eucharistia esse adorandum nisi adoratione interna et mentali, non autem externo aliquo ritu, etc., etc. — *De Eucharist.*

(20) Les témoignages de Hooker et de Jérémie Taylor sur ce sujet, quoique bien connus, sont trop importans pour n'être pas ajoutés aux autorités que nous avons citées. « Je désirerais, dit Hooker, que les hommes missent plus de temps à méditer en silence sur ce que nous avons dans le sacrement, et moins à disputer sur le comment. Puisque nous avouons tous que le Christ accomplit vraiment et réellement sa promesse en nous par le sacrement, pourquoi nous fatiguer à disputer si vivement si c'est par la consubstantiation ou la transubstantiation? *Gouvernement ecclésiastique.*

Le passage de Jérémie Taylor est encore plus précieux, parce qu'il ne rend pas seulement témoignage de l'opinion de ce théologien distingué, mais qu'il peut servir aussi à justifier les catholiques de l'accusation d'idolâtrie dans le culte qu'ils rendent au saint sacrement. « L'objet de leur (les catholiques) adoration dans le sacrement est l'unique vrai Dieu, uni hypostatiquement à sa sainte humanité, qu'ils croient actuellement présente sous le voile du sacrement; et, s'ils ne la croyaient pas présente, ils sont si loin d'adorer le pain, qu'ils enseignent que ce serait une idolâtrie de le faire. » — *Liberté de prophétiser.* On a coutume d'opposer à ce passage de l'Evêque Taylor, un autre qui paraît le contredire; il est tiré du dernier ouvrage de cet homme distingué. (Dissuasion du Papisme.) Mais ceux qui comparent le langage travaillé dans lequel sa dernière opinion est exprimée, à la manière si simple, si claire, dont est rendue la doctrine que nous venons de citer, ne saurait douter quel est *celui* de ces deux passages qui renferme les véritables vues de l'auteur. Un homme qui se sert des expressions scholastiques qu'on va lire, peut difficilement échapper au soupçon de céder à l'envie de se tromper lui-même ou du moins de tromper les autres. « En l'appelant Corpus spirituale, le mot spirituale n'est pas un attribut substantiel, mais c'est une affirmation de la manière, quoique dans la dispute, il puisse être fait le sujet d'une proposition et le membre opposé d'une distinction. » *Dissuasion du Papisme.*

(21) Le docteur Grabe, également très-versé dans l'étude de l'antiquité, soutient, comme Méde, qu'il y a dans l'eucharistie un sacrifice *proprement dit* et *matériel.* Il composa même, pour son usage particulier, une liturgie dans laquelle il avait rétabli les anciennes prières fondées sur cette doctrine. Une telle concession faite aux catholiques ne pouvait manquer de jeter l'alarme parmi leurs adversaires. Aussi Buddeus, Itigius, Deylingius, et autres théologiens du continent, censurèrent-ils fortement cette opinion de Méde et de Grabe, comme établissant le sacrifice de la messe.

Ainsi embarrassé entre la crainte de favoriser le papisme d'un côté, et de l'autre, la force irrésistible du langage des pères, quelques théologiens anglais, très-distingués, entre autres, Cudworth et Waterland, en niant qu'il y eût dans l'eucharistie un sacrifice proprement dit, ou matériel, allèrent jusqu'à admettre qu'elle était un festin *symbolique* sur un sacrifice. C'est-à-dire, comme l'explique Waterland, « sur le grand sacrifice lui-même rappelé sous de certains symboles. » Tels sont les misérables subterfuges auquels la position schismatique des protestans les oblige à avoir recours, pour échapper à l'évidence et a l'autorité!

(22) Il est tellement évident que le sacrifice de la messe est fort ancien, que Hospinien, historien protestant, est forcé d'attribuer au diable l'introduction de ces abominations papistes, et cela, comme il l'avoue, au temps même où les apôtres étaient encore vivans. — « Même dans ce premier âge, dit cet écrivain, lorsque les apôtres étaient encore en vie, le diable eut l'audace de se mettre en embuscade sous ce sacrement plus encore que sous celui du baptême, et de séduire peu à peu les hommes en altérant cette forme primitive. » Sebastianus Francus avoue aussi que, « immédiatement après le temps des apôtres, toutes les choses furent changées. — *La cène fut changée en un sacrifice.* »

(23) Il paraît que, même parmi les respectables combattans qui agitaient ces grandes questions, quelques-uns avaient le bon sens d'apercevoir la frivolité de leurs motifs de guerre. Ainsi, dans un mémoire présenté aux évêques par deux dignitaires dépossédés, Sampson et Humfrey, ils « protestent devant Dieu que c'est pour eux une amère douleur d'être divisés entre eux pour choses de si peu d'importance, telles que du drap et de la toile. » — (Ils entendent le bonnet et le surplis.) — Strype. *Vie de Parker.*

Peu satisfaits encore de la honte que faisaient rejaillir sur eux de telles bagatelles, ces docteurs, pleins de cette audace profane, si commune parmi les théologiens de parti, faisaient intervenir Dieu lui-même dans leurs guerres sur « le drap et la toile. » L'évêque Sands s'exprime ainsi dans une lettre datée de 1566. « On dispute maintenant sur les vêtemens papistes; il s'agit de savoir si on doit en user oui ou non; mais Dieu décide lui-même toutes ces choses. »

(24) Dans une lettre adressée à Pierre le Martyr, l'évêque Jewel parle ainsi: « La controverse sur les croix est maintenant devenue très-vive. Vous croiriez difficilement combien plusieurs qui semblaient sages, sont fous dans une si sotte matière. » Plus loin il ajoute: « On en est venu au point que les croix d'argent et d'étain que nous avons brisées partout seront rétablies, ou il nous faudra quitter nos évêchés. »

La reine (Elisabeth) était si attachée à l'ancienne foi, qu'elle désirait en conserver quelques vestiges. Heylin rapporte qu'un de ses chapelains, « parlant avec peu de respect, dans un sermon prêché devant elle, du signe de la croix, elle l'interrompit hautement de sa place, et lui commanda de laisser là cette digression impie, et de revenir à son texte. » — *Histoire de la Réforme.*

(25) Pour donner une idée de leur manière de traiter un tel sujet, je vais citer ici quelques phrases d'un pamphlet de cette époque sur le respect rendu a l'autel. Dans un traité intitulé « Raisons de s'incliner devant l'autel, » l'auteur avait prétendu, en s'appuyant sur les motifs que donna ensuite l'archevêque Laud, que, « comme le trône doit toujours être honoré, quoiqu'on n'y voie pas la personne de sa royale majesté, de même on doit toujours du respect au tribunal de Dieu, et il faut s'incliner devant Dieu qui y réside perpétuellement, » etc., etc. Un puritain publia une réponse à ce traité; on y lit ce qui suit: « D'abord il faudrait prouver que Dieu a et doit avoir un siége dans chaque Eglise. » Ailleurs, « ce gentilhomme doit prouver que Dieu s'asseoit personnellement quelque fois sur la table. » La conclusion à laquelle arrive le puritain est celle-ci: « Ainsi donc, comme Dieu siége toujours sur la table, on ne doit pas s'incliner devant elle ni lui témoigner aucun respect. »

(26) Le grossier puritain Twisse, écrit à Joseph Mède: « Vous m'avez ordonné de me lever au Gloria Patri, et cela avec un ton tel, qu'il semble que vous ayez de l'empire sur moi; je ne sais où vous l'auriez pris. Je déclare que je fais peu de cas de tels ordres de votre part. Le Docteur Moore, père de ma femme, était chapelain de l'évêque Bilson; et il en était plus respecté qu'aucun des chapelains qu'ait jamais eus ce prélat, habitué lui-même aux cathédrales; mais ils ne purent jamais obtenir de lui qu'il se levât au Gloria Patri. »

(27) Un certain Archer, publia vers cette époque, un pamphlet intitulé « Consolations pour les fidèles, dans leurs péchés et leurs inquiétudes. « Il y exprime, avec audace, la doctrine émise d'abord par Luther et par Calvin, que Dieu est l'auteur direct du péché. Il dit: « Nous pouvons affirmer que Dieu a la main dans les péchés de son peuple, et qu'il en est l'auteur. » Après avoir cité les opinions de quelques théologiens qui s'étaient trompés, dit-il, en attribuant le péché plus à la créature et moins à Dieu, il ajoute: « Cette opinion ne donne pas assez à Dieu dans le péché. Embrassons et professons la vérité, et ne craignons pas de dire de Dieu ce qu'il dit lui-même dans son saint livre, c'est-à-dire, « que de lui et de sa main vient non seulement la chose qui est criminelle, mais la méchanceté et la peccabilité de cette chose. »

(28) De la démoralisation que de pareilles doctrines introduisirent dans les classes supérieures de la société, on peut conclure quelle dut être leur influence sur les esprits ordinaires et ignorans. L'évêque Burnet nous assure (Somm. des affaires avant la réforme), que Cromwell pensait que « les lois morales n'obligent que dans les cas ordinaires; mais que dans les circonstances extraordinaires on peut

les transgresser. » — « Lui et sa bande, dit Burnet, justifiaient leurs mauvaises actions par l'exemple de Jehu, de Samson, de Saül et de David. »

C'est avec vérité que le docteur Hey assure, dans ses leçons théologiques, « que les fausses interprétations de l'Ecriture amenèrent les malheurs des guerres civiles. »

(29) Au temps de Cromwel, il y eut une commission de la chambre des communes nommée pour faire l'énumération particulière des hérésies condamnables. » Quel rapport elle dut avoir à présenter !

(30) On ne saurait rien imaginer de plus contraire aux vraies notions de religion et de morale que la doctrine de la justification telle qu'elle était soutenue par les calvinistes ardens de cette époque. Les conséquences les plus affreuses que puissent produire l'orgueil uni à la cruauté, ne pouvaient manquer de sortir, sous les formes les plus odieuses, d'un symbole qui enseignait qu'il n'était point de péché, quelque léger qu'il fût, qui ne méritât les tourmens éternels, et d'un autre côté, que quelle que fût la multitude des péchés que commissent les élus, ils ne pouvaient être privés de l'éternelle béatitude. On peut consulter le petit volume de Witsius, intitulé : *Animadversiones Irenicæ.* L'élégante latinité de l'auteur entoure ces blasphèmes de toutes les grâces que le style peut leur prêter. Parmi les doctrines calvinistes que Witsius lui-même désapprouve, tout en avouant qu'elles sont soutenues par les « viri docti » de sa secte, on peut citer les suivantes: « Dieu ne peut voir aucun péché dans les fidèles. — De nouveaux crimes ne les rendent pas coupables ; et aucun péché ne peut peser sur leur conscience. — David ne s'est jamais plaint que le péché pesât sur son cœur, etc. — Nec Davidem ex vero de peccati sibi incumbentis onere conquestum esse » Parmi les opinions que Witsius adopte pleinement, on peut citer les suivantes : « Parce que les fidèles sont justes par la justice du Christ, ils sont aussi justes que le Chrit lui-même. — La justice des élus est la justice même du Christ. — Quia justi sunt per justitiam Christi, æque justos esse ac ipse Christus... quum justitia electorum sit ipsissima Christi justitia. »

La manière dont ces fanatiques expliquent la patience de Dieu pour les péchés des élus, caractérise hautement leur présomption et leur impiété. Ils accordent que Dieu voit les péchés des fidèles ; mais il ne les voit pas pour les condamner ou les punir. La tache demeure devant ses yeux, mais *sans la coulpe.* » Non intuetur sic ut propter illa condemnare eos instituat ... Tollitur (peccatum) non quo ad maculam sed ad reatum. » Afin de faire comprendre cette position relative de Dieu et de ses élus, Charnock la compare à un livre de compte où les vieilles dettes, quoique effacées et soldées, sont encore lisibles. — Debitum tale legi fortasse potest : exigi non potest.

(31) Nous trouvons encore ici un exemple qui prouve que l'on ne saurait étudier profondément l'antiquité, sans y reconnaître les doctrines catholiques. Ce savant partageait l'opinion des catholiques, qui pensent que les clefs ont été données à Pierre seul, avant d'être communiquées aux autres apôtres.

CHAPITRE XLIV.

(1) Mosheim assigne ainsi aux écrivains anglais la fatale prééminence du premier rang dans l'incrédulité. « Il n'est pas de pays en Europe où l'incrédulité n'ait répandu son poison ; difficilement trouverait-on une Eglise chrétienne, quel que soit son nom particulier, qui ne renferme dans son sein plusieurs personnes qui tendent à l'extinction entière de toute religion, ou qui, du moins, s'efforcent de détruire l'autorité du système chrétien. Quelques-uns travaillent au grand jour ; d'autres conservent le masque du christianisme. Mais nulle part les ennemis de la plus pure religion, et par conséquent du genre humain qu'elle veut rendre innocent et heureux, ne se sont montrés avec plus d'effronterie et d'insolence que sous le gouvernement de la Grande-Bretagne et dans les Etats-Unis ; en Angleterre, surtout, il n'est pas rare de rencontrer des livres où non seulement les dogmes de l'Evangile, mais même les perfections de la divinité et les obligations saintes de la piété et de la vertu, sont imprudemment mises en doute et tournées en dérision. »

(2) Le docteur Sherlock. Le décret ne fut pas dirigé directement contre Sherlock mais contre un ecclésiastique d'Oxford, qui avait prêché sa doctrine.

(3) Le docteur Wallis dit que Sherlock croyait les trois esprits aussi réellement distincts que Pierre, Jacques et Jean, et ne formant un seul Dieu qu'en ce sens qu'ils sont d'accord entre eux. Wallis lui-même, en développant ses pensées sur ce dogme, se montre aussi sabellien que South. « Le mot personne, dit-il, dans son ancienne et véritable signification, avant que les scholastiques lui eussent donné un sens forcé (i. e. d'un être intelligent distinct), ne signifiait pas un homme, simplement un homme, mais quelqu'un sous de telles ou telles circonstances, avec telles ou telles qualités. C'est pourquoi si le même individu avait pu être qualifié ainsi, et ainsi, et ainsi, il eût formé trois personnes, et ces trois personnes n'eussent été qu'un seul homme. » — *Lettres sur la Trinité.* Ailleurs, ce célèbre théologien nous dit gravement qu'il y a trois *quelque chose* dans la trinité.

(4) *Sermons.* — Tandis que South se permet une telle licence, il accuse Sherlock de plus d'irrévérence encore, et il signale son traité de la connaissance du Christ comme « un livre rempli de réflexions sur la justice de Dieu, par rapport à la satisfaction du Christ; » ajoutant « qu'il mérite d'être regardé comme un libelle blasphématoire, sur l'un et l'autre de ces deux points. » On ne saurait nier, en effet, qu'il est dans le traité de Sherlock des passages qui justifient pleinement toute la rigueur de ces reproches. Par exemple, le docteur Owen, célèbre calviniste, ayant avancé « que Dieu avait manifesté dans le Christ le caractère propre de sa justice, qui n'aurait pu épargner les pécheurs si une propitiation n'eût été interposée. » Le docteur Sherlock se moque de cette doctrine, et il se permet le langage de la plus indécente impiété. « C'est-à-dire (car je ne puis l'entendre autrement), que Dieu étant enivré et rassasié du sang du Christ, il pourra pardonner à autant et à d'aussi grands pécheurs qu'il voudra, sans avoir à craindre de blesser sa justice. « Ailleurs il ajoute : « De tout cela il faut conclure que Dieu est tout amour et patience, quand il s'est rassasié de vengeance. C'est ainsi que quelques-uns ont coutume de dire que le diable est très-bon quand il est content. »

(5) Scripturam sacram ad populi captum accomodare.

(6) Ne Deus videretur per triduum operari in tenebris. — Il remarque qu'il est des jours où Dieu fait peu de chose, et il croit devoir attribuer cette activité disproportionnée à l'intention qu'avait préalablement Moïse, d'instituer le sabbat; ce fut dans ce dessein qu'il distribua l'œuvre de la création en six jours, afin d'arriver à faire reposer Dieu le septième. La partie de son ouvrage la plus scandaleuse, est un dialogue imaginaire entre Eve et le serpent. Il l'omit dans la seconde édition qui fut publiée à Amsterdam; il supprima également une remarque moqueuse sur les feuilles de figuier dont Dieu se servit pour couvrir la nudité de nos premiers parens. « En primordia artis sutoriæ! »

Tel était le sage théologien qui, sans cette malheureuse production, eût, dit-on, succédé à Tillotson, dans l'archevêché de Cantorbéry! — On sait que Tillotson, lui-même, était soupçonné d'avoir plus qu'un penchant pour le socinianisme; et les louanges qu'il prodigua à la science et à la bonne foi des partisans de ce symbole pourraient bien confirmer un tel jugement. Quel que soit le succès avec lequel on puisse croire qu'il se soit justifié de cette imputation, on ne saurait nier la tendance de quelques-unes de ses doctrines vers cette erreur; elle est si prononcée, que Leslie, dans un ouvrage de controverse, insère des pages entières du sermon de Tillotson sur les tourmens de l'enfer, en les attribuant à une plume socinienne, « parce que vous ne pouvez pas, dit Emlyn dans sa réponse à Leslie, exciter assez de haine en vous servant de leurs propres (des sociniens) écrits, vous recueillez tout ce que vous trouvez d'odieux dans les écrits même de leurs adversaires, et vous attribuez ce langage à votre socinien, sans indiquer même le nom de l'auteur à qui vous avez emprunté le passage. »

(7) Exhortation au clergé d'un archidiaconé.

(8) Il est clair, que d'après ce principe, les mahométans qui croient que le Christ a été un prophète envoyé par Dieu, doivent être considérés comme très-orthodoxes.

(9) Ce savant professeur, en parlant de la *coutume* (c'est ainsi qu'il s'exprime)

qu'à l'Ecriture de nommer le Père, et Fils et le Saint-Esprit ensemble ajoute : « Si j'avais la prétention de comprendre ce que je dis, je pourrais être un trithéiste ou un infidèle ; mais je ne puis pas adorer un seul vrai Dieu, et reconnaître Jésus Christ comme le Seigneur de toute choses. »

(10) Dans une exhortation à son clergé, en l'année 1795, ce théologien, esprit fort, s'exprime ainsi, en parlant des doctrines chrétiennes : « Je crois plus *sûr* de vous dire *où elles sont contenues* que *ce qu*'elles sont. Elles sont contenues dans la Bible, et, si en lisant ce livre, vos opinions sur les doctrines du christianisme diffèrent de celles de votre voisin ou de celles de l'Eglise, soyez persuadé, pour ce qui vous regarde, que l'infaillibité appartient aussi peu à vous qu'à l'Eglise. »

Le même prélat dit encore, dans le catalogue de livres qui est joint à ses traits de théologie : « Nous ne devons pas désirer autre chose, sinon que tout homme puisse, sans rien perdre de sa réputation ou de sa fortune, penser ce qui lui plait et dire ce qu'il pense. Et sentire quæ velit, et quæ sentiat dicere.» A propos de ce principe si libre et si facile, un correspondant du vénérable auteur du Parriana, dit avec raison : « Ce passage extraordinaire exprime ce qui n'est nullement à souhaiter, et ce qui est très-désagréable à l'Eglise anglicane. Sans doute, tant qu'un homme ne s'est pas déclaré l'un de ses membres ou de ses docteurs, elle ne réclame aucune autorité et laisse toute liberté de conscience et d'examen ; mais lorsque des hommes, en près de vingt circonstances, ont solennellement déclaré adhérer et souscrire à certains articles, l'Eglise doit-elle permettre à un tel individu, et sentire quæ velit, et quæ sentiat dicere? »

(11) M. Barker, l'auteur de l'amusant ouvrage intitulé Parriana, fait ainsi allusion à certaines plaisanteries indécentes que, dans une de ses lettres à Hurd, Warburton s'était permises au sujet du récit que donne la Bible sur l'arche de Noé : « Faut-il que le libraire William Hone, soit puni pour des parodies politiques, tandis que l'évêque Warburton peut écrire ainsi sur l'histoire de la Bible? »

(12) L'auteur d'une lettre adressée à Gilbert Wakefield, et publiée dans ses mémoires, nous apprend que Jortin avouait qu'il doutait de la trinité, et il ajoute : « Il avait une âme bien supérieure aux vues mondaines; cependant, soit par le désir d'être utile dans sa profession ou par quelque autre bon motif (il avait certainement un bon motif), il souscrivit plusieurs fois avant et après cet aveu. »

Ce qui prouve en effet que telles étaient les opinions de Jortin, c'est que dans ses mélanges il accuse ceux qui adoptent le dogme de la trinité dans toute son incompréhensible hauteur, « de faire Jésus-Christ son propre père et son propre fils » On peut présumer, par le passage que nous allons citer, ce que cet ingénieux théologien pensait en général de l'Eglise aux enseignemens de laquelle il souscrivit si souvent. « Bacon dit : Si saint Jean avait à écrire une épitre à l'église d'Angleterre comme à celles d'Asie, elle contiendait certainement cette clause : *Habeo adversus te pauca*; pour moi je crains que la clause ne fût *habeo adversus te non pauca.* »Jortin.

(13) « Les aveux du docteur Parr (dit M. Barker) sur la coïncidence de ses propres opinions avec celles de l'évêque Hoadly, du docteur Bell et du docteur Taylor au sujet de la présence réelle, semblent prouver que Gibbon a eu raison de dire que l'opinion de Zwingle prévalut parmi les églises réformées et qu'elles ne voyaient plus dans le Sacrement de l'autel qu'une communion spirituelle à un simple mémorial de la passion et de la mort du Christ «. — *Parriana.*

Le même ouvrage raconte sur le docteur Parr les anecdotes suivantes; elles sont assez curieuses pour mériter d'être citées : — « A la maison d'un ami, dans le Norwich, la conversation tomba sur la doctrine chrétienne de l'incarnation; je compris par ce que dit le docteur, qu'il n'y voyait rien de plus qu'une naissance ordinaire. Je pris alors une position plus élevée, et convaincu de la force de mon point d'appui ; je lui demandai s'il était possible que l'évangéliste en écrivant ces paroles : Le Verbe s'est fait chair, etc., pût n'entendre que la conception et la naissance d'un être purement humain. — Sans poursuivre le sujet, il me dit simplement : Vous avez raison, vous avez raison !

« J'eus une fois le plaisir de conduire le docteur pendant quelques milles dans le pays pour aller rendre visite à un ancien pupille. Lorsque nous revînmes, la

nuit était brillante et le ciel bien étoilé. La beauté de la scène que nous avions au-dessus de nos têtes m'amena à lui demander depuis combien de temps, d'après le récit de Moïse, il croyait que les astres brillaient, et poursuivaient leur course dans les cieux? Il fit quelques remarques sur le terme (créé) employé par l'écrivain sacré, distinguant entre la création proprement dite, et la formation, ou l'action d'établir dans le chaos d'alors l'ordre actuel. Je n'admirais pas en ce moment cette distinction qui rejetait la création à une époque indéterminée, et renvoyait le créateur de la place qui semble lui être propre. Si Moïse nous trompe ici, et que le même mode d'interprétation soit adopté pour les autres parties de l'Écriture, je crains qu'il ne nous reste aucune preuve au moins de la création du monde matériel. »

(14) Le docteur Parr ayant dit, à ce qu'il paraît, que l'évêque Porteus avait été socinien avant d'obtenir la mitre, le Critique Britannique (janvier 1828), défend ainsi la cause de ce dernier : « Que le calomniateur de Porteus soit le panégyriste de prélats, tels que Clayton et Hoadly, c'est chose très-naturelle ; mais le docteur Parr ne peut admirer qu'à distance leur bonne fortune qui les a fait naître dans ces heureux jours où il était permis à un arien et à un socinien d'avouer leurs principes, et cependant de conserver la mitre. »

(15) Le docteur Arnold. — Voici un extrait du pamphlet du révérend docteur. « Nous ne sommes nullement obligés de nous enquérir si tous ceux qui prient le Christ se forment exactement les mêmes idées de sa nature. Je crois que l'arianisme implique certaines notions fort erronées sur l'objet du culte religieux; mais si un arien veut se joindre au culte que nous rendons au Christ, et consent à l'appeler Seigneur et Dieu, il n'y a ni sagesse ni charité à exiger qu'il explique ce qu'il entend par ces mots; ni à douter de la force et de la sincérité de sa foi en son Sauveur, parce qu'il fait une distinction trop grande entre la divinité du Père, et celle qu'il reconnaît être l'attribut du Fils. »

(16) Les écrivains du Critique Britannique, à qui il faut rendre la justice d'avouer qu'ils défendent les intérêts de leur religion avec un degré de zèle et d'habileté assez rare parmi les théologiens de cette époque, reconnaissent et déplorent l'état de l'Angleterre protestante qui semble se précipiter vers le destin que l'Allemagne protestante a déja atteint : « Il y a déja bien assez d'incrédulité parmi nous ; partout on professe des principes libéraux, c'est-à-dire l'absence de tous principes arrêtés, et en dépit de la tranquillité apparente qui règne autour de nous, le jour n'est pas éloigné où il y aura aussi peu de foi parmi les gentilshommes d'Angleterre, qu'il y en a maintenant parmi les philosophes d'Allemagne, c'est-à-dire qu'il n'y en aura plus aucune absolument. »

CHAPITRE L.

(1) « Nous trouvons, (dit le docteur Owen, en parlant de lui et de ses frères non-conformistes) que toutes les flèches lancées contre nous se dirigent également contre ceux qui les lancent, puisqu'elles sont empruntées au carquois romain. » — *Recherches sur l'origine et l'instit. des églises*

(2) Un savant ecclésiastique catholique, le rév. M. Gandolphy, ne manque pas de faire remarquer à l'évêque Marsh son inconséquence : « C'est là, dit le judicieux écrivain, exactement le langage sage et ferme que les catholiques répètent depuis deux cents ans, tandis que les réformés sont possédés de la fièvre biblique. »

A toutes les difficultés qu'opposent à la facile intelligence des Écritures l'infidélité des traducteurs, les défauts de ponctuation, etc., il faut ajouter les corruptions introduites de propos délibéré dans le sens du texte. Ainsi dans une édition imprimée en 1666, le verset des Actes VI, 3, qui raconte l'élection des diacres, est altéré afin de prêter un appui à l'une des nouveautés de la réforme. On lit : « C'est pourquoi, mes frères, choisissez entre vous sept hommes d'un bon témoignage, remplis de l'esprit saint et de sagesse, à qui *vous* confierez cette charge ; au lieu de à qui *nous* confierons. Il est clair que ce changement

avait pour but d'autoriser le pouvoir prétendu du peuple dans l'élection et l'ordination des ministres.

Il est à remarquer que ce sont des écrivains protestans qui ont le mieux fait sentir les difficultés que présente l'interprétation des Ecritures. Ainsi, Jérémie Taylor dit : « La multitude des copies et des variantes embarrasse le lecteur. Une différence de ponctuation, une parenthèse, une lettre, un accent, peuvent tellement altérer le sens; dans plusieurs endroits qui ont différens sens, il faut choisir entre l'interprétation spirituelle, mystique, analogique. Il y a tant de figures, de métonymies, d'ironies, de propriétés et d'impropriété de langage dont l'intelligence dépend de tant de circonstances, que le vrai sens est presque impossible à saisir.....

On y trouve des mystères qui, quelque bien qu'ils soient exprimés, ne sont pas faciles à saisir, et qui seront toujours obscurs et inintelligibles pour notre conception bornée. Enfin, les moyens ordinaires d'interpréter les Ecritures, tels que l'examen des originaux, le rapprochement des divers passages, la parité de raison, l'analogie de la foi, sont tous douteux, incertains et très-faibles. De tout cela il suit que les plus sages, et par conséquent ceux qui paraissent devoir le plus probablement découvrir le vrai sens, méritent néanmoins peu de confiance. Ces causes d'erreurs sont comme autant de raisons de douter qu'au milieu de tant de mystères et de difficultés ils aient rencontré juste. « *Liberté de prophétiser*, *sect.* 4.

Il est clair que la doctrine des protestans n'est qu'une négation incomplète de l'action de la Providence. L'impie a dit dans la folie de son cœur que Dieu, après avoir créé le monde, l'avait jeté dans l'espace, dédaignant de gouverner son œuvre; de là pleine liberté d'agir et par conséquent tous les crimes. Le protestant, plus étroit dans ses vues, a dit que Dieu avait jeté dans le monde sa parole qui renferme toute vérité, dédaignant de l'interpréter, et la livrant à tous les caprices des intelligences; de là pleine liberté de penser et par conséquent toutes les erreurs.

(3 Peu d'écrivains ont représenté plus vivement que Grotius les funestes effets de la doctrine de Calvin. Son adversaire Rivet se plaignait qu'il devenait impossible de trouver de bons ministres pour les consistoires; sur cela Grotius remarque que dans les anciennes églises, plus pauvres que celles des disciples de Rivet, il y avait abondance de pasteurs. C'est que la doctrine de la justice imputée n'avait pas encore glacé les cœurs. « Cur ergo illa necessaria nunc minus suppetunt? Quia non docentur nunc ea de necessitate ac dignatione operum liberalitatis et misericordiæ quæ olim docebantur. Justitia imputata frigus injecit et plebis ducibus. » *In Rivet apolog. discuss.*

Au sujet de la doctrine de la persévérance, Grotius dit avec vérité : « Nullum potuit in christianismum induci dogma perniciosius, quam hoc. » Il ajoute qu'aucun des anciens n'enseigne cette doctrine, et qu'aucun n'eût souffert qu'on l'enseignât. « Hoc nemo veterum docuit; nemo docentem tulisset. » *In Animad., pro suis ad Cassandrum notis* — Beze soutient qu'au moment où David était coupable d'homicide et d'adultère il ne perdit pas le Saint-Esprit, et il ne cessa pas d'être un homme suivant le cœur de Dieu. « Non desiit tamen tunc temporis esse vir secundum cor Dei. »

(4) Les Juifs, après avoir rejeté le vrai Messie, se sont laissés tromper par plusieurs imposteurs qui usurpaient ce titre. L'auteur d'une dissertation sur ce sujet (citée par Grégoire, compte jusqu'à soixante-et-dix faux messies, depuis Barcochebas jusqu'à Zabbathai Zevi.

« Saint Augustin, dans son traité des hérésies, compte 90 hérésies différentes qui, depuis la venue de Jésus-Christ s'étaient élevées pour réformer l'Eglise. » Entre saint Augustin et Luther 180 nouvelles hérésies parurent. Depuis Luther, 1517 jusqu'en 1595, Staphyles, Hosius, Prateolus et autres écrivains modernes comptent 270 sectes nouvelles, venues toutes pour réformer ce qui existait quelques jours ou même quelques heures auparavant. » *Doct. Carier*, *Motifs*, *etc.*

(5) Tous les grands réformateurs allemands s'accusèrent réciproquement de mal interpréter et de mal traduire les Ecritures. Bèze trouvait des fautes dans la traduction d'Œcolampade. Castalio condamnait la version de Bèze, et Molinæus condamnait

celles de Bèze et de Castalio. Zwingle accusait Luther d'altérer la parole de Dieu; tandis que Luther faisait le même reproche à Munzer.

Quelques protestans zélés adressèrent à Jacques Ier, une pétition dans laquelle ils se plaignent que notre traduction des psaumes contenue dans notre livre de prières ordinaires, diffère de la vérité du texte hébreu en plus de deux cents passages, soit par des additions, soit par des retranchemens, soit par des altérations. Les ministres du diocèse de Lincoln prononcent également en s'adressant au roi, que la traduction anglaise de la Bible est une traduction qui est absurde et dépourvue de sens, qui altère en beaucoup de passages la pensée du Saint-Esprit, et Broughton, ardent protestant, dit aux évêques dans ses avertissemens sur les corruptions que « leur traduction de l'Ecriture en Anglais est telle qu'elle corrompt le texte de l'Ancien Testament en huit cent quarante endroits, et que cela est cause que des millions de millions entendent mal le Nouveau Testament et se précipitent dans les flammes éternelles. »

(6) Le protestant Episcopius était du moins conséquent lorsqu'il soutenait que toutes les traductions étant défectueuses, les laboureurs, les matelots, les femmes et chacun enfin était tenu sans exception, à apprendre l'hébreu et le grec.

(7) Par exemple, Locke dit dans l'essai qu'il a mis à la tête de son commentaire sur les épîtres: « Quoique j'aie étudié les épîtres aussi bien que les autres parties des saintes Ecritures, j'ai cependant trouvé que je ne les comprenais pas; je parle des points de doctrine et de discussion. » Après avoir signalé ce qu'il croit être la cause de cette obscurité, il ajoute: « A ces causes d'obscurité communes à saint Paul et au plus grand nombre des autres écrivains du Nouveau Testament, il faut ajouter celles qui sont spécialement dues à son style et à son caractère. »

Macknight insiste aussi fortement sur « la manière obscure d'écrire habituelle à l'apôtre Paul » et « ses sombres formes d'expressions. » Mais l'honorable M. Boyle (*Style de l'Ecrit.*) croit avoir découvert une source d'erreurs bien plus à craindre encore dans le style de l'apôtre; il nous dit que dans les écrits de saint Paul, beaucoup de passages contiennent une espèce de dialogue tacite, et que souvent on a pris pour des *argumens*, ce que saint Paul n'entendait évidemment que comme des *objections*.

(8) « Nos traducteurs anglais ont supposé que le texte hébreu, tel qu'il est imprimé d'après les massorètes, offrait le seul véritable sens de l'Ancien Testament. En Dan. IX, 25, ils placent leur athnach, ou point et virgule, après les sept semaines, et ainsi en séparant les sept semaines des soixante-deux semaines ils rendent la prophétie absolument inutile aux chrétiens; mais s'ils avaient placé une virgule après les sept semaines, et leur athnach ou point et virgule après les soixante-deux semaines, le nombre d'années i. e. 483. (soixante-neuf semaines), désignait exactement le temps où le Messie chrétien parut. » Johnson. — Voyez Rees, *Encyclopédie art. Massore.*

(9) Il est ainsi imprimé dans la Vulgate: — « Ex quibus est Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. » — Grotius lisait ce passage comme les sociniens.

(10) Erasme, croit que le mot *Dieu* a été introduit dans ce verset au temps des ariens. « Mihi subdolet, *dit-il*, Deum additum fuisse adversus hæreticos arianos. » Grotius est de la même opinion.

Les détails suivans prouveront de quelles minuties dépend nécessairement la seule règle de foi des protestans. Dans le manuscrit alexandrin, auquel les deux partis s'en rapportaient pour la lecture exacte du texte en question, les unitaires ne trouvaient que ΟΣ, tandis que les trinitaires croyaient découvrir une ligne transversale dans la première lettre, ce qui faisait ΘΕ. i. e. ΘΕΟΣ. Pour s'assurer du fait, le docteur Berriman qui était pour les orthodoxes, alla avec deux de ses amis comme témoins, MM. Ridley et Gibson, afin d'examiner le manuscrit au soleil et avec le secours d'un verre. Son rapport fut décidément en faveur de la leçon qui appuyait sa propre croyance; il conclut en disant: « Si dans la suite des temps, l'ancienne ligne devient impossible à discerner, il n'y aura aucune raison de douter que la leçon authentique du manuscrit ne soit ΘΣ » La circonstance la plus curieuse de cette discussion, c'est que le docteur Berriman accusa ouvertement son adversaire d'avoir avoué à un ami commun qu'il avait vu la ligne transversale de ΘΣ; et la seule explication que put donner M

Wettestein pour justifier une concession si importante, c'est qu'il avait été trompé par la ligne transversale d'un E, qui se trouvait sur la page opposée, et qui paraissait à travers le parchemin.

Au reste, cette leçon tant contestée ne paraît pas avoir été celle de la Vulgate qui a lu ΟΣ. C'est ainsi que le texte est dans nos Bibles catholiques; mais on sait qu'un fait qui est sans importance pour nous, qui avons la parole vivante, est capitale pour les protestans qui ne veulent croire qu'à la lettre morte.

(11) Le savant et habile Lingard a raison de dire: « Les églises réformées, en rejetant l'autorité de la tradition, n'ont-elles pas détruit en effet l'autorité de l'Ecriture? n'ont-elles pas enlevé toute certitude aux croyances religieuses et miné les fondemens même du christianisme? » — *Essai sur la vue comparative, etc. du docteur Marsh.*

(12) L'extrait suivant du Dictionnaire encyclopédique, montre combien cette catastrophe est prévue depuis long-temps: « Il est certain que les plus savans et les plus intelligens parmi eux, (protestans) ont depuis quelque temps fait de grands pas vers les dogmes anti-trinitaires. Ajoutez à cela l'esprit de tolérance qui heureusement pour l'humanité paraît s'être établi dans toutes les communions catholiques et protestantes, et vous verrez que là est la véritable cause des rapides progrès que le socinianisme a fait de nos jours. Il a jeté dans les esprits de profondes racines dont les ramifications, s'enfonçant et s'étendant de plus en plus, ne peuvent manquer de changer bientôt le protestantisme en général en un parfait socinianisme. »

Cet écrivain tombe dans une méprise assez commune, que mon jeune ami n'a pas lui même toujours évitée dans son ouvrage; il confond le socinianisme avec la doctrine unitaire. Cette erreur a tellement prévalu qu'elle n'est pas facile à détruire. « Unitaire (dit un membre de cette secte, aussi instruit qu'ingénieux) a un sens général; socinien un sens particulier; chaque socinien est unitaire, mais chaque unitaire n'est pas socinien. Un unitaire croit à l'unité personnelle de Dieu; le socinien croit à l'unité personnelle de Dieu; mais il croit aussi que Jésus-Christ est homme et digne néanmoins d'un culte religieux. » Loin que le socinianisme dans son vrai sens s'établisse de plus en plus, on peut dire au contraire qu'il est absolument éteint, et « Si l'accusation d'idolâtrie, dit l'écrivain que nous venons de citer, peut être intentée justement contre quelques chrétiens, ce que beaucoup d'entre nous ne croient pas, ce serait contre ceux qui, en regardant Jésus-Christ comme un simple homme, lui rendent les honneurs divins, c'est-à-dire, en effet contre les sociniens. » *Apologie des dissidens unitaires par Robert Aspland.*

(13) « Ne séparez pas, dit saint Basile, le Saint-Esprit du Père et du Fils; que la tradition vous en détourne. » (*Homil* 24, *adv. Sabell.*) Le fait suivant, rapporté par Erasme, éclaircit ce point. En racontant une légère dispute qu'il eut avec Farel au sujet de l'invocation des saints, il dit: « Je lui demandais pourquoi il rejetait cette doctrine, et si ce n'était pas parce que les Ecritures n'en faisaient pas mention? — Oui, dit-il. — Montrez-moi alors évidemment, lui dis-je, par les Ecritures que nous devons invoquer le Saint-Esprit. « Farel embarrassé produisit le passage de saint Jean: Et hi tres unum sunt. Mais Erasme, qui était un de ceux qui rejetaient ce texte, n'admit pas cette autorité.

(14) Sola catholica ecclesia est quæ verum cultum retinet. Hic est fons veritatis, hoc est domicilium fidei. — *Lactant. Inst. lib* 4.

(15) « Comment Jésus-Christ procéda-t-il lui-même? Demande un intelligent écrivain, « sachant combien est chancelante la foi qui est bâtie sur le fondement ruineux de la raison humaine, il n'essaya pas une seule fois de montrer la conformité de son évangile a ces prétendues lumières. Lorsque Nicodème, étonné de lui entendre dire qu'il fallait naître de nouveau, lui demanda comment cela pouvait se faire, il répondit seulement, qu'il parlait de choses célestes, » et « de ce qu'il connaissait. « Présentant cela comme le motif qui devait l'empêcher de *s'étonner* de sa doctrine.... « Que ceux-là ne croient pas, qui ne sont pas convaincus qu'il est venu de Dieu. Mais une fois reconnu pour le Messie, il exige une soumission absolue, au point que lorsque quelques-uns de ses disciples se scandalisaient de lui entendre dire qu'il fallait manger la chair du fils de l'homme et boire son sang, et qu'ils demandaient comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger, il se contente de répeter la même assertion,

et semble n'avoir enseigné cette *dure* doctrine que pour discerner ceux qui étaient disposés à croire à son autorité. »

(16) Cette vérité est encore exprimée plus vivement dans les paroles de Lactance que cite Bayle : « Ita philosophi quod summum fuit humanæ scientiæ assecuti sunt, ut intelligerent quid non sit; illud assequi nequiverunt, ut dicerent quid sit. »

(17) Cette perte successive de toute foi, dont nous pouvons étudier les progrès dans quelques-uns des hommes célèbres qui ont voulu chercher leurs croyances dans les Écritures, doit tôt ou tard se manifester plus ou moins chez une nation qui n'a pas d'autre principe de croire. Le docteur Priestley nous apprend que, d'abord calviniste des plus rigides, il devint ensuite haut arien, après bas arien, puis socinien, et en peu de temps socinien du plus bas système, qui ne voit dans le Chrit qu'un pur homme, fils de Joseph et de Marie, et naturellement aussi faillible et aussi sujet à pécher que Moïse ou tout autre prophète; même à ce degré le docteur avoue franchement qu'il ne savait pas quand son symbole serait fixé.

De même Chillingworth qui répéta si ardemment ce cri: « La Bible! toute la Bible! » passa du protestantisme au catholicisme, du catholiisme au protestantisme; on dit qu'il se repentit presque de suite après sa reconversion, et qu'il finit par mourir socinien. Il était déjà bien près de cette dernière doctrine, même à l'époque où il écrivit son fameux ouvrage protestant. On peut en juger par une lettre adressée à un de ses amis pendant qu'il était occupé de ce travail. En rapportant plusieurs témoignages des anciens sur la trinité, il dit que quiconque considère ce sujet librement et avec impartialité, avouera ou au moins sera porté à croire que la doctrine d'Arius est la vérité, ou au moins qu'elle n'est pas une hérésie condamnable. (*Voyez sa vie à la tête de ses œuvres.*)

(18) Tu ratiocinare, ego miror. Tu disputa, ego credam; altitudinem video, ad profundum non pervenio. Il ajoute : « Vous qui venez pour pénétrer ce qui est imprénétrable et pour examiner ce qui se refuse à l'examen, je vous dis : arrêtez et croyez ou vous périssez! »

FIN DES NOTES.

TABLE

DES

MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

